The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

University of British Columbia Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

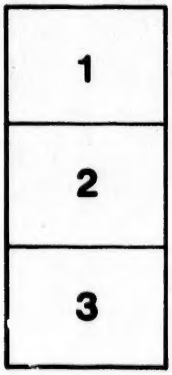
University of British Columbia Library

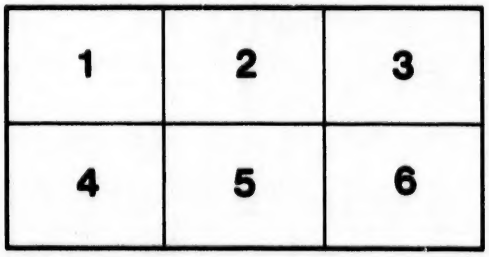
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





D

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XXXII.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. BARON, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	FRANÇOIS, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	MANOURY, libraire.
MARSEILLE. . . .	CAMOIN, libraire.
MONTPELLIER. .	PATRAS, libraire.
NANCY.	Georges GRIMBLOT, libraire.
AGEN.	BERTRAND, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	CREUSAT, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	PAGEOT, libraire.
TOULOUSE. . . .	DAGALLIER, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	GARNIER, libraire.
CHARTRES. . . .	GARNIER fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	GAULARD, libraire.
ABBEVILLE. . . .	GAVOIS-GRARE, libraire.
AVIGNON.	FRUCTUS, libraire.
SÉDAN.	AUG. PIERROT, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	DELSOL, libraire.
STRASBOURG. . .	LAGIER, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	BRONNER-BAUWENS, imprimeur-libraire.
TOULON.	MONGE et VILLAMUS, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-F^ND. .	A. VEYSSET, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	BINTOT, libraire.
GRENOBLE. . . .	PRUD'HOMME, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Cie, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

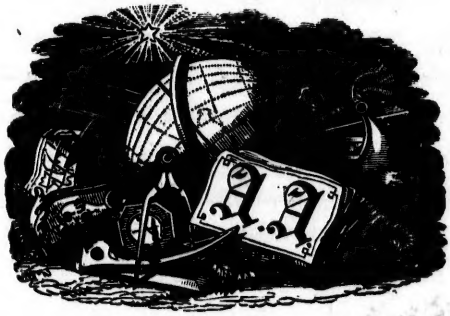
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXV.

VOYA
D

Le
tion
en e
ritoi
Hedj
situé
où le
tant
les p
Un
voya
hardt
Castr

VOYAGES EN ASIE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

BURCKHARDT.

VOYAGE EN ARABIE, COMPRENANT UNE DESCRIPTION DES TERRITOIRES DU HEDJAZ, REGARDÉS COMME SACRÉS PAR LES MAHOMÉTANS.

(1814-1817.)

PRÉLIMINAIRE.

Le voyageur dont nous allons rapporter la relation est regardé par les savans comme un modèle en exactitude et en sagacité pour les parties de territoire qu'il a visitées et décrites, notamment le Hedjaz, cette province arabique dans laquelle sont situées les villes saintes de la Mecque et de Médine, où le négoce et la piété conduisent chaque année tant de milliers de pèlerins et d'étrangers de tous les pays de l'Asie et de l'Afrique.

Une notice publiée par M. Eyriès, sur les divers voyages effectués en Arabie avant celui de Burckhardt, mentionne d'abord celui du Portugais Jean Castro qui a donné un bon périple du golfe Arabi-

que. Vient ensuite l'expédition partie de Saint-Malo en 1708 sous le commandement du capitaine Merveille, qui se rendit à Mokha pour y faire des achats considérables de café; expédition qui fut renouvelée trois ans après, et qui permit aux officiers français de pénétrer dans l'intérieur jusqu'à Mouab, où ils reçurent un accueil gracieux de l'iman de l'Yémen; expédition renouvelée encore en 1736, sous la direction de Lagarde-Jazier. Une entreprise analogue eut lieu en 1760 de la part du gouvernement danois, et embarquée à Suez, elle passa à Djidda, puis à Loheia, pour s'avancer ensuite dans l'intérieur de l'Yémen, revenir sur la côte, gagner de là les montagnes qui produisent le café, et visiter Sanaa, capitale du pays, pour se rembarquer et se rendre aux Grandes-Indes, après son retour à Mokha. Le célèbre Niebuhr était de ce voyage, et eut seul le bonheur de revoir son pays natal, ses autres compagnons ayant été décimés par les maladies.

D'autres voyageurs explorèrent à leur tour les contrées voisines du golfe Persique et de la mer Rouge; parmi eux, nous citerons l'Anglais Irwin, qui vit les côtes de l'Arabie en 1777; l'Anglais Rooke, qui attérit à la baie de Morebat, sur la côte du Hadramant, d'où il vint à Mokha; le capitaine Owen, qui peu après s'avança jusqu'à Mascat; le capitaine Sadlier, qui en 1819 devint le premier Européen

qui eût traversé toute la péninsule arabique, et donné une description détaillée d'El-Katif et de la ville de Deraïeh, capitale des Wahabites.

Depuis que Ibn-Batouta, né à Tanger en Afrique vers l'an 1300, avait accompli le pèlerinage de la Mecque, et visité l'Yémen et l'Inde, l'entrée de la ville sainte semblait inabordable, du moins pour les Européens; un Italien nommé Barthéma, ayant revêtu le costume oriental, parvint en 1503 à Médine, et puis à la Mecque. Le Marseillais Vincent Leblanc eut le même bonheur en 1570, et l'Anglais Pitts vit les mêmes cités en 1678. Il devait s'écouler un assez longue période avant que d'autres Européens pussent arriver jusqu'au sanctuaire de la Kaaba. Cet honneur insigne était réservé à un Espagnol et à un Helvétien. Le premier, appelé Dominique Badia y Leblich, de la province des Asturies, et connu sous le nom d'Ali-Bey, ayant pris le costume musulman, entra en 1807 dans la Mecque, dont le schérif, trompé par la facilité du voyageur à parler arabe, lui permit de balayer et de parfumer la Kaaba, la plus grande faveur qui puisse être accordée à un pèlerin de distinction. Ali-Bey vit ensuite Médine, et revint au Caire et en Europe, d'où il repartit pour reprendre ses voyages en Arabie, et aller mourir de la dyssenterie à Damas en 1819.

L'Helvétien est Burckhardt. Né à Lausanne en 1784, il avait fait de bonnes études aux universités

d'Allemagne, d'où il se rendit en Angleterre pour offrir ses services à la société d'Afrique. Ses propositions acceptées, il étudia l'arabe et toutes les sciences qui pouvaient lui être utiles comme voyageur. Il laissa croître sa barbe, fit de longues courses à pieds et tête nus, ne dormit plus que sur la dure, et s'astreignit à ne plus vivre que d'herbages et d'eau. Façonné de la sorte aux privations et aux fatigues, il partit d'Angleterre en 1809, passa en Syrie où il resta trois ans, se rendit de là en Egypte et en Nubie, et puis de Souakin fit voile sur la mer Rouge en 1814 pour le port de Djidda, où commence le voyage que nous allons reproduire. De retour au Caire, et au moment où il compta pouvoir pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, il fut, comme Aly-Bey l'avait été à Damas, attaqué de la dyssenterie, et mourut le 15 octobre 1817.

Ainsi que nous l'avons dit d'abord, nul n'a montré plus d'exactitude et de discernement dans le tableau des lieux et des coutumes qu'il a pu observer. Quelques-unes de ses descriptions sont entièrement neuves; les moindres détails acquièrent sous sa plume un intérêt inexprimable; on s'imagine être avec lui et le suivre au milieu des tribus qu'il dépeint. Mais le lecteur en va juger lui-même. Laissons maintenant parler le voyageur.

Arrivée à Djidda, sur la côte arabique de la mer Rouge. Description de cette ville.

Mon arrivée dans le Hedjaz fut accompagnée de circonstances fâcheuses; en entrant dans la ville de Djidda, le 15 juillet 1814, mon premier soin fut de me présenter chez une personne sur laquelle j'avais une lettre de crédit qui m'avait été délivrée lors de mon départ du Caire en janvier 1813, époque où je n'avais pas le projet bien arrêté d'étendre mes voyages jusqu'en Arabie [1]. Cette personne m'accueillit assez froidement, et la lettre lui parut d'une date trop ancienne pour mériter attention. En effet, mon apparence misérable pouvait fort raisonnablement l'engager à se tenir en garde envers moi, et à réfléchir avant de se compromettre avec ses correspondans, en me payant pour leur compte une forte somme. Il faut ajouter que les billets et les lettres de crédit sont souvent fort légèrement traités par les négocians de l'Orient dans leurs transactions mutuelles. J'éprouvai donc un refus tout net, accompagné cependant de l'offre d'un logement dans la maison de ce négociant. Je l'acceptai seulement pour deux jours, dans l'espoir qu'une connaissance plus intime pourrait le convaincre que je n'étais ni un aventurier, ni un imposteur; mais le trou-

[1] Le voyageur avait depuis ce moment parcouru la Syrie et la Nubie.

vant inflexible, je me retirai dans l'un des khans publics qui sont nombreux en cette ville, le fond de ma bourse se montant à 2 dollars et à quelques sequins seulement qui étaient renfermés et cousus dans une amulette attachée à mon bras. J'eus peu le temps de me livrer là à de mélancoliques réflexions sur ma situation, car dès le quatrième jour après celui de mon arrivée, je fus pris d'une fièvre violente que j'attribuai à une trop abondante consommation des beaux fruits dont le marché de Djidda était couvert. J'eus quelques jours de délire; je me fis saigner par un barbier ou médecin de campagne qui ne se décida que très difficilement à me faire cette opération, car il soutenait qu'une potion composée de gingembre, de noix muscade et de cinnamome était le seul remède applicable. Au bout d'une quinzaine j'avais repris assez de forces pour marcher; mais la faiblesse et la langueur que la fièvre avait causées ne pouvaient cesser sous l'atmosphère chaude et humide de la ville, et je ne dus mon complet rétablissement qu'au climat tempéré de Taïef, ville située dans la montagne derrière la Mecque, où je me rendis ensuite.

Le marché de Djidda ne ressemblait guère à ces marchés nègres que je venais de voir[1], où un seul dollar suffisait pour acheter une provision de dhourra et de beurre qui pouvait durer trois se-

[1] Burckhardt arrivait alors directement de Nubie.

maines. Le prix de toutes les denrées s'y était élevé à une cherté extraordinaire, les importations de l'intérieur de l'Arabie ayant entièrement cessé, tandis que toute la population du Hedjaz, accrue en ce moment par une armée turque[1] avec sa nombreuse suite, et les troupes de pèlerins qui arrivaient journellement, n'avait pour subsister d'autres approvisionnemens que les importations d'Égypte. Mon argent avait été dépensé durant ma maladie, et bien long-temps avant que je pusse sortir. Un capitaine grec, qui m'avait accompagné depuis Souakin et m'avait rendu, même pendant ma fièvre, tous les services ordinaires que l'humanité prescrit, n'était pas disposé à avoir confiance dans l'honneur ou la solvabilité d'un homme qu'il savait entièrement dépourvu d'argent. J'avais pourtant immédiatement besoin d'une somme suffisante pour défrayer mes dépenses journalières, et ne voyant d'autre moyen de me la procurer, je fus obligé de vendre mon esclave. Je regrettai beaucoup d'être dans la nécessité de me séparer de lui, car je savais qu'il avait quelque affection pour moi, et qu'il avait grand désir de ne pas me quitter. Le capitaine grec le vendit pour moi au marché d'esclaves de Djidda, moyennant 48 dollars. Cet esclave m'avait coûté 16 dollars seulement à Schendy. Ainsi, les profits résultant de la vente d'un seul esclave payèrent

[1] Mohammed-Ali terminait alors la guerre avec les Wahabites.

presque toute la dépense de mes quatre mois de voyage en Nubie.

Dans l'état actuel du Hedjaz, il était impossible d'y voyager en costume de mendiant; je me fis donc habiller à neuf, et j'écrivis sur-le-champ au Caire pour avoir un secours d'argent, mais je ne pouvais guère le recevoir avant trois ou quatre mois. Étant cependant déterminé à rester dans le Hedjaz jusqu'à l'époque du pèlerinage, en novembre suivant, il devenait nécessaire que je trouvasse des moyens de vivre jusqu'à l'arrivée des fonds que j'avais demandés. Si je venais à être trompé dans toutes mes espérances, je pouvais suivre l'exemple de nombre de pauvres hadjis [1] qui gagnent leur subsistance de chaque jour, pendant leur séjour en Hedjaz, avec le travail de leurs mains; mais avant de recourir à ce dernier expédient, j'avisai à en mettre en usage un autre. Je me déterminai à m'adresser à Mohammed-Ali, le pacha d'Égypte, lui-même. Il venait d'arriver en Hedjaz à la fin du printemps, et résidait en ce moment à Taïef [2], où il avait établi le quartier général de son armée avec laquelle il avait l'intention d'attaquer les places fortes des Wahabites. J'avais vu plusieurs fois le pacha au Caire, avant mon départ pour la Haute-Égypte, et lui avais parlé en termes généraux de ma *folie voya-*

[1] Pèlerins.
[2] Ou Taïf ou Tayf.

geuse, comme il l'appelait lui-même en plaisantant à Taïef; j'avais même eu déjà avec lui quelques affaires d'argent. J'écrivis donc, dès que ma fièvre fut un peu apaisée, à un Arménien nommé Bosari, son médecin, qui était alors avec son maître à Taïef, pour qu'il lui fît le tableau de mes embarras, et lui proposât d'accepter de moi un billet sur mon correspondant du Caire, en donnant à son trésorier à Djidda l'ordre de m'en acquitter le montant.

Bien que Taïef ne soit qu'à une distance de cinq journées de Djidda, cependant l'état du pays était tel, que les voyageurs isolés se hasardaient rarement à traverser les montagnes qui séparent Taïef de la Mecque, et les caravanes qui font l'échange des lettres entre ces pays ne partaient qu'à des intervalles de huit et de dix jours. Il devait donc se passer au moins vingt jours avant que j'eusse une réponse. Je consacrai ce temps à transcrire mes voyages antérieurs; mais la chaleur était si accablante, surtout pour moi que la faiblesse exténuait déjà, que, hormis pendant quelques heures de très bon matin, je ne me trouvais à l'aise que dans l'ombre fraîche du haut portail du khan où je logeais, et là, étendu sur un banc de pierre, je passais la plus grande partie de la journée.

Je reçus enfin du pacha, par l'intermédiaire du percepteur des douanes à Djidda, un habillement

complet et une bourse de voyage de 500 piastres [1], accompagnée de l'invitation de me rendre à Taïef immédiatement et avec le messager porteur de la lettre. Par un postscriptum, Seyd-Ali-Odjakli avait l'ordre de prescrire au messager de me conduire par la route haute à Taïef, laissant ainsi la Mecque au sud; la route basse et plus fréquentée traverse la ville par le centre.

L'invitation d'un pacha turc est un ordre poli : quelle que fût donc ma répugnance à me rendre en ce moment à Taïef, je ne pouvais dans la circonstance présente éviter de me soumettre aux désirs du pacha, et malgré la secrète aversion que j'éprouvais à recevoir de ses mains un présent, au lieu d'un prêt [2], je ne pouvais refuser d'accepter les vêtemens et l'argent, sans offenser l'orgueil et m'attirer le ressentiment d'un chef dont mon but principal était de m'assurer les bonnes grâces.

Comme l'invitation était très pressante, je quittai Djidda le soir même du jour où le messager était

[1] La piastre valait à cette époque 40 centimes de notre monnaie.

[2] Quelques personnes considèrent peut-être comme un honneur de recevoir des présens des pachas : c'est une erreur, à mon avis. Je sais que le motif réel d'un Turc quand il donne, est de recevoir le double, ou de satisfaire son orgueil en montrant à ses courtisans qu'il daigne être généreux avec une personne qu'il estime infiniment inférieure à lui en rang et en mérite. J'ai souvent été témoin des dédaigneux ricanemens du donateur et de sa suite en faisant ces cadeaux. Quelquefois ils exprimaient leur pensée en se disant : Voyez ! il a jeté un morceau à ce chien.

arrivé, après avoir toutefois soupé avec Seyd-Ali en société d'un grand nombre de hadjis venus de toutes les parties du monde, car le jeûne du rhamadhan était déjà commencé; pendant ce mois chacun déploie toute l'hospitalité et toute la splendeur possibles, surtout dans le souper qui suit le coucher du soleil. Comme j'avais peu de confiance dans les intentions du pacha, je me pourvus cependant d'une bourse bien remplie, car j'avais enfin pu me procurer de l'argent au moyen de traites sur le Caire, et ayant changé en or les trois mille piastres qu'il m'avait été possible de réaliser, je les mis dans ma ceinture.

Mais avant de sortir de Djidda je dirai quelques mots de la ville et de ses habitans. La ville est bâtie sur une légère pente dont le bas est baigné par la mer. Elle s'étend sur une longueur de quinze cents pas, et sa largeur est à peine de moitié. Elle est entourée du côté de la terre d'une muraille en assez bon état, mais sans force. Il n'y a que quelques années que les habitans se sont réunis pour la construire, afin de se défendre des agressions des Wahabites [1]. Cette muraille est en effet une barrière suffisante contre les Arabes, qui n'ont point d'artillerie. De cinquante en cinquante pas le mur est flanqué de bastions armés de quelques canons

[1] Le texte emploie de préférence Wahabis; mais Wahabites est plus généralement reçu.

rouillés. Un étroit fossé a de plus été pratiqué sur toute sa longueur pour accroître les moyens de défense : c'est à ce titre que Djidda jouit en Arabie de la réputation d'être une forteresse imprenable. Sur le bord de la mer, en face de la ville, le vieux mur subsiste, mais dans un délabrement complet. A l'extrémité septentrionale, près du point où la muraille neuve est baignée par la mer, on voit la résidence du gouverneur, et à l'extrémité du côté du sud s'élève un petit château muni de huit ou dix canons. L'entrée du côté de la mer est, en outre, défendue par une batterie qui commande tout le port, et dont fait partie une immense pièce qui porte un boulet de cinq cents livres, et qui est tellement célèbre sur toutes les côtes de la mer Rouge, que sa seule réputation est un rempart pour Djidda : on arrive de la mer à la ville par deux quais, où des canots viennent déposer les chargemens des grands navires qui sont obligés de mettre à l'ancre dans la rade, à deux milles du rivage. Il n'y a que les bâtimens nommés *say*, les plus petits de ceux qui naviguent sur la mer Rouge, qui puissent entièrement approcher du rivage. Les quais sont fermés chaque soir après le coucher du soleil, de sorte que la nuit toute communication est interdite entre le port et la ville.

Du côté de terre, Djidda a deux portes, Bab-Mekke à l'est, et Bab-el-Medine au nord. Les fau-

bourgs qui ne sont composés que de huttes de joncs, de roseaux et de broussailles, entourent la ville intérieure qui est bâtie en pierre. Les huttes sont en général habitées par des Bédouins ou de pauvres paysans ou laboureurs qui vivent là complétement comme les Bédouins. Chaque ville d'Arabie a des quartiers semblables pour cette partie de la population. L'intérieur de Djidda est divisé en différens quartiers. Les habitans de Souakin qui fréquentent cette place demeurent près de Bab-el-Médine (la porte de Médine), et leur quartier se nomme *Haret Soua-i-kini*. Ils y vivent dans de pauvres maisons basses, des cabanes souvent, où se réunissent les plus grossiers d'entre les habitans de la ville, car il s'y trouve beaucoup de femmes publiques et les marchands qui vendent la boisson enivrante appelée *bousa* [1]. Les habitans notables ont leurs demeures près de la mer, où une longue rue qui règne parallèlement au rivage est bordée de boutiques, et contient plusieurs khans que fréquentent constamment et exclusivement les gens du commerce. Djidda est bien bâtie : les rues ne sont point pavées, mais elles sont aérées et spacieuses. Les maisons, généralement élevées, sont construites avec de la pierre tirée du rivage, et qui est formée de madrépores et d'autres fossiles marins. Presque toutes les maisons ont deux étages avec plusieurs petites

[1] Espèce de bière fermentée.

fenêtres et des volets de bois; quelques-unes ont des fenêtres cintrées qui déploient un grand luxe de travail de charpente ou de menuiserie. On trouve ordinairement à l'entrée de chacune de ces maisons une vaste salle où les étrangers sont reçus, et qui, pendant la chaleur du jour, est plus fraîche que toute autre partie de l'habitation, attendu que le pavé en est tenu humide presque constamment. La distribution des appartemens est à peu près la même qu'en Syrie et en Égypte, avec cette différence toutefois qu'à Djidda il n'y a pas des appartemens si spacieux et si élevés que dans ce pays, où la plupart des maisons n'ont qu'un étage et forment ainsi la hauteur réelle des chambres, et souvent cette hauteur est considérable. Comme je l'ai dit, en Hedjaz le lieu le plus frais est la salle d'entrée, et l'on y trouve invariablement à midi le maître goûtant les délices de la sieste au milieu de ses domestiques à gages ou de ses esclaves [1]. Comme il est très dispendieux de bâtir dans ce pays, on ne fait guère de frais pour l'ornement extérieur, si ce n'est en ce qui concerne l'ouvrage à treillis des fenêtres cintrées, que l'on peint fréquemment des

[1] Quoique la brise fraîche ne vienne que du nord, les Arabes ne paraissent pas en tirer un aussi bon parti que les Égyptiens dans leurs maisons, dont chaque chambre est disposée de manière à ouvrir sur le nord. Les grands ventilateurs construits en Égypte sur les terrasses des maisons et qui répandent un courant d'air dans tous les appartemens inférieurs sont inconnus en Hedjaz.

couleurs les plus gaies à l'intérieur et à l'extérieur. Dans beaucoup de maisons la femme légitime du maître a son logement, et les esclaves abyssiniennes ont leurs appartemens séparés : il en résulte que dans une construction on a plutôt égard à la commodité qu'à l'élégance et aux belles proportions.

L'uniformité de l'architecture n'est nullement observée à Djidda. Quelques maisons sont bâties avec de petites pierres; d'autres avec de larges pierres carrées. Dans certaines murailles, on place par intervalles de trois pieds des planches minces, que les Arabes regardent comme un moyen de rendre solide la maçonnerie. Quand les murs sont revêtus de plâtre, on laisse au bois sa couleur naturelle, ce qui donne à l'ensemble un aspect agréable, et il semble que le bâtiment ait été orné d'autant de bandes; mais l'éblouissante blancheur des murailles quand le soleil les frappe est très douloureuse pour l'œil. La plupart des portails ont des arcades en ogive ; quelques-unes seulement sont de plein cintre.

Entre beaucoup de petites mosquées, il n'y en a que deux de remarquables, dont l'une a été bâtie par le schériff Serour, prédécesseur du dernier schériff régnant, Ghaleb. L'habitation du gouverneur qu'occupait le schérif lui-même est un pauvre édifice, ainsi que la maison du collecteur des douanes ; il y a à Djidda quelques khans bien bâtis

où résident pendant leur court séjour les marchands étrangers. Dans ces khans il y a de vastes cours carrées avec des passages voûtés qui fournissent pendant la plus grande partie du jour une ombre agréable aux négocians. Il n'est pas une maison de moyenne importance qui n'ait sa citerne, mais comme les pluies ne sont ni assez régulières, ni assez abondantes pour remplir du haut des maisons ces citernes, comme dans toute la Syrie elles sont souvent alimentées par des réservoirs que l'on creuse hors de la ville dans la saison des pluies.

L'eau de ces citernes est très peu proportionnée aux besoins de la population, et on la regarde comme un luxe. L'eau qui se boit provient en grande partie de quelques puits qui se trouvent à un mille et demi dans le sud de la ville; il est vrai qu'on peut trouver l'eau partout à une profondeur de quinze pieds, mais elle est en général d'un mauvais goût, et à peine potable en quelques endroits. Il n'y a que deux puits d'où l'on tire de l'eau qui puisse être appelée douce; et même celle-ci est considérée comme *pesante*, et si on la laisse vingt-quatre heures dans un vase, elle se remplit d'insectes. La bonne eau de ces deux puits étant rare et chère, on ne peut se la procurer sans l'assistance de quelques amis puissans. En effet, il n'y a que deux ou trois cents personnes qui puissent en avoir, et le reste de la population doit se contenter

de l'eau que fournissent les autres puits, dont la plupart sont des propriétés particulières, et donnent à ceux qui les possèdent un revenu considérable.

La ville de Djidda est sans jardins et sans aucune végétation, si ce n'est quelques dattiers qui tiennent à une des mosquées. Hors la ville même, tout le pays n'est qu'un désert aride, couvert du côté de la mer d'une terre salée, et plus haut, de sable dans lequel croissent quelques arbustes et un petit nombre d'acacias peu élevés. On pourrait augmenter de beaucoup le nombre des puits, et se procurer de l'eau par les irrigations; mais les habitans de Djidda regardent leur résidence comme temporaire, et ainsi que tous les autres habitans du Hedjaz, donnent tous leurs soins au commerce et au moyen d'acquérir des richesses. C'est pourquoi, parmi tous les peuples orientaux que j'ai vus, ils sont les moins portés aux travaux et aux plaisirs des champs.

Au-delà de *Bab-Mekka* (la poste de la Mecque), et tout près de la ville, on voit plusieurs huttes au milieu desquelles passe le chemin de la Mecque. Elles sont habitées par des chameliers qui exercent leur industrie entre cette ville et Djidda, par de pauvres Bédouins qui gagnent leur vie à couper du bois à une distance considérable dans les montagnes, et par des Hadjis nègres qui adoptent le même moyen de pourvoir à leur subsistance pendant leur

séjour à Djidda. C'est là que se tient le marché aux bestiaux, au bois et au charbon, et que se vendent en gros les fruits et les légumes. On y débite aussi le café dans des échoppes où se rendent le matin de bonne heure les marchands de peu d'importance, pour y apprendre les nouvelles de la Mecque, dont la poste arrive tous les matins, peu de temps après le lever du soleil. A un mille environ au-delà de ces huttes, à l'est de la ville, est le principal cimetière qui renferme les tombeaux de plusieurs scheikhs; mais la ville contient en outre plusieurs cimetières plus petits. A deux milles à peu près au nord de la ville, on montre le tombeau d'Ève (*Hewa* ou *Howa*), mère des hommes. C'est, m'a-t-on dit, une grossière construction en pierre, qui a quatre pieds de long sur deux ou trois pieds de haut, et d'une largeur égale; construction qui ressemble au tombeau de Noé, que l'on voit dans la vallée de Bekaa en Syrie.

Pendant la domination des Wahabites, Djidda a souffert, par suite de la suspension du pèlerinage de Turquie; mais depuis le rétablissement de ce saint voyage et la délivrance des villes sacrées, la ville a repris sa première condition florissante. On peut évaluer le nombre de ses habitans de douze à quinze mille; mais dans les mois qui précèdent le pèlerinage et pendant les mois d'été qui correspondent aux moussons, il y afflue beaucoup d'étran-

gers qui accroissent ce nombre de moitié environ.

Les habitans de Djidda, comme ceux de la Mecque et de Médine, sont presque tous étrangers. Les descendans des anciens Arabes qui peuplaient autrefois la ville ont péri par la main des gouverneurs, ou se sont retirés dans d'autres pays. On ne peut réellement regarder comme indigènes qu'un petit nombre de familles de schériffs, qui sont tous des savans attachés aux mosquées ou aux cours de justice. Tous les autres *Djiddawis* (habitans de Djidda) sont étrangers ou descendent d'étrangers. C'est l'Hadramant et l'Yémen qui fournissent le plus grand nombre de ces colons.

Chaque ville et chaque province de ces régions a ses colonies établies dans Djidda, et elles font un commerce actif avec le pays natal. On y compte aussi plus de cent familles hindoues de Surate et de Bombay, auxquelles on peut ajouter quelques Malais et des gens de Mascat. Les colons d'Égypte, de Syrie, de Barbarie, de la Turquie d'Europe et de l'Anatolie, sont reconnaissables encore dans les traits de leurs descendans, qui sont tous confondus à présent et vivent également à la manière des Arabes dont ils portent le costume. Les Indiens seuls restent une race entièrement distincte, tant pour les mœurs que pour l'habillement et les occupations. Il n'y a point de chrétiens établis à Djidda, mais quelques Grecs seulement des îles de l'Archi-

pel y apportent accidentellement sur le marché des denrées de l'Égypte. Au temps des schériffs on les vexait beaucoup; on exigeait qu'ils portassent un vêtement particulier, et on leur interdisait l'approche de la poste de la Mecque; mais les Turcs devenus maîtres du Hedjaz ont aboli ces entraves, et maintenant un chrétien jouit à Djidda d'une liberté complète. S'il y meurt, il n'est point inhumé sur le rivage, territoire sanctifié appartenant à la cité sainte, mais on l'enterre dans une des petites îles que renferme la baie de Djidda.

Le mélange des races dans Djidda est l'effet du pèlerinage, pendant lequel de riches négocians visitent le Hedjaz avec de grandes pacotilles. Quelques-uns de ces négocians, quand ils n'ont pas pu régler leur compte dans la même année, attendent jusqu'à l'année suivante pour l'arrêter définitivement. Pendant cette période ils cohabitent, suivant la coutume, avec quelques esclaves abyssines qu'ils épousent bientôt; ils se trouvent ainsi dans peu de temps au milieu d'une famille, et cela les engage à s'établir dans le pays. C'est ainsi que chaque pèlerinage ajoute à la population, non-seulement de Djidda, mais encore à celle de la Mecque, renfort très nécessaire d'ailleurs, car dans l'une et l'autre ville le nombre des morts excède de beaucoup celui des naissances.

Le nombre des vaisseaux qui appartiennent à

Djidda est très grand; les différens noms donnés à ces bâtimens, tels que *Say, Seumé, Merkeb, Sambouk* et *Dou*, indiquent leurs diverses dimensions. Ces vaisseaux sont montés principalement par des habitans de l'Yémen, de la côte de *Somalis* (vis-à-vis Aden, entre l'Abyssinie et le cap Guardafui), et par des esclaves, lesquels sont toujours au nombre de trois ou quatre sur chaque navire. On ne construit aucune espèce de bâtiment à Djidda, non plus qu'à Yambo, attendu le manque de bois. Suez, Hodeida et Mokha sont les seuls ports de la mer Rouge où il y ait des chantiers de construction. Le bois employé à Suez y est apporté par terre du Caire, où il arrive de la côte de l'Asie-Mineure; celui que l'on met en œuvre à Hodeida et à Mokha, vient en partie de l'Abyssinie, en partie de l'Yémen. La toile à voiles employée sur tous les points de la mer Rouge est de fabrique égyptienne. Le cordage est fait avec l'écorce du dattier; quant aux navires qui viennent de l'Inde, il est fabriqué avec l'écorce et le bois de cocotier. Il y a dans le port de Djidda un officier nommé *Amir-al-Bahhr*[1], qui perçoit sur chaque bâtiment une somme pour droit d'ancrage.

Djidda ne fait de commerce par terre qu'avec la Mecque et Médine. Une caravane part pour Médine une fois tous les quarante ou cinquante jours, emportant principalement des marchandises de l'Inde

[1] Commandant de la mer.

et des drogues; à cette caravane s'adjoignent toujours de nombreux pèlerins qui y vont pour visiter le tombeau de Mahomet. Ces caravanes se composent de soixante à cent chameaux, et sont conduites par les Bédouins de Harb. Toutefois, les relations entre Djidda et Médine sont plus faciles et plus ordinairement pratiquées par la voie intermédiaire de Yambo, où les marchandises sont envoyées par mer. Outre la caravane en question, il en part d'autres de la Mecque presque tous les matins, et au moins deux fois par semaine, avec des denrées et des provisions, et pendant les quatre mois qui précèdent le Hadj, il ne se passe pas un seul jour sans amener de nouveaux pèlerins à Djidda. Ces communications deviennent plus fréquentes encore, et des caravanes sortent régulièrement chaque soir, après le soleil couché, de la poste de la Mecque; les chameaux chargés mettent deux nuits à faire ce trajet, arrêtant à moitié chemin à Hadda, pour passer le jour. A ces caravanes il faut ajouter une petite caravane d'ânes, chargés légèrement, qui part chaque soir, parcourt dans la nuit une marche de quinze à seize heures, et arrive régulièrement à la Mecque le matin de bonne heure. C'est cette caravane d'ânes qui fait le service des lettres d'une ville à l'autre.

L'énumération suivante des différentes boutiques de la principale rue de Djidda, peut jeter quelque

lumière sur le commerce de cette ville, et donner en même temps une idée de la manière de vivre de ses habitans.

Les boutiques ici, comme sur tous les points de la Turquie, sont élevées de plusieurs pieds au-dessus du sol, et ont en avant un banc de pierre sur lequel les acheteurs s'asseyent, et qui est ordinairement garanti du soleil par une petite tente composée en général de nattes attachées à de hautes perches. La plupart des boutiques n'ont pas plus de six à sept pieds de largeur sur la rue, et la profondeur est en général de dix à douze, avec une petite chambre ou un magasin derrière.

Il y a vingt-sept boutiques à café. On fait un usage excessif de cette boisson dans le Hedjaz, et il n'est pas rare de voir des personnes en boire vingt ou trente tasses dans un jour, et le laboureur ou l'homme de peine le plus pauvre n'en prend jamais moins de trois ou quatre tasses. Il y a quelques boutiques où l'on peut consommer et se procurer du *kechre*, boisson préparée avec la coque qui renferme la fève, et qui est à peine inférieure à celle que le grain lui-même produit. Une de ces boutiques est fréquentée par les fumeurs de *hachêch*, mélange de fleur de chanvre et de tabac qui cause une sorte d'ivresse. Le hachêch est encore plus en usage parmi les paysans égyptiens.

Dans la fleur du chanvre on prend de préfé-

rence pour cet objet les petites feuilles qui entourent la graine, et que l'on nomme *scheranek*. Les gens du peuple en mettent une petite quantité sur le tabac dont leurs pipes sont remplies. Les classes supérieures mangent cette fleur en pâte ou gelée que l'on prépare ainsi. On fait bouillir ces feuilles pendant plusieurs heures, ensuite on les met en presse. Le jus que l'on en tire de cette façon se mêle avec du miel et d'autres ingrédiens agréables, et on le vend publiquement en Égypte, où des boutiques ne font que ce commerce. La pâte de hachêch (*maadjoun* pilé) reçoit le nom élégant de *bast*, qui veut dire *gatté*, et ceux qui le débitent se nomment *Basty*. A l'occasion d'une cérémonie destinée à la célébration des noces d'un grand du Caire, et où toutes les différentes corporations de la ville figuraient dans une procession somptueuse, les Basty, bien qu'ils exercent un trafic interdit par la loi, se montrèrent parmi les plus fastueux. Beaucoup de personnes de la plus haute distinction font usage du *bast*, sous une forme quelconque. Il excite les humeurs et exalte l'imagination aussi énergiquement que l'opium. Il en est qui mêlent aussi à cette pâte, des graines de Bendj, qui viennent de Syrie [1].

Dans toutes ces boutiques on fume la pipe persane dont il y a trois espèces : 1° la *kedra*, qui est

[1] *Bendj*, jusquiame.

la plus grande, et se pose sur un trépied : elle est toujours travaillée avec élégance, et l'on ne la trouve que dans les maisons particulières; 2° la *schische*, que l'on appelle en grec *arghyle*, est d'une plus petite dimension; mais, comme la première, elle a un long tube tortueux, nommé *lih*, qui sert de passage à la fumée que l'on aspire; 3° la *bury* qui consiste en une moitié de noix de coco toute rude, où de l'eau est renfermée. Un roseau épais fait l'office du tube sinueux. Cette pipe est la constante compagne des classes inférieures et de tous les matelots de la mer Rouge, qui en usent d'une manière désordonnée. Le tabac que l'on fume dans les premières de ces pipes, vient du golfe Persique; le meilleur est de Schiraz. Une espèce inférieure, nommée *tombak*, parvient de Bafra et de Bagdad. La feuille est d'un jaune léger, et a un goût beaucoup plus prononcé que celui du tabac ordinaire. Toutefois, pour le rendre plus doux on le lave avant d'en faire usage.

Les cafés sont remplis pendant tout le jour, et ils ont de plus en dehors un auvent sous lequel d'autres consommateurs s'asseyent. Les chambres, les bancs et les petites chaises basses sont très sales, et forment un contraste parfait avec la propreté et l'élégance que l'on peut observer dans les cafés de Damas. On ne voit jamais dans les cafés les marchands importans, mais ceux de la troisième classe

et les gens de mer en font leur séjour habituel. Chacun a sa maison attitrée, où il donne rendez-vous à ceux qui ont affaire à lui. Un Arabe qui n'est pas en mesure d'inviter son ami à dîner chez lui, l'invite du fond du café, quand il le voit passer dans la rue, à venir prendre une tasse, et il serait gravement offensé si cette politesse était refusée. Quand son ami est entré, il ordonne au garçon de lui servir une tasse, et celui-ci, en la lui présentant, crie tout haut et de manière à ce que chacun puisse l'entendre : *djebba* (gratis!) Un Arabe peut tromper ses créanciers ou se rendre coupable de mauvaise foi dans les affaires qu'il traite; mais il serait couvert d'infamie s'il venait à être convaincu d'avoir tenté de frustrer de ce qui lui est dû le garçon de café. Je n'ai jamais vu dans ces établissemens en Hedjaz, ces conteurs d'histoires qui sont communs en Égypte et plus encore en Syrie.

Le *mangal*[1] s'y joue habituellement ainsi que le *dama*, sorte de jeu de dames, qui diffère un peu du jeu européen; mais il ne m'est jamais arrivé d'y voir jouer aux échecs, bien que j'aie entendu dire qu'ils sont fort usités en Hedjaz, et que les schériffs surtout l'aiment passionnément.

[1] Jeu très usité parmi les Arabes et les Turcs, qui se joue dans une boîte longue de deux pieds environ sur un demi-pied de large. Cette boîte a de chaque côté six petits trous. On se sert à ce jeu de coquillages ou de petites pierres, et chaque joueur en a trente-six en main.

Près de chaque café se tient une personne qui vend de l'eau fraîche dans des petites jarres parfumées; car les Orientaux boivent souvent de l'eau avant le café, mais jamais immédiatement après. Je fus un jour reconnu en Syrie, parce que j'avais demandé de l'eau après avoir pris mon café. « Si vous étiez du pays, me dit le garçon, vous ne voudriez pas gâter le goût du café dans votre bouche, en le lavant avec de l'eau. »

On compte vingt-un marchands de beurre qui détaillent aussi de l'huile, du vinaigre et du miel. Le beurre forme le principal article de la cuisine arabe, qui est plus grasse que celle d'Italie même. Le beurre frais, que les Arabes nomment *zebdé,* se voit très rarement en Hedjaz. Dans toutes les classes il est d'usage de boire chaque matin une tasse à café pleine de beurre fondu ou *ghi*, après quoi on prend le café. Ils regardent ce ghi comme un puissant tonique, et sont si accoutumés à ce régime depuis leur âge le plus tendre, qu'ils ne pourraient le discontinuer sans en éprouver de mauvais effets. Les plus hautes classes se contentent de *boire* la quantité de beurre en question; mais les gens du peuple y ajoutent une demi-tasse qu'ils *aspirent* par les narines, dans la persuasion que cette boisson, prise ainsi, empêche le mauvais air de pénétrer dans le corps par cette voie. Cet usage est général chez les habitans de la ville comme chez les Bé-

douins. La basse classe a aussi la coutume de se frotter de beurre, comme les nègres, la poitrine, les épaules les bras et les jambes pour se rafraîchir la peau.

Le miel est abondant dans toutes les montagnes de l'Hedjaz, et le meilleur vient de celles qu'habitent les Bédouins Nouaszera, au sud de Taïef. Parmi les basses classes, un déjeuner très commun se compose d'un mélange de miel et de ghi répandu sur des miches de pain, au moment où elles sortent du four. Les Arabes, qui aiment beaucoup la pâte, ne la mangent jamais sans miel.

L'huile à brûler est tirée du sésame (*siredj*), que l'on apporte d'Égypte. Les Arabes n'emploient l'huile, dans leur cuisine, que pour frire le poisson. La salade, dont les Turcs sont si friands, ne paraît jamais sur une table arabe.

J'ai compté seize boutiques à fruits ou à légumes; le nombre s'en est considérablement accru par suite de la présence des soldats turcs, qui sont de grands consommateurs de légumes. Tous les fruits viennent de Taïef, ville située derrière la Mecque, et qui est riche en jardins. Je trouvai en juillet, à Djidda, des raisins de la meilleure espèce, dont abondent les montagnes qui s'élèvent au-delà de la Mecque. On y voyait aussi des grenades, des limons de petite grosseur, des pêches, des oranges amères et des bananes. Ces derniers fruits ne viennent

pas à Taïef, mais ils y sont apportés de Safra, de Djidda et de Kholeis, par la route de Médine. Ces fruits durent jusqu'en novembre. En mars, on apporte des melons d'eau de Wady-Fatmé; ils sont petits, dit-on, mais de bon goût. Les légumes viennent aussi de Wady-Fatmé, qui est à six ou huit milles dans le nord, et qui approvisionne la Mecque également. Les espèces ordinaires sont le *mellon khyeh* [1] bamieh, le pourpier, la mélongène, les concomores, et de très petits navets dont on mange les feuilles et dont on jette la racine comme inutile. Les radis et les poireaux sont les seuls légumes d'un usage journalier dans la cuisine arabe. Ils sont très petits, et les gens du peuple les mangent crus avec du pain. En général, les Arabes consomment peu de légumes, et leurs mets ne sont guère composés que de beurre, de viande, de riz et de fleur de farine. Dans ces boutiques à fruits on vend aussi le tamarin, appelé ici *homar*. Il vient des Indes orientales, non en gâteaux, comme celui des nègres, mais dans son état naturel, bien qu'il soit considérablement décomposé. Quand il a bouilli dans l'eau, il en résulte un breuvage rafraîchissant que l'on donne aux malades, avec de la viande cuite à l'étuvé.

J'ai remarqué huit marchands de dattes. De tous les comestibles des Arabes, les dattes sont ce

[1] *Corchorus olitorius* (Lin.). Espèce de mouron.

qu'ils préfèrent; et ils conservent des traditions du prophète, qui démontrait la supériorité des dattes entre tous les alimens possibles. L'importation des dattes a lieu sans interruption pendant toute l'année. A la fin de juin, le fruit nouveau, *retb*, entre et dure deux mois; après quoi, pendant le reste de l'année, on vend la pâte de dattes, nommée *adjoueh*, qui se fait en pressant le fruit quand il est tout-à-fait mûr, et en le faisant entrer de force dans des paniers, de manière à en faire une pâte solide ou gâteau. Chaque panier pèse ordinairement deux cents livres. Dans cet état, les Bédouins exportent l'adjoueh, et le vendent au marché par morceaux d'une livre qu'ils coupent dans le panier. Cette pâte forme la nourriture principale du peuple, et en voyage, il suffit de la faire dissoudre dans l'eau pour se procurer un breuvage doux et rafraîchissant.

Il y a quatre pâtissiers qui vendent le matin de bonne heure des gâteaux frits dans du beurre, et c'est un déjeuner favori.

Cinq marchands de fèves vendent aussi de très bon matin et pour déjeuner ce légume bouilli dans l'eau, et on le mange avec du ghi et du poivre. On nomme ces fèves bouillies *medammés*, et c'est un mets de prédilection pour les Égyptiens de qui les Arabes l'ont adopté.

Dans cinq boutiques on vend des confitures, des

boules de sucre et diverses friandises dont les habitans du Hedjaz sont plus amateurs que les autres peuples de l'Orient parmi lesquels j'ai voyagé. Ils les mangent après souper, et dans la soirée les boutiques des confiseurs sont entourées d'acheteurs en grand nombre. Les Hindous sont les plus habiles dans les préparations de ce genre. Je ne vis à Djidda aucun article que je n'eusse déjà trouvé en Égypte; le *baklawa,* le *gnafeh,* et le *gheribeh* sont aussi communs ici qu'à Alep et au Caire.

Il y a deux boutiques où l'on vend de la viande rôtie, *kebab.* Ces boutiques sont tenues par des Turcs, le *kebab* n'étant pas un mets arabe.

Deux marchands de soupe, chez qui l'on trouve aussi des pieds et des têtes de moutons, sont très visités au milieu du jour, et un marchand de poisson frit dans l'huile est fréquenté par tous les matelots turcs et grecs.

Le pain est vendu dans dix ou douze échoppes, et surtout par des femmes. Ce pain a une saveur désagréable, la farine n'ayant pas été bien nettoyée et le levain étant mauvais. Un pain de la même dimension que celui que l'on vend au Caire deux paras, en coûte ici huit et est d'une qualité bien inférieure.

On vend du *leben,* lait caillé, dans deux boutiques, et il est extrêmement cher et rare dans tout le Hedjaz. Il peut paraître étonnant que parmi les

pasteurs de l'Arabie il y ait disette de lait; tel était le cas cependant à la Mecque et à Djidda. C'est que le voisinage immédiat de ces villes est extrêmement aride, peu propre à la nourriture du bétail, et il y a très peu de gens qui risquent la dépense de les entretenir rien que pour avoir leur lait. Quand j'étais à Djidda, le roll ou livre de lait, car on le vend au poids, coûtait une piastre et demie, et encore ne pouvait-on se le procurer que par faveur. Ce que les Turcs septentrionaux nomment *yoghort*, et les Syriens ou les Égyptiens *leben-hamed*[1], ne paraît pas être un mets d'origine arabe. Les Bédouins arabes, du moins ne le préparent jamais.

Dans deux boutiques tenues par des Turcs on trouve du fromage gras, des viandes séchées, des pommes confites, des figues, du raisin, et des abricots nommés *kamareddin*, et d'autres fruits tous également secs. On fait un fromage assez mauvais dans le Hedjaz, et quoiqu'il soit salé, il ne se garde pas et n'est nullement nutritif. Les Bédouins eux-mêmes font peu de cas du fromage; ils aiment mieux boire leur lait ou en faire du beurre. La viande séchée que l'on vend dans les boutiques est le bœuf salé et fumé de l'Asie-Mineure, connu dans toute la Turquie sous le nom de *bastorme*, et que les voyageurs recherchent. Les soldats turcs et les pèlerins l'aiment beaucoup, mais il est impossible

[1] Lait très épais et rendu aigre par l'ébullition d'un acide actif.

d'engager un Arabe à en goûter. Plusieurs d'entre eux remarquant que cette viande diffère en apparence de toutes celles qu'ils connaissent, persistent à la regarder comme de la chair de porc. Tous les fruits secs que j'ai cités, excepté les abricots, viennent de l'Archipel; et quant aux derniers ils se répandent de Damas dans toute l'Arabie, où ils sont considérés comme un luxe, surtout parmi les Bédouins. On extrait le noyau, et ensuite le fruit réduit en pâte est étendu sur ses feuilles pour sécher au soleil; une dissolution de cette conserve dans l'eau produit une sauce très agréable, et les troupes turques pendant leurs marches dans le Hedjaz vivent presque exclusivement de biscuits et de cette pâte.

On peut acheter dans onze grandes boutiques du froment, de l'orge, des fèves, des lentilles, du dhourra (millet) des Indes, et du riz d'Égypte, ainsi que des biscuits. Le froment consommé en Hedjaz vient pour la plus grande partie d'Égypte : d'ailleurs les gens du peuple en font peu usage. Leur pain est fait de farine de dhourra ou d'orge, qui est à un bien meilleur marché que le froment, ou bien encore, ils vivent de riz et de beurre. Quant au riz, il vient comme lest dans les vaisseaux de l'Inde, et les habitans du Hedjaz le préfèrent au riz d'Égypte. Un mélange de riz et de lentilles, à égales portions, sur lequel on répand du beurre, compose un plat

très estimé de la classe moyenne qui en fait généralement son souper[1]. J'ai été témoin que dans toutes les parties du Hedjaz, les Bédouins, quand ils voyagent, ne portent d'autres provisions que du riz, des lentilles, du beurre et des dattes. Quant aux biscuits, les Arabes ne les aiment pas, et en mangent rarement, même à bord de leur navire, où ils préfèrent mettre leurs gâteaux sans levain à cuire dans ces petits fours que l'on trouve sur les bâtimens de toute grandeur qui naviguent dans la mer Rouge.

Quant au sel, il se trouve chez les marchands de grains. Le sel de mer que l'on recueille près de Djidda, est en monopole entre les mains du schériff. Les habitans de la Mecque préfèrent le sel de roche, que les Bédouins y apportent de certaines montagnes dans le voisinage de Taïef.

Trente-deux boutiques sont consacrées à la vente du tabac à fumer syrien et égyptien, du tombak destiné à la pipe persane; on y trouve des têtes et des tuyaux de pipe, des noix de coco, du café en grain, du *keehre* (coque du café), du savon, des amandes, du raisin du Hedjaz, et quelques autres articles d'épicerie. Le tabac d'Égypte mélangé avec celui de Sennar est le moins cher, et il est très recherché dans tout le Hedjaz. Il y en a deux sortes;

[1] Ce plat est connu en Syrie, et on l'y nomme *medjedderch* parce que les lentilles dans le riz sont comme une figure marquée de la petite-vérole (djedreh).

la feuille de l'un est verte, même quand elle est sèche; celui-ci se nomme *ribbé* et vient de la Haute-Égypte; l'autre a la feuille brune, et la meilleure espèce croît aux environs de Tahta au sud de Siout. Pendant la domination des Wahabites, le tabac ne pouvait pas être vendu publiquement; mais les Bédouins du Hedjaz en sont tellement passionnés, que les marchands le vendaient dans leurs boutiques non comme tabac ou *dokhan* [1], mais sous le nom de *besoin de l'homme.*

Le savon vient de Suez, où il est importé de Syrie, pays qui en approvisionne toute la côte de la mer Rouge; le commerce est en grande partie entre les mains des marchands d'Hébron, appelés en arabe *el Khalilis*, qui l'apportent à Djidda. Les amandes et les raisins viennent de Taïef et des montagnes du Hedjaz.

Huit droguistes, tous natifs de l'Inde et surtout de Surate, vendent toutes sortes de drogues, la bougie, le papier, le sucre, la parfumerie et l'encens. Ce dernier article est abondamment consommé par les habitans des villes, où toutes les bonnes familles parfument chaque matin leurs appartemens. Le bois de sandal et le mastic, jetés sur du charbon ardent, sont le plus ordinairement employés à cet usage. Les épices de toute espèce et les ingrédiens échauffans sont communs à tout le monde dans le

[1] Ce mot veut dire *fumée*.

Hedjaz; on boit rarement dans les maisons particulières le café sans un mélange de cardamome ou de clou de girofle; et le poivre rouge de l'Inde ou de l'Égypte entre dans la composition de chaque mets. Un objet de commerce important pour les droguistes de Djidda et de la Mecque, ce sont les boutons de rose qu'on y apporte des jardins de Taïef. Les habitans du Hedjaz, les femmes surtout, les font tremper dans l'eau dont elles se servent ensuite pour leurs ablutions : elles préparent aussi une conserve avec ces roses, en les faisant bouillir avec du sucre.

Il y a onze boutiques où l'on vend de petits articles de fabrique indienne ou chinoise. La porcelaine y est très estimée. Pendant que j'étais à la Mecque et à Djidda, j'ai vu des plats de porcelaine de deux pieds et demi de diamètre, et dans lequel deux personnes apportaient sur table un mouton entier rôti. Les grains de verre exportés de Djidda sont surtout destinés aux marchés de Souakin et de l'Abyssinie; les femmes bédouines en portent aussi, bien que des bracelets de corne noire et des colliers d'ambre semblent être plus à la mode parmi elles. C'est aussi dans ces boutiques que l'on vend les perles d'agate nommées *reisch*, qui viennent de Bombay et sont en usage dans le centre de l'Afrique. On y voit aussi une espèce de perles rouges faites de cire, destinées à l'Abyssinie. On y trouve une grande

variété de chapelets, et ceux qui sont composés de *josser* sont les plus précieux; c'est une sorte de corail qui croît dans la mer Rouge, et dont le meilleur se recueille entre Djidda et Ghonfadle; il est d'un noir foncé, et acquiert un beau poli : on vend encore d'autres chapelets faits avec l'odoriférant *kalambak* ou le bois de sandal. Il est peu de pélerins qui sortent du Hedjaz sans rapporter des cités saintes quelques-uns de ces chapelets dont ils font présent au retour à leurs amis.

Dans onze boutiques on vend le matin aux enchères publiques divers objets d'habillemens, la plus grande partie à la mode turque qu'ont adoptée les négocians de premier et de second ordre. Tant que dure le hadj[1], ces boutiques sont principalement fréquentées par les pélerins qui y viennent faire emplette de *l'ihram*, manteau que l'on porte au pélerinage, et qui se compose pour l'ordinaire de deux longues pièces de batiste des Indes. C'est ici également que les Bédouins achètent les abbas de laine ou manteaux arabes que l'on apporte d'Égypte en ce pays qui dépend tout-à-fait en ce point de l'étranger; c'est une preuve que ces Arabes partagent le caractère indolent de la plupart des habitans du Hedjaz; car chez les autres Bédouins, les femmes fabriquent ordinairement leurs abbas.

On compte trois marchands de vases de cuivre.

[1] Pélerinage.

Chaque cuisine arabe renferme toujours une grande variété de vases de cuivre bien étamés. Les Bédouins eux-mêmes ont dans chacune de leurs tentes pour le moins un vaste chaudron. Tous ces articles viennent d'Égypte, et l'objet le plus remarquable dans ces boutiques est *l'abrik* ou pot à eau qui sert aux musulmans pour faire leurs ablutions. Il n'est pas un pèlerin qui arrive dans le Hedjaz sans être en possession d'un de ces pots, ou s'il n'en a pas, il l'achète à Djidda.

Il y a quatre boutiques de barbiers qui sont à la fois les chirurgiens et les médecins du pays. Ils savent saigner et préparer diverses espèces de remèdes apéritifs. Le petit nombre d'Arabes dont la barbe est plus longue et plus éparse que celle de leurs compatriotes ne l'est ordinairement, prennent la plus grande peine pour qu'elle soit toujours bien taillée de façon qu'un poil ne passe pas l'autre. On coupe toujours les moustaches de très près, et on ne les laisse jamais descendre sur les lèvres; ils diffèrent en ce point des Turcs du nord qui mettent rarement le ciseau dans leurs moustaches touffues. Les boutiques des barbiers sont fréquentées par les oisifs des classes inférieures qui s'y rassemblent pour apprendre les nouvelles et causer. Je trouvai établi dans une de ces boutiques un graveur d'origine persane qui était là employé à graver des cachets, car dès qu'un pélerin a accompli sa visite

aux lieux saints, il ajoute ordinairement à son nom ou sur son cachet les mots *el hadji* ou *le pélerin*.

Il y a quatre tailleurs et cinq fabricans de sandales *naal*. La forme de ces chaussures varie pour chaque province, et dans chaque province, pour chaque profession. On vend dans trois boutiques les outres à renfermer l'eau, qui viennent de Souakin et d'Égypte, et deux tourneurs sont occupés à percer les tuyaux de pipe et à fabriquer les grains des chapelets.

Trois marchands débitent des huiles parfumées ou essences, de la civette, du bois d'aloës, du baume de la Mecque et de l'eau de rose de Fayoum en Égypte. La civette et le baume de la Mecque sont très difficiles à se procurer purs, si ce n'est de première main : les marchands du Habesh (Abyssinie) apportent la civette dans de grandes cornes de vache : on y vend également le musc qu'apportent les hadjis indiens et persans.

Il n'y a qu'un horloger, et c'est un Turc. Tous les marchands de Djidda et de la Mecque portent des montres, dont plusieurs de manufacture anglaise. On les leur apporte de l'Inde, ou bien elles viennent de Constantinople par le moyen des hadjis. Comme il arrive fréquemment qu'un pélerin turc manque d'argent en Hedjaz, et qu'il est souvent obligé de tirer parti de ses objets de prix, la montre est toujours le premier article vendu; puis vien-

nent le sabre et les pistolets, et enfin la belle pipe et le meilleur exemplaire du Koran. Tous ces objets sont donc très communs dans les environs de Djidda. Cette rue ne contient aussi qu'un marchand de pipes turques et persanes : ces dernières viennent surtout de Bagdad. Les riches aiment à déployer dans les chambres où ils se tiennent un rang bien fourni des plus beaux narghils [1].

Quant aux changeurs, *serrass*, ils sont au nombre de sept, et se tiennent en pleine rue sur des bancs, ayant devant eux une grande boîte qui contient de l'argent.

Le *para*, la plus petite monnaie turque, et que l'on nomme ici *diwany*, a cours dans tout le Hedjaz, et est très recherché, attendu qu'il est d'une valeur intrinsèque plus élevée que la piastre. Quarante paras forment une piastre (quarante centimes); mais à l'époque du hadj, où l'appoint est nécessaire pour l'immense trafic de chaque jour, les serrass ne donnent pour une piastre que vingt-cinq paras.

Dans cette même grande rue sont dix grands *okales* toujours remplis d'étrangers et de marchandises. On appelle en Syrie ces édifices *khans*, et en Hedjaz *hosch*, mot qui, dans le dialecte égyptien, signifie *cour*.

Dans une rue attenante à la grande place du mar-

[1] Ce mot veut dire *noix de coco* ou *pipe* dont la noix de coco fait partie.

ché demeurent quelques artisans, forgerons, orfèvres, charpentiers, bouchers, etc., et tous sont natifs d'Égypte; car il est difficile d'amener les habitans du Hedjaz à des travaux manuels. On peut à peine trouver des gens qui veuillent faire l'office de portefaix. Ceux qui se livrent à ce travail sont pour la plupart des Égyptiens ou des Syriens, ou bien encore des pélerins nègres qui gagnent ainsi très bien leur vie et ne restent à Djidda que peu de temps. La seule race d'Arabes que j'aie vu plus industrieuse que les autres, ce sont les habitans de l'Hadramant, ou, comme on les appelle, *les Hadarémés.* Ils sont en général employés dans les maisons des négocians comme portiers, commissionnaires ou porteurs, et on les préfère à tous autres pour ce dernier métier, à cause de leur honnêteté et de leur intelligence. Chaque ville importante de l'Orient a sa race particulière de portefaix. A Alep, ce sont les Arméniens des montagnes de l'Asie-Mineure; à Damas, les habitans du mont Liban; au Caire, les Bérébères nubiens; à la Mecque et à Djidda, les Hadarémés qui sont, comme ceux de la Syrie, des montagnards. On sait que ce sont les montagnards des Alpes qui exercent ce métier à Paris. Il y a en outre une analogie frappante entre les mœurs des habitans de ces divers pays; ils s'en retournent ordinairement au lieu natal avec leurs gains, et passent le reste de leurs jours au milieu de leurs familles.

Néanmoins on éprouve en Hedjaz un manque presque absolu de domestiques libres. Aucun homme, né dans une des saintes villes, ne daignera vivre aux gages de quelqu'un, à moins qu'il n'y soit contraint par la peur de mourir faute d'alimens; et il n'est pas plus tôt en bonne condition, qu'il se fait marchand colporteur ou mendiant. Le nombre des mendians à la Mecque et à Djidda est très grand, et leur profession est encouragée par les pélerins qui aiment à exercer leur charité en mettant pour la première fois le pied sur le territoire sacré.

Djidda est gouvernée par un pacha à trois queues, et est très heureuse sous son nouveau gouvernement. Cependant le peuple regrette la domination des schérifs. Les Arabes sont une nation très fière et très élevée, et l'on peut parler ainsi même des habitans des villes, quelque corrompu que puisse être en eux le pur caractère bédouin dans cette race dégénérée. Ils méprisent tout peuple qui ne parle pas arabe, ou qui diffère dans ses coutumes. Le rigide cérémonial d'une cour turque n'était pas adapté au caractère des nouveaux sujets de Mohammed-Aly. Le schériff, dans toute la force de son pouvoir, ressemblait au grand scheikh bédouin qui se soumet à des allocutions hardies et rudes souvent, au lieu que l'on n'approche d'un pacha turc qu'avec les formes les plus abjectes de la servitude. « Quand le schériff Ghaleb avait besoin d'un emprunt, me

disait un des principaux négocians du Hedjaz, il envoyait chercher trois ou quatre de nous, nous causions avec lui familièrement pendant une couple d'heures, nous querellant chaudement quelquefois, et nous réduisions toujours la somme qu'il avait d'abord demandée. Quand nous allions le trouver pour des affaires ordinaires, nous lui parlions comme je vous parle en ce moment. Mais le pacha nous tient devant lui dans une attitude humble, comme autant d'esclaves de l'Habesh, et nous regarde d'en haut comme si nous étions des êtres d'une nature inférieure : J'aimerais mieux, disait-il en concluant, payer une amende au schériff, que recevoir une grâce du pacha. »

Le peu de connaissance que les Turcs ont de la langue arabe, la manière fautive dont ils la prononcent même en récitant le Koran, et l'ignorance des usages particuliers à l'Arabie qu'ils trahissent à chaque mouvement, sont encore autant de causes additionnelles qui les rendent odieux et méprisables aux yeux des Arabes, et les Turcs leur rendent une part égale de mépris et de haine.

L'épithète de *khaïn*, traître, est universellement appliquée aux Turcs en Arabie, et les Arabes du peuple y ont découvert un jeu de mots qu'ils répètent à l'appui de toutes les accusations de perfidie dont ils chargent les Turcs. Un des titres du Grand-Seigneur est *khan*, mot qui en tartare signifie

seigneur en effet, mais veut dire en arabe *il a trahi.* Ils prétendent qu'un des ancêtres du sultan ayant livré un fugitif, il reçut l'ignominieuse appellation de *el sultan khan* (le sultan a été traître), et que ce titre a été maintenu par ses successeurs en vertu de leur ignorance complète de la langue arabe.

Route de Djidda à Taïef.

Le 24 août 1814 (11e du Ramadhan, an 1230 de l'hégire), je partis de Djidda pour me rendre à l'invitation de Mohammed-Ali. Il était alors tard dans la soirée, et j'avais, outre mon guide pour société, vingt chameliers de la tribu de Harb qui conduisaient à la Mecque de l'argent pour le trésor du pacha. Après avoir quitté les limites de la ville, et traversé des monticules de sable au milieu desquels est le cimetière des habitans, nous passâmes ensuite par une plaine très stérile, très sablonneuse, qui montait légèrement du côté de l'est. On n'y voit point d'arbres, et le sol est fortement imprégné de sel jusqu'à environ deux milles de la ville. Après une marche de trois heures nous entrâmes dans une contrée montueuse où se trouve une hutte à prendre le café, près d'un puits nommé *Raghâmeh.*

Nous continuâmes notre marche dans une vallée large et qui tourne dans ces montagnes, tantôt sable, tantôt rocher, et au bout de cinq heures et

demie, nous fîmes halte pour quelque temps au petit café et au puits de *Beyadhieh*. L'eau de ces puits n'est pas bonne. De là, une heure et demie suffit pour nous conduire à une station semblable nommée *al Firaineh*, où nous rejoignîmes une caravane de pélerins qui accompagnaient des provisions destinées à l'armée. Ils avaient quitté Djidda dans la soirée aussi, mais avant nous. Ces huttes à café sont de misérables cabanes avec des murailles à demi ruinées et couvertes de broussailles. On n'y trouve que de l'eau et du café. Ces établissemens sont tenus par des Arabes de la tribu de Lahyan, branche des Arabes Hodheïl, et du Métarife dont les familles sont bédouines, et vivent dans les montagnes avec leurs troupeaux.

A partir de Ferayne la vallée s'ouvre, et les montagnes, s'écartant de côté et d'autre, gagnent considérablement en hauteur. Après une marche de huit heures, et à peu près au soleil levant, nous arrivâmes à Bahhra, groupe de vingt cabanes environ, situé dans une plaine qui est longue de quatre heures, et a deux heures de large; elle s'étend dans l'est. A Bahhra il y a beaucoup d'eau dans les puits, et tantôt elle est douce, tantôt saumâtre. Dans une rangée de huit où dix boutiques on vend du riz, des ognons, du beurre, des dattes et du café en grain. C'est ce que les Arabes appellent un *souk* ou marché, et de pareils endroits se trouvent à chaque

station de cette chaîne de montagnes jusqu'en Yémen. Après une marche de deux heures encore dans la plaine, à dix heures de distance de Djidda, nous fîmes halte à Hadda, *souk* semblable au précédent. Entre Bahhra et Hadda, sur une hauteur isolée dans la plaine, sont les ruines d'une ancienne fortification.

Le 25 août la caravane de Djidda à la Mecque passe toujours la journée à Bahhra ou à Hadda, conformément à la coutume des Arabes de l'Hedjaz qui ne voyagent que de nuit. Ils agissent ainsi en hiver comme en été, et non point tant pour éviter la chaleur que pour donner le temps de manger aux chameaux qui ne mangent jamais la nuit. Ces marches nocturnes sont très défavorables aux investigations du voyageur qui traverse le pays à l'heure où il ne peut examiner les objets, car, pendant le jour, la fatigue et le besoin du sommeil le disposent peu à la moindre excursion. Nous descendîmes à Hadda sous l'auvent d'un café spacieux, où je trouvai un assemblage bizarre de Turcs et d'Arabes se rendant à la Mecque, et chacun étendu sur son petit tapis. Quelques marchands de Taïef avaient apporté une cargaison de raisin, et bien que je me sentisse faible encore de la fièvre, je ne pus résister à la tentation et j'en pris un peu. Les paniers ne furent pas plus tôt ouverts, que toute la troupe tomba dessus et en eut bientôt dévoré la provision

entière : toutefois le propriétaire fut ensuite payé. C'est à Hadda que les habitans de Djidda mettent l'*ihram,* ou manteau du pélerin.

Dans l'après-midi le maître du café accommoda les provisions que j'avais apportées, aussi bien que celles de plusieurs autres voyageurs. Il y avait grand tumulte dans ce lieu, et il était impossible de dormir. Bientôt après notre arrivée, une troupe de soldats passa et alla dresser ses tentes un peu au-delà sur la plaine : ensuite ils entrèrent dans les cafés, et en emportèrent toute l'eau douce que l'on avait été chercher à un puits qui se trouve à une demi-heure de distance, et que l'on gardait à Hadda dans de grandes jarres. Les huttes des habitans misérables et peu nombreux sont faites de broussailles, et ont la forme d'un cône aplati : elles ne reçoivent la lumière que par l'entrée; c'est là que toute la famille vit pêle-mêle, entassée dans une seule chambre. Les cafés, qui sont abondans, se composent d'un vaste appentis soutenu par des pieux, et le fourneau du garçon de café est dans un coin. Ces cafés sont infestés d'une grande quantité de rats hardis comme je n'en vis jamais.

Nous quittâmes Hadda vers cinq heures du soir. Notre route était toujours à travers la plaine, dont le sol est sablonneux; mais il est quelquefois mêlé d'argile, et pourrait, je crois, être aisément cultivé si l'on y creusait des puits. A une heure de

Hadda, nous vîmes sur notre gauche, dans la plaine, quelques dattiers. On me dit qu'en cet endroit coule un petit ruisseau qui arrosait autrefois quelques champs. A présent ces arbres sont négligés. Nous laissâmes en cet endroit la plaine, et nous écartant un peu de notre direction à l'est pour aller vers le sud, nous rentrâmes dans un pays de montagnes, et trouvâmes à deux heures de Hadda un autre café nommé *Schemeisa;* tout à côté de la maison est un puits. De Schemeisa, nous passâmes dans une large vallée couverte d'un sable profond, et qui nourrit quelques arbres épineux. A quatre heures de Hadda, nous vîmes Kahwet-Salem, le café de Salem qui est également situé près d'un puits. Là, nous rencontrâmes une caravane qui venait de la Mecque. Les montagnes se resserrent alors de manière à ne laisser entre elles qu'une vallée étroite, coupée de distance en distance par plusieurs autres vallées. De là nous poussâmes jusqu'à Hadjalieh, café éloigné de Hadda de sept heures de marche, et près duquel se trouve un grand puits qui approvisionne les chameliers de la caravane de Syrie, quand elle est sur la route de la Mecque à l'aller et au retour.

Comme je n'avais pas joui d'un instant de sommeil depuis notre départ de Djidda, je m'étendis sur le sable et dormis jusqu'au point du jour, laissant mon compagnon suivre la route de la Mecque:

mon garde seul resta avec moi, mais ses appréhensions pour la sûreté de ses chameaux ne lui permirent pas de clore l'œil. La route de Djidda à la Mecque est toujours fréquentée par des hommes suspects, et comme chacun voyage la nuit, il n'est rien de plus facile que de dévaliser les traînards. Près de Hadjalieh on voit les ruines d'un village bâti en pierre, et le Wadi porte des traces d'une culture antérieure.

Le 26 août, à une demi-heure de Hadjalieh, nous arrivâmes à une petite plantation de dattes, entourée d'un mur. De là, la route qui conduit à la Mecque est à droite, mais mon guide avait l'ordre de me mener à Taïef par la route de traverse qui passe au nord de la ville sainte. Il n'obéit pas cependant, et préféra suivre la route ordinaire qui est beaucoup plus courte, en ayant soin de se diriger de manière à ce que je ne traversasse pas la Mecque.

Après avoir passé près de la plantation de dattes, nous mîmes une demi-heure pour atteindre la plaine où campe ordinairement la caravane de Syrie. Cette plaine est séparée de la vallée de la Mecque par une étroite chaîne de montagnes, au sommet de laquelle on a percé à grand'peine une route à travers les rochers. Après avoir franchi ce rude passage, et être arrivé au côté opposé qui est pavé, la vue de la Mecque se déploya devant nous; mais

comme je savais que je devais y revenir, je ne pressai point mon guide de me laisser m'arranger de manière à voir entièrement la ville, et je me contentai de le suivre en récitant les oraisons prescrites à l'approche de la ville sainte.

Nous entrâmes ensuite dans la grande route qui mène à Wadi-Muna. Des vallées sinueuses, plus ou moins larges et presque entièrement dépourvues de végétation, avec des montagnes également arides à droite et à gauche, conduisent à Muna; mais avant d'y entrer on suit une chaussée pavée qui a environ quarante pas de large. Je donnerai plus bas une description détaillée de Wadi-Muna ou le hadj séjourne trois jours après son retour d'Arafat. De Muna nous passâmes dans un pays découvert, que nous traversâmes pour pénétrer dans la vallée de Mezdelifeh. De ce point, deux routes vont à Arafat: l'une à gauche, le long de la plaine ou vallée appelée *Dhob;* l'autre, qui traverse en droite ligne la montagne, va rejoindre le premier chemin près des Aalameïn. Nous suivîmes le grand chemin de la vallée : plus loin les montagnes se rapprochent encore, et une passe étroite nommée *El-Mazomeïn* ou *El-Medik,* les traverse pendant une demi-heure, après quoi la vue s'ouvre sur la plaine d'Arafat; sur cette plaine, nous trouvâmes plus loin un étang nommé *Bir-Basan,* avec une petite chapelle attenante. Ici le pays s'ouvre au nord et au sud; à l'est,

on voit pour la première fois dans toute leur hauteur les montagnes de Taïef.

A cinq heures nous trouvâmes El-Aalameïn, deux constructions en pierre élevées de chaque côté de la route, à quatre-vingts ou cent pas l'une de l'autre, et entre lesquelles les pèlerins doivent passer quand ils vont à Arafat, et plus particulièrement quand ils en reviennent. A une heure et quart au-delà, nous laissâmes à notre droite une grande mosquée isolée et en ruine, que l'on nomme *Djama-Nimreh* ou *Djama-Ibrahim*. Alors la montagne basse d'Arafat était à notre gauche, au bout de la plaine que nous traversâmes sans interruption. Elle est couverte de hautes arbustes et d'acacias peu élevés, dont il est défendu de prendre la moindre branche, ceci étant le territoire sacré.

Quand nous eûmes atteint la limite orientale de la plaine, nous arrivâmes à cinq heures trois quarts près du canal de la Mecque qui sort des montagnes. Tout à côté est un petit étang, et dans le voisinage un groupe de cabanes arabes semblables à celles de Haelda; ce lieu porte le nom de *Kahwet-Arafat* ou *Café d'Arafat*. Les habitans sont principalement du Beni-Koreïfeh, qui cultivent des légumes dans une vallée qui s'étend de là vers le sud. Nous y réposâmes quelques heures. Une caravane venant de Taïef, composée de mulets et d'ânes, arriva à cet endroit en même temps que nous.

A partir de Kahwet-Arafat, la route devient rocailleuse, les montagnes se resserrent, et sont coupées dans tous les sens par des vallées qui traversent la route. Les acacias y viennent en grande abondance. A sept heures et demie nous rentrâmes dans le terrain sablonneux de la vallée de Wadi-Muna, où il y a dans le sud quelques puits, et de rares plantations cultivées par les tribus arabes de Kebakeb et de Risihyeh. A huit heures et demie, nous passâmes près d'un campement de Bédouins de la tribu de Hadheïl, où les chiens attaquèrent avec tant d'acharnement nos chameaux que, bien que monté, j'eus beaucoup de peine à me défendre de leurs dents. A huit heures trois quarts nous traversâmes un groupe de maisons et de boutiques appelé *schedad,* qui a des puits de bonne eau. A neuf heures et demie, et la nuit étant extrêmement nuageuse et sombre, nous nous égarâmes en suivant les détours d'une vallée latérale ; et comme il nous fut impossible de retrouver le bon chemin, nous nous étendîmes sur le sable où nous dormîmes jusqu'au petit jour.

Le 27 août nous nous trouvâmes au réveil tout auprès de la route, et de là nous commençâmes à monter la grande chaîne de montagnes par une route assez mauvaise, encore bien que Mohammed-Ali-Pacha l'eût fait réparer récemment. La contrée était très sauvage, et nous étions entourés d'énor-

mes blocs de pierre épars et apportés d'en haut par les torrens d'hiver, et entre lesquels croissaient quelques acacias et des nebeks[1].

A une heure, nous vîmes un bâtiment de pierres détachées, nommé *Kaber-er-Rafik* (la tombe du compagnon), auquel se rattache une tradition fort insignifiante.

A une heure et demie, en montant toujours, nous trouvâmes au milieu des rochers et près d'une source abondante quelques huttes que l'on nomme *Kahwet-Kora*, du nom de ces montagnes dont l'ensemble s'appelle *Djebel-Kora*. Les cabanes sont construites entre les rocs, sur la pente de la montagne et là où il se trouve à peine une surface plane. Les habitans sont toujours des Bédouins Hadheïls. Nous restâmes en ce lieu jusqu'à midi. Un grand nebek, tout près de la source qui descend en petits ruisseaux des rochers, donnait de l'ombre, et une délicieuse brise fraîche tempérait la chaleur extrême que nous avions endurée depuis notre départ de Djidda.

Au-delà de Kora, nous trouvâmes le chemin très raide et si mauvais, qu'un voyageur monté peut à peine espérer d'atteindre le sommet sans descendre. On avait taillé des degrés en plusieurs endroits, et pour rendre la montée moins rapide, le chemin était disposé en profondes sinuosités jusqu'au haut

[1] Lotus.

de la montagne. Je rencontrai près de la route plusieurs familles de Bédouins Hadheïls, au milieu de leurs troupeaux de moutons. Un de ces Arabes me donna un peu de lait, mais ne voulut jamais en retour recevoir de l'argent. La vente du lait est considérée par les Bédouins comme un scandale, bien qu'ils pussent en retirer un grand bénéfice à la Mecque, où le lait se vend deux piastres la livre. Je causai familièrement avec les hommes et avec la femme de l'un d'eux. Ils me parurent une race de robustes montagnards; quoique évidemment pauvres, ils ont meilleure mine et sont plus gras que les Bédouins du nord, ce que j'attribue à la salubrité du climat et à la bonté de l'eau.

Nous avions mis deux heures à atteindre le sommet de la montagne, et de ce point nous avions une vue magnifique de tout le pays plat. Nous distinguions Wadi-Muna, mais non la Mecque; et aussi loin que le regard pouvait atteindre, des chaînes de montagnes sinueuses se dessinaient sur une surface unie, vers le nord et le sud, ayant entre elles d'étroites bandes de sable blanc sans la moindre verdure. Tout près, à notre droite, un pic de la montagne de Kora, nommé *Nakel-al-Ahmar*, s'élevait à quatre ou cinq cents pieds au-dessus du point où nous étions placés, et semblait être le point culminant de la chaîne voisine. Vers le nord la montagne, située à une distance de trente milles, sem-

blait décroître considérablement, mais au sud elle conservait la même élévation. Après une demi-heure de descente, nous vînmes à un petit village nommé *Ras-el-Kora*. Là, me trouvant très fatigué, j'insistai pour prendre un peu de sommeil, et mon guide, qui avait l'ordre de voyager bon train, n'y consentit que très difficilement.

Le village et les environs de Ras-el-Kora forment le plus beau pays de tout le Hedjaz, et depuis le Liban, je n'avais point vu de lieu plus pittoresque et plus délicieux. Le sommet de Djebel-Kora est un plateau; mais d'énormes masses de granit éparses sur cette surface sont noircies par le soleil comme les rocs de granit près de la seconde cataracte du Nil. Plusieurs petits ruisseaux découlent de ce pic et arrosent la plaine couverte de champs verdoyans et de grands arbres ombreux sur le flanc des rochers de granit. Pour ceux qui n'ont jusque-là vu que les sables mornes et brûlans du bas pays du Hedjaz, cette scène est aussi surprenante que l'air vif qu'on y respire est rafraîchissant. On trouve là beaucoup des arbres à fruit de l'Europe; figues, abricots, pêches, prunes, sycomore égyptien, amandes, grenades, mais du raisin surtout, et de la meilleure qualité. Je n'y ai point vu de palmiers, mais quelques nebeks seulement. Les champs produisent du froment, de l'orge et des ognons. Chaque *beled*, c'est ainsi qu'ils nomment les champs,

est entouré d'une muraille basse et appartient à un Bédouin Hadheïl.

Après avoir traversé ce délicieux district pendant une demi-heure à peu près, au moment du lever du soleil, et quand chaque arbuste couvert de rosée répandait un parfum exquis, je fis halte près du plus considérable des ruisseaux, qui n'est pas large de plus de six pieds, et cependant entretient sur ses bords un gazon épais et vert que le Nil puissant ne peut jamais produire en Égypte.

Les maisons des Hadheïls auxquels appartiennent ces plantations, sont répandues dans les champs par groupes de quatre ou cinq. Elles sont petites, bâties en pierre et en terre détrempée; mais avec plus de soin que l'on ne devrait attendre des rudes mains de ceux qui les habitent. Chaque maison renferme trois ou quatre chambres, séparées les unes des autres par un étroit espace ouvert, qui en fait autant de petites chaumières détachées. Ces appartemens ne reçoivent de jour que par la porte. Ils sont très propres et renferment un mobilier bédouin, quelques bons tapis, des sacs de laine et de cuir, quelques tasses de bois et un fusil à mèche dont ils prennent un grand soin, et qui est toujours dans une gaîne de cuir. Je reposai pendant la nuit sur une grande peau de vache bien tannée, et la couverture était faite de petites peaux de mouton bien cousues ensemble, pareilles à celles dont on

se sert en Nubie. D'après les renseignemens des Arabes, plusieurs cantons vers le sud, et où les tribus de Bédouins cultivent le sol dans des parties détachées de la montagne, sont aussi beaux et aussi fertiles que celui dont je viens de parler.

Nous quittâmes ce lieu pittoresque, et après une heure de marche sur un terrain raboteux, nous arrivâmes sur le penchant d'une déclivité rapide du sommet de laquelle on distinguait Taïef dans la distance. Nous mîmes une demi-heure pour descendre ce rocher, et après une autre demi-heure nous entrâmes dans une vallée fertile nommée *Wadi-Mohram*, qui s'étend du nord-ouest au sud-est. Comme le district supérieur, elle est plantée en arbres à fruit; mais les champs cultivés y sont arrosés, non par des eaux courantes, mais avec l'eau des puits. Il y a sur le bord de la route un petit bassin de pierre où les pèlerins de l'Yémen sont dans l'usage de faire leurs ablutions. Les laboureurs de Mohram puisent l'eau dans des seaux de cuir suspendus par un bout à une chaîne de fer passée sur une poulie, et à l'autre bout ils attellent une vache qui, à défaut de roue, marche à une distance suffisante du puits pour tirer le seau, ensuite on la ramène pour recommencer ce manége. D'après les habitans, toute cette chaîne de montagnes, à partir de ce puits dans le sud, jusqu'à la contrée où commence la culture du café, est cou-

pée de vallées cultivées ainsi de distance en distance, chaque espace intermédiaire n'étant composé que d'un sol aride et rocailleux.

En sortant de Wadi-Mohram, nous traversâmes encore un pays inégal, et après deux heures et demie de marche nous montâmes une hauteur du sommet de laquelle nous vîmes Taïef devant nous, et nous y arrivâmes après avoir franchi l'aride plaine de sable qui sépare la ville des montagnes environnantes.

Séjour à Taïef.

J'arrivai à Taïef à midi environ, et descendis à la maison de Bosari, médecin du pacha. Comme le jeûne du ramadhan était alors en pleine activité, et que pendant cette période les grands personnages turcs dorment le jour, le pacha ne put être informé de mon arrivée qu'après le coucher du soleil, par Bosari qui alla le trouver à la maison de ses femmes, où il ne recevait que les visites de ses amis et de ses connaissances intimes. Il revint au bout d'une demi-heure, et me dit que le pacha désirait me voir plus tard dans la soirée, et ajouta qu'il avait trouvé chez le pacha le kadhy de la Mecque qui était à cette époque à Taïef pour sa santé, et que quand le pacha entendit parler du désir que j'avais de visiter la Mecque et Médine, il avait dit en plaisantant : « Ce n'est pas la barbe seule

qui prouve qu'un homme soit un véritable musulman. » Puis se tournant vers le kadhy, il avait ajouté « vous êtes meilleur juge que moi en pareilles matières. » Alors le kadhy fit observer que comme un musulman seul pouvait être admis à visiter les cités saintes, circonstance que je ne pouvais ignorer, il ne pensait pas que je me déclarasse musulman si je ne l'étais pas. Quand je connus ces détails, je dis à Bosari qu'il pouvait retourner près du pacha, lui dire que j'avais déjà été offensé des ordres par suite desquels mon guide m'avait interdit le passage à travers la Mecque, et que certainement je ne me rendrais pas à l'audience publique du pacha, s'il ne voulait pas me recevoir comme Turc.

Bosari se décida difficilement à cette démarche; il s'y résolut cependant, et trouva cette fois Mohammed-Ali seul; et quand il eut débité son message, le pacha sourit, et répondit que j'étais le bienvenu, Turc ou non. A huit heures du soir environ je me rendis au château, misérable habitation à demi ruinée du schériff Ghaleb, portant le costume complet que j'avais reçu à Djidda par l'ordre du pacha. Je trouvai Son Altesse assise dans un grand salon, ayant d'un côté le kadhy, et de l'autre Hassan-Pacha, chef des Arnautes. Trente ou quarante de ses principaux officiers formaient un demi-cercle autour du sopha sur lequel ils

étaient assis, et nombre de scheikhs Bédouins étaient accroupis au milieu de ce demi-cercle. J'allai droit au pacha, lui donnai le *Salam aleïkam*, et lui baisai la main. Il me fit alors signe de m'asseoir à côté du khady; ensuite il s'adressa très poliment à moi, s'informa de ma santé et de ce que je pouvais savoir de nouveau sur les Mamelouks retirés dans les pays noirs que je venais de visiter; mais il ne me dit rien qui m'intéressât beaucoup. Amyn-Effendy nous servait d'interprète; car je ne sais pas le turc, et le pacha parle l'arabe très imparfaitement. Au bout de cinq minutes il reprit avec les Bédouins une affaire que j'avais interrompue, et quand cette affaire fut terminée, et que Hassan-Pacha eut quitté la chambre, chacun reçut l'ordre de se retirer, et Mohammed-Ali se mit à me parler politique; car il venait de recevoir la nouvelle de l'entrée des puissances alliées dans Paris, et le départ de Bonaparte pour l'île d'Elbe. Il paraissait prendre un vif intérêt à ces événemens importans, surtout en ce qu'il était convaincu qu'après la chute de Bonaparte, l'Angleterre chercherait à accroître sa puissance dans la Méditerranée, et qu'en conséquence elle envahirait l'Égypte. Après deux ou trois heures de conversation, où il n'entra pas un mot relatif à mes affaires personnelles, je pris congé du pacha, qui me dit qu'il m'attendait le lendemain à la même heure.

Le 20 août je rendis une visite au kadhy avant le coucher du soleil, et je le trouvai avec son secrétaire, un savant de Constantinople. Le kadhy Sadik-Effendi était un véritable courtisan oriental, doué de façons très séduisantes, et de toute cette suavité d'expression qui distingue d'une manière si remarquable les hommes bien élevés de Constantinople. Après l'échange de quelques phrases complimenteuses, je lui fis part de l'étonnement que j'avais éprouvé en apprenant que le pacha avait exprimé quelques doutes sur ma qualité de musulman, lorsque j'avais été pendant tant d'années un néophyte de la religion de Mahomet. Il me répondit que Mohammed-Ali l'avait déclaré le meilleur juge en ces matières, et ajouta qu'il espérait que nous nous connaîtrions mieux avec le temps. Ensuite il m'interrogea sur mes lectures arabes et sur les commentaires du Koran que je connaissais. Il me trouva probablement plus familiarisé avec les titres qu'avec les ouvrages mêmes, car nous n'entrâmes pas plus avant dans le sujet. Pendant que nous causions ainsi, l'appel à la prière du soir annonça la fin du jeûne de la journée. Je soupai avec le kadhy, et ensuite je fis avec lui la prière du soir, ayant grand soin de chanter le chapitre du Koran le plus long que ma mémoire pût me fournir. Après cette cérémonie, nous nous rendîmes chez le pacha, et une partie de la nuit se passa encore en conversations

politiques; mais rien ne fut dit relatif à mes affaires.

Je découvris cependant bientôt que j'étais à Taïef sous une surveillance continuelle, et que l'on me prenait pour un agent politique anglais. Rester long-temps dans cette situation, que l'on pouvait appeler un emprisonnement poli, n'était nullement de mon goût. D'un autre côté, brusquer mon départ, c'eût été augmenter les soupçons. Dans cette circonstance, je pensai que le meilleur moyen que j'eusse à employer consistait à fatiguer Bosari de ma présence, et à l'engager ainsi à son insu à servir mes projets. Je commençai alors à agir dans sa maison avec toute la pétulance d'un osmanli. Comme c'était alors les ramadhan, je jeûnais tout le jour, puis je demandais mon souper à part. De bonne heure dès le lendemain matin, je voulais que l'on me servît un déjeuner abondant, avant l'heure où recommence le jeûne. Je m'adjugeai pour logement la meilleure chambre de sa petite maison, et ses domestiques étaient constamment occupés pour moi. L'hospitalité orientale s'oppose à ce qu'une telle conduite expose à des reproches celui qui la tient; et d'ailleurs, j'étais un grand personnage qui rendait visite au pacha. Dans mes conversations avec Bosari, je lui exprimai l'assurance que je me sentais très bien à Taïef, et que le climat de cette ville convenait parfaitement à ma

santé. Je ne lui laissais voir en rien le désir de quitter bientôt le pays. Entretenir un homme dans ma position pendant un espace de temps quelconque à Taïef, où les provisions de toute nature sont beaucoup plus chères qu'à Londres, n'était pas une petite affaire; et un hôte pétulant est désagréable en tout lieu. Je crois donc que mon plan réussit au mieux, et Bosari s'efforça de faire comprendre au pacha que j'étais un homme inoffensif, afin de se débarrasser plutôt de moi.

J'étais depuis six jours à Taïef, quand Bosari me demanda si mon affaire avec le pacha m'empêcherait long-temps encore de continuer mon voyage et de visiter la Mecque. Je répondis que je n'avais aucune affaire avec le pacha, bien que je fusse venu à Taïef d'après ses désirs; mais que ma situation m'était très agréable, ayant pour hôte un ami si généreux et si dévoué. Le lendemain il reprit ce sujet de conversation, en ajoutant qu'il devait être fatigant pour moi de vivre entièrement entouré de soldats, sans amusemens, sans plaisirs, et ignorant comme je l'étais de la langue turque. Je n'en disconvins pas, mais comme je ne connaissais nullement, lui dis-je, les intentions du pacha à mon égard, je ne pouvais prendre aucun parti. Alors Bosari se résolut à parler de mes intérêts au pacha; et celui-ci, dès le soir, me conseilla, puisque j'avais l'intention de visiter la Mecque, de me réu-

nir au kadhy qui s'y rendait pour la fête, et qui serait très aise d'avoir ma société. C'était précisément ce que je désirais, et le départ du kadhy étant fixé pour le 7 septembre, je louai deux ânes, montures ordinaires dans le pays, afin de le suivre; mais le 7 de très bonne heure, le kadhy m'envoya prévenir qu'il ne partirait que le soir, pour voyager la nuit, et qu'il espérait me rejoindre à Djebel-Kora, qui se trouve à mi-chemin. Je quittai donc seul Taïef après une résidence de dix jours.

J'ai recueilli peu d'informations particulières sur la ville, car pendant mon séjour on ne me laissa jamais seul un instant; je n'avais aucune connaissance qui pût me donner des renseignemens, et à cette époque du ramadhan, il est rare que les gens de la haute classe, parmi lesquels je vivais, sortent de chez eux pendant le jour.

La ville de Taïef est située au milieu d'une plaine de sable qui a quatre heures environ de circonférence, et qu'entourent des montagnes basses nommées *Djebel-Ghazoan*. Ce sont des chaînes inférieures détachées de la grande chaîne qui, se dirigeant à quatre ou cinq heures plus loin à l'est, viennent se perdre dans la plaine. Taïef est un carré irrégulier, et pour en faire le tour, il faut marcher d'un bon pas pendant trente-cinq minutes. La muraille nouvellement construite est bordée d'un fossé qui règne sur toute la circonférence. Trois portes

sont pratiquées dans le mur, qui est défendu par plusieurs tours; mais il est bien moins solide que les murailles de Djidda, de Médine et de Yambo, car sur quelques points, il n'a pas plus de seize pouces d'épaisseur. A l'ouest, dans l'intérieur de la ville, est le château, bâti sur un roc élevé; il ne se distingue des autres constructions de la ville que par son étendue et l'épaisseur de son mur de pierre. Quoique ce bâtiment soit maintenant à demi ruiné, Mohammed-Ali en a fait son quartier général. Les maisons de la ville sont presque toutes petites, mais bien bâties en pierre. Les chambres où l'on se tient sont au premier étage; du moins je n'y ai point vu de salon au rez-de-chaussée comme en Turquie. Les rues sont plus larges que dans la plupart des villes de l'Orient, et la seule place qui s'y trouve est un vaste espace découvert vis-à-vis du château, et qui sert de marché.

A présent, Taïef peut être regardé comme en état de ruine, car il ne s'y trouve que peu de maisons en bon état. La plupart des édifices ont été détruits par les Wahabites, quand ils s'emparèrent de la ville en 1802, et elle a depuis été presque abandonnée. J'y ai vu deux petites mosquées, dont la mieux conservée est celle des Henoud ou Indiens. La tombe de l'Abbas, qui était surmontée d'un beau dôme, et que les pèlerins visitaient souvent, a été détruite entièrement par les Wahabites. A l'exception de

quatre ou cinq bâtimens habités aujourd'hui par les officiers du pacha, je n'en ai vu aucun d'une importance remarquable.

Taïef est approvisionné d'eau par deux puits abondans, dont l'un est dans la ville et l'autre à l'extérieur, mais tout près des murs. L'eau a bon goût, mais elle est lourde. La ville est célèbre dans toute l'Arabie pour ses beaux jardins; mais ils sont situés aux pieds des montagnes qui ceignent la plaine de sable où s'étend la ville. Je n'ai pas vu un seul arbre dans l'intérieur, et les environs immédiats sont entièrement dénués de verdure, ce qui rend cette résidence aussi triste que toute autre ville de l'Arabie. Les jardins les plus rapprochés me parurent être au sud-ouest, sur lequel point se trouve aussi un faubourg abandonné, avec quelques dattiers qui croissent dans ses ruines. Il était désert, même avant l'invasion des Wahabites.

Je n'ai visité aucun de ces jardins; dans quelques-uns se trouvent de petits pavillons où les habitans de Taïef vont passer leurs heures de divertissement. Les plus renommés sont Wady-Methna, Wady-Selaméh et Wady-Schemât; ils sont arrosés au moyen de puits ou par des ruisseaux qui descendent des montagnes. On y trouve beaucoup d'arbres fruitiers, avec des champs de froment et d'orge. Les fruits que j'ai goûtés à Taïef sont des raisins d'une grosseur remarquable et d'un parfum

exquis, des figues et des grenades, et toutes les espèces que je trouvai à Djebel-Kora viennent également dans ces jardins. Ils sont aussi en réputation pour l'abondance de leurs roses qui, comme les raisins, s'exportent pour toutes les parties du Hedjaz.

Les habitans indigènes de Taïef sont des Arabes de la tribu de Thekif, qui s'y sont établis. Tous les jardins attenans à la ville et les boutiques à provisions qu'elle renferme leur appartiennent. On y voit quelques *Mekkawys* (natifs de la Mecque), mais la plus grande partie des étrangers qui l'habitent sont Indiens d'origine. Il se trouve beaucoup de ces étrangers au nombre des mendians qui encombrent les principales rues de la ville, et qui doivent souvent être exposés à mourir de faim, car pendant mon séjour, il fallait au moins deux piastres[1] pour fournir à un homme sa consommation journalière de pain.

Route de Taïef à la Mecque.

Le 7 septembre je partis dans la matinée, de Taïef pour la Mecque, reprenant le chemin par lequel j'étais venu. Il y a, comme je l'ai déjà dit, une autre route plus septentrionale, au moyen de laquelle les caravanes peuvent éviter les difficultés qu'on rencontre sur celle de Djebel-Kora. La pre-

[1] Quatre-vingts centimes de notre monnaie, suivant le cours d'alors.

mière station au sortir de la Mecque, sur la route, est Zeymé; environ dix milles avant d'y arriver, sont plusieurs montées très rapides. Zeymé est un château à demi ruiné, à l'extrémité orientale de Wady-Lymoun, avec d'abondantes sources d'eau courante. Wady-Lymoun est une vallée fertile qui s'étend sur un espace de plusieurs heures dans la direction de Wadi-Fatmé; on y voit quelques plantations de dattes, et la terre était autrefois cultivée; ce qui a cessé, je crois, depuis l'invasion des Wahabites; les jardins fruitiers même ont été détruits. C'est la dernière station de la route du pèlerin de la Syrie orientale qui est à l'est de la grande chaîne du Hedjaz, et va de Médine à la Mecque. Au sud-est ou à l'est-sud-est de Wady-Limoun est une autre vallée fertile, appelée *Wady-Medyk*, où quelques schériffs sont établis, et où le schériff Ghaleb possédait des propriétés territoriales.

De Zeymé la route conduit à Seyl, ruisseau qui coule à travers une plaine sans arbres, mais abondante en riches pâturages. A Seyl, la route entre dans une contrée montueuse à travers laquelle est un passage très mauvais et très difficile d'environ six heures. La station de cette journée est Akrab, située dans la plaine la plus élevée, et environ à trois heures de distance de Taïef, dans le nord et sur le même niveau que cette ville; ainsi, un voyageur arrive à Taïef le quatrième jour de son dé-

part de la Mecque. Cette route était alors impraticable, excepté pour les grandes caravanes bien escortées, les Arabes hostiles de la tribu Ateybe ayant fréquemment fait des invasions de ce côté et pillé de petites caravanes.

Non loin de Taïef, je rejoignis trois soldats arnautes montés chacun, comme moi, sur un âne. A Taïef ils avaient échangé leur argent, et on leur avait donné treize piastres, monnaie du Caire, pour un dollar espagnol, lequel à Djidda n'en valait que onze. Ils avaient donc fait une bourse commune d'un millier de dollars, et se rendaient de Djidda à la Mecque toutes les fois que la route était sûre, afin de se procurer les deux piastres qu'ils gagnaient sur chaque dollar. Ils portaient l'argent cousu dans des sacs sur leurs ânes, et ayant peut-être oublié de faire les fonds nécessaires pour les dépenses de la route, ils se joignirent à moi, parce qu'ils trouvaient que mon sac à provisions était bien garni, et ils me laissaient payer nos dépenses communes sur le chemin, toutes les fois que nous nous arrêtions dans un café. Mais ces hommes étaient des compagnons de bonne humeur, et ces frais-là n'étaient pas perdus, car leur société m'était agréable. En passant par Wady-Mohram, je pris l'ihram comme étant pour la première fois sur le point de visiter la Mecque et son temple. L'ihram se compose de deux pièces de toile, ou d'étoffe de laine ou

de coton, dont l'une est roulée autour des reins, et l'autre jetée sur le cou et les épaules, de manière à laisser une partie du bras droit découverte. Chaque pièce de l'habillement doit être mise de côté avant de revêtir l'ihram. Mais la loi ordonne que ce costume soit sans couture, n'ayant ni soie ni ornemens; et le blanc est regardé comme préférable à toute autre couleur. La batiste blanche des Indes est ordinairement employée pour cet objet; mais les hadjis la remplacent par des châles de Cachemire sans fleurs. La tête reste entièrement découverte; il n'est pas permis de se la raser, conformément aux habitudes orientales, jusqu'au moment où l'on dépose l'ihram.

Le coude-pied doit aussi rester nu; c'est pourquoi ceux qui portent des souliers enlèvent une partie de l'empeigne, ou bien se procurent des chaussures faites exprès, telles que les hadjis en apportent ordinairement de Constantinople. Je mis, comme la plupart des naturels, les sandales en même temps que l'ihram. La vieillesse et la maladie sont des excuses suffisantes pour se tenir la tête couverte; mais on doit acheter cette tolérance en faisant l'aumône. Les rayons du soleil deviennent très incommodes pour ceux qui ont la tête nue; mais bien que la loi défende que la tête ait pour la garantir rien qui soit immédiatement en contact avec elle, elle n'interdit cependant point l'usage

des parasols, et les pèlerins du nord en sont presque tous munis, tandis que les indigènes bravent les rayons du soleil, ou se bornent à attacher au bas d'un bâton un petit morceau d'étoffe qu'ils tournent contre le soleil pour se procurer un peu d'ombre.

Soit qu'on le prenne en été ou en hiver, l'ihram est également préjudiciable à la santé, particulièrement pour les mahométans septentrionaux qui, accoutumés à d'épais vêtemens de laine, sont alors obligés de les mettre de côté pour plusieurs jours. Cependant le zèle religieux de quelques-uns de ceux qui visitent l'Hedjaz est si ardent, que s'ils arrivent plusieurs mois avant le hadj, ils font le vœu, quand ils revêtent l'ihram aux approches de la Mecque, de ne le quitter qu'après l'accomplissement de leur pèlerinage à Drafat. De cette façon, ils restent des mois entiers couverts de ce même costume, et la nuit comme le jour, car la loi défend de se couvrir de rien autre chose la nuit; mais il est bien peu de hadjis qui se conforment strictement à ce précepte [1].

Quand les anciens Arabes se rendaient en pèlerinage à la Mecque, au temple de leurs idoles, ils

[1] Les historiens arabes racontent qu'Haroun-al-Raschid et sa femme Zobéida firent une fois le pèlerinage à pied, de Bagdad à la Mecque, vêtus de l'ihram seulement. A chaque station de la caravane il y avait un château avec des appartemens splendidement meublés, et toute la route était chaque jour couverte de tapis sur lesquels ils marchaient.

prenaient aussi l'ihram; mais ce pèlerinage avait toujours lieu à une époque fixe de l'année, l'automne sans doute; car, bien que les Arabes comptassent par mois lunaires, ils intercalaient un mois tous les trois ans; de sorte que le mois du pèlerinage ne variait pas comme à présent, quant aux saisons. L'intercalation d'un mois, établie deux cents ans avant l'ihram, fut défendue par le Koran qui ordonnait en même temps que le pèlerinage que l'on faisait en l'honneur des idoles fût continué en l'honneur du Dieu vivant; mais comme cette cérémonie fut toujours fixée à un mois de la lune, sa période devint extrêmement irrégulière, et dans l'espace de trente-trois ans l'époque du pèlerinage était passée du fort de l'hiver aux ardeurs de l'été.

La personne revêtue de l'ihram, ou, comme on l'appelle, *el-morhem*, n'est pas astreinte à s'abstenir de certains alimens comme les anciens Arabes qui, pendant le temps où ils le portaient, ne goûtaient pas de beurre; mais il lui est enjoint de se conduire décemment, de ne point jurer, de ne point se quereller, de ne tuer aucun animal, pas même une puce, et de n'avoir aucune communication avec l'autre sexe. L'ihram des femmes se compose d'un manteau dont elles s'enveloppent entièrement, avec un voile qui les cache tellement qu'on ne peut pas même leur voir les yeux. Aux termes de la loi, elles doivent avoir les mains et les chevilles découvertes;

mais elles négligent ordinairement ce précepte.

Bien que mes compagnons, les soldats, allassent comme moi à la Mecque, ils ne prirent pas l'ihram : nous restâmes une heure sur le délicieux sommet de Djibel-Kora. Nous en descendîmes vers le soir, et nous soupâmes dans un des cafés dont j'ai parlé plus haut. Pendant la nuit, le kadhy de la Mecque arriva de Taïef.

Le 8 septembre, au point du jour, j'allai faire visite au kadhy que je trouvai fumant sa pipe et buvant son café, grâce au privilége qui dispense du jeûne ceux qui voyagent pendant le ramadhan. J'avais une extrême appréhension d'être obligé de le suivre jusqu'à la Mecque; par bonheur, il me délivra de cette crainte en me donnant rendez-vous dans la ville sainte. Je partis donc avec les soldats et laissai le kadhy se reposer un peu plus long-temps. Nous passâmes les heures du milieu du jour au café de Chédad, où plusieurs Bédouins s'amusaient à tirer à la cible. Ils donnaient des preuves d'une grande adresse, et allaient souvent frapper une piastre que je plaçais à quarante pas de distance. Hormis le café et l'eau, on ne peut rien se procurer dans les huttes qui bordent cette route. On ne sert pas le café dans une tasse à part, comme dans presque tout le Levant; mais toute personne qui en demande a devant elle un petit pot de terre rempli de café chaud, qui peut contenir de dix à quinze

tasses. Un voyageur boit souvent cette ration trois ou quatre fois dans un jour. On appelle ce pot *merchrabé*[1]. Dans l'ouverture de ce vase est un bouchon d'herbes sèches à travers lesquelles passe le liquide quand on le verse.

Sur la route de Schédad, qui longe des plaines inférieures encaissées entre des montagnes à pic, nous fûmes surpris par un violent orage de pluie et de grêle qui nous contraignit à faire halte. En peu de temps l'eau déborda par torrens des montagnes, et quand la grêle cessa, après une heure environ, nous découvrîmes que la pluie, qui continuait, avait couvert le Wady-Noman d'une nappe d'eau profonde de trois pieds, et que des ruisseaux de cinq pieds de large traversaient la route avec une impétuosité qui rendait impossible de les passer. Dans cette situation, ne pouvant ni avancer ni reculer, car nous savions que de semblables courans s'étaient formés derrière nous, nous nous établîmes sur le penchant de la montagne, dans un endroit où nous étions sûrs de ne pas être emportés, et où nous pouvions attendre en toute sûreté la fin de l'orage. Cependant les flancs des montagnes se couvrirent bientôt de cascades innombrables, et l'inondation devint générale, tandis que la pluie, accompagnée de tonnerre et d'éclairs, continuait avec une indomptable violence. Je vis le kadhy qui

[1] De *cherb*, boire, d'où sorbet, *cherbet*.

avait quitté Chédad peu de temps après nous, à quelque distance et séparé de notre détachement par un torrent profond; et plus loin, quelques-unes de ses femmes montées sur des mules étaient obligées de se tenir en arrière. Nous restâmes dans cette situation désagréable pendant trois heures, au bout desquelles la pluie cessa et les torrens diminuèrent. Mais nos ânes se décidèrent très difficilement à marcher sur le sol glissant que l'eau couvrait encore, et nous fûmes enfin obligés de descendre et de les chasser devant nous jusqu'à ce que nous atteignissions un point moins élevé. Le kadhy et toute sa suite furent dans la nécessité de faire de même. Alors la nuit nous surprit, et le ciel nuageux nous enveloppa de complètes ténèbres. Enfin après avoir marché à l'aventure pendant trois ou quatre heures, buttant et tombant presque à chaque pas, nous arrivâmes aux cafés d'Arafat, à la grande satisfaction de mes compagnons, les soldats, qui avaient eu grand'peur pour leurs sacs d'argent : je n'étais pas moins content qu'eux, car j'avais bon besoin de feu après une pareille pluie pour sécher mon unique et léger vêtement, l'ihram. Les cafés, par malheur, avaient été inondés aussi : nous ne pouvions trouver une place sèche pour nous y asseoir, et ce fut très difficilement que nous allumâmes un feu dans une des petites huttes des Arabes. Le khady avec quelques-uns des siens, et moi, nous nous y glissâmes : dans

une autre cabane étaient ses femmes qui gémissaient de la vivacité du froid. Ne voulant pas les laisser exposées aux conséquences d'une nuit passée ainsi, il partit après un repos d'une demi-heure pour la Mecque, et me laissa, avec mes compagnons, en possession du feu, auprès duquel nous réussîmes enfin à nous remettre.

Le 9 septembre nous partîmes de bonne heure, et nous vîmes que l'orage de la veille ne s'était pas étendu au-delà de la plaine d'Arafat. Cet orage et ces inondations se voient fréquemment dans ce pays, où les saisons me semblent être beaucoup moins régulières que sur beaucoup d'autres points situés par la même latitude. J'ai ouï dire que dans les montagnes supérieures et à Taïef, la saison des pluies, bien que moins régulière que sous les tropiques en Afrique, est encore plus constante que dans les terres basses de la Mecque et de Djidda, où même au milieu de l'été le temps est souvent troublé par la pluie et les orages.

Séjour à la Mecque.

J'arrivai à la Mecque vers le milieu du jour, et mes compagnons me quittèrent pour aller à la recherche de leurs connaissances parmi les soldats. Toute personne qui entre à la Mecque doit, d'après la loi, qu'il soit pèlerin ou non, visiter immédiatement le temple, et ne s'occuper d'aucun intérêt

mondain avant l'accomplissement de ce devoir. Nous traversâmes une rangée de boutiques et de maisons, jusqu'aux portes de la mosquée, où mon conducteur d'ânes reçut ce qui lui était dû et me déposa. Je fus alors accosté par une demi-douzaine de *metowefs*, ou guides aux saints lieux, qui, voyant mon ihram, comprirent que j'avais l'intention de visiter la kaaba. J'en choisis un, et après avoir déposé mon bagage dans une boutique voisine, j'entrai dans la mosquée par la porte nommée *Bab-Esselam*, qui est recommandée entre toutes au nouvel arrivant.

Les cérémonies prescrites à quiconque visite la mosquée sont les suivantes : 1° certains rites religieux à observer dans l'intérieur du temple ; 2° la marche entre Safa et Moroua ; 3° la visite à Omra. Je vais décrire ces cérémonies aussi brièvement que possible.

I. *Rites à pratiquer dans l'intérieur du temple.*

A l'entrée sous la colonnade, on récite quelques prières à la première vue de la kaaba, et ensuite deux *rikats* ou quatre prosternations adressées à la divinité sont des actions de grâces pour le bonheur de toucher la terre bénie et de voir la mosquée sainte; ensuite le pèlerin s'avance vers la kaaba par un des chemins pavés qui y conduisent, et traversent la cour dans laquelle s'élève le saint édifice. En passant sous l'arcade isolée qui est en face de la

kaaba, et que l'on nomme *Bab-es-Selam*, on dit certaines prières. On en récite ensuite d'autres à voix basse, et le visiteur se place alors vis-à-vis la pierre noire de la kaaba, où il fait deux rikats. Quand il a terminé il touche la pierre noire avec la main droite, ou il la baise s'il n'y a pas en ce moment grande affluence. Alors le dévot commence le *towaf* ou marche autour de la kaaba, ayant toujours le bâtiment à sa gauche. Il doit répéter sept fois cette cérémonie, les trois premières fois en marchant vite, à l'imitation du prophète, dont les ennemis avaient répandu le bruit qu'il était dangereusement malade, et qui prouva la fausseté de ce bruit en courant trois fois de toute sa force autour de la kaaba. Chaque circuit doit être accompagné des prières prescrites que l'on récite à voix basse, et qui sont appropriées aux diverses parties de l'édifice, à mesure que l'on passe devant. On baise ou l'on touche la pierre noire à la fin de chaque tour, aussi bien qu'une autre pierre qui est scellée dans un coin de la pierre noire. Quand les sept tours sont achevés, le visiteur s'approche de la muraille de la kaaba, entre la pierre noire et la porte du bâtiment, lequel espace se nomme *el-Metzem*. Là, tenant les deux bras étendus et la poitrine appliquée au mur, il supplie le Seigneur de lui pardonner ses fautes. Il passe de là au *Mekam-Ibrahim* (station d'Abraham), et là, prie deux rikats que l'on appelle *Sonnet-et-Towaf*,

après quoi il se rend au puits voisin de Zemzem. Quand il a prononcé une pieuse oraison en l'honneur du puits, il en boit autant d'eau qu'il le veut ou qu'il le peut, quand la foule n'est pas très grande; alors les cérémonies que l'on doit observer dans l'intérieur du temple sont terminées.

II. *Marche entre Safa et Meroua.*

Mon guide, qui pendant toutes les pratiques que je viens de détailler, avait été sur mes talons, récitant les prières nécessaires, que je répétais ensuite, me fit sortir de la mosquée par la porte de Rab-es-Safa. A environ cent cinquante pas du côté sud-est de la mosquée, sur une légère éminence, sont trois petites arcades ouvertes, liées par une architrave qui les surmonte, et ayant trois larges degrés de pierre pour y arriver. C'est ce qu'on appelle la *montagne de Safa.* Ici, debout sur la plus haute marche, le pèlerin, ayant le visage tourné vers la Mecque, que cachent des maisons, élève ses mains au ciel, adresse une courte prière à la divinité, et implore son assistance dans la marche sainte ou *sai.* Alors il descend pour commencer cette cérémonie, le long d'une rue bien nivelée, qui a environ six cents pas de long et que les historiens arabes nomment *Wady-Safa*, et conduisant à Meroua, qui est à l'autre extrémité, et où une plateforme de pierre s'élève de six ou huit pieds au-

dessus du niveau de la rue, avec plusieurs larges degrés par lesquels on y monte. Le visiteur doit aller d'un pas pressé de Safa à Meroua, et entre un court espace que marquent quatre pierres ou pilastres, appelées *el-Mileïn-el-Akhdereïn*, scellées dans les murailles des maisons des deux côtés, il doit courir. Deux de ces pierres me parurent être de couleur verte; elles sont chargées d'inscriptions, mais elles sont si élevées, qu'il serait difficile de les lire. On récite sans interruption et à haute voix des prières pendant cette marche. Les personnes malades peuvent aller à cheval ou se faire porter en litière. Le pèlerin, quand il est arrivé à Meroua, monte les degrés, et les mains levées au ciel, il répète une courte prière comme à Safa, où il doit alors retourner. Cette cérémonie doit se faire sept fois, mais de manière à ce qu'elle se termine à Meroua. On va quatre fois de Safa à Meroua, et trois de Meroua à Safa.

III. *Visite à l'Omra.*

Dans le voisinage de Meroua sont plusieurs boutiques de barbiers; le pèlerin y entre quand il a achevé le saï, et le barbier lui rase la tête en récitant une prière spéciale que le dévot répète après lui. Les hanifis, une des quatre sectes orthodoxes de musulmans, ne se rasent qu'un quart de la tête; les trois autres quarts restent intacts jusqu'au re-

tour de l'Omra. Quand la cérémonie dont le barbier a le soin est finie, le visiteur est libre de quitter l'ihram et de mettre ses vêtemens ordinaires, ou, s'il le veut, il peut aller immédiatement à l'Omra. Dans ce cas, il garde l'ihram et dit seulement deux rikats en partant. Le lieu nommé *Omra* est à une heure et demie de chemin de la Mecque. Là, il répète deux rikats dans une petite chapelle, et revient à la ville en chantant tout le long de la route les pieuses oraisons nommées *telby*, et qui commencent par ces mots : *Lebeik, allahumma, lebeika.* Ensuite il commence le towaf et le saï, et tout est terminé. La loi prescrit la visite de l'Omra comme de nécessité absolue; mais beaucoup s'en dispensent. Quant à moi, je m'en acquittai après le troisième jour de mon arrivée à la Mecque, mais ce fut la nuit, selon l'usage dans la saison des chaleurs.

Avant le siècle de Mahomet, lorsque l'idolâtrie dominait dans l'Arabie, la kaaba était regardée comme un objet sacré, et visitée avec une religieuse vénération par les personnes qui accomplissaient le towaf, à peu près de la même manière que leurs descendans le font aujourd'hui. Le bâtiment, toutefois, était à cette époque orné de trois cent soixante idoles, et il y avait une différence très importante dans la cérémonie. Les hommes et les femmes étaient alors obligés de se montrer dans une nudité absolue, afin que leurs

péchés fussent rejetés avec leurs vêtemens. Le hadj mahométan ou pèlerinage, et la visite à la kaaba, ne sont donc pas autre chose que la continuation et la confirmation des anciennes coutumes. C'est ainsi que Safa et Meroua étaient regardés par les anciens Arabes comme des lieux saints qui contenaient les images des dieux Motam et Nehik; et les idolâtres étaient dans l'usage d'aller de l'un à l'autre après leur retour du pèlerinage d'Arafat. Là, si nous en croyons la tradition mahométane, Hadjel, la mère d'Ismaël, errait dans le désert après avoir été chassée de la maison d'Abraham, afin de n'être pas témoin de la mort de son fils, enfant, qu'elle avait déposé à terre presque mourant de soif, lorsque l'ange Gabriel lui apparut, et frappant la terre de son pied, une source jaillit aussitôt. On dit que c'est en commémoration d'Hadjel, qui dans son affliction courut sept fois de Safa à Meroua, que le trajet sept fois répété d'un lieu à l'autre fut institué.

Azraki rapporte que quand les Arabes idolâtres avaient terminé les cérémonies du hadj à Arafat, toutes les tribus qui avaient été présentes s'assemblaient à leur retour de la Mecque, au lieu saint appelé *Safa*, et que là ils célébraient, dans des chants retentissans et passionnés, la gloire de leurs ancêtres, leurs batailles et la renommée de leur nation. De chaque tribu s'élevait à son tour un

poète, qui s'adressait à la multitude. « A notre tribu, s'écriait-il, appartenaient tels éminens guerriers et tels Arabes généreux; et maintenant, ajoutait-il, nous nous glorifions d'en avoir d'autres. » Il disait ensuite leurs noms, et chantait leurs louanges; puis il terminait par des élans de poésie héroïque, et un appel aux autres tribus, conçu en ces termes : « Que celui qui conteste la vérité de ce que je viens de dire, ou qui prétend à autant de gloire, d'honneur et de vertu que nous, le prouve ici. » Quelque poète rival se montrait alors, et célébrait sur le même ton la gloire égale ou supérieure de sa tribu, s'efforçant en même temps de rabaisser ou de tourner en ridicule les prétentions de son rival.

Pour tempérer l'animosité et les jalousies qui devaient résulter de cet usage, et peut-être aussi pour dompter l'esprit indépendant de ses Bédouins, Mahomet dit dans le Koran : « Quand vous avez achevé les cérémonies du pèlerinage, souvenez-vous de Dieu comme autrefois vous faisiez en mémoire de vos ancêtres, et que ce soit avec plus de ferveur encore. » Le législateur écarta probablement aussi bien des causes de querelles; mais en même temps, il détruisit l'influence que les chants de ces poètes nationaux, en rivalité constante, exerçaient sur les vertus martiales et le génie littéraire de leurs compatriotes.

La visite à l'Omra était également une vieille coutume que Mahomet conserva, et l'on dit qu'il y récitait souvent sa prière du soir.

Quand j'eus fini les fatigantes cérémonies du towaf et du saï, je me fis raser une partie de la tête, et je restai assis dans la boutique du barbier, ne me connaissant aucun autre lieu de repos. Je demandai où je pourrais trouver des logemens; mais j'appris que la ville était déjà pleine de pèlerins, et que beaucoup d'autres qui étaient attendus a aient retenu leurs appartemens. Toutefois, après quelque temps, je trouvai un homme qui me proposa une chambre meublée. J'en pris possession, et comme je n'avais pas de domestiques, je me mis en pension chez celui qui me logeait. Lui et sa famille, composée d'une femme et de deux enfans, se retirèrent dans une petite cour, sur le côté de la chambre que j'occupais. C'était un pauvre homme natif de Médine, et qui exerçait la profession de *metowef*[1] ou *cicerone*. Bien que ce genre de vie fût beaucoup inférieur à celui des Mekkaouis[2] du second ordre, il me prenait cependant quinze piastres par jour, et je découvris après mon départ que plusieurs articles d'habillement avaient été enlevés de mon sac de voyage. Il fit plus; le jour de la fête il m'invita à un souper splendide, qu'il

[1] L'anglais écrit *metowaf*. D'autres disent aussi *métaouef*.
[2] Ou Mekkawys.

donna à moi et à une demi-douzaine de ses amis dans la chambre que j'occupais; et le lendemain matin il me présenta le relevé de toute la dépense qu'avait coûté ce repas.

Les milliers de lampes allumées dans la grande mosquée pendant le ramadhan, y attiraient pendant la nuit tous les étrangers présens à la Mecque. Ils s'y promenaient ou y causaient jusqu'à minuit. Je me rendais dans ces assemblées où je craignais peu que quelque question ne m'amenât à trahir mon déguisement, et même, quand on l'eût découvert, les conséquences de la fraude n'eussent pas été bien graves; car il est commun de voir des voyageurs orientaux, surtout ceux qui vont à la Mecque, se déguiser, pour échapper aux trop grandes dépenses, par une apparence de pauvreté. Pendant tous mes voyages dans l'Orient, je n'ai jamais joui d'une liberté aussi parfaite qu'à la Mecque. Je vais maintenant décrire la ville, ses habitans et le pèlerinage, avant de reprendre le cours de mon journal.

Description de la Mecque.

La Mecque est ornée par les Arabes de plusieurs titres retentissans; les plus communs sont *Om-el-Kora* (la mère des villes), *el-Mocharrefih* (la noble), *Beled-el-Amyn* (la région des fidèles). Cette ville est située dans une vallée dont la direction est

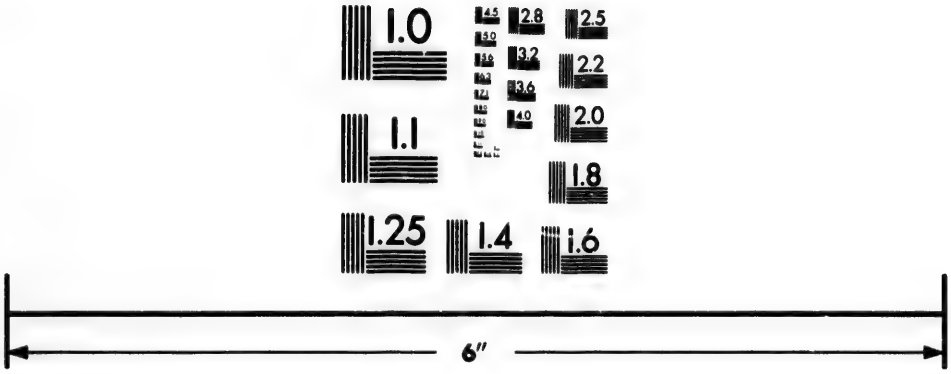
du nord au sud; mais près de l'extrémité méridionale de la ville elle incline vers le nord-ouest. Cette vallée varie en largeur, de cent à sept cents pas, et la principale partie de la ville est placée à l'endroit où la vallée est la plus spacieuse. Dans la partie étroite, il n'y a qu'un seul rang de maisons ou de boutiques détachées. La ville couvre un espace de quinze cents pas en longueur, depuis le quartier nommé *Schebeïka*, jusqu'à l'extrémité de la Mala; mais toute l'étendue de terrain comprise sous la dénomination de la Mecque, depuis le faubourg Djerouel par lequel on entre quand on vient de Djidda jusqu'au faubourg nommé *Moabede*, sur la route de Taïef, se monte à trois mille cinq cents pas. Les montagnes qui bornent cette vallée, hautes de deux à cinq cents pieds, sont complétement arides et dépourvues d'arbres. La chaîne principale s'étend sur le côté oriental de la ville. La vallée est légèrement en pente vers le sud, où se trouve le quartier appelé *el-Merfaleh* (le lieu bas). Les eaux pluviales de la ville se perdent au sud de Merfaleh dans la vallée ouverte d'el-Taraffeïn. La plus grande partie de la ville est bâtie dans le fond de la vallée; mais elle s'étend quelquefois sur les flancs des montagnes, particulièrement sur la chaîne de l'est où les habitations primitives des Moreïschites et l'ancienne ville paraissent avoir été situées.

On peut qualifier la Mecque de jolie ville : ses

rues sont, en général, plus larges que celles des villes d'Orient. Les maisons, hautes et construites en pierre, ont sur les rues de nombreuses fenêtres qui leur donnent un aspect plus animé que ne l'ont les maisons d'Égypte et de Syrie; celles-ci n'ont que peu de jour ouvert sur l'extérieur. La Mecque a, comme Djidda, plusieurs maisons à trois étages qui ne sont que rarement blanchies; mais la [illegible] grissombre de la pierre est bien préférable [illegible] e blancheur qui éblouit l'œil à Djidda. Da[illegible] plupart des villes du Levant le peu de largeur des rues contribue à leur fraîcheur, et dans des pays où l'on n'use pas de moyens de transport à roues, un espace qui permet à deux chameaux chargés de passer l'un près de l'autre, a paru suffisant; mais à la Mecque, il était nécessaire de laisser de larges voies pour les innombrables visiteurs qui s'y pressent, et c'est dans les maisons destinées à recevoir des pèlerins et d'autres étrangers que les fenêtres sont disposées de manière à permettre de voir dans les rues.

La seule place publique dans l'intérieur de la ville, est l'ample espace carré où s'élève la grande mosquée; pas un jardin, pas un arbre ne récrée la vue, et cette triste scène n'est animée que pendant le hadj ou pèlerinage par le grand nombre de boutiques bien garnies que l'on trouve dans tous les quartiers. A l'exception de quatre ou cinq grandes maisons qui appartiennent au schériff, de deux *me-*

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

dressés ou colléges dont on a fait des magasins à blé, et de la mosquée, avec les bâtimens et les écoles qui en dépendent, la Mecque ne présente aucun édifice public; et en ce point, elle est peut-être plus incomplète que toute autre ville orientale de la même importance. Elle ne contient ni khans pour la commodité des voyageurs et le dépôt des marchandises, ni ces palais de grands et ces mosquées qui décorent les quartiers des autres villes de l'Orient. On doit peut-être attribuer cette absence complète de bâtimens remarquables, à la vénération que les habitans ont pour leur temple, et qui leur interdit la pensée d'élever aucun édifice qui pût prétendre à l'égaler.

Devant les fenêtres sont suspendus des stores faits avec des roseaux légers, de manière à empêcher les mouches et les cousins d'entrer, sans exclure l'air frais. Chaque maison a sa terrasse qui est légèrement en pente pour que l'eau pluviale tombe dans la rue, au moyen de gouttières. Ces terrasses sont cachées par des murs à hauteur d'appui, car dans tout l'Orient, on considère comme coupable un homme qui se montrerait sur sa terrasse avec l'intention présumée de regarder les femmes des maisons voisines. Elles passent, on le sait, tout leur temps sur les terrasses, s'y livrant à diverses occupations de ménage, mettant leur blé à sécher, tendant leur linge, etc. Il n'y a que les Européens d'A-

lep qui jouissent du privilége de fréquenter leurs terrasses, où ils se rassemblent dans les soirées d'été, soupent souvent et passent la nuit. Toutes les maisons des mekkawys, hormis celles des principaux et riches habitans, sont disposées pour loger les étrangers, et chacune est divisée en plusieurs appartemens séparés, composés tous d'une chambre et d'une petite cuisine.

Les rues ne sont point pavées, et le sable et la poussière en été y sont une aussi grande incommodité que l'est la boue dans la saison des pluies, car alors il est impossible d'y passer après un orage; dans l'intérieur de la ville il n'y a pour l'eau aucun moyen d'écoulement, et elle y reste jusqu'à ce qu'elle sèche. On peut attribuer à l'action destructive de ces pluies l'absence de tout édifice dont la date remonte au-delà de quatre siècles; car la mosquée a été tellement réparée par divers sultans qu'elle peut être considérée comme une construction moderne. On ne peut donc s'attendre à y trouver des restes d'architecture sarrazine; il en est de même à Médine, et je suppose que l'Yémen est aussi pauvre en monumens.

La Mecque manque de ces règlemens de police qui sont en vigueur dans la plupart des villes de l'Orient. Les rues sont entièrement obscures quand vient la nuit, et on n'y allume aucune espèce de lampes. Ses différens quartiers n'ont point de portes,

ce qui est le contraire des autres villes orientales, où chaque quartier est régulièrement fermé après les dernières prières du soir. On peut donc traverser la ville, et l'on n'y veille pas plus à la sûreté des marchands ou des maris (car c'est dans leur intérêt principalement que l'on ferme les quartiers) que dans la Syrie ou l'Égypte. On jette les immondices et les balayures des maisons dans les rues, où le soleil et la pluie en font bientôt de la poussière ou de la boue. Cet usage doit être de date très ancienne, car je ne remarquai point, hors de la ville, ces amas d'immondices que l'on trouve ordinairement près des grandes villes en Turquie.

Quant à l'eau, il y a peu de citernes pour recueillir l'eau pluviale, et celle des pluies est si saumâtre qu'on ne l'emploie qu'à la cuisine, excepté à l'époque du pèlerinage où les hadjis de la dernière classe la boivent. Le fameux puits de Zemzem, dans la grande mosquée, est bien assez abondant pour alimenter la ville; mais, quoique sainte, son eau est lourde et contrarie la digestion. La meilleure eau de la Mecque vient du voisinage d'Arafat par un aquéduc dont les historiens arabes donnent l'histoire en grand détail. Zobeïda, femme de Haroun-Al-Raschild, amena d'abord dans la ville la source nommée *Ayn-Noman*, qui descend de Djebel-Kora. Ensuite elle y joignit la source appelée *Ayn-Arf*, qui sort du pied de Djebel-Schamakh, au nord de

Djebel-Kora, et arrose la fertile vallée de Wadi-Honeïn; enfin quatre autres sources, El-Beroud, Zafaran, Meymoun et Ayn-Méchach sont venues accroître la quantité d'eau que l'aquéduc transporte. Il s'étend sur un espace de sept ou huit heures.

Les mendians et les pèlerins infirmes demandent souvent aux passans dans les rues de la Mecque de l'eau douce. Ils se tiennent particulièrement autour des lieux où l'aquéduc en fournit, et où pour deux paras, lors du hadj, on peut en avoir une jarre remplie.

Le plus beau quartier de la Mecque, quand on vient de Djidda, après avoir passé le Djerouel, est la Schebeïka, dont la grande rue est bordée de cafés, et d'où la poste part chaque soir sur des ânes, avec des lettres pour Djidda. C'est la seule poste aux lettres que j'aie vue dans l'Orient, avec la poste établie par les Européens au Caire, entre cette ville et Alexandrie; mais le service de celle-ci est beaucoup moins régulier que le service de la poste de la Mecque, où chaque lettre coûte quatre paras seulement.

A l'ouest de la Schebeïka, vers la montagne, est un grand cimetière, dans lequel sont çà et là des huttes ou des tentes de Bédouins, et quelques misérables maisons habitées par des femmes publiques de la dernière classe : ce lieu se nomme *El-Khandérisch*. Bien que la tradition porte que grand

nombre des amis et des adhérens de Mahomet y ont été enterrés, cependant il est passé d'usage d'y déposer les morts, et tous les mekkawys un peu distingués, préfèrent les vastes cimetières qui sont au nord de la ville. Il y a peu de boutiques dans la Schebeïka, et ce quartier ne contient guère d'étrangers pendant le hadj, car les personnes aisées qui l'habitent regarderaient comme une sorte de déshonneur d'y louer des appartemens.

En quittant la Schebeïka vers le nord, par une large rue, on arrive à un bain inférieur à tous ceux des villes de l'Orient, bien qu'il soit le meilleur des trois établissemens de ce genre que renferme la Mecque. Il est surtout fréquenté par les étrangers, car les Arabes indigènes étant peu accoutumés à l'usage des bains, préfèrent s'acquitter chez eux des ablutions que la loi leur prescrit.

Le bain, avec toutes les petites rues qui conduisent à la mosquée, compose le quartier nommé *Har-el-Babel-Omra*, habité par une grande quantité de metowefs, et beaucoup de pèlerins turcs. Les rues sont étroites et très sales; mais les hadjis préfèrent ce quartier, parce qu'il est le moins cher de ceux qui avoisinent la mosquée, et qu'ils tiennent à être dans ce voisinage pour ne pas manquer leurs prières, ou, comme ils le disent, afin que s'ils sont troublés dans leur sommeil, ils aient le temple sous leur main pour chasser leurs mau-

vais rêves. On voit des hommes, dans le milieu de la nuit, courir à la mosquée dans leur costume de lit; là, ils font le tour de la kaaba, baisent la pierre noire, boivent de l'eau de Zemzem, et reviennent se coucher.

En avançant vers le centre de la ville, au sud, on trouve la rue nommée *Souk-Essogheïr* (le petit marché), qui aboutit à la porte de la grande mosquée, nommée *Bab-Ibrahim*. On y vend du grain, du beurre, des dattes et des sauterelles à la mesure.

L'extrémité de Souk et Sogheïr, du côté de la montagne se nomme *Haret-el-Hadjela*, où quelques maisons assez convenables sont habitées par les eunuques qui gardent la mosquée, et qui y vivent avec leurs *femmes*, car ils sont tous mariés à des esclaves noirès. C'est la plus basse partie de la ville, et on comprend quelquefois ce quartier dans celui de la Mesfaléh, qui le borne au sud et à l'est. C'est dans la Mesfaléh que je logeais, chez un natif de Sanaa, en Yémen, et qui était metowef de son métier. Il habitait le premier étage de sa maison; mais il le quitta pendant toute la durée de mon séjour pour aller occuper un coin du rez-de-chaussée. Les autres parties de l'habitation étaient occupées par le propriétaire, colon du Magreb, et sa famille; par le scheikh d'un village d'Égypte, venu avec plusieurs fellahs pour le pèlerinage; par un pauvre

homme du pays des Afghans ou El-Solymaniéh, comme on le nomme aujourd'hui, et enfin par un hadji, ou pèlerin d'une des îles de l'archipel grec. J'allai ensuite loger dans la maison d'un marchand d'Yémen, où je me trouvai au milieu d'un corps de pèlerins Mogrebins, appartenant à la nation des Bérébères ou Schilhy, qui étaient venus d'Égypte par mer.

En sortant de la ville du côté de ce quartier, une large vallée conduit dans la direction du sud, au petit village de Hosseïnyéh, à deux ou trois heures de distance, et où l'on trouve quelques dattiers. De Hosseïnyéh, une route conduit à Arafat, et sur cette route est la petite vallée fertile, et le campement arabe d'Aabedyéh. Cette vallée se nomme *El-Tarafeïn*. Plusieurs tentes et cabanes de Bédouins des tribus de Faham et de Djihadeléh sont éparses sur la surface de cette vallée; ils gagnent leur vie en récoltant les herbes des montagnes, et en les vendant sèches pour servir de fourrages: quelques-uns sont porteurs d'eau à la Mecque.

Sur un des sommets de la chaîne occidentale de la vallée de Tarafeïn, tout-à-fait vis-à-vis de la Merfaléh, on voyait avant l'invasion des Wahabites un petit bâtiment couvert d'un dôme, élevé en l'honneur d'Omar, un des successeurs immédiats de Mahomet, et que l'on appelait en conséquence *Mekam-Seydna-Omar* (station de notre seigneur Omar):

ce monument a été complétement détruit par les Wahabites.

Sur le sommet de la montagne opposée est le Grand-Château, construction très vaste et très massive, entourée de murs épais et de tours solides. Il commande la plus grande partie de la ville; mais il est commandé à son tour par des montagnes plus élevées. Je pense qu'il a été bâti au quatorzième siècle; mais je ne jugeai pas prudent de demander pour y entrer la permission du gouverneur, qui est indispensable : au-dessous de la montagne du château on voit le vaste palais du schériff régnant, nommé *Beït-Essadé :* ses murailles sont fortes et élevées, et il semble avoir été, dans l'origine, construit pour servir d'ouvrage avancé au château-fort avec lequel, au rapport des mekkawys, le palais a une communication souterraine.

A droite de la mosquée, et sur la déclivité de la montagne, est bâti un petit quartier nommé *Maret-el-Djiâd,* qui, dit-on, tire son nom des *Cavaliers* (Djiâd) de Tabas, roi d'Yémen, qui occupèrent ce poste lors de l'expédition de ce souverain contre la Mecque : ce quartier est certainement un des plus anciens de la ville.

En allant de ce quartier vers le nord, et parallèlement à la mosquée, on entre dans la longue rue nommée *El-Mesaa*, la plus droite et la mieux bâtie des rues de la Mecque. Elle s'appelle ainsi à

cause de la cérémonie du *saï* (course entre Safa et Meroua) qui s'y pratique et que j'ai décrite plus haut. Cette circonstance et les nombreuses boutiques qui s'y trouvent en font la partie la plus bruyante et la plus fréquentée de la ville. Parmi les artisans qui occupent ces boutiques, une douzaine de ferblantiers fabriquent des bouteilles de toutes les dimensions, dans lesquelles les pèlerins remportent de l'eau de Zemzem. Les pâtissiers de Constantinople y vendaient, lors de mon séjour, des pâtés et des confitures, le matin; du kebabs ou mouton rôti, dans la journée, et le soir une espèce de gelée connue sous le nom de *mehalabyéh*.

Le lecteur sera surpris d'apprendre que dans les cafés on vend des liqueurs enivrantes, non pas le jour, mais la nuit; c'est une boisson préparée avec des raisins fermentés; et quoiqu'elle soit trempée de beaucoup d'eau, elle est si forte encore que quelques verres produisent l'ivresse. L'autre boisson est une espèce de *bouza* (bière) mélangée avec des épices, et que l'on nomme *soubièh*.

La Mesaa est le lieu des supplices, et ceux que les Arabes infligent sont souvent des plus cruels. En l'an 1624, deux voleurs furent écorchés vifs dans cette rue; et en 1629, un chef militaire de l'Yémen, fait prisonnier par le schériff régnant, eut les bras et les épaules percées de part en part sur plusieurs points, et l'on mit des bougies allu-

mées dans les blessures. Un de ses pieds avait été levé de force et attaché à son épaule par un croc de fer; dans cette posture, il fut suspendu à une potence et mourut au bout de deux jours. Les gouverneurs du Hedjaz ne paraissent pas avoir jamais infligé le châtiment le plus commun en Orient, la perte de la vue.

C'est à l'extrémité septentrionale de la Mesaa que se trouve Meroua, et à l'est, dans cette longue rue, aboutit une rue appelée *Soueyga*, ou le petit marché, qui est presque parallèle au côté est de la mosquée. Cette rue, étant régulièrement nettoyée et arrosée, est la plus propre de la ville. C'est là que les riches marchands de l'Inde étalent leurs châles de Cachemire et leurs mousselines; on y vend aussi toutes sortes de parfums, et entre autres des petits morceaux de bois d'aloès dont on se sert en Orient pour répandre une agréable odeur en le mettant sur le tabac allumé dans la pipe. Ces Indiens n'amènent jamais, comme le font les musulmans, leurs femmes au pèlerinage, bien qu'ils pussent faire face à cette dépense.

Vers le milieu de la Soueyga environ, et à l'endroit où la rue n'a pas plus de quatre pas de large, sont de chaque côté des bancs de pierre; c'est là que l'on expose en vente les hommes et femmes esclaves de l'Abyssinie; et comme la beauté est une attraction universelle, ces bancs sont toujours en-

tourés de hadjis, tant vieux que jeunes, qui font souvent mine de traiter avec les marchands, afin de pouvoir visiter, dans une chambre voisine, les filles esclaves. C'est dans cette rue que tous les hadjis bien élevés font leur promenade du matin et du soir, et fument leur pipe. J'avais lié connaissance avec un des marchands de parfums, et je passais chaque jour une heure le matin, une heure le soir, assis sur le banc devant sa boutique, fumant mon *narghylé* (pipe) et régalant mon ami de café. Là, j'apprenais les nouvelles, si quelque grand personnage hadjis était arrivé le jour précédent, quel procès avait été porté devant le kadhy, ce que l'armée de Mohammed-Ali faisait, ou quels marchés importans avaient été conclus par le commerce. De très bonne heure dans la matinée, et le plus tard possible le soir, j'avais l'habitude d'aller et venir dans la ville, et de fréquenter les cafés qui sont situés aux extrémités pour y trouver des Bédouins et les faire causer de leur pays et de leur nation, en les régalant d'une tasse de café. Je restais ensuite chez moi dans le milieu du jour, et je passais la première partie de la soirée dans la grande place carrée de la mosquée, où règne toujours une brise fraîche. Là, assis sur un tapis, je me livrais aux ressouvenirs des pays lointains pendant que les pèlerins étaient tout à leurs prières et à leurs promenades autour de la kaaba.

A l'extrémité est de la Soueyga, cette rue change de nom, et s'appelle *El-Chamyéh*, parce que c'est dans ce quartier que, pendant le hadj, les pèlerins marchands de Cham (la Syrie) font leur commerce. On y trouve les soieries d'Alep et de Damas, la batiste fabriquée dans le district de Nablous, des tissus d'or et d'argent d'Alep, les mouchoirs bédouins nommés *keffiéh*, des manufactures de Damas et de Bagdad, de la soie du Liban, de beaux tapis de l'Anatolie et des Bédouins-Turcomans, des *abbas* (manteaux) de Hamah, les fruits secs et *le kamarreddyn* (abricots secs) de Damas, les pistaches d'Alep, etc.

Au nord du Soueyga et de la Chamyéh est le quartier de Garara, habité par les plus riches négocians de la ville; c'est là que demeurent les femmes de Mohammed-Ali, entourées de leur troupe d'eunuques. Les maisons ont toutes deux ou trois étages, contiennent de spacieux appartemens, et la plupart sont peintes en couleurs éclatantes. A l'est de la Garara est le quartier de Rekoubéh qui conduit dans la même direction à la grande rue de Madaa qui est la continuation de la Mesaa.

Tout-à-fait à l'est de la ville est le quartier de Haret-Souk-el-Leïl, où l'on montre le *Mouled-el-Nebby* (lieu de naissance du prophète) et le Moameleh, où l'on fabrique des jarres de terre. Plus loin est le quartier d'Alghazzeh, où se trouvent, entre autres métiers, les artisans qui fabriquent les

seryrs ou siéges allongés sur lesquels dorment les mekkawys, et ceux sur lesquels on les porte au tombeau. Un peu au-delà, on entre dans la rue nommée *Mala*[1], qui est remplie de boutiques de droguistes, de marchands de blé, de tabac, de faiseurs de sandales et de fripiers. Au nord de la Mala sont les boucheries, puis les maisons de pierre se terminent et font place à un seul rang de boutiques, où les Bédouins de l'est achètent leurs provisions.

Entre la Madaa et la Mala d'un côté, et la Ghazzeh de l'autre, sont plusieurs quartiers sales où l'on trouve la *Zokak-i-Sing* (rue Chinoise), où se tiennent les orfèvres. Quoiqu'ils travaillent grossièrement, ils sont très occupés, surtout à faire des anneaux d'argent pour les hommes et les femmes, ornemens fort en usage en Arabie. Au sud de ce quartier est la *Zokak-el-Tadjer* (le quartier de la pierre), dans lequel sont nés Aboubek, successeur immédiat du prophète, et Fatméh, fille de Mahomet. Cette rue a pris son nom de la pierre qui, suivant la tradition, saluait Mahomet du *salam-aleik*, toutes les fois qu'il se rendait à la kaaba ou qu'il en revenait.

C'est dans le quartier de Schaab-Aamer, à l'extrémité nord-est de la ville, qu'habitent les femmes publiques. Le schériff Ghaleb les a frappées d'une

[1] Ce mot signifie *le lieu haut*, en opposition à le Messaléh, *le lieu bas*.

taxe régulière qui s'augmente pour celles qui suivent les hadjis à Arafat. La fragile confrérie abonde à la Mecque, et pendant le hadj, les aventurières des pays étrangers en accroissent le nombre. Toutefois elles sont un peu plus décentes que celles de l'Égypte, et ne se montrent jamais sans voile dans les rues. Parmi elles sont plusieurs esclaves abyssiniennes dont les premiers maîtres, selon ce qu'on dit, partagent les profits de leur profession. Les poètes arabes font de fréquentes allusions à Schaab-Aamer. C'est ainsi qu'Ibn Faredh dit :

« Schaab-Aamer est-il toujours habité depuis notre départ ?

« Est-il encore le lieu de rendez-vous des amans ? »

Au bout de la Mala est le tombeau d'Abon-Taleb, oncle de Mahomet et père d'Aly. Abon-Taleb est le grand patron de la Mecque. « Je jure par la mosquée, je jure par la kaaba ! » sont des sermens employés journellement par les mekkawys pour tromper les étrangers; mais jurer par Abon-Taleb est une imprécation bien plus sérieuse, et on l'entend rarement prononcer dans les occasions de la vie ordinaire.

Au-delà, dans le nord-est encore, est le faubourg de Moabedeh, où l'on trouve en temps de paix des Arabes de toutes les grandes tribus du désert et du Nedjed, qui y viennent trafiquer. Quant à ceux qui habitent ces faubourgs et vivent tout-à-fait comme

dans le désert, se trouvant à une distance considérable de la grande mosquée, ils ont entouré de murs bas un espace carré, où ceux d'entre les Bédouins qui sont exacts dans leurs dévotions, et la chose est rare, récitent leurs prières sur le sable, suivant la coutume du désert.

Au-delà de la Moabedeh est un jardin appartenant au schériff, et dès qu'on a franchi cette extrême limite de la Mecque, le désert se présente sans jardins, sans arbres, sans maisons de plaisance; partout de stériles vallées de sable et des montagnes également arides. Un étranger placé là, sur la grande route de Taïef, se croirait aussi loin de toute société humaine qu'au milieu du désert de Nubie. Quant à la population de la ville, il est difficile de l'évaluer; cependant, je crois pouvoir la porter, pour la ville et les faubourgs, à vingt-cinq ou trente mille habitans stationnaires.

Description de la Beit-Allah ou grande mosquée de la Mecque.

La mosquée nommée *Beit-Allah* (la maison de Dieu), ou *el-Haram* (le sanctuaire), est située dans la partie la plus large de la vallée de la Mecque. Cet édifice n'est remarquable que par la kaaba qu'il renferme, car il y a dans l'Orient d'autres mosquées presque égales en grandeur, et qui la surpassent de beaucoup en beauté.

La kaaba se trouve dans un carré long de deux

cent cinquante pas sur deux cents de large, et aucun des côtés n'est en ligne droite, quoique au premier coup d'œil le tout paraisse régulier. Cet espace ouvert est entouré d'une colonnade qui, à l'est, a quatre rangs de pilastres, et trois rangs seulement des autres côtés, et ils sont réunis par des arcades en ogive qui sont quatre par quatre, surmontées d'un petit dôme (*kubbet*) revêtu de plâtre et blanchi à l'extérieur. Ces dômes, suivant Kotebeddin, sont au nombre de cent cinquante-deux. Tout le long de la colonnade, de quatre côtés, des lampes sont suspendues aux arcades; l'on en allume tous les soirs quelques-unes, et toutes sans exception pendant les nuits du ramadhan. Les colonnes ont plus de vingt pieds de haut, et ont un peu plus de dix-huit pouces de diamètre, mais on a peu eu égard à la matière; quelques-unes sont en marbre blanc, de granit ou de porphyre, mais le plus grand nombre est de la pierre commune que l'on tire des montagnes de la Mecque. Parmi les quatre cent cinquante ou cinq cents colonnes qui forment l'enceinte, je n'en ai pas trouvé deux exactement semblables. Les chapiteaux sont d'un grossier travail sarrazin, et j'ai remarqué plusieurs bases d'un travail grec. Quelques-unes des colonnes de marbre portent des inscriptions arabes ou cufiques, où j'ai pu lire les dates de 863 et 762 de l'hégire.

Ce temple a été si souvent ruiné, si souvent ré-

paré, que l'on n'y saurait trouver des vestiges d'une antiquité lointaine. A l'intérieur de la grande muraille qui entoure la colonnade, on ne voit qu'une inscription arabe en grandes lettres, qui ne contient autre chose que les noms de Mahomet et de ses successeurs immédiats Aboubekr, Omar, Othman et Ali. Le nom d'Allah se voit aussi en plusieurs endroits. A l'extérieur au-dessus des portes sont de longues inscriptions en caractères *thoulouth*, qui renferment les noms de ceux qui ont construit ces portes; mais la plus remarquable est du côté du sud, au-dessus de la porte d'Ibrahim (*Bab-Ibrahim*. Au-dessus des portes Bab-Aly et Bab-Abbas, est une inscription qu'y fit placer en 984 de l'hégire le sultan Mourad-Ibn-Soleyman, après avoir réparé tout l'édifice. Cette inscription remplissait plusieurs pages d'un manuscrit in-folio et est parfaitement conservée.

Les murailles et les arcades sont en quelques parties peintes en bandes jaunes, rouges et bleues. Les peintures de fleurs, dans le goût oriental, ne s'y voient nulle part, et le sol de la colonnade est dallé de larges pierres mal cimentées.

Sept chaussées pavées conduisent de la colonnade à la kaaba, qui est au centre. Chacune de ces chaussées est d'une largeur suffisante pour que trois ou quatre personnes y marchent de front, et elles sont toutes élevées de neuf pouces au-dessus du sol.

Entre ces chemins pavés, qui sont couverts de gravier fin ou de sable, le gazon se montre en plusieurs endroits, produit par l'eau de Zemzem, qui sort des jarres placées en longues rangées dans la terre pendant le jour. Toute la surface qu'occupe la mosquée est sur un niveau inférieur à celui des rues environnantes. Quand on entre par la porte du côté du nord, il faut descendre huit ou dix marches pour arriver à la plate-forme de la colonnade : celui qui vient du côté du sud n'a à descendre que trois ou quatre pas.

La kaaba qui est située au milieu de cette cour est un bâtiment oblong et massif, qui a seize pas de longueur, quatorze de largeur, et de trente-cinq à quarante pieds de haut. Elle a été construite avec de la pierre grise de la Mecque en 1627, où il a fallu la rebâtir, puisqu'elle avait été renversée par les torrens.

La kaaba est élevée sur une base de deux pieds de hauteur, qui présente un plan très incliné. Son toit étant plat, l'édifice vu de quelque distance paraît être un cube [1] parfait. La seule porte qui y donne entrée, et que l'on n'ouvre que deux ou trois fois dans l'année, est sur le côté nord, et à environ sept pieds au-dessus du sol. Il faut donc, pour y arriver, employer des degrés de bois dont je parlerai. La présente porte qui, suivant Azraky, a été

[1] Cube vient de la racine arabe *kaab*, carré, d'où *kaaba*.

apportée de Constantinople en 1633, est entièrement revêtue d'argent, et a plusieurs ornemens dorés. Sur le seuil on place chaque soir des bougies et des cassolettes remplies de musc, de bois d'aloès, etc.

A l'angle nord-ouest de la kaaba, près de la porte est la fameuse pierre noire, *Hadjar-el-Asouad.* Elle forme un des angles aigus du bâtiment, à quatre ou cinq pieds au-dessus de terre. C'est un ovale irrégulier, de sept pouces de diamètre environ, composé d'une douzaine de pierres plus petites, de diverses dimensions, bien jointes par une faible quantité de ciment, et parfaitement polies. On dirait que le tout a été brisé en autant de morceaux par un coup violent qui ont ensuite été réunis. Il est très difficile de déterminer avec soin la qualité de cette pierre, qui a été usée par des millions d'attouchemens et de baisers. Elle me parut être une lave, contenant quelques parcelles étrangères d'une substance blanchâtre et jaunâtre. Sa couleur est maintenant d'un brun rouge foncé qui approche du noir. Elle est encadrée dans un rebord composé d'un enduit très solide de poix et de sable, mais qui n'est pas tout-à-fait du même brun. Ce bord sert à soutenir les morceaux détachés. Il a deux ou trois pouces de large, et dépasse un peu la surface de la pierre. Le bord et la pierre elle-même sont entourés d'un cercle d'argent, plus large

dans le bas que dans le haut et sur les deux côtés. La partie inférieure de cette bande d'argent est renflée de manière à faire supposer qu'une portion de la pierre est cachée dessous. Le bord de ce cercle est garni de clous d'argent.

Dans l'angle sud-est de la kaaba, ou, comme l'appellent les Arabes, *Roken-el-Vemany*, est une autre pierre élevée à environ cinq pieds de terre, qui a un pied et demi de long et deux pouces de largeur; elle est placée verticalement, et c'est une pierre commune de la Mecque. Le peuple, en faisant le tour de la kaaba, la touche seulement de la main droite, mais ne la baise pas.

Sur le côté nord de la kaaba, tout près de la porte et de la muraille est un léger creux dans la terre, revêtu de marbre, et suffisamment large pour recevoir trois personnes assises. On regarde comme un acte méritoire de prier dans ce lieu; cet endroit est appelé *El-Madjen*, et est supposé être celui dans lequel Abraham et son fils Ismaël préparaient le ciment qu'ils employèrent à construire la kaaba. Et c'est près de ce madjeu qu'Abraham, dit-on, se tenait lorsqu'il travaillait à la maçonnerie. Sur la base de la kaaba, juste au-dessus du madjeu, est une ancienne inscription que je fus incapable de déchiffrer, et que je n'eus pas le temps de copier.

Sur le côté ouest de la kaaba, à environ deux

pieds au-dessous du faîte, est le fameux myzab, tuyau dans lequel se réunissent les eaux de pluie qui tombent sur le bâtiment, pour aller ensuite se décharger sur la terre. A l'embouchure de ce tuyau est suspendu ce que l'on nomme la barbe du myzab; c'est une plaque dorée sur laquelle l'eau tombe. Le pavé qui entoure la kaaba, au-dessous du mizab, se compose de pierres de diverses couleurs, qui forment un bel échantillon de mosaïque. Il y a dans le centre deux grandes dalles de *vert antique*, qui ont été envoyées du Caire à la Mecque en présent. C'est là le lieu de sépulture d'Ismaël et de sa mère Hagar.

Les quatre côtés de la kaaba sont couverts d'une étoffe de soie noire qui tombe jusqu'en bas, et laisse le toit à découvert; ce rideau ou voile se nomme *kefoua*, et est renouvelé tous les ans à l'époque du hadj : on l'apporte du Caire, où il est fabriqué aux frais du Grand-Seigneur. Plusieurs prières y sont brodées de la même couleur que l'étoffe, ce qui rend très difficile de les lire. Un peu au-dessus du milieu de cette étoffe est une ligne d'inscriptions semblables, mais brodées en fil d'or, et qui font le tour de l'édifice. La partie du kefoua qui couvre la porte est richement brodée en argent. On y laisse des ouvertures pour la pierre noire et l'autre pierre qui est dans l'angle sud-est, de façon qu'elles restent découvertes. Le kefoua est

toujours fait sur le même modèle : celui que je vis lors de ma première visite à la mosquée était délabré et plein de trous. Le 25 du mois de zulkadéh, on enlève le vieux, et la kaaba reste sans couverture pendant quinze jours. On dit alors que « *el-kaaba-i-ehrem,* » la kaaba prend l'ihram. Ceci dure jusqu'au 10 de dzul-hadj, jour du retour des pèlerins d'Arafat à Wady-Muna, et c'est alors que l'on met à la kaaba le nouveau kefoua. Pendant les premiers jours ce vêtement neuf est relevé par des cordes attachées au toit, de manière à laisser exposé aux regards le bas de l'édifice. Après être resté ainsi pendant quelques jours on le laisse retomber, il couvre le monument entier, et on l'assujettit au moyen de forts anneaux de cuivre à la base de la kaaba. L'enlèvement du vieux kefoua donne lieu à des débats très inconvenans entre les pèlerins et les habitans de la Mecque, qui s'en disputaient les lambeaux. Les hadjis vont jusqu'à recueillir la poussière qui s'attache aux murs de la kaaba sous le kefoua, et de retour dans leur pays la vendent comme une sainte relique. Au moment où la kaaba est dépouillée, action que les Arabes nomment *oryan,* une foule de femmes se rassemblent à l'entour, et poussent en réjouissance des cris que l'on appelle *walwalou.*

La couleur noire du kefoua, couvrant un vaste cube dans le milieu d'une grande cour carrée,

donne au premier abord à la kaaba un aspect singulier et imposant. Comme il n'est pas tendu, la plus légère brise le fait mouvoir en lentes ondulations, que la congrégation assemblée à l'entour salue par ses prières comme étant le signe de la présence de ses anges gardiens, dont les ailes en mouvement sont supposées être la cause de ces ondulations de l'étoffe. Soixante-dix mille anges ont sous leur garde la kaaba, et doivent la transporter dans le paradis quand sonnera la trompette du jugement dernier.

L'usage de vêtir la kaaba est très ancien, puisque les Arabes idolâtres l'observaient; et même alors elle avait deux couvertures, une d'hiver, une d'été. Aux premiers temps de l'irham le kefoua était quelquefois blanc, quelquefois rouge, et toujours du plus riche brocard.

Autour de la kaaba est un beau pavé de marbre élevé de huit pouces environ au-dessus du niveau de la grande cour. Il décrit un cercle irrégulier et est entouré de trente-deux piliers dorés, minces à tel point qu'il serait mieux de les appeler des perches, et entre ces piliers sont suspendus sept lampes de cristal que l'on allume toujours après le soleil couché. Au-delà de cette ligne de piliers, est un second pavé qui s'étend sur une largeur de huit pas, et qui est un peu élevé au-dessus du premier; puis un troisième qui dépasse de six pouces le se-

cond et qui a seize pas de largeur, on voit quelques petits bâtimens. Au-delà est la terre couverte de gravier, de sorte que l'on peut dire que l'on descend de la grande cour carrée à la kaaba au moyen de deux vastes degrés. Les petits bâtimens dont je viens de parler et qui entourent la kaaba sont les cinq mekams, avec le puits de Zemzem, la poste appelée *Bab-Esselam,* et le Member.

Vis-à-vis les quatre côtés de la kaaba sont quatre autres petits édifices où les imans des sectes musulmanes orthodoxes, les schaféi, les hanifis, les hanbalis et les molékis, s'établissent et guident leurs congrégations dans les prières prescrites, car c'est tout près de ces pavillons que les adhérens des différentes sectes se réunissent.

Tout à côté du Mekam-el-Hanbaly, qui est le pavillon où se rassemblent tous les grands, est le petit bâtiment carré qui renferme le puits de Zemzem. C'est une construction massive ayant une porte qui s'ouvre au nord et conduit dans la chambre où est le puits. Cette chambre est somptueusement décorée de marbre de diverses couleurs. Dans une chambre y attenante, mais qui a une porte séparée, est un réservoir de pierre toujours rempli d'eau de Zemzem Pour en boire, les pèlerins la puisent dans le réservoir, en passant la main à travers une ouverture grillée en fer qui sert de fenêtre, sans entrer dans la chambre. L'embouchure de ce puits est entourée

d'un mur haut de cinq pieds, et qui a dix pieds de diamètre.

Dès avant l'aube jusqu'à près de minuit, la chambre du puits est constamment remplie de visiteurs. Chacun est libre de tirer de l'eau pour son compte; mais ce soin est généralement pris par des personnes placées là à cet effet et que la mosquée paie, et qui en outre s'attendent bien à recevoir quelque chose de ceux qui viennent boire. Il m'est arrivé souvent d'être dans la chambre un quart d'heure avant de pouvoir me procurer de l'eau, tant la foule était grande. Quelquefois de dévots hadjis montent sur la muraille, et puisent de l'eau avec des seaux de cuir pendant des heures entières, dans l'espoir d'expier ainsi leurs mauvaises actions. Les Turcs regardent comme un miracle l'abondance de l'eau de ce puits, qui ne diminue jamais quelque quantité que l'on y puise : ce fait s'explique par ce que j'ai appris d'un homme qui y était descendu pour réparer la maçonnerie, et qui y avait vu une eau courante. Ainsi c'est un ruisseau souterrain qui alimente constamment ce puits : l'eau est lourde et ressemble un peu au lait par la couleur; mais elle est parfaitement douce. Au moment même où elle vient d'être puisée, elle est légèrement tiède, comme plusieurs autres sources du Hedjaz.

L'eau de Zemzem est consommée dans toute la ville; mais on ne l'emploie qu'aux ablutions ou pour

la boire, car il est regardé comme impie de se servir d'une eau si sainte pour les nécessités de la cuisine ou un usage insignifiant. Cette eau se distribue dans la mosquée à tous ceux qui ont soif, moyennant une bagatelle pour les porteurs d'eau qui l'ont sur leur dos dans de grandes jarres. Ces hommes sont également payés par les hadjis, charitables pour fournir ce saint breuvage aux pauvres pèlerins avant ou après les prières.

Cette eau est considérée comme un remède infaillible dans toutes les maladies, et les dévots croient que plus ils en boivent, meilleure est leur santé. Un homme qui demeurait dans la même maison que moi, et qui était atteint d'une fièvre intermittente, se rendait chaque matin à Zemzem, et buvait de l'eau au point de s'évanouir, ensuite il allait s'étendre pendant quelques heures sur le dos, le long du pavé, près de la kaaba, puis retournait à sa boisson. Quand ce traitement l'eut amené à l'article de la mort, il déclara qu'il était convaincu que le redoublement de son mal venait entièrement de ce qu'il ne pouvait pas avaler une quantité suffisante de l'eau sacrée. Il est probable que la ville de la Mecque doit sa fondation à ce puits, car à plusieurs milles à la ronde on ne trouve point d'eau douce, et elle n'est nulle part aussi abondante dans les pays voisins.

Au nord-est du puits de Zemzem sont deux petits

bâtimens placés l'un derrière l'autre, nommé *El-Kobbetein* (les deux dômes), qui servent à renfermer tous les objets nécessaires au service de la mosquée.

A quelques pas à l'ouest de Zemzem, est un marchepied que l'on transporte au bas du mur de la kaaba, et par où les visiteurs y montent quand on en ouvre la porte. Ce marchepied est de bois avec des ornemens sculptés, et roule sur des roues basses. Il est assez large pour que quatre personnes y puissent monter de front.

Tout à côté du marchepied est une arcade cintrée, d'une construction élégante, isolée, que l'on nomme *Bab-el-Selam*, par laquelle on doit également passer quand on visite pour la première fois la kaaba. Presque en face de Bab-el-Selam, et plus près du saint édifice que tous les autres bâtimens environnans, est le mekam-Ibrahim. C'est un petit pavillon supporté par six colonnes qui ont huit pieds de haut environ. On y voit, au centre d'un grillage, la pierre sainte sur laquelle se tenait Ibrahim et son fils Ismaïl quand il bâtissait la kaaba. On dit que cette pierre porte encore l'empreinte du pied du patriarche; mais jamais un hadji ne l'a vue; car l'enveloppe de bois qui la couvre est entièrement cachée par un brocart de soie rouge richement brodé. On doit réciter près de ce mekam, une courte prière, quand le tour de la kaaba a été fait.

Sur le côté de mekam-Ibrahim, vis-à-vis la kaaba, est le *member* ou chaire de la mosquée, qui est d'une forme élégante et de beau marbre blanc, avec des ornemens sculptés. Un escalier raide et étroit conduit à l'endroit où se tient le *khatib* (prédicateur), et au-dessus de cet endroit s'élève un clocher aigu, polygone et doré, qui ressemble à un obélisque. C'est là que l'on prêche les vendredis et certains jours de fête. Le droit de parler aux fidèles du member appartient à plusieurs des principaux oulemas de la Mecque, hommes âgés, et qui officient à tour de rôle. Autrefois Mohammed lui-même, ses successeurs et les califes, toutes les fois qu'ils venaient à la Mecque, montaient à cette chaire et prêchaient le peuple.

Le khatib ou prédicateur se montre dans le member, enveloppé d'un manteau blanc qui lui couvre la tête et le corps, et un bâton à la main. C'est une coutume également observée en Syrie et en Égypte, en mémoire des premiers âges de l'Islam, où les prédicateurs sentaient la nécessité d'être armés, de crainte de surprise. Il a à chacun de ses côtés, comme dans les autres mosquées, deux étendards verts.

C'est auprès du member que les visiteurs de la kaaba déposent leurs chaussures; car il n'est permis ni de les avoir au pied pendant cette cérémonie, ni de les porter à la main, comme cela se pratique

dans beaucoup de mosquées. Il y a des gens qui gardent vos chaussures moyennant une bagatelle que vous leur donnez; mais le voisinage du sanctuaire n'intimide pas les fripons; car j'ai perdu en ce lieu trois paires de souliers neufs, et c'est ce qui arrive à beaucoup de hadjis.

A l'heure de la prière du soir on couvre toute la terre et le pavé qui environne la kaaba, de tapis très grands que l'on roule après la prière. La plus grande partie des pèlerins apportent leurs tapis avec eux. Les parties plus éloignées de la cour et le pavé de la colonnade sont couverts de nattes que l'on apporte de Souakin; car c'est dans ces derniers lieux que l'on fait les prières du milieu du jour et de l'après-midi.

Au coucher du soleil, de grandes foules se réunissent pour la prière du soir, et se divisent souvent en cercles de vingt personnes ordinairement, autour de la kaaba, qui est le centre commun auquel s'adressent toutes les prosternations. L'iman est placé près de la porte de la kaaba, et la multitude assemblée imite toutes ses génuflexions. L'effet de ses cinq ou six mille personnes se prosternant à la fois, quand on se rappelle de combien de points différens elles sont venues pour former cette assemblée, ne peut manquer de frapper d'un certain degré de respect le plus froid spectateur. Quand vient la nuit, et que des troupes de

dévots s'acquittent du towaf à la lueur des lampes, la vue de cette troupe en mouvement, les voix des metowefs qui s'élèvent pour se faire entendre de ceux qui ont à répéter leurs prières, les conversations de beaucoup d'oisifs, les jeux, les courses et les rires des enfans, donnent à l'ensemble un aspect tout différent, et l'on croit plutôt être dans un lieu de divertissement public. Toutefois, la foule quitte la mosquée à neuf heures environ, et le saint édifice redevient le lieu de la méditation pieuse et de la prière muette, pour le petit nombre de visiteurs qui y viennent amenés par une dévotion sincère, et non par des motifs de mode et de bon ton.

Il existe à la Mecque une opinion bien arrêtée et fondée de saintes traditions, c'est que la mosquée peut contenir une quantité quelconque de fidèles et que, dût tout le monde mahométan y entrer à la fois, les peuples y trouveraient tous de la place pour prier. Les anges gardiens étendraient, dit-on, la dimension de l'édifice en diminuant en même temps la taille des individus. Le fait est que, durant les plus nombreux pèlerinages, la mosquée qui peut contenir, je crois, trente-cinq mille personnes dans l'action de la prière, n'est jamais remplie à moitié.

A toutes les heures du jour on peut voir des personnes occupées à lire des livres de piété et le Koran sous la colonnade, où même de pauvres In-

diens ou les nègres passent tout le temps de leur séjour à la Mecque. Ils y mangent et y dorment; mais il n'est pas permis d'y faire la cuisine. Pendant la chaleur du jour, beaucoup de personnes viennent se reposer à l'ombre fraîche que donnent les voûtes de la colonnade. Cette coutume explique non-seulement le mode de construction adopté pour les vieux temples mahométans de l'Égypte et de l'Arabie; mais aussi pour les temples antiques de l'Égypte, dont les portiques immenses restaient probablement ouverts aux naturels, auxquels des huttes de terre ne pouvaient offrir qu'un asile bien incomplet contre les chaleurs du milieu du jour. Ce n'est que pendant les heures de prières que les grandes mosquées de ces contrées en ressentent la sainte influence, et semblent tenues par des liens consacrés. Dans El-Arhzar, la première mosquée du Caire, j'ai vu des enfans vendre des gâteaux et les crier, des barbiers raser leurs pratiques, et beaucoup de gens du peuple dîner; mais quand venait l'heure de la prière, pas un mouvement, pas un murmure ne détournait l'attention de la congrégation recueillie. Pendant les prières, on n'entend à la Mecque que la voix de l'iman; mais à tout autre moment, la grande mosquée est le lieu de rendez-vous des gens d'affaires, qui s'y entretiennent de leurs intérêts, et quelquefois elle est tellement remplie de pauvres hadjis ou de

s de leur
lorment;
Pendant
viennent
es voûtes
non-seu-
pour les
de l'Ara-
es de l'É-
ient pro-
uels des
u'un asile
milieu du
e prières
es en res-
enues par
première
endre des
leurs pra-
ner; mais
n mouve-
l'attention
es prières,
de l'iman;
osquée est
es, qui s'y
uefois elle
ljis ou de

Hindoustan.

DEMOISELLE

Voy. en Asie. *Heber. Pag. 110.*

mal
l'air
joue
gés
cher
l'aut
seml
de l'
théât
qu'il
cision
nité,
j'ai s
minat
tres
tranc
Da
écoles
ture
bruya
tamm
font
tains
teurs
la pri
comp
pitres
baise

malades gisans sous la colonnade, qu'elle a plutôt l'air d'un hôpital que d'un temple. Les enfans jouent dans la vaste cour, et les domestiques chargés de bagages la traversent pour passer par le chemin le plus court d'un quartier de la ville à l'autre. En ce point le temple de la Mecque ressemble, je le répète, aux autres grandes mosquées de l'Orient; mais la sainte kaaba est quelquefois le théâtre d'actes indécens et coupables, à un degré qu'il est impossible de le définir avec plus de précision. On les commet non-seulement avec impunité, mais, on peut le dire, presque en public; et j'ai souvent été saisi d'indignation à la vue d'abominations qui ne provoquaient de la part des autres passans qu'un sourire ou une légère remontrance.

Dans plusieurs parties de la colonnade on tient des écoles publiques où l'on enseigne aux enfans la lecture et l'écriture; ils forment des groupes très bruyans, et le bâton du maître d'école est constamment à l'œuvre. Quelques savans de la Mecque font des lectures sur des sujets religieux dans certains endroits de la colonnade; mais leurs auditeurs sont rarement nombreux. Le vendredi après la prière, plusieurs oulémas turcs expliquent à leurs compatriotes assemblés autour d'eux quelques chapitres du Koran, après quoi chacun des auditeurs baise la main du professeur, et jette de l'argent dans

son bonnet. J'ai particulièrement admiré la facilité d'élocution de l'un de ces oulémas, bien que je ne comprisse pas, puisque sa lecture avait lieu en turc. Les gestes et les inflexions de sa voix étaient remplis d'expression; mais, comme un acteur en scène, il lui arrivait de rire et de pleurer au même instant, et il adaptait ses traits avec une habileté rare à l'effet qu'il méditait. Cet homme était natif de Broussa, et recueillit une somme considérable d'argent. Près de la porte de la mosquée, Bab-Esselam, quelques scheikhs arabes viennent s'établir tous les jours avec leur écritoire et leur papier, tout prêts à écrire pour ceux qui s'adressent à eux, des lettres, des comptes, des contrats ou d'autres documens de cette nature. Ils font aussi le commerce des charmes écrits, pareils à ceux qui ont cours dans les pays nègres, tels que des amulettes et des recettes d'amour, nommés *kotob mehbet avu kaboul* (écrits d'amour ou de bon accueil). Ils sont principalement employés par les Bédouins, et prennent un prix exorbitant.

Des linceuls (*kefen*) et d'autres linges lavés dans l'eau de Zemzem sont constamment tendus entre les colonnes pour sécher. Plusieurs hadjis achètent à la Mecque le suaire dans lequel ils veulent être ensevelis, et le lavent au puits de Zemzem, dans la conviction que si le corps est enveloppé d'un linge qui a été mouillé de cette eau sacrée, la paix de l'âme après la mort est plus assurée. Quelques

hadjis font de ce linge un objet de commerce.

La Mecque en général, mais spécialement la mosquée, abonde en volées de pigeons sauvages que l'on regarde comme la propriété du temple, et que l'on nomme *les pigeons de la Beit-Allah*. Personne n'oserait en tuer un, même s'il vient à entrer dans une maison particulière. Dans la cour de la mosquée plusieurs petits bassins de pierre sont régulièrement remplis d'eau pour leur usage. Les femmes arabes y vendent aussi sur de petites nattes de paille du blé et du dhourra que les pèlerins achètent pour jeter aux pigeons. J'ai vu souvent des femmes publiques prendre ce moyen, de se montrer et d'entrer en marché avec les hadjis, sous prétexte de leur vendre du blé pour les pigeons sacrés.

La mosquée a dix-neuf portes qui sont distribuées sans aucune symétrie. La plupart ont des voûtes en ogive. On n'y voit aucun ornement, si ce n'est l'inscription de l'extérieur qui rappelle le nom de celui qui les a construites. Aucune n'est antérieure au quatorzième siècle. Chaque porte se compose de deux ou trois arcades ou divisions séparées par des murs étroits. Il n'y a aucun moyen de fermer ces portes, et la mosquée est par conséquent ouverte à toute heure.

Les murailles extérieures de la mosquée ne sont autres que celles des maisons qui l'entourent de

tous les côtés. Ces maisons appartenaient dans l'origine à la mosquée; mais elles sont à présent, pour la plupart, la propriété de particuliers qui les ont acquises. On les loue aux plus riches hadjis à de très hauts prix, surtout quand les appartemens ont des fenêtres qui ouvrent sur la mosquée : ceux qui les habitent sont autorisés à faire chez eux la prière du vendredi; car ayant la kaaba en vue, ils sont censés se joindre aux prières de ceux qui sont assemblés dans le temple.

Parmi les divers édifices qui forment l'enclos de la Mesdjed, est le *mehkam* ou *maison de justice*, qui est attenante à la porte dite Bab-Zyadéh. C'est une belle et solide construction qui a des arcades élevées dans l'intérieur et un rang de hautes fenêtres qui regardent la mosquée; le kadhy y a sa demeure.

L'extérieur de la mosquée est ornée de sept minarets, irrégulièrement distribués, et qui ne diffèrent en rien des autres minarets : ce sont des clochers ronds ou quadrangulaires. Du haut de celui qui s'élève le plus au nord, on a une vue très belle de la foule qui se meut au-dessous.

Le service de la mosquée emploie beaucoup de monde, khatibs, imans, muftis, muedzims, nombre d'oulémas qui font des lectures, allument des lampes, et une grande quantité de serviteurs à gages. Le revenu de la mosquée est considérable, et il y a peu de villes ou de provinces dans l'empire turc

où elle ne possède des maisons ou des terres; outre ces revenus fixes, les souverains lui font des présens et les particuliers des donations. Cependant la Mecque est, comparativement à son ancienne splendeur, dans un véritable état de pauvreté. Hormis quelques lampes d'or qui se trouvent dans la kaaba, elle n'a pas le moindre trésor, nonobstant les histoires que l'on en raconte, et j'ai appris de la bouche du kadhy que le sultan, pour soutenir l'établissement, envoie chaque année un présent de quatre cents bourses à titre d'offrande à la kaaba. Toutefois, les donations des hadjis sont assez abondantes pour procurer une large existence à la foule d'oisifs que la mosquée a à son service.

Le premier officier du temple est le nayb-el-haram ou hares-el-haram [1], gardien de la mosquée, qui a le soin des clefs de la kaaba et des réparations et même des fournitures. Cet officier se trouve être le chef de l'une des trois familles descendues de Koreïsch qui existent maintenant à la Mecque. Après lui vient l'aga des eunuques, ou, comme on le nomme, *agat-el-towaschieh*. Ces eunuques font la police du temple, et lavent ou balaient tous les jours avec de grands balais le pavé qui entoure la kaaba. J'ai vu, dans les temps de pluie, l'eau s'élever sur ce pavé à la hauteur d'un pied. Dans ce cas plusieurs hadjis aident les eunuques à chasser

[1] *El-Haram*, la sacrée.

cette eau vers différens trous, d'où elle tombe dans de vastes souterrains creusés, dit-on, autour de la kaaba. Les eunuques portent le *kaouk* (turban élevé) de Constantinople, avec des robes flottantes retenues par une ceinture, et ont à la main un long bâton. Le nombre de ces esclaves dépasse celui de quarante, et ils sont envoyés jeunes en présent à la mosquée par les pachas et autres grands personnages. Quelque extraordinaire que puisse paraître le fait, les eunuques adultes épousent des esclaves noires et entretiennent chez eux à leur tour, à titre d'esclaves, des hommes et des femmes. Ils affectent un grand air d'importance, et dans toutes les occasions de querelles et de désordre font libéralement usage de leur bâton. Beaucoup de gens du peuple leur baisent la main en les abordant. Leur chef ou aga, qu'ils élisent entre eux, est un grand personnage qui a droit de s'asseoir en présence du pacha et du schériff. Outre leurs émolumens et les dons qu'ils reçoivent des hadjis, ils tirent un grand profit du commerce auquel ils se livrent comme tous les habitans de la Mecque, sans en excepter le haut clergé. Beaucoup d'entre ces eunuques ou towaschieh sont noirs : les Indiens au teint cuivré sont rares. Il y a quelques années qu'un towaschieh obtint la faveur d'être renvoyé dans le Soudan, son pays, en se faisant remplacer par un autre eunuque. Il se rendit à Borgo, à l'ouest du Darfour,

et il est maintenant le puissant gouverneur d'une province. Quand un de ces eunuques a été attaché au service de la kaaba, et qu'il a ainsi acquis le titre de towaschieh-el-neby (eunuque du prophète), il ne peut entrer au service de personne au monde. A l'époque du ramadhan, mois dont je passai en 1814 les derniers jours à la Mecque, la mosquée est d'un éclat inusité.

Les hadjis à cette époque de l'année qui est très chaude, faisaient les trois premières prières du jour chez eux; mais ils se réunissaient en foule dans la mosquée pour leurs dévotions du soir. Chacun avait dans son mouchoir quelques dattes, un peu de pain et de fromage ou des raisins qu'il plaçait devant lui, attendant le moment de l'appel à la prière du soir pour rompre le jeûne. Pendant cette attente, ils offraient poliment à leurs voisins une part de leur repas, et recevaient, en retour, le même présent. Quelques hadjis, pour acquérir une réputation de charité, allaient de l'un à l'autre, en plaçant devant chacun quelques bouchées de nourriture; ils étaient suivis de mendians qui, à leur tour, recevaient ces alimens de la main des hadjis devant lesquels ils avaient été déposés. Dès que l'iman, debout sur le toit de Zemzem, commençait ce cri : Allahou-Akbar ! (Dieu est celui qui est grand !) chacun se hâtait de boire de la jarre d'eau de Zemzem placée devant lui, et de manger quel-

que chose avant de se joindre à la prière ; après quoi, tous retournaient souper chez eux, et revenaient ensuite à la mosquée pour les dernières oraisons de la soirée. C'est alors que des milliers de lampes illuminaient toute la cour et les colonnades, et de plus, beaucoup d'entre les hadjis tenaient à terre devant eux leur lanterne allumée. La splendeur de ce spectacle et la brise fraîche qui se répandait dans la cour, retenaient en ce lieu la foule jusqu'à minuit. Cette cour de la mosquée, étant le seul endroit spacieux et ouvert dans toute la ville, reçoit l'air frais par ses nombreuses portes; mais les mekkawys attribuent cet effet au flottement des ailes des anges qui gardent la mosquée. J'ai été témoin de l'enthousiasme d'un pèlerin du Darfour, qui arriva à la Mecque dans la dernière nuit du ramadhan. Après un long voyage dans des déserts arides, quand il entra dans le temple illuminé, il fut si frappé de ce spectacle, des lumières éblouissantes et de la noire et imposante kaaba, qu'il tomba le visage contre terre, et resta longtemps étendu dans cette posture d'adoration. Il se leva enfin, ses larmes éclatèrent, et dans l'excès de son émotion, au lieu de réciter les prières usuelles, il s'écria seulement : « O mon Dieu! punis maintenant mon âme, car voici le paradis! »

La fin du hadj donne au temple un aspect tout différent. Les maladies et la mortalité qui sont le

résultat des fatigues du voyage, des vêtemens insuffisans de l'ihram, des logemens malsains, de la mauvaise nourriture, et quelquefois du manque absolu d'alimens, remplissent la mosquée des cadavres que l'on y apporte pour recevoir les prières de l'iman, ou de personnes malades qui, sentant leur fin approcher, se font placer sous les colonnades pour que la vue de la kaaba puisse les guérir, ou qu'ils aient du moins la satisfaction de rendre le dernier soupir dans l'enceinte sacrée. On voit de pauvres hadjis, assis par la maladie et par la faim, qui traînent leur corps amaigri le long des colonnes, et quand il ne leur est plus possible d'étendre la main pour demander la charité aux passans, ils mettent près de la natte sur laquelle ils sont gisans une tasse pour recevoir les aumônes. Quand ils sentent leur dernier moment approcher, ils se couvrent de leurs vêtemens en haillons, et souvent une journée entière se passe avant qu'on ne découvre qu'ils sont morts. Pendant un mois, après la fin du hadj, je trouvai presque chaque matin des cadavres de pèlerins étendus dans la mosquée. Un hadji grec et moi, nous étant trouvés par hasard dans ce lieu, nous fermâmes les yeux à un pauvre pèlerin Mogrebin, qui s'était traîné dans le voisinage de la kaaba pour rendre, comme disent les musulmans, son dernier soupir *dans les bras du prophète et des anges gardiens.* Il me fit en-

tendre par signes qu'il désirait être arrosé d'eau de Zemzem, et pendant que nous lui rendions ce service il expira ; il était enterré une demi-heure après. Il y a plusieurs des serviteurs de la mosquée occupés à laver avec soin l'endroit ou étaient ceux qui expirent dans la mosquée, et à enterrer les étrangers pauvres et sans amis qui meurent à la Mecque.

Notice historique sur la kaaba.

La mythologie musulmane affirme que la kaaba fut construite dans le ciel deux mille ans avant la création du monde, et qu'elle était adorée par les anges, auxquels le Tout-Puissant ordonna le towaf ou la marche autour de la kaaba. Adam, qui était le premier vrai croyant, érigea la kaaba sur la terre au lieu même qu'elle occupe, et qui est directement au-dessous du point qu'elle occupait dans le ciel. Il tira les pierres destinées à la construction de cinq montagnes saintes ; *el-Banon, Tor-Sina* (le mont Sinaï), *el-Dioudy* (c'est ainsi que les musulmans nomment la montagne sur laquelle Noé s'arrêta après le déluge), *Hirra* ou *Djebel-Nour, el-Tor-Zeït* (montagne à laquelle le quatre-vingt-quinzième chapitre du Koran fait allusion). Dix mille anges furent chargés de garder de tout accident le bâtiment ; mais il paraît, d'après l'histoire du saint édifice, qu'ils ont souvent négligé de remplir

leur devoir. Les fils d'Adam réparèrent la kaaba; et après le déluge, Ibrahim ou Abraham, quand il eut abandonné l'idolâtrie de ses ancêtres, reçut du Tout-Puissant l'ordre de la reconstruire. Son fils Ismaïl, qui depuis son enfance résidait avec sa mère *Hadjir* (Hagar), près de la vallée de la Mecque, aida son père qui était venu de Syrie pour obéir aux ordres de Dieu. Ils trouvèrent, en creusant, les fondations du temps d'Adam. Ayant besoin d'une pierre pour sceller dans un angle du bâtiment, afin de marquer le point où devait commencer le towaf, Ismaïl alla en chercher une. Comme il se dirigeait à cet effet vers Djebel-Kobaïs, il rencontra l'ange Gabriel qui tenait dans sa main la fameuse pierre noire. Elle était alors d'une blancheur éclatante; mais el-Azraky dit qu'elle est devenue noire pour avoir été à plusieurs reprises exposée au feu avant et depuis l'islam. D'autres disent que sa couleur changea par l'effet des péchés de ceux qui la touchèrent. Lors du jour du jugement, elle témoignera en faveur de tous ceux qui l'auront touchée avec une foi sincère, et sera douée de la faculté de voir et d'entendre.

Après que le puits de Zemzem fut miraculeusement créé, et avant qu'Ismaïl eût commencé à bâtir la kaaba, la tribu arabe des Beni-Djorham, l'une des branches de celle des Amalekites, s'établit dans ce lieu avec la permission d'Ismaïl et de sa mère, près

desquels ils vécurent. Ismaïl considérait le puits comme sa propriété; mais ayant formé une alliance avec la tribu de Djorham, celle-ci, après sa mort, prit possession du puits et de la kaaba. Durant leur séjour dans cette vallée, ils rebâtirent ou réparèrent entièrement la kaaba, mais la violence des torrens avait comblé le puits presque jusqu'en haut, et il resta dans cet état pendant près de mille ans. Les Arabes de la tribu de Khozaa furent ensuite trois cents ans en possession de la kaaba, et leurs successeurs de la tribu de Kossaï-ibn-Kelab, la rétablirent encore; mais le bâtiment étant toujours exposé à la dévastation des torrens, on était souvent dans la nécessité de le réparer. Jusqu'alors, le faîte de ce bâtiment était resté ouvert, et les Beni-Kossaï le couvrirent. C'est de cette époque que l'histoire de la kaaba a été moins enveloppée de fables et d'incertitudes.

Un Arabe de Kossaï, nommé Ammer-ibn-Lahay, introduisit le premier l'idolâtrie parmi ses concitoyens. Il apporta une idole appelée *Hobal*, de Hit en Mésopotamie, et la plaça sur la kaaba. L'idolâtrie se répandit rapidement, et il semblait que chaque tribu voulût se choisir un dieu ou une divinité tutélaire qui lui fût propre, et que considérant la kaaba comme un temple commun à tous ces dieux, chacun s'y rendait en pèlerinage. Le dattier nommé *Ozza* était, dit Azraky, adoré

par la tribu de Khozaa et les Beni-Thekif rendaient un culte au rocher qui portait le nom d'*Ellât*. Les Koriischites révéraient un grand arbre nommé *Zat-Arawât*. Les lieux saints, Muna, Safa, Meroua, avaient leurs saints ou demi-dieux respectifs, et les historiens donnent une longue liste des autres divinités. Le nombre des idoles s'accrut tellement, que l'on en trouvait une dans chaque maison et dans chaque tente de la vallée, et la kaaba en renfermait trois cent soixante, qui correspondaient sans doute aux jours de l'année.

Les Kossaï furent les premiers qui élevèrent des maisons autour de la kaaba, et les successeurs des Beni-Kossaï à la Mecque ou *Bekka*, furent les Beni-Koriisoh. A peu près vers cette période de leur existence, la kaaba avait été détruite par le feu; ils la rebâtirent en bois et dans de plus petites dimensions qu'elle n'était à l'époque des Kossaï. Le toit était supporté à l'intérieur par six colonnes, et la statue de Hobal, le Jupiter arabe, était placée sur un puits qui existait alors dans la kaaba. Ceci arriva lors de la jeunesse de Mahomet. On replaça toutes les idoles dans le nouveau bâtiment, et el-Azraky produit le témoignage oculaire de plusieurs hommes respectables, pour prouver un fait remarquable et que jusqu'ici l'on a négligé, je le crois. Il affirme que la figure de la vierge Marie, avec le petit *Aysa* (Jésus) dans son giron, était également sculptée,

en qualité de divinité, sur celui des piliers qui était le plus voisin de la porte.

Quand Mahomet victorieux rentra dans la ville de ses pères, il détruisit leur idolâtrie, renversa les idoles; mais il conserva le pèlerinage institué avant l'islam. C'est seulement après l'an 63 de l'hégire que la Beit-Allah prit le nom de la kaaba; on la nomme encore souvent la *Vieille-Maison*.

Le calife el-Mohdy, en l'an 163 de l'hégire, fit venir d'Égypte des colonnes pour élever le temple, et elles furent débarquées à Djidda; mais des obstacles s'étant présentés pour leur transport, on en abandonna quelques-unes sur les sables du bord de la mer, au lieu de les conduire toutes à la Mecque. Je ne rapporte ce fait que dans l'intérêt des voyageurs futurs qui, en les découvrant, pourraient être tentés d'y voir des vestiges de quelque puissante colonie égyptienne ou grecque.

Dans l'année de l'hégire 314, la Mecque et son temple éprouvèrent de grands désastres. L'armée de la secte hérétique des Karmatis, conduite par Abou-Dhaher, envahit le Hedjaz et s'empara de la Mecque. Cinquante mille de ses habitans furent massacrés dans le sac de la ville, et la mosquée ainsi que la kaaba furent dépouillées de leurs ornemens précieux; et de plus, l'ennemi emporta la pierre noire de la kaaba. Elle avait déjà été brisée en éclats lors d'un incendie. Les Karmatis n'avaient

pris cette pierre que dans l'espérance d'attirer à eux toutes les richesses que les pèlerins avaient jusqu'alors apportées à la Mecque; mais les hérétiques ayant reconnu qu'ils avaient mal calculé, la renvoyèrent de leur propre mouvement à la Mecque.

En l'an 413 de l'hégire, la pierre noire eut encore un autre outrage à soutenir de la part de Hakem-Biamr'illah, roi d'Égypte, fou, et qui dans sa folie prétendait aux honneurs divins. Il envoya donc avec la caravane des pèlerins un homme qui tenait cachée une masse de fer sous ses vêtemens, et en frappa trois fois la pierre sainte. Cet impie fut à l'heure même frappé au cœur par le poignard d'un habitant de l'Yémen. Ensuite les fragmens et même la poussière de cette relique furent recueillis, et il ne lui arriva plus de malheur avant l'année 1674. Un certain matin, à cette époque, on la trouva barbouillée de boue, ainsi que la porte de la kaaba, de sorte que tous ceux qui la couvraient de baisers s'en allaient avec le visage sali.

En l'année de l'hégire 802, le feu détruisit complétement les côtés nord et ouest de la mosquée. Deux ans après elle fut rebâtie avec du bois de l'arbre *arar*, qui donne d'excellentes charpentes.

En 1039, une violente inondation causée par un gros torrent qui descendait du Djebel-Nour, remplit si rapidement la mosquée, que toutes les

personnes qui s'y trouvaient furent noyées. Tous les manuscrits et les belles copies du Koran déposés dans les édifices qui entourent les murs de la mosquée furent perdus; une partie du mur qui entoure la kaaba et que l'on nomme *Hedgir,* et trois côtés du sanctuaire même furent emportés. Dans la ville, cinq cents personnes périrent. Tous les dommages furent réparés l'année suivante.

Dans l'automne de 1816, enfin, des artistes et des ouvriers venus de Constantinople travaillèrent dans tout le Hedjaz à réparer les désastres qui avaient marqué le passage des Wahabites dans tous les lieux saints, y compris les mosquées de la Mecque et de Médine, car on montre dans l'Hedjaz beaucoup de places consacrées. Dans la ville, par exemple, on voit le Mouled-el-Neby, lieu de naissance de Mahomet. C'est une rotonde dont le plancher est à vingt-cinq pieds environ au-dessous du niveau de la rue, et auquel on descend au moyen d'un escalier. On montre dans ce plancher un petit trou. C'est le point où se trouvait placée la mère de Mahomet quand elle le mit au monde. On dit que cette rotonde était la maison d'Abdallah père du prophète.

On montre dans la rue Zogag-el-Hadjir, le Mouled-Sitna-Fatméh, lieu de naissance de *notre-dame* Fatméh, fille de Mahomet, dans un bon bâtiment de pierre que l'on dit avoir été la maison de sa mère Khadidjéh. On descend également par un es-

calier dans cette maison, qui se trouve, comme la première, considérablement au-dessous du niveau de la rue. Ce petit édifice renferme deux lieux saints : dans l'un est un trou destiné, comme dans la maison de Mahomet, à marquer le point où naquit Fatméh, et tout auprès, une autre cavité de moins de profondeur, est l'endroit où elle tournait son moulin à main ou *rahha*. Dans un appartement voisin, on voit une étroite cellule où Mahomet avait l'habitude de se tenir et de recevoir de l'ange Gabriel les feuilles qu'il lui apportait du ciel. On nomme ce lieu *Kobbet-el-Wahi*[1].

Dans le quartier Chaab-Ali, on voit une petite chapelle qui marque le point de la ville où naquit l'iman Ali, cousin de Mahomet. C'est le Mouled-el-Iman-Ali; et à un autre endroit de la ville, vis-à-vis la pierre que saluait Mahomet, une petite chapelle également, dont le sol est couvert de beaux tapis de Perse, est le lieu où naquit *Sidna* Abou-Bekr (*notre seigneur* Aboubekr.) A chaque coin de ces mouleds sont tendus des mouchoirs blancs, ou petits tapis, sur lesquels on compte que les visiteurs jetteront quelque argent, et des rangées de femmes qui en occupent l'extérieur attendent aussi un tribut de la bourse des pèlerins.

Les hadjis visitent régulièrement, les vendredis au matin surtout, le tombeau de Khadidjéh, femme

[1] Don de la révélation.

de Mahomet. Il se trouve dans le grand cimetière de la Mala, sur la pente de la montagne de l'ouest. On n'y voit de curieux qu'une inscription en beau caractère cufique, qui renferme un extrait du chapitre du Koran intitulé *Souret-el-Korty;* cette inscription est sans date. A quelque distance, on voit le tombeau d'Émineh, la mère de Mahomet. Les Wahabites ont dévasté tous ces tombeaux, pour montrer combien ils ont en horreur ces pèlerinages et ces visites pour honorer les ossemens des mortels, ce qui leur semble une idolâtrie. Près de ces tombes, je trouvai des femmes qui ont la permission de tendre leurs mouchoirs et de demander l'aumône à chaque visiteur.

Dans les cimetières que je parcourus, je ne pus jamais découvrir de sepulcre dont la date remontât au VIe siècle de l'hégire (le XIIe de notre ère); mais la plupart des inscriptions qui les couvrent ne contiennent que des prières, sans mentionner le nom du mort et la date de son décès. Ces tombes se composent, en général, de quatre pierres disposées en un carré oblong, avec une pierre droite à un des bouts et qui porte l'épitaphe. Je vis des arbres autour de quelques-uns de ces tombeaux.

Dans presque chacun de ces monumens, vis-à-vis l'épitaphe, je trouvai le petit arbuste nommé *saber,* espèce d'aloès, qui est toujours vert et ne demande que très peu d'eau, d'où son nom arabe (patience);

on le choisit par allusion à la patience nécessaire au mort qui attend la résurrection. On visite hors de la ville Djebel-abou-Kobeïs, une des montagnes les plus élevées qui commandent la ville du côté de l'est. La tradition musulmane dit que c'est la première montagne créée sur la terre. On trouve son nom partout dans l'histoire et la poésie arabes. On y montre une cavité dans laquelle Dieu ordonna de placer en sûreté la pierre noire pendant le déluge; et après le déluge, Gabriel fendit le roc qui s'était rejoint par-dessus, et en retira la relique bénie. Un autre point où l'on se rend sur cette montagne, est tout-à-fait au sommet, le Mekam-Chek-el-Kamr, le lieu où la lune fut fendue, ce qui est un des plus grands miracles de Mahomet. On croit généralement à la Mecque que quiconque mange une tête de mouton rôtie sur Djebel-Kobeïs sera pour toujours guéri des maux de tête.

Djebel-Nour (la montagne de lumière) est au nord de la ville. C'est dans une fente de cette montagne que Mahomet, fatigué des persécutions qu'il éprouvait lors des premiers temps de sa mission, alla s'étendre implorant le secours d'en haut, et alors Gabriel lui apporta ce court chapitre du Koran, qui commence par ces mots : « N'avons-nous pas réjoui ton cœur ? » Dans une petite grotte au-dessus, Mahomet eut encore plusieurs autres révélations.

Djebel-Thor, à une heure et demie environ au sud de la Mecque, à gauche du chemin qui conduit au village de Hosseïnyeh, est une haute montagne qui porte ce nom, et est, dit-on, plus élevée que Djebel-Nour. C'est sur son sommet que Mahomet s'enfuit avec son ami Abou-Bekr, devant les Mekkawys, avant de se réfugier à Médine. Une araignée avait tendu sa toile devant l'entrée de la caverne où ils s'étaient retirés, de façon que ceux qui les poursuivaient, ne pouvant supposer qu'ils étaient là, passèrent outre.

Je terminerai la description de la Mecque par celle de l'ouverture de la kaaba, que j'ai remise jusqu'ici afin de ne pas interrompre la description de la mosquée.

On n'ouvre, comme je l'ai dit, la mosquée que trois fois dans l'année, le 20 du mois de ramadhan, le 15 de zoul-kadéh et le 10 moharrem ou aschour. L'ouverture a lieu une heure après le lever du soleil, heure à laquelle on roule le marchepied devant la porte de l'édifice. Dès que les marches touchent la muraille, des foules immenses s'y précipitent, et dans un moment remplissent tout l'intérieur de la kaaba. L'escalier est bordé de chaque côté des eunuques de la mosquée, qui font de vains efforts pour maintenir l'ordre, et dont les bâtons s'abattent de tout leur poids sur les pèlerins qui ne leur mettent pas dans la main quelque argent. Malgré cette po-

lice il y a toujours plusieurs personnes écrasées sans pitié. Dans l'intérieur, chaque visiteur doit prier huit rikats, c'est-à-dire faire seize prosternations; mais on peut aisément se figurer comment chacun s'acquitte de ces pratiques. Pendant que l'un est prosterné, l'autre lui marche sur le corps. Quand les prières sont finies, le visiteur doit s'appuyer, les bras étendus, à une partie quelconque de la muraille, en y appliquant le visage, et dans cette position, il doit réciter deux oraisons. Les soupirs et les gémissemens abondent, et il me sembla remarquer une émotion sentie et un repentir sincère dans la plupart des visiteurs; mais il me fut impossible d'y rester plus de cinq minutes. La chaleur était si forte que je fus sur le point de m'évanouir, et l'on emporta avec beaucoup de peine quelques personnes qui avaient totalement perdu connaissance.

A l'entrée est un schériff, ayant à la main la clef d'argent de la kaaba, qu'il offre à baiser aux pèlerins qui, en sortant, donnent de l'argent pour cette faveur. Tous les eunuques qui entourent le schériff doivent être également payés. Après la visite à la kaaba, il est nécessaire d'accomplir le towaf. Les femmes n'y entrent pas le même jour que les hommes; le sanctuaire est ouvert exclusivement pour elles le lendemain.

L'intérieur de la kaaba consiste en une seule

salle, dont le plafond est soutenu par deux colonnes et qui ne reçoit de jour que par la porte. Le plafond, la partie supérieure des colonnes et les murailles latérales, jusqu'à cinq pieds au-dessus des dalles sont tendus avec une épaisse étoffe de soie rouge richement brodée en fleurs et en grandes lettres d'argent qui forment des inscriptions. Le bas de chaque colonne est revêtu de bois d'aloès sculpté, et la partie du mur qui est au-dessous des tentures de soie est couverte d'un beau marbre blanc, avec des inscriptions en relief et d'élégans arabesques. Le tout est d'un travail exquis. Le sol, qui est de niveau avec la porte, et par conséquent à sept pieds environ au-dessus de la surface de la cour, est dallé en marbre de diverses couleurs; entre les colonnes, sont suspendues de nombreuses lampes, dons des fidèles, et que l'on dit être d'or pur. Dans l'angle nord-ouest de la salle est une petite porte qui conduit au toit plat de l'édifice. Azraky dit que le pavé de la kaaba est souvent lavé par de grands personnages.

La visite à l'intérieur de la kaaba ne fait point partie des devoirs religieux des pèlerins, et plusieurs quittent la Mecque sans l'avoir vue. J'y suis entré deux fois, et la dernière était le 10 de moharrem. A cette époque on venait de placer les tentures neuves apportées du Caire par Mohammed-Ali. Elles étaient d'une étoffe très riche, et beaucoup

plus fines et d'un tissu plus solide que la couverture noire du dehors. Alors les vieilles tentures qui avaient servi plus de vingt ans, furent vendues publiquement aux dévots sur le pied d'un dollar (environ six francs de notre monnaie) par morceaux de six pouces carrés. Devant la porte de Bab-Esselam est une boutique où l'on vend sans cesse des morceaux de la couverture extérieure ou intérieure de la kaaba; la dernière est habituellement la plus estimée. J'en ai vu faire des vestes qui sont réputées les plus sûres cottes de mailles que puisse porter un croyant. On vend aussi dans cette boutique des dessins de la Mecque et de Médine, faits très grossièrement, mais en couleurs très éclatantes, sur du papier ou du linge, ainsi que de petites prières imprimées au moyen de gravures sur bois.

Remarques sur les habitans de la Mecque et de Djidda.

Quoique la population de la Mecque soit un mélange de races diverses, comme je l'ai dit pour Djidda, cependant les habitans portent tous le même costume, et ont les mêmes usages; et bien que d'origine diverse, ils semblent dans cette ville beaucoup moins entichés de leurs coutumes nationales que tout autre part. En Syrie et en Égypte, les étrangers des autres parties de l'Asie conservent rigoureusement l'habillement et la manière de vivre du pays où ils sont nés, quoiqu'ils soient établis

pour le reste de leur vie dans leur nouvelle patrie. C'est cette circonstance qui rend la vue d'un bazar infiniment plus intéressante que quelque réunion que ce soit dans nos villes d'Europe. En Hedjaz, au contraire, tous les étrangers, hormis les Indiens, se conforment aux usages du pays, et les enfans qui y naissent sont élevés à la mode des Mekkawys.

Le teint des habitans de la Mecque et de Djidda est d'un brun jaunâtre, maladif, plus clair ou plus foncé, suivant l'origine de la mère, qui est souvent une esclave abyssinienne. Leurs traits se rapprochent beaucoup plus de ceux des Bédouins que dans aucune autre ville de l'Orient. Ce fait est surtout remarquable dans les schériffs, qui sont en général très beaux. Ils ont les yeux, les traits et le nez aquilin des Bédouins; mais ils sont plus charnus. Les gens de basse classe à la Mecque sont en général forts et musculeux, et les classes supérieures se distinguent par leurs formes minces et amaigries, comme tous les habitans qui tirent leur origine de l'Inde ou de l'Yémen. Les Bédouins qui entourent la Mecque, bien que pauvres, sont beaucoup plus robustes que les Bédouins plus riches de l'intérieur du désert, probablement parce qu'ils sont d'habitudes moins vagabondes, et moins exposés aux fatigues de longs voyages. On peut dire que le Mekkawy, est à tout prendre, moins fort et moins grand que le Syrien ou l'Égyptien; mais il l'emporte de

beaucoup sur lui par l'expression de la physionomie, et son œil surtout est plein d'éclat et de vivacité.

Tous les hommes de la Mecque et de Djidda portent un tatouage particulier que leurs parens leur appliquent quarante jours après leur naissance. Cette marque consiste en trois longues entailles le long des joues, et deux sur la tempe droite, entailles dont les cicatrices, qui sont quelquefois larges de trois ou de quatre lignes, subsistent pendant toute la vie. On les appelle *mechâléh*. Les Bédouins n'observent pas cette coutume, mais les Mekkawys se glorifient de cette distinction qui empêche les autres habitans du Hedjaz de réclamer dans les pays lointains l'honneur d'être nés dans les villes saintes. On applique ce tatouage, mais bien rarement, aux enfans de l'autre sexe. Les peuples de Bornou, dans l'intérieur de l'Afrique, ont une marque pareille, quoique beaucoup plus légère, sur les deux joues.

Le vêtement des gens distingués en hiver est le *benich* ou surtout, et le *djubbé* ou manteau de dessous, tel qu'on le porte dans toutes les parties de la Turquie. Une robe de soie riche, avec une légère ceinture de Cachemire, un turban de mousseline blanche et des pantoufles jaunes complètent l'habillement. En été, au lieu du *benich* de drap, ils en portent un d'une étoffe très légère, de fabrique indienne, nommé *mokhtar khaneh*.

Les élégans qui affectent la mode turque portent

le bonnet rouge de Barbarie sous le turban; autrement ces calottes sont de linge richement brodé en soie par les femmes de la Mecque, et c'est là le présent ordinaire que fait une femme à son amant. Quelquefois sur le haut sont brodées en gros caractères des sentences du Koran.

Les gens bien mis de la classe moyenne portent en général une robe de mousseline blanche de l'Inde, sans bordure. On nomme ce vêtement *beden*, et il diffère de *l'antery* ordinaire du Levant, en ce qu'il est plus court, sans manches, et par conséquent plus frais. On porte sur le beden un djubbé de couleur claire ou d'étoffe de soie, qu'aux momens de grande chaleur on rejette derrière ses épaules. Les chemises sont de soie de l'Inde ou de toile d'Égypte ou d'Anatolie, plus ou moins belle.

Les gens du peuple ne portent, en été du moins, qu'une chemise, et au lieu de culottes, ils ont autour des reins un morceau de nankin jaune des Indes ou de toile rayée d'Égypte. En hiver, ils mettent par-dessus un beden de calicot des Indes, à raies, mais sans ceinture qui l'assujettisse au milieu du corps.

Les moyennes et basses classes ont des sandales au lieu de souliers, chaussures très agréables dans les climats chauds, en ce qu'elles tiennent les pieds frais. Les meilleures sandales viennent de l'Yémen, où les manufactures de cuirs de toute espèce semblent prospérer.

En été, plusieurs Mekkawys, et tous les Indiens de la dernière classe portent la culotte seule sans le turban. Le turban ordinaire est de batiste ou de mousseline de l'Inde que l'on attache autour de la tête en plis qui sont particuliers à chaque ordre de la société. Ceux qui se qualifient oulémas ou savans en laissent tomber l'extrémité jusqu'au milieu du dos. Les Mekkawys sont plus propres dans leurs habits qu'aucun des peuples de l'Orient que j'aie vus. Comme la batiste ou la mousseline blanche compose la partie principale de leur costume, elle exige de fréquens blanchissages qui se font régulièrement, de façon que les plus pauvres même s'efforcent de changer de linge une fois la semaine au moins. Les hautes et moyennes classes en changent plus souvent, car les riches mettent chaque jour un nouveau costume, et il n'est pas rare de voir des gens en possession de trente ou quarante habillemens. Les gens du Hedjaz aiment beaucoup plus la parure que les mahométans du nord, et c'est à s'en procurer que les gens du peuple emploient la plupart de leurs gains. Quand un Mekkawy revient de sa boutique, ou même après avoir fait une courte promenade dans la ville, il se déshabille sur-le-champ, suspend ses vêtemens sur une corde passée en travers de sa chambre, ôte son turban, change de chemise et s'assied sur son tapis, avec un mince bonnet de dessous sur sa tête.

C'est dans ce déshabillé que les habitans reçoivent des visites, et l'on peut se figurer un Mekkawy assis dans son déshabillé près d'une fenêtre treillissée, et tenant d'une main une espèce d'éventail assez semblable à une girouette, fait avec des feuilles de dattiers, et au moyen duquel il chasse les mouches; de l'autre main, il tient le long serpent de la pipe persane.

Les Mekkawys étalent à un plus haut degré encore leur amour de la parure les jours de fête. Du plus riche au plus pauvre, chacun veut alors un costume neuf, et s'il ne peut l'acheter, il en loue un chez un fripier pour deux ou trois jours. On donne quelquefois en ces occasions cent piastres pour la location d'un habillement qui vaut quinze cents ou deux mille piastres. Nul homme n'est content de l'habit qui convient à sa position dans la société; mais il prend toujours celui de la classe supérieure. Le simple marchand qui va et vient toute l'année dans sa robe courte avec une serviette autour des reins, se montre, dans ces occasions, paré d'un benich de couleur violette, bordé de satin, d'un turban brodé en or, d'une riche ceinture de soie brochée en fil d'or, et qui contient un *djombyéh* ou couteau recourbé dont la gaîne est couverte de monnaies d'or et d'argent. Les enfans sont vêtus d'une manière tout aussi dispendieuse, et un homme aimerait mieux se soumettre à être

oivent
kawy
treil-
ventail
euilles
mou
ent de

ré en-
ete. Du
ors un
n loue
rs. On
piastres
quinze
st con-
dans la
classe
t vient
ne ser-
s occa-
bordé
e riche
ontient
aîne est
enfans
dieuse,
à être

Arabie

FEMME DE LA MECQUE

Voy. en Asie. *Burckhard, Pag. 187.*

[illegible] qu'à voir [illegible] le [illegible] élégance, [illegible] préfère en [illegible] les cou-[illegible] les plus éclatantes, et le vêtement de dessus [illegible] en contraste de couleur avec l'habillement [illegible]. Un portrait des chefs de la bonne [illegible] les fêtes, bien qu'on les voit rarement [illegible] époques, si ce n'est sur les femmes [illegible] ordinaires; [illegible] Mekkay [illegible] en [illegible] dans [illegible]. La [illegible] passe [illegible] de côté, [illegible] son rang ordinaire. Le Mekkay [illegible] dès [illegible] porte un bâton, [illegible] comme ceux des gens du peuple : [illegible] sans sa canne. Personne ne [illegible], si [illegible] les gens du peuple et les serviteurs qui [illegible] la ceinture des [illegible] couverte.

[illegible] le [illegible] et de [illegible] de soie des [illegible], et de [illegible] larges [illegible] bleus à raies [illegible] chevilles, et dont le bas [illegible] et les [illegible]. Elles mettent [illegible] dessus [illegible] *hebba*, de toute [illegible] noire [illegible] chaque [illegible] et [illegible] de soie [illegible] [illegible] [illegible]

appelé
passer
leurs le
doit êtr
de dess
pendan
d'autres
schériff
un asso
le bel
prend
est adu
massues
sort jan
ce n'est
à la cei

Les f
des rol
pantalo
qu'aux
d'argen
nommé
l'ont ad
une *me*
que in
blanc o
laye, e
homme

appelé voleur qu'à voir son égal en rang le surpasser en élégance. On préfère en général les couleurs les plus éclatantes, et le vêtement de dessus doit être en contraste de couleur avec le vêtement de dessous. On porte aussi des châles de Cachemire pendant les fêtes, bien qu'on les voie rarement à d'autres époques, si ce n'est sur les femmes et les schériffs militaires; mais tout Mekkawy aisé en a un assortiment dans sa garde-robe. La fête passée, le bel habillement est mis de côté, et chacun reprend son rang ordinaire. Le Mekkawy, dès qu'il est adulte, porte un bâton, et l'on peut appeler massues ceux des gens du peuple; un ouléma ne sort jamais sans sa canne. Personne ne va armé, si ce n'est les gens du peuple et les schériffs qui ont à la ceinture des couteaux recourbés.

Les femmes de la Mecque et de Djidda portent des robes de soie des Indes, et de très larges pantalons bleus à raies qui leur descendent jusqu'aux chevilles, et dont le bas est bordé en fils d'argent. Elles mettent par-dessus la large robe nommée *habra*, d'étoffe de soie noire, telle que l'ont adoptée les femmes d'Égypte et de Syrie, ou une *mellaye* de soie rayée bleu et blanc, de fabrique indienne. Le visage est caché par un *borko* blanc ou bleu clair. Sur la tête, que couvre la mellaye, elles portent un bonnet semblable à celui des hommes, autour duquel est une bande de mous-

seline de couleur, roulée à plis serrés. La coiffure doit, dit-on, être moins chargée de pièces d'or, de perles et de joyaux que celle des femmes d'Égypte et de Syrie; cependant les femmes de la Mecque l'ornent, pour le moins, d'un rang de sequins qui fait le tour de la tête. Beaucoup d'entre elles ont des colliers d'or, des bracelets et des anneaux d'argent au-dessus de la cheville. Les femmes pauvres portent la chemise bleue égyptienne, de grands pantalons comme ceux que j'ai décrits, et des bracelets de corne, de verre ou d'ambre.

Les enfans, à la Mecque, ne sont pas si gâtés par leurs parens que dans les autres pays de l'Orient; aussitôt qu'ils peuvent marcher seuls, on les laisse jouer dans la rue devant la maison, vêtus très légèrement, ou pour mieux dire à demi nus. Sous ce rapport, ils doivent être plus forts et plus sains que les enfans de Syrie et d'Égypte, entourés de bandes, et qui sont, à la lettre, souvent tués à force de soins.

Il y a peu de familles dans une situation moyenne à la Mecque qui n'ait des esclaves. Mahomet trouva le commerce des esclaves africains si profondément établi en Arabie, qu'il ne fit aucun effort pour l'abolir, et ainsi il a sanctionné et étendu dans toute l'Afrique septentrionale ce trafic avec toutes les cruautés qui l'accompagnent. Les esclaves mâles et femelles sont nègres ou *noubas*, venus du Souakin.

Les concubines viennent toujours de l'Abyssinie. Il n'est pas un riche Mekkawy qui ne sacrifie la paix domestique à ses passions. Ils entretiennent, tous sans exception, des maîtresses en commun avec leurs épouses légitimes; mais si une esclave donne le jour à un enfant, son maître l'épouse ordinairement, et s'il ne le fait pas, la communauté l'en blâme. Beaucoup de Mekkawys n'ont pas d'autres femmes que les Abyssiniennes, parce qu'ils trouvent que les femmes arabes sont plus dispendieuses et moins disposées à céder aux volontés du mari. Le mélange du sang abyssin a, sans le moindre doute, donné aux Mekkawys cette teinte jaune de la peau qui les distingue des Arabes nés dans le désert.

Chez les riches, on regarde comme honteuse l'action de vendre une concubine. Si elle est enceinte et que le maître n'ait pas encore les quatre épouses que la loi accorde, il la prend en mariage, sinon elle reste dans sa maison pour la vie. Les gens de la moyenne et de la basse classe sont moins scrupuleux; ils achètent par spéculation de jeunes Abyssiniennes, les élèvent dans leur famille, leur apprennent à faire la cuisine, à coudre, et ensuite les vendent à des étrangers, celles du moins qui ont été stériles. J'ai appris de beaucoup de médecins, barbiers ou droguistes, que l'on emploie la graine de l'arbre qui produit le baume de la Mecque pour amener l'avortement, expédient auquel on a fré-

quemment recours. Les Mekkawys ne font aucune distinction entre leurs enfans nés d'esclaves abyssiniennes ou de femmes libres arabes.

Les plus oisifs, les plus impudens et les plus grossiers des habitans de la Mecque, adoptent la profession de guides (*metowef* ou *delyl*), et comme ces qualités ne manquent point dans la ville, et que pendant le hadj les demandes de guides abondent, ils sont très nombreux; mais leur utilité est plus que compensée par leur importunité et leur fourberie. Ils assiégent la chambre du hadji du lever jusqu'au coucher du soleil, et ne lui permettent pas d'entreprendre la moindre chose sans le forcer à entendre leur avis. Ils prennent place avec lui à déjeuner, à dîner et à souper; ils lui font faire toute la dépense possible pour s'en approprier la moitié, lui demandent de l'argent à tout propos, et malheur au pauvre Turc ignorant qui les emploie comme interprètes dans quelque affaire de commerce. Mon premier delyl était un homme de Médine, dans la maison duquel je demeurai pendant les derniers jours du ramadhan. De retour à la Mecque, je le rencontrai dans la rue, et bien que je fusse loin de lui faire un accueil cordial, car j'avais des raisons suffisantes pour suspecter sa probité, il m'embrassa avec beaucoup d'empressement et prit ensuite mon logement pour sa demeure. Il m'accompagna d'abord chaque jour dans mes

dévotions autour de la kaaba, pour réciter les prières prescrites; toutefois je les sus bientôt par cœur, et je me dispensai alors de son service en ce point.

Il venait régulièrement dîner avec moi, et apportait souvent un petit panier qu'il se faisait remplir, par mon esclave, de biscuits, de viandes, de légumes ou de fruits, et qu'il emportait. Tous les trois ou quatre jours il me demandait de l'argent. « Ce n'est pas vous qui le donnez; c'est Dieu, disait-il, qui me l'envoie. » Trouvant qu'il n'y avait aucun moyen poli de me délivrer de lui, je lui dis clairement que je n'avais plus besoin de ses services: c'est un langage auquel un Mekkawy est peu accoutumé.

Après trois jours, néanmoins, il revint comme s'il ne se fût rien passé, et me demanda un dollar. « Il faut croire que Dieu ne veut pas que je vous donne rien, répliquai-je, autrement il m'attendrirait le cœur et je vous donnerais ma bourse tout entière. — Tirez-moi par la barbe, s'écria-t-il, si dans l'avenir, Dieu ne doit pas vous rendre dix fois plus que ce que je recevrai de vous aujourd'hui. — Tirez-moi chaque cheveu de la tête, repris-je, si je vous donne un seul para, tant que je ne serai pas convaincu que Dieu regardera un don de ma main comme un acte méritoire. » En entendant ces paroles, il sauta de colère et s'en alla en disant: « Nous

nous réfugions dans le sein de Dieu, loin des cœurs des orgueilleux et des mains des avares. »

Ces gens ne prononcent pas dix paroles sans y mêler le nom de Dieu ou de Mahomet : on leur voit constamment un rosaire dans les mains, et ils marmottent des prières, même pendant la conversation.

Le caractère des metowefs est si applicable au peuple de la Mecque, en général, qu'au Caire on emploie le proverbe suivant pour repousser les importunités d'un mendiant insolent : « Tu ressembles aux gens de la Mecque, tu dis : donnez-moi, et je suis votre maître. »

Comme j'étais obligé d'avoir un delyl, je fis un traité avec un vieillard d'origine tartare, dont j'eus lieu d'être assez content. Ce que je donnai à la Mecque aux delyls, et pendant la visite des lieux saints, s'élevait peut-être ensemble à 350 piastres, ou 30 dollars; mais je ne fis aucuns présens ni à la mosquée ni aux différens officiers, ce qui n'est d'usage que pour les pèlerins de haut rang, ou ceux qui désirent se faire remarquer. Quelques delyls se tiennent constamment près de la kaaba, attendant les pèlerins qui les louent pour leur faire faire le tour du temple; et s'ils en aperçoivent un qui soit seul encore, ils s'emparent de sa main sans être demandés, et commencent à réciter des prières. Le prix de ce service est d'environ une demi-piastre;

mais j'ai remarqué qu'ils marchandaient avec le hadji jusqu'à la porte même de la kaaba, sans en être empêchés par la présence de tous ceux qui les entendent : les delyls pauvres se contentent d'un quart de piastre. Plusieurs petits marchands du peuple de la troisième classe envoient ceux de leurs fils qui savent la prière par cœur, à cette station pour apprendre la profession de delyl.

Quelques-uns de ces delyls ont un singulier office. La loi mahométane porte qu'une femme non mariée ne pourra faire le pèlerinage, et que toutes celles qui le sont devront être accompagnées de leur mari ou d'un proche parent. Les hadjis femelles arrivent quelquefois de Turquie pour le pèlerinage; ce sont de vieilles et riches veuves qui désirent voir la Mecque avant leur mort, ou bien des femmes qui, parties avec leurs maris, les ont perdus en route par la maladie. Dans l'un ou l'autre de ces cas, la veuve trouve à Djidda des delyls prêts à accepter la qualité de son mari pour rendre possible son voyage à travers le territoire sacré. Le mariage contracté est enregistré par le khady, et la dame, accompagnée de son delyl, accomplit son pèlerinage à la Mecque, à Arafat et dans les lieux saints. Il est bien convenu toutefois que ce mariage n'est que pour la forme, et le delyl doit consentir au divorce à son retour à Djidda; si cependant il venait à le refuser, la loi ne pourrait le contraindre

à l'accepter, et le mariage serait valable. Mais il ne pourrait exercer plus long-temps la profession lucrative de delyl ; mes informations ne m'ont fourni que deux exemples d'un delyl qui soit resté le mari de sa femme. Je crois qu'il n'y a pas d'exagération à évaluer leur nombre à huit cents delyls, hommes faits, outre les enfans qui apprennent cette profession. Toutes les fois qu'un boutiquier perd ses pratiques, ou qu'un pauvre homme de lettres désire gagner assez d'argent pour acheter une esclave abyssinienne, il se fait delyl. Cette profession est peu estimée ; cependant plus d'un riche Mekkawy l'a exercée à une époque antérieure de sa vie.

Dans le mois de moharrem, dès que le hadj est terminé, et que la plupart des pèlerins sont partis, il est d'usage de célébrer les noces et les fêtes de circoncision, ce qui a lieu avec un grand luxe. Un homme qui n'a pas plus de 300 dollars de revenu annuel, dépensera souvent la moitié de cette somme pour le mariage ou la circoncision de son enfant. Les Mekkawys dépensent également beaucoup en ameublemens. Les chambres sont ornées de beaux tapis, et d'une grande quantité de coussins et de sophas couverts de brocard. On y voit de très belle porcelaine et des narghyles enrichis d'argent. Un petit marchand serait honteux de recevoir ses connaissances dans une maison moins richement meu-

blée que les leurs. La table y est aussi mieux fournie qu'en aucun autre lieu de l'Orient, même dans les familles distinguées qui vivent avec économie. Un Mekkawy du peuple veut avoir tous les jours sur sa table de la viande qui est très chère; sa cafetière ne quitte jamais le feu; et lui, sa femme et ses enfans font un usage presque constant du narghyle, au point que le tabac n'est point pour eux une dépense insignifiante.

Les femmes ont introduit la mode assez commune en Turquie de se visiter, accompagnées de tous leurs enfans, une fois par semaine au moins. La visite dure toute la journée, et l'on prépare à cette occasion un festin abondant. La vanité de chaque maîtresse de maison fait qu'elle cherche à surpasser ses connaissances en luxe et en somptuosité. Ainsi, une dépense invariable et continuelle pèse sur chaque famille. Parmi les sources de dépense, il faut compter l'achat et l'entretien des esclaves abyssiniennes, ou l'argent que les hommes prodiguent aux femmes publiques que beaucoup d'entre eux fréquentent. Des sommes considérables sont aussi employées à payer un plaisir sensuel plus pervers et plus dégradant, qui est du goût des habitans du Hedjaz, comme de beaucoup d'autres peuples d'Asie. J'ai déjà fait remarquer que le temple même, sanctuaire de la religion musulmane, est journellement et presque en public souillé par des

actes de la plus grossière dépravation qui n'entraînent aucun déshonneur. Les jeunes gens de toutes les classes y sont encouragés par les vieillards, et l'on voit des parens assez vils pour tirer, de connivence avec leurs enfans, un parti pécuniaire de ces abominations. Il faut reconnaître que les campemens bédouins sont purs de ce hideux vice, quoique leurs ancêtres, s'il en faut croire quelques récits scandaleux conservés par les historiens, n'en fussent pas aussi complétement innocens.

C'est ici le lieu de revenir aux détails que j'ai commencé à donner sur les femmes publiques. J'ai déjà dit que le quartier de Schaab-Amer est le quartier des courtisanes de la basse classe. Celles d'un rang plus élevé sont dispersées dans la ville. Leur conduite extérieure est plus décente que celle des femmes de cette profession dans les autres villes de l'Orient, et il faut avoir le coup d'œil exercé du Mekkawy pour découvrir dans un mouvement particulier de la taille, que la femme voilée qui passe devant lui fait partie de la tribu *vénile*. Je ne me hasarderai pas à parler des femmes mariées du Hedjaz. J'ai entendu raconter des anecdotes qui sont peu à leur honneur; mais dans l'Orient, comme dans les autres pays, les jeunes gens se vantent souvent de faveurs qu'ils n'ont pas obtenues. La conduite ostensible des femmes de Djidda et de la Mecque est très convenable. On en voit peu à pied

ou à cheval dans les rues, ce qui est extrêmement commun au Caire, malgré les idées de décence de l'Orient, et j'ai habité dans trois maisons différentes à la Mecque, sans avoir jamais vu les figures découvertes des femmes.

Les grands négocians de la Mecque vivent très splendidement, leurs tables servies avec le plus grand raffinement sont toujours entourées de vingt convives, car les esclaves abyssiniens qui servent souvent d'écrivains ou de caissiers dînent à la table de leurs maîtres; au lieu que les domestiques subalternes ne vivent que de farine et de beurre. La vaisselle de porcelaine et de cristal dans laquelle on sert les mets est de la plus belle qualité; on répand de l'eau de rose sur la barbe de chacun des convives après le dîner, et la chambre est remplie du parfum de l'aloès brûlé sur les narghyles. La politesse est grande, mais sans cérémonie; et rien n'est plus aimable qu'un haut personnage de la Mecque, dispensant l'hospitalité à ceux qu'il reçoit. Quiconque se trouve dans la salle extérieure quand on sert le dîner, est prié de se joindre aux convives, ce qu'il fait sans se regarder le moins du monde comme contraint par cette invitation; et si l'on accepte, l'hôte en paraît content comme d'une faveur qui lui serait accordée. Les Mekkawys riches font deux repas par jour, l'un avant midi, l'autre après le soleil couché. Le peuple déjeune au soleil levant.

et ne prend plus rien jusqu'à l'heure où le soleil se couche. Comme dans les pays noirs, il est très malséant à un homme de manger dans la rue. Les soldats turcs, qui conservent leurs coutumes, sont en ce point taxés de mauvaise éducation par les habitans de la Mecque.

Les habitans de cette ville, de Djidda et de Médine, quoiqu'à un degré moindre, sont généralement plus vifs et plus enjoués que les Syriens ou les Égyptiens. On ne voit point ici de ces silencieux et graves automates, si communs dans les autres contrées de l'Orient, et dont l'insensibilité ou la stupidité est ordinairement regardée entre eux comme une preuve de tact, de sagesse et de pénétration.

Le caractère des Mekkawys ressemble, en ce point, à celui des Bédouins, et si l'avidité du gain ne venait pas souvent torturer leurs traits, ils auraient toujours sur les lèvres le sourire de la gaîté : dans les rues et bazars, au logis et même à la mosquée, le Mekkawy aime à rire et à plaisanter; tout en traitant de commerce ou en débattant des sujets sérieux, ils laissent souvent échapper un proverbe, un jeu de mots ou quelque allusion spirituelle qui provoque le rire. Comme les Mekkawys possèdent, avec cette vivacité de caractère, beaucoup d'intelligence, de sagacité, et une grande douceur de manière qu'ils savent très bien concilier avec leur fierté innée, leur conversation est très agréable, et

quiconque se borne à cultiver superficiellement leur société est presque, à coup sûr, enchanté de leur caractère. Ils sont plus polis entre eux, et même envers les étrangers, que les habitans de la Syrie et de l'Égypte, et ils ont conservé quelque chose des bonnes dispositions naturelles des Bédouins, desquels ils tirent leur origine.

Lorsqu'ils se rencontrent dans la rue pour la première fois de la journée, le plus jeune baise la main du plus âgé, ou l'inférieur celle de son supérieur par le rang, et ce dernier rend le salut par un baiser sur le front. Deux individus égaux en rang et en âge se baisent mutuellement la main. Ils disent à un étranger : « O fidèle! ô frère, » et ces paroles du prophète, que *tous les fidèles sont frères,* sont constamment sur leurs lèvres. « Soyez le bienvenu ! soyez mille fois le bienvenu, » dit un marchand à l'étranger qui entre chez lui pour acheter quelque chose : « Vous êtes l'étranger de Dieu, l'hôte de la cité sainte. » Si dans la mosquée un étranger est au soleil, un Mekkawy le fera placer ailleurs; s'il passe devant un café, il entendra des voix l'appeler en lui offrant de prendre une tasse; si un Mekkawy achète de quelque marchand d'eau une jarre à boire, il en offrira aux passans avant de la porter à sa bouche. Sur la plus légère connaissance, il dira à son nouvel ami : « Faites-moi l'honneur de venir dans ma maison, et de prendre votre souper avec

moi. » Quand ils se querellent entre eux, jamais on n'entend ces expressions grossières si souvent employées en Égypte et en Syrie. Ils n'en viennent aux mains que dans des occasions très extraordinaires, et alors l'arrivée d'une personne respectable suffit pour arrêter aussitôt la dispute. « Dieu nous a tous faits pêcheurs, leur dit-il; mais il a mis dans nos cœurs la vertu du repentir. »

A ces aimables qualités les Mekkawys en ajoutent une autre qui mérite aussi d'être appréciée. Ils sont d'une race fière, et quoique leur orgueil ne soit pas fondé sur leur mérite inné, il est infiniment préférable à la rampante servilité des autres peuples de l'Orient, qui rachètent leur humble déférence envers leurs supérieurs par la morgue la plus hautaine à l'égard de ceux qui sont au-dessous d'eux. Les Mekkawys sont fiers d'être nés dans la cité sainte, d'être les compatriotes du prophète, d'avoir conservé, jusqu'à un certain point, ses coutumes; de parler purement sa langue, de jouir en espérance de tous les honneurs de l'autre monde; ce qui est promis à tous ceux qui habitent le voisinage de la kaaba; et d'être plus libres que beaucoup des étrangers qui accourent en foule dans leur cité. Ils montrent cette fierté à leurs propres supérieurs qui ont ainsi appris à les traiter avec beaucoup de patience et de circonspection. Ils regardent tous les autres musulmans comme des hommes d'un rang infé-

rieur, envers qui leur politesse et leur bienveillance sont l'effet de la condescendance seulement.

Les Mekkawys sont convaincus que leur ville avec les habitans qu'elle renferme est sous la garde spéciale de la Providence, et qu'ils sont favorisés par-dessus toutes les autres nations : « Ceci est la Mecque ! ceci est la ville de Dieu ! s'écrient-ils quand on leur témoigne quelque surprise de ce qu'ils y restent pendant la stagnation du commerce et l'absence des pèlerins : personne ne manque de son pain ici ; personne n'y craint l'invasion des ennemis. » Ils oublient en ce moment leur histoire, et les batailles sanglantes, ainsi que les famines effroyables qui ont dévasté l'Hedjaz, plus que toute autre contrée de l'Orient. Les historiens rapportent plusieurs exemples de ces disettes horribles, une entre autres pendant laquelle bien des habitans de la Mecque vendirent leurs enfans pour une seule mesure de blé, tandis qu'à Djidda le bas peuple se nourrissait ouvertement de chair humaine.

Sous la domination des schériffs, les chrétiens étaient souvent mal accueillis à Djidda. Il ne leur était plus permis d'y porter le costume européen, ou d'approcher du quartier de la ville qui avoisine la porte de la Mecque ; mais depuis l'arrivée de Mohammed-Ali, les chrétiens vont de côté et d'autre sans aucune gêne, et s'habillent comme il leur plaît. En décembre 1814, deux Anglais se promenant dans

la ville, franchirent la porte de la Mecque : c'était probablement la première fois que des hommes en costume européen passaient cette sainte limite, et l'on entendit alors une femme s'écrier : « En vérité, le monde doit être près de sa fin, si les infidèles (ou kafirs) osent marcher sur cette terre. » Lorsqu'en 1815 la Perse faisait rage dans l'Hedjaz, le kadhi de Djidda, secondé du corps entier des oulémas, alla trouver le gouverneur turc de la ville pour le prier de démolir un moulin à vent, que quelques chrétiens grecs venus du Caire avaient bâti à l'extérieur d'une des portes. Ils étaient certains, à les entendre, que la main de Dieu les avait frappés, à cause de cette violation du territoire sacré commis par les chrétiens. Il y a quelques années qu'un vaisseau anglais échoua près de Djidda, et parmi les débris du naufrage était un porc, animal que probablement on n'avait pas vu encore à Djidda. Ce porc, lâché dans la ville avec deux autruches, devint la terreur de deux marchands de pain et de légumes, car le contact d'un animal aussi immonde que le porc, ne le touchât-on qu'avec le bord de la robe, rend un musulman impur et hors d'état de faire sa prière sans des ablutions particulières : on garda l'animal pendant six mois, et enfin il mourut à la grande satisfaction des habitans.

Les Mekkawys, comme les Turcs, sont en général

exempts du vice de vol, et l'on entend rarement parler de crimes de ce genre, bien que pendant le hadj et dans les mois qui le précèdent et le suivent, la Mecque abonde en coquins qui sont tentés par la facilité d'ouvrir les serrures de ce pays.

Les rues sont pleines de mendians et de pauvres hadjis que soutient la charité des passans; car les Mekkawys se regardent comme dispensés de ce devoir. On dit généralement dans l'Orient que la Mecque est le paradis des mendians. Il se peut que quelques-uns d'entre eux mettent de côté un peu d'argent; mais le misérable aspect des autres montre combien leurs espérances ont dû être trompées. Le mendiant de l'Yémen ou de la Mecque est loin d'être humble. « Pensez à votre devoir comme pèlerin, s'écrie-t-il; Dieu n'aime pas ceux qui ont le cœur froid; donnez et l'on vous donnera ! » Telles sont les allocutions qu'ils adressent aux passans; et quand ils tiennent bien dans leurs mains l'aumône qu'on leur a faite, ils disent souvent, comme disait mon delyl : « C'est Dieu qui me donne cela, ce n'est pas vous. » Quelques-uns de ces mendians sont extrêmement importuns, et semblent demander la charité comme s'ils y avaient légalement droit. Pendant que j'étais à Djidda, un mendiant de l'Yémen montait chaque jour sur un minaret après la prière de midi, et s'écriait d'une voix assez élevée pour qu'on l'entende dans tout le bazar : « Je demande à Dieu

50 dollars, un habillement complet et une copie du Koran. O fidèles! entendez-moi! Je vous demande 50 dollars, etc., etc. » Il répéta cette prière pendant trois semaines, quand enfin un pèlerin turc, frappé de la singularité de cet appel du mendiant, lui demanda s'il voulait recevoir 30 dollars et cesser ces cris, qui réfléchissaient un blâme sur tous les hadjis présens. « Non, dit le mendiant, je ne les prendrai pas, parce que je suis convaincu que Dieu m'enverra tout ce que je lui demande si instamment. » Il répéta encore sa supplication durant quelques jours, et le même hadji finit par lui donner toute la somme qu'il demandait; mais il n'en fut pas remercié.

On peut bien croire que dans un pays où l'on ne pense qu'à se procurer de l'argent ou le paradis, la science est peu cultivée, et j'ai des raisons pour affirmer que les Mekkawys n'étudient guère que leur langue et la loi. Quelques enfans apprennent assez de turc pour être en état de tromper les pèlerins osmanlis auxquels les recommande pour guides la connaissance de cette langue. L'astronome de la mosquée enseigne à connaître le temps exact du passage du soleil sur le méridien, et s'occupe aussi dans l'occasion d'astrologie et d'horoscope.

Un docteur persan, le seul homme reconnu habile en médecine, que je vis à la Mecque, ne faisait autre chose que de vendre des baumes miraculeux

et des élixirs infaillibles; ses potions sont toutes douces et agréables au goût; et le musc et le bois d'aloès qu'il brûle dans sa boutique y répandent une odeur délicieuse qui a beaucoup contribué à établir sa réputation. La musique, si passionnément aimée des Arabes, est moins répandue à la Mecque que dans la Syrie et l'Égypte. Ils ne possèdent d'instrumens que la *kababa* (une sorte de guitare), le *nay* (espèce de clarinette), et le *tambour* ou *tambourine*. La chanson en chœur, appelée *djok*, est quelquefois chantée par les jeunes gens le soir dans les cafés, la mesure étant accompagnée par le battement des mains. En général, les voix des Hedjazys sont dures et voilées; je n'entendis aucune de ces voix sonores et harmonieuses si remarquables en Égypte et encore plus en Syrie; soit que le chanteur donne toute l'étendue de sa voix dans un chant d'amour, ou qu'il fasse entendre une prière de Mahomet du haut des minarets, ce qui, dans la profondeur de la nuit surtout, est d'un grand effet. Les imans même de la mosquée et ceux qui chantent les antiennes, en répétant les derniers mots de la première prière de l'iman, hommes qui dans d'autres lieux sont choisis pour la beauté de leur voix, ne peuvent être remarqués ici que par la dureté et la dissonance de la leur.

Le schériff a un corps de musique militaire semblable à celui qui est entretenu par les pachas,

composé de timbales, de trompettes, fifres, etc. Les musiciens jouent deux fois par jour devant sa porte, et pendant une heure chaque soir de la nouvelle lune.

On appelle aux noces des chanteuses et des danseuses de profession, qui ont, dit-on, de belles voix, et ne sont point de cette classe dissolue à laquelle les chanteuses et les danseuses appartiennent en Égypte et en Syrie. Les Mekkawys disent qu'avant l'invasion des Wahabites, on entendait tous les soirs des chanteuses dans les rues; mais que l'austérité de ces sectaires qui, bien que passionnés pour les chansons bédouines, désapprouvaient que les femmes chantassent en public, a causé le déclin de toutes les études musicales.

Les *sakas*, ou porteurs d'eau de la Mecque, dont la plupart sont étrangers, ont un chant qui est très touchant. Quand le soir ils répandent dans les tasses des mendians l'eau que les riches leur ont achetée au sortir de la prière pour être distribuée ainsi en charités, ils s'écrient : *Sebyl Allah yaat chân ! sebyl !* (Aux voies de Dieu! ô altéré! aux voies de Dieu!) Et alors ils se mettent à entonner une chanson dont l'air n'a que trois notes, aussi touchant qu'il est simple, et dont voici le sens : « Le paradis et le pardon feront le lot de celui qui vous donne cette eau. » (*El djenné* ou *el moy fezaa li saheb et sebyl.*)

Je ne saurais décrire les fêtes d'un mariage telles

qu'elles ont lieu à la Mecque, car je n'ai jamais assisté à aucune, mais j'ai vu porter la femme à la maison de son époux, accompagnée de toutes ses amies. On n'emploie point ici, comme en Égypte en pareille occasion, le dais et la musique, mais on déploie un grand luxe d'habillemens et de mobilier; la fête est somptueuse, et dure quelquefois trois ou quatre jours. L'argent que l'homme doit payer pour la femme est porté en cortége de la maison du futur chez le père de la fille. On porte cette dot par les rues sur deux tabourets, enveloppée d'un riche mouchoir, et couverte d'une étoffe de satin brodée. Devant les deux personnes qui portent ces tabourets, deux autres marchent tenant d'une main un flacon d'eau de rose, et de l'autre une cassolette sur laquelle on brûle toutes sortes de senteurs et de parfums. Derrière eux viennent en une longue file tous les parens et les amis du jeune homme, vêtus de leurs plus beaux atours. La somme que l'on paie en échange d'une jeune fille varie à la Mecque de 43 à 100,000 dollars parmi les gens distingués, et dans la basse classe il est toujours de 10 à 20 dollars. On ne compte ordinairement que la moitié de cette somme, l'autre moitié reste en la possession du mari qui la paie au cas où il répudierait sa femme.

Les réjouissances pour la circoncision sont les mêmes qu'au Caire. On revêt après l'opération l'en-

fant des plus riches étoffes ; on le place sur un cheval somptueusement harnaché, et on le promène ainsi dans toute la ville en procession, et précédé de tambours. Quant aux funérailles, elles ne diffèrent en rien de celles de l'Égypte et de la Syrie.

Gouvernement de la Mecque.

Les territoires de la Mecque, de Taïef, de Gonfadé qui se prolonge au sud jusqu'à Haly, sur la côte, et de Yembo, étaient, avant les conquêtes des Wahabites et des Égyptiens, sous les ordres du schériff de la Mecque, qui avait étendu son autorité sur Djidda, bien que cette ville fût nominalement séparée de ses domaines.

La succession au gouvernement de la Mecque n'était pas héréditaire comme chez tous les scheikhs bédouins, quoique le pouvoir demeurât dans la même tribu tant qu'elle conservait la prépondérance. Après la mort d'un schériff, son parent, fils, frère ou cousin, celui enfin qui avait le plus fort parti ou la voix publique en sa faveur devenait le successeur. Il n'y avait ni cérémonie d'installation, ni serment d'allégeance. Le nouveau schériff recevait les visites et les félicitations des habitans ; son corps de musique jouait devant la porte, ce qui paraît être ici le signe de la royauté comme dans les pays noirs, et dès lors on prononçait son nom dans les prières publiques. Quoique une succession

eût rarement lieu sans quelques contestations, il y avait en général rarement effusion de sang, et, bien que l'on cite quelques exemples de cruautés commises, les principes d'honneur et de bonne foi qui caractérisent les guerres des tribus du désert étaient en général respectés. Les rivaux faisaient leur soumission et restaient ordinairement dans la ville, n'en présentant point aux levers des parens victorieux, mais ne craignant pas son ressentiment une fois la paix faite. Pendant la guerre, les droits de l'hospitalité étaient tenus pour aussi sacrés que dans le désert. Le *dakhil* ou réfugié était toujours respecté. En expiation du sang répandu de part et d'autre, on payait des amendes aux parens des morts, et on observait ces mêmes lois de représailles et de talion qui existent chez les Bédouins.

Le dernier schériff indépendant fut Ghaleb, que les guerres des Wahabites et la p[illegible]ndie de Mohammed-Ali-Pacha renversèrent. Le gouvernement de Ghaleb était plus doux que celui de Serour, son père. Peu de personnes souffrirent la mort par ses ordres, et les coupables eurent souvent la faculté de racheter leur vie par de fortes amendes. Pour accomplir ces extorsions dont son avarice le rendait avide, il remplissait ses prisons de ceux qui refusaient cette transaction; mais le sang ne coula que dans ses démêlés avec les Wahabites. En 1813, Mohammed-Ali le remplaça par Yahia; mais comme il s'est em-

paré des revenus de la Mecque, le schériff ne jouit que d'une pension annuelle de cinquante bourses, environ 800 livres sterling, pour entretenir ses troupes et sa maison qui est formée de quelques schériffs, de quelques Mekkawys et d'esclaves blancs ou abyssiniens. Tout l'établissement de Ghaleb se composait de cinquante ou soixante domestiques et officiers, et d'autant d'esclaves et d'eunuques. Ses écuries contenaient de trente à quarante chevaux de la plus pure race arabe, une demi-douzaine de mulets qu'il montait quelquefois, et d'un nombre égal de dromadaires.

Le costume du schériff est le même que celui de tous les chefs de famille des schériffs qui habitent la Mecque. C'est ordinairement une robe de soie indienne, par-dessus laquelle est jeté un *abba* blanc de la plus belle qualité qui se fabrique à d'El-Ahsa, dans le golfe Persique; un châle de Cachemire pour la tête, et pour les pieds des pantoufles jaunes ou des sandales. Je n'ai pas vu de schériff à la Mecque avec le turban vert. Ceux qui entrent au service du gouvernement ou sont élevés pour la guerre, portent en général des châles de couleur, et ceux qui sont dans la vie privée, ou occupés au service de la mosquée, ou qui s'appliquent à la loi, roulent autour de leur bonnet une bande de mousseline blanche. Les schériffs ont toutefois dans leur habillement un signe distinctif : c'est un haut bonnet

de laine de couleur verte qu'ils entourent de mousseline ou de Cachemire, et au-dessous le bonnet est en saillie de manière à garantir la figure des rayons du soleil. Comme cette coiffure est commode, les personnes âgées en font quelquefois usage; mais elle est loin d'être de mode générale.

Quand le schériff sort à cheval, il porte à la main un bâton court et mince nommé *metrek*, pareil à celui qu'emploient les Bédouins pour pousser devant eux leurs chameaux. Un cavalier qui se tient tout près de lui porte au-dessus de la tête du schériff un parasol dans le goût chinois avec des franges de soie à l'entour. C'est là la seule marque de royauté qui distingue le schériff quand il se montre en public, et même il n'en fait pas usage quand il va à pied.

Le schériff est supposé avoir sous sa juridiction toutes les tribus bédouines de la Mecque. Il est vrai que Ghaleb, dans la plénitude de son pouvoir, possédait une influence considérable sur ces tribus, sans cependant avoir une autorité directe. Ils regardaient le schériff avec ses soldats et ses favoris, comme un de leurs scheikhs entouré de ses adhérens. Dans ses dernières expéditions contre les Wahabites, il était accompagné de six ou huit mille Bédouins, qui se joignaient à lui comme ils seraient venus trouver un autre schériff, sans recevoir pour leurs services aucune paie régulière; mais suivant

leurs chefs respectifs, dont Ghaleb s'assurait l'amitié par des présens.

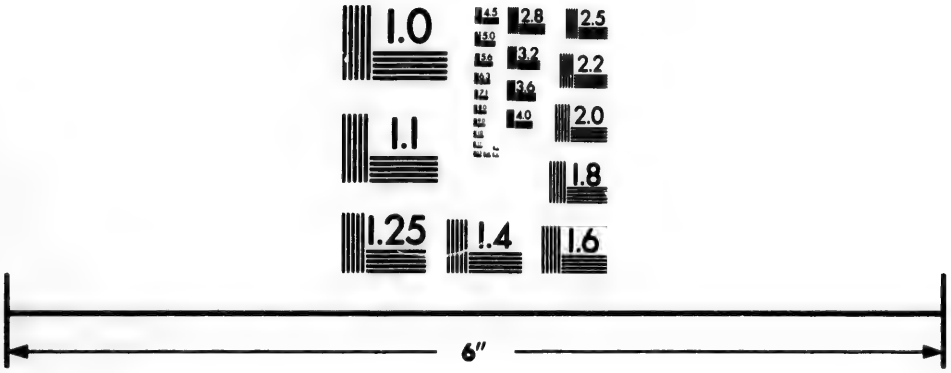
Aux yeux de ceux qui ignorent la politique du désert, le gouvernement de la Mecque pourra sembler un peu singulier mais tout s'expliquera aisément quand on admettra que le schériff est un scheikh bédouin que sa richesse et sa puissance ont conduit à s'arroger une domination arbitraire. Il a adopté les formes extérieures d'un gouverneur osmanli; mais il est strictement attaché aux anciens usages de sa nation. Autrefois, les chefs de famille de schériffs à la Mecque exerçaient la même influence que les pères de famille dans les campemens bédouins. L'autorité du grand chef l'emporta par la suite, et les autres furent contraints de se soumettre; mais ils conservèrent à beaucoup d'égards les droits de leurs ancêtres. Le reste des Mekkawys fut alors considéré par ces grands en rivalité, non comme des égaux, mais comme des colons placés sous leur domination. C'est ainsi que les tribus des Bédouins combattent pour des villages qui leur paient certaines redevances, et dont les habitans sont regardés comme de beaucoup inférieurs à eux. Sous le gouvernement de Ghaleb, on vit souvent des luttes sanglantes s'engager dans la ville entre les habitans de divers quartiers, jaloux les uns des autres, ou ayant du sang à venger. Ils combattaient ainsi quelquefois pendant des se-

maines entières, avec des bâtons, des lances ou des poignards; mais jamais avec des armes à feu.

Les schériffs ou descendans de Mahomet, qui habitent la Mecque ou les environs, étant si souvent engagés dans les troubles civils, ont la coutume d'envoyer chaque enfant mâle, huit jours après sa naissance, dans la tente de quelque Bédouin du voisinage, où il est élevé avec les enf du désert, et où il vit en vrai Bédouin jusqu'à l de huit ou dix ans, ou quand il sait monter cheval; c'est à cette époque que son père le reprend. Pendant toute cette période, l'enfant ne va pas voir ses parens et n'entre jamais en ville, si ce n'est dans son sixième mois, où sa nourrice le porte pour faire une courte visite à sa famille, et le ramène immédiatement à la tribu.

L'enfant ne reste jamais plus de trente jours après sa naissance entre les mains de sa mère, et son séjour parmi les Bédouins se prolonge quelquefois jusqu'à sa treizième ou quinzième année. Il devient par ce moyen familier avec tous les périls et toutes les vicissitudes d'une vie de Bédouin; son corps s'endurcit à la fatigue et aux privations, il acquiert là une parfaite connaissance de la langue bédouine, et une influence sur eux qui devient par la suite de beaucoup d'importance pour lui. Il n'y a pas de schériff, du plus haut au plus humble, qui n'ait été élevé parmi les Bédouins, et plusieurs

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

d'entre eux sont même mariés à des filles du désert.

Les Bédouins dans la tente desquels un schériff a grandi, ont de tout temps été traités par lui avec le même respect que son père, sa mère ou son frère; il leur donnait également ces titres et recevait d'eux les noms qui y correspondent. Toutes les fois qu'ils venaient à la Mecque, ils logeaient à la maison de leur nourrisson, de leur élève, et ne le quittaient jamais sans être comblés de ses présens. Il se considérait toute sa vie comme appartenant au campement où il avait passé ses jeunes années; il qualifiait ses habitans de *notre peuple* ou *notre famille*, prenait le plus vif intérêt à leurs diverses fortunes, et quand il en avait le loisir, il leur faisait souvent une visite pendant les mois du printemps, et les accompagnait quelquefois dans leurs courses et leurs guerres.

Le schériff Ghaleb montra toujours une attention extrême à ses Bédouins nourriciers toutes les fois qu'ils venaient le voir, et avait coutume de se lever et de les embrasser, bien que rien ne les distinguât du plus humble habitant du désert. Il arrivait souvent que les enfans des schériffs, ne pouvant être amenés à reconnaître dans la ville leurs véritables parens, s'échappaient quelquefois et allaient dans le désert retrouver les amis de leur enfance, les Bédouins.

La coutume dont je parle est très ancienne en

Arabie, Mahomet fut élevé parmi des étrangers dans la tribu du Benisaad, et quand on parle à la Mecque de cet usage encore suivi par les schériffs, on cite continuellement l'exemple du prophète; mais ils sont maintenant les seuls qui l'observent dans toute l'Arabie.

Les Bédouins nommés *Moualis,* originaires de l'Hedjaz, autrefois tribu puissante, mais dont le nombre est très faible aujourd'hui, et qui paissent leurs troupeaux dans le voisinage d'Alep, sont les seuls Arabes chez qui j'aie vu une pareille coutume. Il est passé en usage chez eux, que le fils d'un chef doit être élevé dans la famille d'un autre individu de la même tribu, mais en général dans un campement différent, jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour se tirer d'affaire. L'élève appelle cette espèce de tuteur *morabby,* et lui montre le plus grand respect pendant toute sa vie.

Le peu de schériffs que j'aie vus avaient tous une figure mâle, et d'une expression distinguée. Ce sont des amis francs, dévoués, et des ennemis implacables : courtisans de la popularité, ils sont pénétrés d'un orgueil né avec eux, qui, à leurs yeux, les place de beaucoup au-dessus du sultan de Constantinople.

Il est de règle parmi les schériffs que les filles du chef régnant ne doivent jamais se marier, et tandis que leurs frères prient souvent dans les rues

avec leurs camarades, dont ils ne se distinguent en rien, les malheureuses filles restent cloîtrées dans la maison de leur père. J'ai vu un fils du schériff Ghaleb, dont le père était alors en exil à Salonique, jouer devant la porte de sa maison; mais j'ai ouï dire que lorsque les fils du schériff règnent, reviennent du désert à la Mecque, et ne sont pas assez grands encore pour paraître en public avec un air mâle, on les retient dans la maison ou dans la cour de leur père. Là, ils ne sont vus que par les gens de l'intérieur, car ils ne doivent se montrer au peuple pour la première fois qu'à cheval et à côté de leur père. A partir de ce jour, ils sont considérés comme des hommes, ils se marient bientôt, et prennent part aux affaires publiques.

La plupart des schériffs de la Mecque sont soupçonnés d'être de la secte des Zyouds ou disciples de Zeyd, secte qui a de nombreux prosélytes en Yémen, et surtout dans les montagnes qui entourent Sada. Ces Zeydites ont en général une grande vénération pour Ali; mais ils ne maudissent pas en même temps, comme les Persans le font, Aboubeckr et Omar. Un de leurs principaux préceptes, m'a-t-on dit, est que la prière, soit qu'elle se fasse au logis, soit à la mosquée, ne doit contenir d'autres expressions que celles que l'on tire du Koran.

J'ai dit plus haut que le kadhy de la Mecque vient tous les ans de Constantinople, conformément à

l'usage que suit le gouvernement turc avec toutes les villes importantes de l'Empire. Ce système commença avec les premiers empereurs, qui crurent qu'en enlevant aux gouverneurs de province l'administration de la justice, et en la plaçant entre les mains d'un savant périodiquement envoyé de Constantinople, tout-à-fait indépendant, en conséquence, des gouverneurs, ils pourraient empêcher ces derniers d'exercer aucune influence sur les cours de justice, en même temps qu'ils évitaient les inconvéniens de laisser trop long-temps le même office au même magistrat; mais dans l'Empire les mœurs sont bien différentes de ce qu'elles étaient il y a trois siècles. Dans chaque ville, le kadhy est maintenant sous l'influence immédiate du gouverneur, qui est tout-à-fait libre de tyranniser à son gré; pourvu qu'il ne manque pas d'envoyer régulièrement ses subsides à la Porte. Nul homme ne peut gagner un procès s'il n'est en crédit auprès du gouvernement, ou s'il ne fait pas au juge un cadeau que le gouverneur partage, afin de reconnaître les complaisances que le kadhy a pour lui dans d'autres cas. Les frais de justice sont énormes et absorbent ordinairement le quart de la somme en litige, et néanmoins la cour est insensible au droit le plus évident, s'il n'est pas soutenu par des largesses au kadhy, ainsi qu'aux officiers et domestiques qui se pressent autour de son siége.

Ces désordres sont entretenus par la Porte : on y vend publiquement l'office de kadhy au plus offrant, avec la condition tacite qu'il saura se récupérer sur les profits de son administration.

Dans les pays où les Arabes recourent au jugement du kadhy turc, qui sait ordinairement très peu leur langue, il est livré à son interprète dont la charge est permanente, et qui instruit chaque nouveau kadhy des moyens de corruption qui ont cours sur la place, et prend sa bonne part de la moisson. Les actes d'injustice et de vénalité déhontées qui se passent journellement dans les Mekkaméhs ou tribunaux, sembleraient presque incroyables à un européen.

Le kadhy de la Mecque a partagé le sort de ses confrères des autres parties de l'Empire, et a été pendant beaucoup d'années tellement sous l'influence du schériff, que toutes les causes étaient portées directement devant son tribunal, et que le kadhy était réduit à passer son temps dans un inutile loisir; mais Mohammed-Ali interpose actuellement bien rarement son autorité, et le kadhy a reçu l'ordre très précis d'agir avec circonspection. La justice était en effet à cette époque passablement administrée, comparativement, du moins, aux autres tribunaux. Le kadhy de la Mecque nomme aux offices de magistrature de Djidda et de Taïef, choisit des Arabes pour remplir ces places.

Le revenu du schériff provenait en grande partie des droits de douanes payés à Djidda, et une bonne partie servait à solder les Bédouins de diverses parties de l'Arabie qui composaient l'armée; ils venaient généralement de l'Yémen et des montagnes d'Asyr et de Nedjd. Leur paie était de 8 à 12 dollars par mois, et ils étaient commandés par des schériffs auxquels ils obéissaient comme les Bédouins obéissent à leurs chefs, pendant la guerre, c'est-à-dire que n'étant habitués à aucun exercice régulier, ils accompagnaient le schériff de quelque côté de la ville qu'il fît une excursion, et au retour déchargeaient leurs fusils à la manière des Arabes, en faisant des bonds étranges. Les armes de l'infanterie étaient un fusil à mèche : les cavaliers portaient une lance.

Quand Ghaleb entrait en guerre, plusieurs schériffs, avec leur suite, venaient se joindre à lui; ils ne réclamaient ordinairement point de paie; mais des présens d'une part dans le butin, car les guerres étant pour l'ordinaire dirigées contre des tribus de Bédouins, le bétail était le seul objet de ces attaques : quand la guerre heureuse des Wahabites le força à augmenter son pied de guerre, il le porta à trois mille en hommes en enrôlant d'autres Bédouins, et faisant un certain nombre d'esclaves noirs

Le schériff Ghaleb, pendant son règne, fut bien loin de dépenser tout son revenu, aussi dans l'Hedjaz

croit-on qu'à la nouvelle de l'approche de Mohammed-Ali, il a caché de grands trésors dans le château de la Mecque. C'est, on le sait, l'usage en Turquie. J'en vis un exemple remarquable au Caire en 1813. Mohammed-Ali ayant demandé 15,000 bourses aux copthes employés dans les finances d'Égypte, ils furent tenus de fournir chacun leur cote-part de cette somme. Moallem-Felteos, qui avait autrefois été un des principaux de cette finance, fut taxé à 12,000 bourses ou 18,000 livres sterling environ. Il refusa de les payer, alléguant qu'il était pauvre; mais enfin, après avoir beaucoup parlementé, il offrit 200 bourses. Le pacha l'envoya chercher, le menaça, et le voyant obstiné, le fit battre. Quand il eut reçu cinq cents coups de bâton qui le laissèrent à moitié mort, il jura qu'il ne pouvait pas payer plus de 200 bourses. Mohammed-Ali croyait bien qu'il disait cette fois la vérité; mais son fils, Ibrahim-Pacha, qui se trouvait présent, lui fit donner trois cents coups de bâton de plus, et Felteos se décida enfin à dire qu'il avait la somme demandée et la paierait. On lui permit alors de retourner chez lui, et au bout d'une quinzaine, quand il fut assez remis de sa bastonnade pour aller et venir, des commissaires du pacha se présentèrent à sa maison, des ouvriers furent appelés, et Felteos descendit avec eux dans les lieux d'aisance, au fond desquels ils écartèrent une grande pierre;

derrière cette pierre, ils virent un passage où était une niche voûtée; l'on y trouva deux coffres de fer que l'on ouvrit, et qui contenaient en sequins, 2,000 bourses : le pacha en prit 1,200, et laissa le reste au propriétaire qui mourut trois mois après, non des coups qu'il avait reçus, mais de regret de son argent.

Climat et maladies de la Mecque et Djidda.

Le climat de la Mecque est brûlant et malsain : les rochers qui entourent cette étroite vallée interceptent le vent, particulièrement celui du nord, et reflètent les rayons du soleil de manière à en redoubler l'ardeur. Dans les mois d'août, de septembre et d'octobre, la chaleur est excessive. Pendant mon séjour à la Mecque, un vent étouffant envahit l'atmosphère durant cinq jours de septembre. La saison pluvieuse commence ordinairement en décembre; les pluies ne sont pas continuelles comme il arrive dans d'autres pays des tropiques, elles tombent seulement à des intervalles de cinq à six jours, mais alors avec une grande violence. Les pluies d'orage ne sont pas rares, même en été, les Mekkawys disent que les nuages qui viennent du côté de la mer sont ceux qui arrosent la terre le plus abondamment, tandis que ceux qui viennent de l'est, ou des hautes montagnes produisent seulement quelques averses. Le besoin d'eau se

fait très souvent sentir ici. J'ai entendu dire que pendant cinq années consécutives, les grandes pluies furent très rares. Telle est, probablement, la principale raison de la pauvreté des Bédouins qui sont dans le voisinage, la plus grande partie de leur bétail mourant dans les années de sécheresse, faute de pâturage.

L'air de la Mecque est généralement très sec. Les rosées commencent à tomber dans le mois de janvier après quelques ondées; le contraire arrive à Djidda, où l'atmosphère, même pendant les plus grandes chaleurs, est humide; ce qui provient des vapeurs de la mer et des nombreux marais de cette côte basse. Cette humidité est telle que dans le mois de septembre, par un jour parfaitement chaud et serein, je trouvai mon vêtement de dessus entièrement mouillé pour avoir été exposé deux heures au grand air. Il y a d'abondantes rosées dans la nuit, pendant ce mois et celui d'octobre; d'épais brouillards paraissent sur la côte le soir et le matin. Pendant les mois d'été, le vent souffle généralement entre l'est et le sud, et tourne rarement à l'ouest et au nord. En septembre, le vent passe au nord, et y reste pendant tout l'hiver. Dans le Hedjaz comme sur la côte d'Égypte, le vent de nord-est est plus humide que tout autre, et tant qu'il domine, les dalles qui sont dans l'intérieur des maisons sont toujours couvertes d'humidité.

Les maladies les plus communes dans l'une et l'autre ville sont généralement les mêmes, et la côte du Hedjaz, parmi les pays de l'Orient, est peut-être le plus insalubre. Les fièvres intermittentes sont très communes, comme aussi les dyssenteries qui sont ordinairement terminées par un gonflement de l'abdomen, et souvent ont une issue fatale. Peu de personnes passent une année entière sans avoir une légère atteinte de ces maladies, et tout étranger paie son tribut à l'une d'elles, dans les premiers mois de sa résidence en ce pays. Les fièvres inflammatoires sont moins fréquentes à Djidda qu'à la Mecque, mais la première de ces villes est souvent visitée par une fièvre putride qui prend quelquefois le caractère de contagion; cinquante personnes en périrent dans un seul jour. Asamy et Fasy citent de fréquentes maladies épidémiques à la Mecque; dans l'année de l'hégire 671, il en éclata une qui emporta cinquante personnes par jour; et en 749, 793 et 829, d'autres épidémies encore infectèrent la ville; dans la dernière de ces années, deux mille personnes périrent. Ces auteurs, toutefois, ne parlent jamais de la peste, et de mémoire d'homme cette maladie n'avait pas paru dans le Hedjaz, ce qui a donné lieu à cette croyance que le Tout-Puissant protége cette sainte province de ces ravages. Cependant lors du printemps de 1815, elle éclata à la Mecque et à Djidda

avec une si grande violence, qu'environ un sixième de la population succomba. L'ophtalmie est très peu connue dans le Hedjaz. J'ai vu un seul exemple de lèpre sur un Bédouin de Taïef. L'éléphantiasis et le ver solitaire ne sont pas rares, particulièrement la première de ces affections, dont j'ai vu des exemples effrayans. On dit que la pierre est commune à la Mecque, ce qui provient peut-être de la mauvaise qualité de l'eau, à laquelle on peut attribuer encore beaucoup d'autres maladies; car dans ces pays chauds, l'on en boit chaque jour une grande quantité. J'ai entendu dire que les chirurgiens qui font l'opération de la pierre sont des Bédouins de la tribu de Bein-Sad, qui vivent dans les montagnes, à environ trente milles au sud de Taïef. En temps de paix, quelques-uns d'eux descendent annuellement à la Mecque pour faire cette opération. Ils regardent leur science en ce point, comme un secret héréditaire dans quelques familles de leur tribu; l'instrument dont ils se servent en général, avec succès, est un rasoir ordinaire.

Les plaies aux jambes, et particulièrement sur le tibia, sont très communes à la Mecque et à Djidda; mais plus encore à la dernière de ces deux villes, où l'humidité de l'atmosphère rend les guérisons plus difficiles. En effet, dans ce climat humide, la plus petite égratignure ou la morsure du moindre insecte, si elle est négligée, devient une plaie et

bientôt une blessure. Rien n'est plus ordinaire que de voir des hommes, allant et venant dans les rues, et dont les jambes portent des ulcères de cette espèce qui finissent, si on ne les soigne pas, par corroder l'os. Comme le traitement demande de la patience et du repos surtout, le peuple peut rarement y apporter à temps le remède; quand le mal s'est empiré cependant au point de rendre l'application des remèdes indispensables, on trouve peu de bons chirurgiens, la fièvre se déclare, et souvent les malades périssent.

J'ai rarement été bien portant pendant mon séjour à la Mecque. La fièvre m'y attaqua deux fois; j'attribuai ces effets à la mauvaise eau que je buvais dans la ville. Quand on est en voyage dans le désert, il se peut que l'eau saumâtre soit salutaire. Échauffé comme le voyageur l'est par les fatigues de la route, et souvent tourmenté par des obstructions qui résultent de la qualité des alimens qu'il consomme, il trouve peut-être dans cette eau un doux apéritif; mais c'est tout le contraire lorsque l'on est sédentaire, car il faut alors que l'estomac ait été habitué à cette boisson par un long usage.

Le hadj ou pèlerinage.

Le temps est passé, et c'est probablement pour toujours, où les hadjis venaient en foule de toutes les parties du monde musulman pour visiter les lieux

saints du Hedjaz. Une indifférence toujours croissante en fait de religion, et l'accroissement des dépenses qu'entraîne le voyage, détournent la plupart des mahométans de l'accomplissement de ce précepte de la loi qui enjoint à chaque musulman en état de le faire, un pèlerinage à la Mecque, une fois au moins dans sa vie. Quant à ceux que des occupations indispensables retiennent chez eux, la loi autorise pour eux une substitution de prières; mais il est peu de fidèles qui se conforment même à cette injonction, ou bien on l'élude en donnant quelques dollars à un hadji qui, recevant de plusieurs personnes des commissions de cette espèce, renferme tous les noms de ses mandataires dans les prières qu'il ajoute aux siennes lorsqu'il est aux lieux saints. Quand la ferveur musulmane était plus ardente, les difficultés du voyage paraissant devoir ajouter au mérite de l'œuvre, on voyait beaucoup de pèlerins se réunir aux caravanes pour faire la route à pied; mais à présent, la plupart des hadjis se dispensent de se joindre à une caravane, et ils arrivent par mer de l'Égypte ou du golfe Persique à Djidda, car les spéculations commerciales et lucratives sont le principal but du pèlerinage.

En 1814, beaucoup de hadjis étaient arrivés à la Mecque trois ou quatre mois avant l'époque prescrite pour le hadj, afin de passer le ramadhan entier dans cette ville; on engage toujours ceux qui peuvent

en faire la dépense à hâter leur arrivée dans la cité sainte. Vers le temps où l'on attendait les caravanes régulières, quatre mille pèlerins au moins, venus par mer de Turquie, étaient déjà assemblés à la Mecque, et l'on en comptait deux mille des autres contrées mahométanes. Des cinq ou six caravanes régulières qui arrivaient toujours à la Mecque quelques jours avant le hadj, deux seulement arrivèrent cette année, celles de Syrie et d'Égypte, la dernière entièrement composée de gens appartenant à la suite du commandant du hadj et de ses troupes, car aucun pèlerin n'était venu par la voie de terre, quoique la route fût sûre.

La caravane syrienne a toujours été la plus considérable depuis le temps où les califes en personne accompagnaient de Bagdad les pèlerins. Elle part de Constantinople, et recueille les pèlerins du nord de l'Asie, en traversant l'Anatolie et la Syrie, jusqu'à ce qu'elle arrive à Damas, où elle séjourne pendant plusieurs semaines. Dans tout le cours de la route, de Constantinople à Damas, on prend tous les soins possibles pour la sûreté et la commodité de la caravane. Elle est accompagnée de ville en ville par les forces armées des gouverneurs. A chaque station, des caravansérails et des fontaines publiques ont été construits par les premiers sultans, pour lui rendre plus facile la route qui se fait au milieu de continuelles réjouissances. A Damas, il

est nécessaire de se préparer pour un voyage de trente jours, par le désert jusqu'à Médine, et les chameaux qui l'ont transportée jusqu'alors doivent être changés; car le chameau d'Anatolie n'est pas capable de supporter la fatigue d'un tel voyage. Presque chaque ville de la partie orientale de la Syrie fournit ses bêtes à cet effet, et les principaux scheikhs bédouins des frontières de ce pays font de grands marchés de chameaux avec le gouvernement de Damas. On doit supposer que le nombre en est très grand, même quand la caravane est faible, si on considère qu'outre ceux qui portent les provisions pour les hadjis, les soldats et leurs chevaux, il y a des chameaux pour remplacer ceux qui pourraient manquer en route, et d'autres pour transporter la nourriture de ces animaux, aussi bien que les provisions que l'on dépose dans les châteaux qui s'élèvent sur la route du hadj, afin de lui fournir des subsistances au retour. Les Bédouins ont grand soin de ne pas trop charger les chameaux pour que le nombre nécessaire soit plus considérable. En 1814, bien que la caravane se composât de quatre ou cinq mille personnes au plus, y compris les soldats et les serviteurs, il s'y trouvait quinze mille chameaux [1].

[1] Elfasy rapporte que quand la mère de Motasim Billah, le dernier des Abassides, fit le pèlerinage, sa caravane était composée de cent vingt mille chameaux. Quand Soliman-Ibn-Abd-el-Meleck

La caravane syrienne est très bien réglée, quoique dans ce cas, comme dans toutes les affaires des gouvernemens orientaux, les abus et les exceptions abondent. Le pacha de Damas ou un de ses officiers accompagne toujours cette caravane, et donne, en tirant un coup de fusil, le signal de la halte et du départ.

Quand on est en marche, un corps de cavaliers est en avant, et un autre en arrière est chargé de rallier les traînards. Les différentes troupes de hadjis qui se divisent par provinces et par villes, se tiennent en colonne serrée : chacun connaît la position invariable qu'il occupe dans la caravane, et

accomplit cette cérémonie pieuse, en l'an de l'hégire 97, neuf cents chameaux étaient employés au transport de sa garde-robe seulement. Il est à remarquer qu'aucun des empereurs ottomans de Constantinople n'a fait le pèlerinage en personne. Le calife El-Mohdy-Aben-Abdallah-Mohammed dépensa pour son pèlerinage, en l'année 160 de l'hégire, trente millions de dirhems. Il portait avec lui un nombre immense de robes pour les distribuer en présens : il bâtit cinq maisons à chaque station de Bagdad à la Mecque, et les fit meubler somptueusement. Il éleva aussi des bornes milliaires sur toute la route, et fut le premier calife qui fit porter de la neige à sa suite pour rafraîchir ses sorbets, et quelques-uns de ses successeurs l'imitèrent. Haroun-al-Raschild, qui fit le pèlerinage neuf fois, répandit dans une de ses visites un million et cinquante mille dinars parmi les Mekkawys et les pèlerins pauvres. El-Meleck-Nasir-Eddin-Abou-el-Maaly, sultan d'Égypte, avait avec lui, en 719, cinq cents chameaux chargés de confitures et de conserves, et deux cent quatre-vingts chargés de grenades, d'amandes et autres fruits; son garde-manger de voyage contenait toujours mille oies et trois mille poulets. (*Voyez* Traité de Makrizy sur les pèlerinages des califes, *Mentradj-min-el-Kholefa.*)

que l'on détermine suivant l'ordre des distances géographiques. Quand on campe, on observe exactement les mêmes dispositions : ainsi les gens d'Alep sont toujours placés près de ceux de Heny, etc. Ces mesures sont très nécessaires pour empêcher le désordre pendant les marches de nuit.

Les hadjis traitent en général avec un *mekowem*, qui se charge de fournir les chameaux et les provisions nécessaires au hadj. Un détachement de vingt à trente pèlerins se met sous la surintendance d'un même mekowem qui a ses tentes et ses serviteurs et épargne aux hadjis toute espèce de fatigue et de soins sur la route. Leurs tentes, leur cafil, leur eau, leur déjeuner et leur dîner sont toujours prêts, et ils n'ont nullement à s'occuper de leurs paquets et de leurs bagages. Si un chameau vient à mourir, le mekowem doit en trouver un autre, et quelle que puisse être la pénurie des provisions, il doit toujours fournir aux voyageurs leurs repas journaliers.

Il est peu de pèlerins qui songent à faire le voyage à leurs risques et sur leurs propres chameaux, car s'ils ne sont pas spécialement protégés par la troupe ou le chef de la caravane, il leur est très difficile d'échapper aux mauvais traitemens des mekowems dans les stations où l'on fait de l'eau, aussi bien que pendant la marche, ceux-ci s'efforçant d'empêcher par tous les moyens possibles les pèlerins de se passer d'eux, de façon qu'il n'y a que les

hadjis riches et en position de se faire une compagnie de quarante ou cinquante personnes qui puissent se dispenser d'avoir recours au mekowem.

Le soir on allume des torches, et la distance à parcourir journellement est ordinairement franchie entre trois heures de l'après-midi et une heure ou deux après le lever du soleil le lendemain matin. Les Bédouins qui portent les provisions pour les troupes ne voyagent que le jour et en avant de la caravane, dont ils traversent le campement le matin, et ils sont eux-mêmes dépassés dans la nuit par la caravane à l'heure où ils goûtent à leur tour le repos. Il est moins fatigant de voyager avec ces Bédouins qu'avec le corps principal de la caravane, parce qu'on a au milieu d'eux le repos de la nuit régulièrement assuré, mais leur mauvaise réputation détourne beaucoup de voyageurs de se joindre à eux.

A chaque eau sur la route, on trouve un petit château et un grand bassin où les chameaux s'abreuvent. Les châteaux sont occupés par quelques hommes qui y tiennent garnison pour garder les provisions que l'on y dépose. C'est près de ces eaux, qui appartiennent aux Bédouins, que les scheikhs des tribus viennent trouver les caravanes pour recevoir le tribut accoutumé. L'eau est abondante sur la route, les stations ne sont pas éloignées de plus de dix, onze, ou douze heures de marche; et dans l'hi-

ver on trouve fréquemment des mares d'eau de pluie. Les pèlerins qui peuvent voyager en litière ou sur des selles de chameaux commodes, peuvent dormir la nuit et voyager sans beaucoup d'inconvéniens; mais ceux qui, par pauvreté ou par avarice, suivent la caravane à pied ou se louent comme domestiques, meurent en assez grand nombre sur le chemin.

La caravane égyptienne qui part du Caire est soumise aux mêmes mesures d'ordre que celle de Syrie; mais elle est rarement égale en nombre, n'étant composée que d'Égyptiens et de l'escorte. La route est plus fatigante et plus périlleuse que celle de la caravane de Syrie, car en suivant la côte de la mer Rouge, elle traverse le territoire de quelques tribus sauvages et guerrières de Bédouins qui font souvent tous leurs efforts pour couper le passage à une partie de la caravane. Les eaux sont plus rares sur ce chemin que sur l'autre, car il se trouve quelquefois une distance de trois journées entre deux puits, et encore sont-ils peu abondans, et, à l'exception de deux ou trois, ils sont remplis de mauvaise eau.

Dans la caravane de 1816, un des grands du Caire avait cent dix chameaux pour le transport de son bagage et de sa suite, et huit tentes. Ses dépenses, pour l'aller et le retour, durent s'élever à 10,000 livres sterling. Il s'y trouvait aussi cinq cents

paysans avec leurs femmes, tant de la Haute que de la Basse-Égypte, qui avaient été moins effrayés des fatigues et des dangers du désert que de la mer. Je vis avec eux une troupe de femmes publiques et de danseuses, dont les tentes et les équipages étaient des plus splendides de la caravane. Des pèlerins femelles de cette classe accompagnent également la caravane de Syrie.

La caravane de Perse est ordinairement escortée par les Arabes Adjils de Bagdad; mais un grand nombre de pèlerins viennent par mer. Ils s'embarquent à Basso pour Mokha, et s'ils arrivent à l'époque des vents alisés, ils viennent droit à Djidda, sinon ils se réunissent en caravane en suivant la côte d'Yémen. En 1814, lorsque j'étais présent au hadji, le peu de Persans qui vinrent par terre avaient passé par Bagdad, en Syrie, d'où ils avaient accompagné la caravane syrienne.

La caravane du hadj mogrébin a depuis plusieurs années cessé d'être régulière. Elle est ordinairement accompagnée par un parent du roi de Maroc, et se dirige de cette contrée, à marche lente, vers Tunis et Tripoli, recueillant de nouveaux pèlerins dans chaque province qu'elle traverse. Sa route, en sortant de Tripoli, est le long du rivage de la Syrte jusqu'à Derné, et de là elle suit la côte d'Égypte, passant par Alexandrie ou se rendant, dans la direction du lac Natron, droit au Caire,

d'où elle entre dans la route commune des pèlerins. Cette caravane, en revenant de la Mecque, visite toujours Médine, ce que ne fait jamais le hadj égyptien, et quelquefois elle va jusqu'à Jérusalem. Elle est escortée de peu de troupes, mais les pèlerins sont bien armés et disposés à se défendre eux-mêmes. Dans les deux autres grandes caravanes, il n'y a que l'escorte qui combatte en cas d'attaque.

Les pèlerins de la Barbarie arrivent ordinairement aujourd'hui par la mer, qu'ils quittent à Alexandrie et reprennent à Suez, en détachemens de cinquante à cent à la fois. Quoiqu'ils soient pauvrement vêtus, ils ont en général assez d'argent pour subvenir à leurs dépenses, et peu d'entre eux sont mendians. J'ai vu toutefois un détachement entièrement composé de cette dernière classe; c'étaient des Arabes de Draa, au sud-est du mont Atlas, qui étaient partis avec la caravane égyptienne qui fit en 1816 la route par terre. Ils me dirent qu'ils avaient obtenu le passage gratuit de Tunis à Alexandrie. Un d'eux était Bédouin de la nation Schilouh, dont le campement, quand il le quitta, était à vingt journées de distance de Tombouctou.

Il venait autrefois deux caravanes d'Yémen; l'une partait de Saada et venait à la Mecque à travers les montagnes de l'intérieur, l'autre suivait le bord de la mer. Ces caravanes étaient considérables et riches en marchandises et en café. Quelquefois elles avaient

l'honneur d'être accompagnées par les imans d'Yémen; mais elle a cessé en 1803. C'est par cette caravane que les Indiens arrivaient ordinairement.

Au temps de la domination des schériffs, avant que le principal schériff Serour eût concentré en lui seul le pouvoir, ils extorquaient de chaque caravane une somme considérable. Dès qu'ils étaient avertis de l'approche d'une troupe de pèlerins, ils sortaient de la Mecque avec leur maison et leurs amis Bédouins, et souvent débattaient pendant quelques jours avec les conducteurs de la caravane, avant que le tribut fût fixé.

Aux caravanes régulières que je viens d'énumérer, il faut joindre de grands corps de Bédouins qui arrivent à la Mecque de tous les points du désert; car, même parmi les Bédouins les moins religieux, le titre de hadji est respecté. Le Nedjed envoie ses pèlerins, ainsi que les Bédouins du sud, et il vient quelquefois à la Mecque de grandes troupes d'Arabes de Kahtan, d'Atyr et d'autres contrées plus reculées encore dans l'intérieur du désert. Je dois faire remarquer ici que Ali-Bey-el-Abassi a fait une étrange méprise relativement à un corps de Wahabites qu'il vit entrer dans la Mecque à l'époque du pèlerinage; car il se persuada qu'ils venaient prendre possession de la ville, et se flattait d'avoir été présent à la première conquête de la Mecque par les Wahabites, tandis que tout enfant

de la ville eût pu lui dire que cet événement s'était passé trois années avant son arrivée dans le Hedjaz.

La mer amène encore d'autres pèlerins de l'Yémen et des Indes orientales, des musulmans hindous et malais, des gens du Cachemyr et du Guzerate, des Persans du golfe Persique, des Arabes de Bassora, de Maskate, d'Oman, de l'Hadramant, et les habitans des côtes de Mélinde et de Mombaza, connus sous le nom générique de *peuple de Sowahel*[1]. Les Abyssins musulmans et beaucoup de pèlerins nègres viennent par cette voie.

Il est peu de pèlerins, hormis les mendians, qui arrivent sans apporter pour les vendre quelques productions de leurs pays, et cette remarque doit être appliquée aux négocians aussi bien qu'à ceux qui sont amenés par le zèle religieux, et qui défraient en partie, par ce moyen, les lourdes dépenses du voyage.

Les Mogrébins, par exemple, apportent leurs calottes rouges et leurs manteaux de laine; les Turcs européens, des souliers et des pantoufles, de la quincaillerie, des étoffes brodées, de l'ambre, des objets de fantaisie fabriqués en Europe, des bourses de soie tricotées, etc.; les Turcs de l'Anatolie, des soieries et des châles d'Angora. Avec les Persans arrivent les châles de Cachemyr et les grands mouchoirs de soie; et avec les Affghans, des brosses à

[1] *Souwahel*, pluriel de *sahel*, signifie *les terres unies* ou *les plaines*.

dents nommées *mesouak kattary*, faites avec les branches spongieuses d'un arbre qui croît dans le royaume de Bokhara, et des châles grossiers fabriqués dans leur pays. Les Indiens ont les riches et nombreuses productions de leur vaste contrée, et les gens de l'Yémen des tubes sinueux pour les pipes persanes, des sandales et divers autres ouvrages en cuir. Quant aux Africains, ils apportent différens articles employés dans le commerce des esclaves.

De tous les pèlerins pauvres qui arrivent dans le Hedjaz, il n'en est point qui soient plus estimables pour leur industrie et leur disposition au travail, que les nègres que l'on appelle ici *Tekrouris*. Les Indiens pauvres ne sont pas plus tôt débarqués à Djidda qu'ils se font mendians, et beaucoup de Syriens et d'Égyptiens les imitent; mais il n'en est pas ainsi des nègres : ils se mettent portefaix, se louent pour balayer les cours, ou vont chercher le bois dans les montagnes : sans eux, les habitans de la Mecque seraient exposés à se passer de cet objet, car leurs pauvres indolens ne voudraient jamais entreprendre le rude métier qui le procure. A la Mecque, ils font de petits fourneaux d'argile (*kanoun*) qu'ils peignent en jaune et en rouge, et que les hadjis achètent pour y faire bouillir leur cafetière. D'autres fabriquent de petits paniers et des nattes en feuilles de dattiers, ou font le métier de porteur d'eau. Si

quelqu'un d'entre eux est attaqué d'une maladie, ses camarades le soignent et pourvoient à ses dépenses. Pendant la conquête des Wahabites, ils continuèrent à faire le pèlerinage, et l'on dit que Saoud, le chef des Wahabites, leur montrait une estime toute particulière[1].

Quand ces nègres ont terminé le hadj et la visite à la Mecque, ils retournent à Djidda, où ils continuent de travailler jusqu'à ce qu'il se présente une occasion de faire voile pour Souakin, car il y en a peu qui retournent par l'Abyssinie. En quittant le Hedjaz, ils ont assez d'argent pour se procurer les moyens de traverser le désert moins péniblement que quand ils venaient; et de Souakin, ils se dirigent ainsi vers leur pays par Schendy et Cordofan. Toutefois beaucoup d'entre eux, au lieu de rentrer dans leur pays après le pèlerinage, se dispersent en Arabie, visitent les mosquées de Jérusalem, le tombeau d'Ibrahim (Abraham) à Hébron, et restent ainsi absens de chez eux pendant plusieurs années, partout vivant de leur travail.

Les Hindous pauvres forment un contraste parfait avec les nègres, tant pour l'apparence extérieure que pour le caractère. On aurait peine à

[1] Makrezy parle d'un roi nègre, qui en 724 traversa le Caire se rendant à la Mecque, et fut traité splendidement par Kelavun, alors sultan d'Égypte. Ce roi, nommé Moussa, avait à sa suite quatre mille femmes esclaves.

se figurer de plus chétives mines. Ils semblent avoir perdu non-seulement toute énergie, mais même l'espérance. Ces corps, qui paraissent à peine capables de tenir contre un coup de vent, et d'où sortent des voix également débiles, seraient de dignes objets de commisération, s'il n'était pas d'expérience habituelle que les Hindous se complaisent dans cette manière d'être, parce qu'elle leur assure les aumônes des gens charitables et les dispense de travailler. Les rues de la Mecque en sont pleines. Les plus décrépits adressent de lamentables invocations au passant, du milieu de la rue où ils gisent étendus sur le dos. Les portes de la mosquée sont assiégées par eux, et chaque café ou chaque fontaine est leur station : un hadji ne peut rien acheter dans les marchés sans être importuné par les sollicitations des Indiens qui demandent leur part. Je vis parmi eux un de ces dévots si communs dans le nord de l'Inde et dans la Perse; il tenait un de ses bras droit au-dessus de sa tête, et la longue habitude l'avait fixé dans cette position au point qu'il ne pouvait en prendre une autre. Je conclus de la curiosité qu'il excitait, qu'il vient rarement de ces dévots dans le Hedjaz.

On trouve parmi les pèlerins des derviches de toutes les sectes et de tous les ordres que contient l'empire turc. Plusieurs sont fous, ou du moins affectent la démence qui en fait des objets de res-

pect pour les hadjis et remplit d'argent leur poche. La conduite de quelques-uns de ces hommes est si violente et si adroite en même temps, que les hadjis, même les moins charitablement disposés, leur donnent volontiers quelque chose pour leur échapper. Ils viennent principalement d'Égypte, et il n'est pas un village dans la vallée du Nil qui ne fournisse son *masloul* ou soi-disant fou, que les habitans regardent comme un être inspiré et une bénédiction qui leur est descendue du ciel [1].

L'arrivée de ces étrangers de toutes les parties du monde mahométan, depuis Tombouctou jusqu'à Samarkand, et de la Géorgie à Bornéo, ferait de Djidda une résidence très agréable pour un voyageur européen qui pourrait obtenir, au moyen de charités distribuées aux hadjis pauvres, beaucoup de renseignemens sur les contrées les moins connues de l'Afrique et de l'Asie. Tous ces nombreux pèlerins qui arrivent avant les grandes caravanes, à l'époque du hadj, passent leur temps très agréablement, et dans le bonheur que se définit un asiatique, le *dolce far niente*. Excepté ceux qui sont d'un très haut rang, ils vivent ensemble dans un état complet d'égalité et d'indépendance. Ils n'entre-

[1] En 1813, la communauté chrétienne des fous dans la Haute-Égypte avait l'honneur de posséder un jeune insensé qui marchait dans le bazar tout-à-fait nu; mais les musulmans du lieu en devinrent jaloux, le saisirent une nuit et le circoncirent pour en faire un saint musulman.

tiennent que peu de domestiques, beaucoup même n'en ont point, et ils se partagent les diverses occupations du ménage, telles que les provisions et la cuisine, bien que dans leur pays ils soient habitués à être servis. La liberté et l'oubli de toute inquiétude, qui accompagnent les voyages, en font un temps de plaisir pour les Orientaux comme pour les Européens. Ils jouissent en outre, à la Mecque, de la perspective des honneurs attachés au titre de hadji pour le reste de leur existence, si cependant les sentimens religieux ne leur procurent pas une jouissance plus vive encore par le bonheur assuré dans l'autre vie.

C'est le 5 du mois de zoulhadj (an de l'hégire 1229, ou 21 novembre 1814), que l'approche de la caravane de Syrie fut annoncée par un de ses mekowems qui entra au galop dans la ville, pour gagner le prix toujours alloué au *sabbak* (précurseur) qui apporte le premier la nouvelle qu'une caravane est arrivée saine et sauve. Les retentissantes acclamations de la foule le suivirent jusqu'à la maison du gouverneur, à la porte duquel son cheval expira au moment où il descendait. La nouvelle était d'autant plus importante qu'on n'avait pas entendu parler de cette caravane, et que des bruits rapportaient qu'elle avait été pillée par les Bédouins sur la route au nord de Médine. Deux heures après, plusieurs autres personnes qui en faisaient partie arrivèrent,

et dans la nuit tout le corps campa, avec le pacha de Damas en tête, dans la plaine de Scheïkh-Mahmoud.

Le lendemain matin de bonne heure, la caravane d'Égypte parut : le gros bagage et les chameaux furent envoyés au lieu ordinaire de campement du hadj égyptien dans les quartiers de Moabédeh, mais le mahmal, ou chameau sacré, resta à Scheïkh-Mahmoud, pour entrer de là dans la ville, le lendemain, en grand cortége. Mohammed-Ali-Pacha arriva à l'improviste, ce matin même, de Taïef pour assister au hadj. Il avait un très bel ihram formé de deux châles de cachemire blanc. Sa tête était nue, mais un officier tenait au-dessus un parasol. Alors tous les pèlerins prirent l'ihram chez eux, avec les cérémonies qui précèdent le départ pour Arafat, et le soir toute la ville était en rumeur. Chacun se préparait pour ce saint voyage. Une grande quantité de colporteurs et de petits boutiquiers quittaient la ville pour aller s'établir à Arafat, et fournir leurs nécessités aux pèlerins. Les chameliers de la Syrie et de l'Égypte parcouraient les rues avec leurs chameaux non chargés, et les offrant aux hadjis pour se rendre à Arafat.

Le 8 de zoulhadj, de grand matin, la caravane de Syrie traversa la ville en procession, accompagnée de son escorte armée, et ayant à sa tête le mahmal. Elle avait laissé à Scheïkh-Mahmoud tous

ses bagages, excepté les tentes qui devaient servir à Arafat. La plupart des pèlerins étaient montés dans les *chebryéh*, sorte de palanquin que l'on place sur le chameau. Les grands et le pacha de Damas lui-même étaient dans des *takhtrouans*, sorte de litière ou de boîte portée par deux chameaux, l'un devant et l'autre derrière, moyen de transport très commode, s'il n'était nécessaire d'être toujours muni d'une échelle pour monter ou descendre. Chaque chameau avait la tête chargée de plumes, de franges et de clochettes; mais ces têtes, quoique parées, tombaient vers la terre et témoignaient de la fatigue du voyage. Les rues étaient bordées de gens de toutes les classes, qui saluaient la caravane par de retentissantes acclamations et de hautes louanges. La musique militaire du pacha de Damas, une douzaine de chevaux richement caparaçonnés, en avant de sa litière, et les riches takhtrouans qui portaient ses femmes, attiraient particulièrement l'attention.

Bientôt après la caravane de Syrie, vint celle d'Égypte composée du mahmal ou chameau sacré, car chaque caravane en conduit un, et des schebryéhs des officiers publics qui accompagnent toujours le hadj; mais on ne voyait pas à sa suite un seul particulier. La bonne apparence des soldats, la splendeur du mahmal et de l'équipage de l'Émir-el-Hadj, qui était un commandant des cavaliers turcs

nommés *delhis*, reçurent des Mekkawis beaucoup de témoignages d'approbation.

Avant midi, tous les hadjis qui étaient depuis quelque temps à la Mecque montèrent également sur leurs chameaux, et se pressèrent dans les rues à la suite du hadj. La plus grande partie de la population de la Mecque, qui se fait un devoir d'aller chaque année à Arafat, se joignit à eux; une égale portion des habitans de Djidda, qui était réunie à la Mecque depuis quelque temps, partit aussi. Pendant cinq ou six jours les portes de la ville de Djidda, ainsi abandonnée, restent closes.

Je quittai ma demeure à pied, après midi, avec un compagnon de voyage et un petit esclave, montés sur deux chameaux que j'avais loués d'un chamelier syrien, natif de Heny. On regarde comme méritoire de faire à pied les six heures de marche qui séparent Arafat de la Mecque, surtout si le pèlerin va les pieds nus. Plusieurs hadjis prirent le parti d'aller à pied, et je fis comme eux; car j'étais las de ma vie sédentaire de plusieurs mois. Il nous fallut quelques heures pour arriver aux extrémités de la ville, au-delà de la Moabedéh, tant était grande la foule des chameaux, et beaucoup d'accidens arrivèrent. Que l'on se représente les hadjis tous à moitié nus dans leur ihram blanc, les uns assis sur leurs chameaux et lisant le Koran, les autres récitant à haute voix de ferventes prières, tan-

dis que quelques-uns maugréaient contre leurs conducteurs et se disputaient avec ceux qui étaient trop près d'eux et leur barraient le passage. Hors de la ville, la route s'élargit, et nous traversâmes pendant deux heures, et à pas très lents, les vallées pour arriver à Wady-Muna, à l'étroite entrée de laquelle se renouvelèrent les scènes de désordre. La loi ordonne que les hadjis réciteront cinq prières à Muna, comme Mahomet avait l'usage de le faire, c'est-à-dire qu'ils doivent y arriver à midi, pour assister à la prière du milieu du jour, et là, restant jusqu'au matin suivant, faire la prière de l'asr, du mogreb et de l'âcha; et à la fin de la nuit, celle du point du jour. Toutefois, les inconvéniens d'un pareil retard sur la route ont fait négliger depuis quelque temps ce précepte; et maintenant le hadj passe à Muna sans s'arrêter.

En avant de Muna, nous avions à notre droite la mosquée de Mezdelifeh, où plusieurs pèlerins allèrent faire la prière de l'*asr* (l'après-midi) et de *el-mogreb* (coucher du soleil); mais la caravane ne s'arrêta point pour cela. Au-delà de Mezdelifeh, nous rentrâmes dans les montagnes par le défilé nommé *el-Mazoumeyn*, à l'est duquel nous débouchâmes du côté de la plaine d'Arafat. Ici les pèlerins passèrent entre les deux colonnes connues sous le nom d'*el-Aalameïn*, et en approchant de Djebel-Arafat, ils se dispersèrent dans la plaine à la re-

cherche de leurs lieux de campement. J'arrivai au camp trois heures après le soleil couché; mais les derniers traînards n'avaient pas rejoint avant minuit. Des feux sans nombre étaient allumés sur un espace de trois ou quatre milles en longueur, et des groupes élevés et éclatans de lampes marquaient les lieux où étaient campés Mohammed-Ali, Soleiman-Pacha et l'émir-el-hadj de la caravane d'Égypte. On voyait, dans toutes les directions, des hadjis errans au milieu des tentes à la recherche de leurs compagnons qu'ils avaient perdus dans la confusion de la route; et il se passa plusieurs heures avant que le bruit et les clameurs cessassent. Il y eut peu de personnes endormies durant cette nuit. Les dévots priaient à voix haute, et leurs chants étaient remarquables, surtout du côté des campemens des Syriens. Les gais Mekkawis se réunissaient en groupes nombreux pour chanter les joyeuses chansons nommées *djok*, accompagnées de battemens de mains, et les cafés épars sur la plaine furent toute la nuit encombrés.

La nuit était sombre et froide. Je m'étais fait un retranchement au moyen d'un grand tapis attaché à la partie postérieure de la tente d'un Mekkawi, et après avoir rôdé de côté et d'autre pendant la plus grande moitié de la nuit, je me disposais à m'endormir quand deux coups de canon, tirés par la caravane, annoncèrent l'approche de l'aube du

jour du pèlerinage, et avertirent les fidèles de se préparer à leurs prières du matin.

Le 9 de zoulhadj, au lever du soleil, chaque pèlerin sortit donc de sa tente pour parcourir les plaines et jouir du coup d'œil des multitudes qui y étaient rassemblées. La cavalerie syrienne et égyptienne manœuvrait déjà sous le commandement de ses chefs, tandis que des milliers de chameaux paissaient les arbustes desséchés de la plaine qui entourait le camp. Je montai sur le sommet de l'Arafat pour avoir une vue plus distincte de l'ensemble. Cette montagne de granit, que l'on nomme aussi *Djebel-el-Rahmoh* ou *montagne de la Miséricorde*, s'élève au nord-est de la plaine, près des montagnes qui l'entourent; mais elle en est cependant séparée par une vallée rocailleuse. Elle a environ un mille ou un mille et demi de circonférence, ses flancs sont doucement inclinés, et son plateau est à deux cents pieds environ au-dessus du niveau de la plaine. Sur le côté oriental, de larges degrés de pierre conduisent jusqu'au sommet, et le versant occidental est couvert d'énormes masses de granit. Après avoir monté quarante marches, on trouve à sa gauche un petit coin nommé *Modaa-Sidna-Adam*, ou le lieu de prière de *notre seigneur* Adam, où l'on rapporte que le père des hommes avait l'usage de se tenir quand il priait; car c'est là que, suivant la tradition musulmane, l'ange Gabriel enseigna d'abord à Adam

comment il devait adorer son créateur. Une table de marbre portant une inscription en caractères modernes est fixée dans le flanc de la montagne. Quand on a atteint le soixantième degré, on trouve à sa droite une petite plate-forme pavée, d'où le prédicateur s'adresse aux pèlerins dans l'après-midi de ce jour, comme je le dirai plus bas. Jusqu'à cette hauteur, les marches sont si larges et si douces qu'un cheval ou un chameau peut les monter; mais au-delà elles deviennent rapides et inégales. On montre au sommet l'endroit où Mahomet s'établissait ordinairement pendant le hadj, et que marquait autrefois une petite chapelle que les Wahabites ont détruite. Les marches et le sommet sont couverts de mouchoirs pour recevoir les dons pieux, et chaque famille des Mekkawis ou Bédouins de la tribu de Koreïsch, sur le territoire de laquelle est la montagne d'Arafat, a son endroit désigné pour cet objet. De ce point, on a une perspective très étendue et très remarquable. Vers l'extrémité occidentale de la plaine, on voit Bir-Bazan et les Aalameïn. Un peu plus près, en tirant vers le sud, est la mosquée de Djama-Himré ou Djama-Sidna-Ibrahim, et au sud-est une petite maison où le schériff logeait habituellement pendant le pèlerinage. De là, un banc de rochers bas s'étend sur la plaine vers Arafat. Sur le côté est de la montagne et tout près de sa base, est la mosquée el-Sakhrat, où Mahomet avait coutume de

prier, et où les pèlerins font quatre prosternations en mémoire du prophète. Plusieurs grands réservoirs bordés de pierre sont de côté et d'autre sur la plaine. Il y en a deux ou trois au pied d'Arafat, et quelques-uns auprès de la maison du schériff. On les remplit avec les eaux qu'amène ce même aquéduc qui fournit la Mecque, et dont la tête est à une distance d'une heure et demie dans les montagnes orientales. On laisse ce canal ouvert pour la commodité des pèlerins.

Du haut d'Arafat, je comptai sur la plaine environ trois mille tentes éparses, dont les deux tiers appartenaient aux deux caravanes du hadj, ainsi qu'à la suite et aux troupes de Mohammed-Ali. Le reste était occupé par les Arabes du schériff, les hadjis Bédouins et les habitans de la Mecque et de Djidda. Les deux caravanes étaient campées sans beaucoup d'ordre, chaque détachement de pèlerins ou de soldats ayant dressé ses tentes en grands cercles ou *dowars*, au milieu desquels reposaient plusieurs de leurs chameaux. La plaine contenait, sur différens points, de vingt à vingt-cinq mille chameaux, dont douze mille appartenaient à la caravane de Syrie, et de cinq à six mille aux Égyptiens; trois mille avaient été achetés par Mohammed-Ali aux Bédouins du désert de Syrie.

La caravane de Syrie était campée sur l'ouest et le sud-ouest de la montagne; les Égyptiens sur le

sud-est. Autour de la maison du schériff, Yahia en personne était campé avec ses Bédouins, et dans son voisinage tous les pèlerins du Hedjaz. Mohammed-Ali, et Soleiman, pacha de Damas, ainsi que plusieurs d'entre leurs officiers, avaient de très belles tentes; mais la plus belle de toutes était celle de la femme de Mohammed-Ali, mère de Tousoun-Pacha et d'Ibrahim-Pacha, qui venait d'arriver du Caire au hadj avec un équipage vraiment royal, puisque cinq cents chameaux avaient été nécessaires pour transporter ses bagages de Djidda à la Mecque. Sa tente était réellement un campement composé de tentes de diverses dimensions, occupées par ses femmes, le tout entouré d'une muraille ou tenture de toile ayant huit cents pas de tour, et dont l'unique porte était gardée par des eunuques splendidement vêtus. Autour de cette enceinte s'élevaient les tentes des hommes qui formaient sa nombreuse suite. La belle broderie qui se déployait en couleurs variées à l'extérieur de ce palais de lin, me rappela quelques descriptions des *Mille et une Nuits*.

Pendant toute la matinée, on entendit des décharges répétées de l'artillerie que les deux pachas avaient amené. Quelques pèlerins s'étaient établis sur le Djebel-Arafat même, où quelque petite grotte ou quelque bloc de granit les abritait du soleil. Il est une croyance entretenue généralement dans

tout l'Orient, et confirmée par les propos des pèlerins quand ils rentrent chez eux, c'est que le sommet de la montagne a la faculté miraculeuse de s'étendre de façon à recevoir un nombre infini de croyans. La loi dit que le hadj a pour position ou *ouakfé* le mont Arafat; mais elle va sagement au devant de toute impossibilité, en déclarant que la plaine qui se trouve dans le voisinage immédiat de la campagne peut être considérée comme faisant partie de la montagne ou Djebel-Arafat.

J'estimai le nombre des personnes présentes à environ soixante-dix mille. Le camp avait environ de trois à quatre milles de long, et un ou deux de large. Il n'y a peut-être pas sur la terre un lieu où dans un si petit espace on entende une plus grande variété de langues. J'en comptai au moins quarante, et je ne doute pas qu'il n'y en eût bien davantage.

Quand l'attention est saisie par une telle multitude d'objets nouveaux, les instans s'écoulent rapidement. Je n'avais eu que le temps de descendre de l'Arafat et d'aller et venir dans le camp, interrogeant les pèlerins, demandant aux hadjis de Syrie des nouvelles de mes amis, et aux Bédouins Syriens des détails sur leurs déserts, quand arriva midi. Les prières de cet instant du jour devaient être faites dans la mosquée de Nimréh, où les deux pachas s'étaient rendus à cet effet; mais le plus

grand nombre des pèlerins se dispense de cette obligation, car personne ne s'inquiète de savoir si son voisin est ponctuel dans l'accomplissement des rites prescrits. Après midi, les pèlerins doivent se laver et se nettoyer le corps, au moyen de l'ablution complète que l'on nomme *ghossel*, et c'est principalement pour s'acquitter de ce devoir que de nombreuses tentes s'élèvent dans la plaine. Mais le ciel était nébuleux, froid même, ce qui engagea les neuf dixièmes des pèlerins, tout tremblans qu'ils étaient déjà sous leur léger ihram, à omettre ce rit et à se contenter de l'ablution ordinaire. Le moment de l'asr (trois heures de l'après-midi) approchait quand eut lieu la cérémonie du hadj qui avait attiré toute cette foule. Les pèlerins se précipitèrent vers la montagne d'Arafat, et bientôt elle fut couverte de toutes parts, et du haut au bas. A l'heure précise de l'asr, le prédicateur se montra sur la plate-forme de la montagne et commença à parler à la multitude. Ce sermon, qui dure jusqu'au coucher du soleil, constitue cette sainte cérémonie du hadj que l'on nomme *khotbet-el-wakfé*, et un pèlerin, quoiqu'il ait visité les lieux saints de la Mecque, n'a réellement droit au titre de hadji que quand il a été présent à cette prédication. Comme la plus grande partie des assistans est nécessairement trop éloignée pour entendre, il suffit d'être à portée de la vue du prédicateur. Les deux pachas,

avec toute leur cavalerie rangée en deux escadrons derrière eux, se placèrent après les lignes profondes des chameaux des hadjis auxquels se joignirent les gens du Hedjaz, et là ils attendaient dans un solennel et respectueux silence la fin du sermon. Plus loin du prédicateur était le schériff Yahia avec son petit corps de soldats que distinguaient plusieurs étendards verts déployés devant lui. Les deux mahmals ou chameaux saints qui portent sur leurs dos le haut édifice qui sert de bannière à chaque caravane, se frayaient difficilement un passage à travers les rangs de chameaux qui entouraient la montagne au sud et à l'est, vis-à-vis le prédicateur, et ils vinrent se placer au milieu de leurs gardes, directement sous la plate-forme qui lui faisait face[1].

[1] Le mahmal est une haute machine de bois, creuse et en forme de cône avec un sommet pyramidal couvert de beau brocard de soie, ornée de plumes d'autruche; dans l'intérieur est un petit livre de prières et de charmes enveloppé dans une étoffe de soie. En route, il sert de bannière à la caravane, et au retour le livre de prière est exposé dans la mosquée El-Hassaneïn au Caire, où les hommes et les femmes de la basse classe vont le baiser et gagnent une bénédiction en s'y frottant le front. On n'y place rien autre chose que le livre de prières, pas même une copie du Koran. Makrizy, dans son Traité des califes qui ont fait le hadj en personne, dit Dhaker-Bebar-el-Bondokdary, sultan d'Égypte, fut le premier qui institua le mahmal en 670 environ. En l'an de l'hégire 730, la caravane de Bagdad amena le mahmal à Arafat sur le dos d'un éléphant. Je pense que cette coutume remonte à la bannière de bataille des Bédouins, nommée *Merkab and otfé*, qui ressemble au mahmal en ce que c'est également une haute machine de bois placée sur des chameaux.

Le prédicateur ou khatib, qui est ordinairement le kadhy de la Mecque, était sur un chameau richement harnaché, à qui l'on avait fait monter les degrés, car la tradition rapporte que Mahomet était toujours placé en cet endroit quand il s'adressait à ses disciples, pratique qu'imitèrent tous les califes qui se rendirent au hadj, et qui de là parlaient en personne à leurs sujets.

Toutefois ce Turc mollement élevé à Constantinople, non habitué à se tenir sur un chameau et ne pouvant parfaitement imiter en ce point le prophète bédouin, et le chameau devenant indocile, il fut bientôt obligé d'en descendre. Il lut son sermon dans un livre arabe qu'il avait entre les mains. A chaque intervalle de quatre ou cinq minutes, il s'arrêtait et tendait les bras pour implorer les bénédictions d'en haut, tandis que les multitudes assemblées autour de lui et devant lui agitaient les bords de leur ihram sur leurs têtes, et fendaient l'air des cris de *lebbeïk, Allah humna*, *lebbeïk* (nous voici à tes ordres, ô Dieu)! Ces ihrams, tous flottant sur les flancs de la montagne, où la foule vêtue de blanc était entassée, faisaient entièrement l'effet d'une chute d'eau, et les parasols verts dont étaient pourvus les milliers de hadjis assis sur leurs chameaux au-dessous de la montagne avaient quelque ressemblance avec une plaine verdoyante.

Pendant son sermon, qui dura environ trois

heures, on vit constamment le kadhy s'essuyer les yeux avec un mouchoir; car la loi enjoint au khatib ou prédicateur d'être touché et en état de componction. Toutes les fois que les larmes paraissent sur son visage, c'est un signe que le Tout-Puissant l'éclaire, et qu'il est disposé à entendre ses prières. Les pèlerins près de moi, qui couvraient ses larges blocs de granit épais sur les flancs de l'Arafat, se montraient en ce moment sous des aspects divers. Quelques-uns d'entre eux, les étrangers surtout, faisaient entendre des cris élevés, mêlés de sanglots, se frappaient la poitrine et se déclaraient les plus grands des pêcheurs devant le Seigneur; d'autres, mais c'était le plus petit nombre, se tenait dans une réflexion et une adoration muettes, et les larmes dans les yeux. Pendant ce temps, plusieurs habitans du Hedjaz, et des soldats de l'armée turque, causaient et plaisantaient; et toutes les fois que les pèlerins plus recueillis agitaient leur ihram, ils faisaient des gestes violens, comme pour tourner en ridicule cette cérémonie. En arrière, sur la montagne, je remarquai plusieurs groupes d'Arabes et de soldats qui étaient à fumer paisiblement leurs narghylés; et dans une grotte voisine était une femme publique qui vendait du café, et dont les visiteurs par leurs éclats de rire et leur conduite turbulente, interrompaient fréquemment les ferventes dévotions des pèlerins qui se trouvaient

près d'eux. Je vis grande quantité de fidèles en vêtemens ordinaires. Vers la fin du sermon, la plus grande partie de l'assemblée paraissait fatiguée, et beaucoup de gens descendirent de la montagne avant que le prédicateur eût fini son discours. On doit remarquer que la foule qui se pressait sur la montagne n'était composée que d'hommes du commun, en grande partie, et que les pèlerins de quelque importance étaient restés dans la plaine montés sur leurs chevaux ou sur leurs chameaux.

Le soleil commença enfin à descendre derrière les montagnes de l'ouest; le kadhy ayant alors fermé son livre, reçut une dernière salve de *lebbeïk!* et les foules se précipitèrent de leur station sur la montagne afin de quitter Arafat. Il est réputé méritoire de hâter le pas en cette occasion, et plusieurs personnes courent à toutes jambes en ce moment; c'est ce que les Arabes appellent *Addofa min Arafat.* Dans les anciens temps, quand les caravanes d'Égypte et de Syrie se trouvaient de nombre à peu près égal, de sanglantes disputes avaient lieu chaque année à cette occasion, chaque caravane s'efforçant de se passer et de procurer les honneurs du pas à son mahmal. La même chose arrivait quand les mahmals s'approchaient de la plate-forme au commencement du sermon, et l'on a vu souvent deux cents hommes périr dans les combats engagés pour soutenir l'honneur de la caravane. A pré-

sent, la puissance de Mohammed-Ali l'emporte, et la caravane syrienne montre une grande humilité.

Les caravanes réunies et la masse des pèlerins s'avançaient alors d'un pas lent sur la plaine; car chaque tente avait été pliée d'avance pour que l'on pût être prêt en ce moment. Les pèlerins se pressèrent de passer entre les Aalameïn, et la nuit vint avant qu'ils eussent atteint le défilé d'el-Mazoumeïn. On alluma alors des torches sans nombre; car on en portait vingt-quatre devant chacun des pachas, et les étincelles de feu qui en jaillissaient volaient au loin sur la plaine. Les décharges de l'artillerie étaient continuelles, les soldats tiraient des coups de fusil, la musique militaire de chaque pacha jouait, les officiers et les pèlerins lançaient des fusées volantes, tandis que le hadj marchait à pas pressés dans le plus grand désordre, au milieu d'une clameur assourdissante, pour sortir du défilé de Mazoumeïn, se dirigeant sur Mezdeliféh, où tout le monde fit halte après deux heures de marche. On n'observa ici aucun ordre de campement, et chacun s'étendit à l'endroit où il se trouvait; car on ne dressa point d'autres tentes que celles des pachas et de leur suite, devant lesquelles se déployait une illumination de lampes en forme de hautes arcades, qui continua de resplendir toute la nuit, pendant que le feu de l'artillerie roulait sans interruption.

Dans l'incroyable confusion qui accompagna le départ du hadj de la plaine d'Arafat, beaucoup de pèlerins avaient perdu leurs chameaux, et appelaient à haute voix leurs chameliers en les cherchant dans la plaine; j'étais moi-même de ce nombre. Je fus donc obligé d'aller à pied à Mezdeliféh, et de dormir sur le sable, n'ayant d'autre couverture que mon ihram, après avoir cherché mes gens pendant trois heures.

Le 10 du mois de zoulhadj, ou le jour de la fête nommée *Nehar-El-Dhahyiéh* ou *Nehar-el-Nahher*, le canon éveilla les pèlerins avant le jour. A la première apparence d'aurore, le kadhy s'établit sur la plate-forme élevée où se trouve la mosquée de Mezdeliféh, que l'on nomme ordinairement *Mochâr-el-Haram*, et là, il commença un sermon semblable à celui qu'il avait prêché la veille. Le hadj entourait de tous côtés la mosquée, avec ses torches allumées, et accompagnait toujours la prédication des mêmes acclamations : *lebbeïk, Allah humma, lebbeïk!* Mais bien que ce sermon constitue un des principaux devoirs du pèlerinage, la plus grande partie des hadjis restèrent avec leurs bagages et n'y assistèrent point. Ce sermon n'est pas très long, puisqu'il dure depuis l'aube jusqu'au lever du soleil, espace de temps qui est beaucoup plus court par cette latitude que dans nos contrées septentrionales. Le salat El-Ayd, ou prière de la fête,

se fait en même temps par toute l'assemblée. Quand les premiers rayons du soleil percèrent le ciel nuageux, les pèlerins se dirigèrent à pas lents vers Wady-Muna, qui est à une heure de distance.

En arrivant à Wady-Muna, chaque nation campe sur le point que l'usage lui a assigné lors du retour du hadj. Après avoir déposé leurs bagages, les hadjis se hâtèrent de jeter des pierres au diable, comme la loi le prescrit. On dit qu'Abraham ou Ibrahim, revenant du pèlerinage à Arafat, trouva à son arrivée à Wady-Muna le diable (Eblys) qui se présenta devant lui à l'entrée de la vallée, pour lui interdire le passage. Alors l'ange Gabriel, qui accompagnait le patriarche, lui conseilla de lancer des pierres à Eblys, ce qu'il fit; et après sept pierres jetées sur lui, le diable se retira. Quand Abraham fut au milieu de la vallée, le démon lui apparut encore, et enfin il le retrouva à l'extrémité opposée; mais le même nombre de pierres le repoussa toujours. Suivant Azraky, les Arabes idolâtres, en commémoration de cette tradition, avaient la coutume de jeter des pierres dans cette vallée quand ils revenaient du pèlerinage. Mahomet, qui fit de cette cérémonie un des principaux devoirs des pèlerins, augmenta le nombre de pierres, et de trois seulement, qui étaient nécessaires avant lui, il le porta à sept. Aux trois idoles que les anciens Arabes avaient élevées sur les endroits où le diable s'était

montré, Mahomet substitua trois piliers massifs de pierre, qui ont à peu près la forme d'un autel, et que l'on nomme *djamret-el-avla*, *djamret-el-aousat*, et *djemrat-el-sofala*, *el-aksa* ou *el-akaba*. Chacun de ces petits édifices est le but des sept petites pierres qu'y jettent les pèlerins, et dont la grosseur ne doit pas dépasser celle d'une fève. On conseille aux hadjis de les ramasser dans la plaine de Mezdeliféh; mais ils peuvent également les prendre dans la vallée de Muna, et beaucoup de personnes, quoique la loi le défende, ramassent celles qui ont déjà servi.

Après la cérémonie des pierres terminée, les pèlerins tuent les animaux qu'ils amènent pour le sacrifice, et tous les mahométans, dans quelques parties de la terre que ce soit, doivent à cette époque accomplir le même rit. Il y avait pour cette occasion six ou huit mille moutons et chèvres sous la garde des Bédouins. L'acte du sacrifice n'est accompagné d'aucune autre cérémonie que de celle de tourner la tête de la victime du côté de la kibla[1] ou kaaba, et de dire en lui coupant la gorge : « Au nom du Dieu très miséricordieux! O Dieu suprême! *Bismillah irrahman, irrahim! Allahou akbar!* Tout lieu est convenable pour ces sacrifices que

[1] La *kibla* est le point vers lequel tout musulman se tourne, sur quelque point de la terre qu'il se trouve pour dire sa prière: c'est toujours la kaaba qui est le centre d'adoration.

l'on accomplit sur tous les points de Wady-Muna; mais l'endroit de prédilection est un rocher très uni qui s'élève à l'extrémité occidentale de la vallée, et où plusieurs milliers de moutons furent tués dans l'espace d'un quart d'heure[1].

Aussitôt les sacrifices terminés, les pèlerins envoyèrent chercher des barbiers ou se rendirent à leurs boutiques qui se trouvaient rangées au nombre de trente ou quarante, près du lieu favori du sacrifice. Ils se firent raser la tête, hormis les schafeïs qui ne s'en font raser ici qu'un quart, et réservent les trois autres quarts pour n'être accommodés quaprès la visite à la kaaba, lors de leur retour à la Mecque. Ils mirent alors l'ihram de côté, et reprirent leurs vêtemens ordinaires; ceux qui en avaient le moyen vêtirent des habits neufs, car c'était le jour de la fête. Le pèlerinage était alors terminé; tous les hadjis échangeaient des félicitations et des vœux pour que l'accomplissement du hadj fût agréable à la Divinité. *Tekabbel Allah*[2]! était sur toutes les bouches, et chacun paraissait content; telle n'était point tout-à-fait ma position, car tous mes efforts pour retrouver les chameaux

[1] Kotbeddin rapporte que quand le calife Mokteour fit le pèlerinage vers l'an de l'hégire 350, il sacrifia dans cette seule journée quarante mille chameaux ou vaches et cinquante mille moutons. Même à présent, toute personne riche tue un chameau. Cette boucherie peut se faire par procuration.

[2] Que Dieu l'accepte!

avaient été jusqu'ici infructueux; et tandis que les autres pèlerins avaient repris leur costume habituel, j'étais obligé de continuer la route en ihram. Par bonheur ma bourse, que suivant la coutume des pèlerins j'avais suspendue à mon cou, car l'ihram est sans poches, m'avait mis à même d'acheter un mouton pour le sacrifice et de payer un barbier. Ce ne fut que vers l'heure du coucher du soleil que je retrouvai mes gens qui avaient campé sur la montagne septentrionale et avaient aussi été dans la plus grande anxiété sur mon compte.

Les pèlerins restent encore deux jours à Muna pour y jeter des pierres, et ce n'est que le 12, dans l'après-midi, que le hadji revient à la Mecque. Muna est une vallée étroite, et qui a une longueur de quinze cents pas en ligne droite de l'ouest à l'est, et sur chaque côté de laquelle s'élèvent des rochers de granit, arides et presque à pic. Vers le milieu de la vallée, et de chaque côté du chemin, est une ligne de bâtimens ruinés la plupart; ils appartiennent aux Mekkawis ou aux Bédouins de Koreïsch qui les louent pendant les trois dernières journées du hadj, et le reste de l'année le village de Muna est inhabité. A l'extrémité orientale de la vallée est une maison que le schériff régnant occupe pendant ces trois jours : elle était alors habitée par les femmes de Mohammed-Ali, le schériff

Yahia étant retourné à la Mecque aussitôt après avoir quitté l'ihram.

Dans l'espace découvert, devant la maison du schériff et les habitations des Mekkawis, est située la mosquée nommée *Mesdjed-el-Kheïf:* c'est un bâtiment solide, dont la vaste cour est entourée d'une muraille haute et forte. Au milieu de la cour est une fontaine publique couverte d'un petit dôme, et le côté de l'ouest où est placée la chaire est occupé par une colonnade formée d'un triple rang de colonnes. Cette mosquée est très ancienne : elle a été bâtie dans l'origine par le fameux Salah-ed-Pin en 559, et Kaïd-Beg, sultan d'Égypte, l'a rebâtie telle qu'elle est actuellement en 874. On rapporte qu'Adam y est enterré, et qu'au pied d'une montagne qui s'élève derrière cet édifice Mahomet eut plusieurs révélations.

Sur la déclivité de la montagne au nord, nommée *Djibel-Thébeïr,* est un lieu visité par les pèlerins ; c'est celui où Abraham, comme le disent quelques traditions, demanda à Dieu la permission d'offrir son fils en sacrifice. On y montre un bloc de granit fendu en deux, sur lequel tomba le couteau d'Abraham, au moment où l'ange Gabriel lui montra le bélier qui se trouvait près de lui. C'est en commémoration de ce sacrifice que les fidèles, après la fin du hadj, font une véritable boucherie de victimes. Les commentateurs de la loi ne s'accordent

pas toutefois sur le point de savoir quelle était la victime qu'Abraham offrait à Dieu : quelques-uns disent que c'était Iakoub (Jacob), mais le plus grand nombre veut que ce soit Ismaïl.

C'est dans une petite maison située à l'extrémité de la vallée du côté de la Mecque que le schériff accomplit le sacrifice et quitte l'ihram ; on m'a dit que dans une vallée latérale qui conduit de ce point à Djibel-Nour, est une mosquée nommée *Mesdjed-el-Achra*, où les disciples de Mahomet étaient dans l'usage de prier, mais je ne la vis point.

Chaque division de hadjis a, comme à Arafat, son lieu de campement déterminé dans Wady-Muna; mais l'espace est ici beaucoup plus resserré. Le hadj égyptien s'arrêta près de la maison du schériff, où Mohammed-Ali avait aussi sa tente dans le voisinage de sa cavalerie. Deux grands vases de cuir, toujours pleins d'eau, étaient placés devant la tente pour l'usage des hadjis. A peu de distance de là, vers la Mesdjed-el-Kheïf, était la tente de Soleiman, pacha de Damas, dont la caravane était campée sur le côté opposé du chemin. Devant sa tente se déployait une batterie de dix pièces de campagne qu'il avait amenées de Damas : on en comptait douze près de la tente de Mohammed-Ali. La plupart des pèlerins s'étaient dispersés sur la plaine inégale et raboteuse, qui s'étend derrière le village dans le nord.

Les tentes des Mekkawys étaient disposées très proprement, et comme c'était alors la fête, hommes, femmes et enfans étaient dans leurs plus beaux habits. Peu de pèlerins s'aventurèrent la nuit à dormir, car les voleurs abondent à Muna; deux ayant été pris et amenés devant Mohammed-Ali furent décapités. Leurs corps mutilés restèrent étendus devant sa tente pendant les trois jours, avec une sentinelle pour empêcher leurs amis de les emporter. Ces spectacles ne font naître dans l'âme d'un osmanli ni dégoût ni horreur; la fréquence de pareilles scènes endurcit ses sentimens et le rend impénétrable aux émotions de la pitié. J'ai entendu un Bédouin, ami probablement d'un des tués, et qui se tenait près des cadavres, s'écrier : « La miséricorde de Dieu sur *eux*, mais qu'il n'ait point pitié de celui qui les a mis à mort! »

La rue qui s'étend dans toute la longueur de Muna était alors convertie en marché et en foire. Chaque coin de terrain vague était occupé par des auvens ou des échoppes construites en nattes, ou bien par de petites tentes disposées à l'intérieur comme des boutiques. On y avait apporté toutes sortes de provisions de la Mecque, et en opposition à la coutume strictement observée dans les autres pays musulmans, de s'abstenir du commerce pendant les jours de fête, les négocians, les marchands et les courtiers étaient activement occupés

d'affaires. Les négocians arrivés avec la caravane de Syrie commencèrent à traiter pour les marchandises de l'Inde; ils allaient de côté et d'autre, montrant les échantillons des articles qu'ils avaient apportés et qui se trouvaient dans leurs magasins à la Mecque. De pauvres hadjis en grand nombre criaient de côté et d'autre leurs petites pacotilles qu'ils portaient sur la tête, et comme toutes ces transactions avaient pour théâtre une seule rue, le mélange de nations, de costumes et de marchandises était plus frappant encore qu'à la Mecque [1].

Dans l'après-midi du premier jour de Muna, les deux pachas se firent visite, et leur cavalerie manœuvra devant leur tente. Parmi les troupes de Soleiman-Pacha, on remarquait environ soixante tembourck : ce sont des artilleurs montés sur des chameaux, et qui ont devant eux un petit pierrier qui tourne sur un pivot fixé au pommeau de la selle du chameau. Ils font feu au trot, et l'animal

[1] Le pèlerinage chez les Arabes idolâtres coïncidait toujours avec une grande foire connue à la Mecque. Dans le mois qui précédait le pèlerinage ils visitaient quelques foires environnantes; savoir : celle d'Okadh, les marchés de la tribu de Kenanih, de Médine et Zou-el-Medjaz : les marchés de la tribu d'Hodeïl, de Matcha et celui du Beni-Lazed. Après avoir passé leur temps en divertissemens à ces foires, ils se rendaient au hadj, à Arafat, puis ils revenaient à la Mecque, où s'ouvrait alors une autre grande foire. A Arafat, à Muna, au contraire, ils s'abstenaient scrupuleusement de tout trafic, mais le Koran a permis (chap. XI) de trafiquer même pendant le jour du hadj. Du moins les commentateurs l'ont entendu ainsi.

supporte avec une grande tranquillité le choc que doit occasioner le coup. La cavalerie syrienne se composait de quinze cents hommes, principalement Delhys, car il n'y a pas un homme d'infanterie avec la caravane. Soleiman-Pacha parut ce jour-là dans un très brillant équipage. Tous ses gardes-du-corps étaient vêtus d'étoffes richement brodées, étincelantes d'or, et très bien montés.

Après que les deux pachas eurent échangé leur visite, leurs officiers suivirent leur exemple et furent admis à leur baiser les mains, et alors ils reçurent un présent en argent, proportionné au rang de chacun d'eux. Le kadhy, de riches marchands de la Mecque, et des grands personnages d'entre les pèlerins eurent également l'honneur de se présenter aux pachas, et chacune de ces visites dura environ cinq minutes. Pendant ce temps une foule immense était assemblée en un vaste demi-cercle autour de leurs tentes ouvertes. Dans l'après dîner, des pèlerins nègres conduits par un chef traversèrent la foule et vinrent aussi se présenter devant le pacha, qui était seul, fumant assis sur un sofa dans un coin de sa tente; ils le saluèrent avec assurance, et lui souhaitèrent joie et prospérité après l'accomplissement de son voyage. Le pacha, en retour, leur donna quelque monnaie d'or. Ils tentèrent la même visite auprès de Mohammed-Ali-Pacha, mais celui-ci ne leur fit donner, en re-

mercîmens de leurs vœux, que des coups de bâtons sur le dos par la main de ses officiers. Parmi les curiosités qui attiraient l'attention de la foule était un carrosse appartenant à la femme de Mohammed-Ali, lequel était placé sous la grande porte de la maison du schériff. Cette voiture avait été embarquée sur un navire qui l'avait amenée jusqu'à Djidda, afin que la femme du pacha pût s'en servir pour faire le voyage de la Mecque et d'Arafat, sa personne étant, suivant l'usage, complétement cachée. Elle était attelée de deux beaux chevaux, et par la suite on la vit souvent circuler dans les rues de la Mecque.

A la nuit, toute la vallée fut éclatante, toutes les maisons étant éclairées, et le devant des tentes des pachas brillamment illuminé. Les Bédouins avaient allumé de grands feux de joie sur le sommet de leurs montagnes. Le bruit du canon se fit entendre toute la nuit : des feux d'artifice furent tirés, et plusieurs habitans de la ville lancèrent aussi des fusées volantes.

Le second jour de la fête à Muna se passa comme le premier; mais les carcasses putréfiées des moutons devinrent très incommodes dans quelques parties de la vallée, un très petit nombre des plus riches pèlerins ayant pu consommer les victimes qu'ils avaient tuées. Les Hanefys ne sont pas autorisés par les lois de leur secte à manger plus de la huitième

partie d'un mouton. Alors le reste de la viande devient le partage des plus pauvres pèlerins, et les entrailles sont jetées de côté et d'autre dans la vallée et dans les rues. Les nègres et les Indiens étaient occupés à couper en tranche la chair des moutons et à la faire sécher pour leurs provisions de voyage[1].

Ce jour-là plusieurs hadjis dirent leurs prières dans la Mesdjed-el-Kheïf, que je trouvai encombrée de pauvres Indiens qui s'y étaient établis; le pavé était couvert d'une couche épaisse de charognes, et pendaient à des cordes tordues entre les colonnes des tranches de viandes qui séchaient. La vue et l'odeur étaient également répugnantes, et plusieurs hadjis parurent surpris que l'on tolérât de pareilles indécences.

Le 12 de zoulhadj à midi, immédiatement après

[1] Jusqu'au seizième siècle, il était d'usage que les sultans d'Égypte, ensuite ceux de Constantinople fournissent des alimens aux pauvres pèlerins dans la vallée de Muna. Les Arabes idolâtres se distinguaient plus particulièrement par leur hospitalité; et ceux d'entre eux qui allaient en pèlerinage étaient bien accueillis dans toutes les tentes devant lesquelles ils passaient durant leur voyage. On avait préparé, à cette intention de grandes provisions de vivres. Parmi les miracles qui distinguent Muna des autres vallées, on assure qu'elle s'élargit et s'allonge de manière à recevoir tel nombre de pèlerins que ce soit, que le jour du sacrifice les vautours n'emportent jamais les agneaux égorgés pour les laisser aux pauvres hadjis, et qu'enfin, nonobstant la grande quantité de chair crue, les visiteurs ne sont jamais tourmentés en ce lieu par les mouches. Quant à la fausseté de cette dernière observation, je puis l'attester d'après ma propre expérience.

avoir jeté les vingt-une dernières pierres, les hadjis quittèrent Muna et retournèrent à la Mecque, en montrant le contentement qu'ils éprouvaient par des chants, des conversations animées et des rires. C'était un contraste parfait avec le morne silence de chacun, quatre jours auparavant, durant ce même trajet. En arrivant à la Mecque, le pèlerin doit encore une visite à la kaaba, qui a, dans l'intervalle, été revêtue du nouveau voile noir qu'on lui a apporté du Caire.

On n'atteste par aucun certificat en forme que les hadjis ont bien réellement visité la Mecque, comme on le fait pour Jérusalem; mais beaucoup d'entre les grands achètent quelques dessins de la ville, et l'on y annexe une déclaration signée de quatre témoins, portant que les acheteurs sont bien réellement hadjis. C'est encore un titre envié que celui de khadim-el-merdjed, ou serviteur de la mosquée, et il se paie 30 dollars environ. C'est le schériff et le kadhy qui en délivrent le diplôme moyennant cette somme. Les chrétiens même sont admis à demander et à obtenir ce privilége; les habitans des côtes et des îles de l'Archipel grec le recherchent surtout; car le certificat qui le constate est respecté par les plus déterminés pirates.

Après le retour des hadjis de la vallée de Muna, la rue principale de la Mecque devient presque impraticable, tant la foule y est grande. Les mar-

chands hadjis de Syrie y louent des boutiques et tirent le meilleur parti possible du peu de temps qui leur reste pour leurs transactions de commerce. Chacun achète des provisions pour la route, et du plus élevé au plus humble, tout le monde ne pense qu'à gagner de l'argent. Les deux caravanes quittent ordinairement la Mecque le 23 de zoulhadj, après un séjour de dix jours dans cette ville; mais cette année la caravane d'Égypte, qui n'était composée que de troupes, fut retenue par Mohammed-Ali pour l'assister dans sa campagne contre les Wahabis, et l'on renvoya par mer à Suez le Mahmal ou chameau sacré, circonstance qui avait lieu pour la première fois. La caravane de Syrie ne quitta pas la Mecque avant le 29 de zoulhadj, et la fatigue continuelle qu'avaient éprouvée les chameaux fit qu'il en mourut au retour beaucoup de faiblesse dans le désert.

Ayant appris que l'argent que j'avais demandé au Caire, lors de mon arrivée à Djidda, avait été reçu dans cette dernière ville, je partis pour m'y rendre le 1er décembre, et j'y restai sept jours. Il y avait là autant de mouvement qu'à la Mecque, car les pèlerins campaient dans les rues; mais ce fut bien différent lors de mon retour à la Mecque, le 8 ou 9 décembre, car je n'y trouvai plus guère que des mendians, si nombreux et si fatigans, que les hadjis restaient chez eux tout le jour pour évi-

ter ces importunités. Ces mendians faisaient leurs provisions pour retourner chez eux, et des pèlerins d'une apparence plus respectable se joignaient à eux, parce qu'ils avaient dépensé tout leur argent pendant le hadj. Mon intention était de me réunir à la caravane de Syrie pour me rendre à Médine: cependant je fis comme plusieurs autres hadjis, et je m'arrangeai avec un Bédouin de la tribu de Harb pour avoir deux de ses chameaux. Il vaut beaucoup mieux, pour plus d'une raison, voyager avec les Bédouins qu'avec les gens des villes, sur cette route qui traverse le désert; mais au moment même du départ, le bruit s'étant répandu que Mohammed-Ali n'attendait que l'instant où tous les chameaux se trouveraient réunis pour s'en emparer, une terreur se mit parmi les chameliers bédouins, et je ne pus retrouver les gens avec qui j'avais traité.

Le conducteur de la caravane de Damas distribue toujours à l'instant de partir une certaine quantité de provisions aux pauvres. Soleiman-Pacha avait à cet effet entassé plus de deux cents charges de chameau près de sa tente, et quand il donna le signal, en montant à cheval, la foule se précipita dans le plus grand désordre sur ces provisions; mais un détachement d'environ quarante pèlerins nègres s'assura une partie considérable de ces aumônes, au moyen de bâtons dont ils étaient armés.

Je fus donc obligé de rester à la Mecque un mois

entier après le départ du hadj, pour attendre une nouvelle occasion. J'aurais pu me rendre de Djidda à Yembo par la mer, et de cette ville à Médine; je préférais faire le voyage par terre. La guerre des Wahabis rendait les occasions rares. Enfin, dans les premiers jours de janvier, Mohammed-Ali ayant défait ces sectaires à Byssel, dans le voisinage de Taïef, la grande caravane pour Médine, qui se préparait depuis long-temps, partit le 15 de ce mois.

Une fois que la caravane de Syrie est hors de la Mecque, cette ville paraît déserte. Il n'y restait plus qu'un quart de ses brillantes boutiques, et dans les rues, où quelques semaines auparavant il fallait se faire jour presque de force à travers la foule, on ne voyait pas un seul hadji, hormis quelques rares mendians qui élevaient leurs voix plaintives vers les maisons qu'ils supposaient encore habitées. Des immondices jonchaient toutes les rues, et personne ne paraissait disposé à les enlever. Les abords de la ville étaient encombrés de carcasses de chameaux morts, dont les exhalaisons infectaient l'air, même au centre de la ville, et sans aucun doute contribuaient aux nombreuses maladies courantes à cette époque. Plusieurs centaines de ces carcasses étaient étendues autour des réservoirs du hadj, et les Arabes qui habitent cette partie de la Mecque ne sortaient jamais sans se boucher les narines avec de petits tampons de coton qu'ils portaient sus-

pendus au cou par un fil[1]; mais ce n'était pas tout encore. A cette époque, les habitans de la ville sont dans l'habitude de vider les fosses d'aisance, et trop indolens pour en porter le contenu hors de l'enceinte de la ville, ils se bornent à creuser un trou dans la rue, devant la porte de leur maison, et ils les y déposent, puis ils couvrent ce creux d'une seule couche de terre. On peut aisément se figurer les conséquences de cet usage.

Les fêtes des mariages et des circoncisions suivent le hadj, comme je l'ai remarqué, et ce sont des occasions qui ne tardent pas à enlever aux Mekkawis ce qu'ils peuvent avoir gagné avec les pèlerins; mais je vis encore plus de processions de morts que de processions de noces. Beaucoup de hadjis, déjà malades des fatigues de la route et du froid que l'ihram leur a laissé prendre, meurent à la Mecque. S'ils ont quelque parent ou compagnon, celui-ci emporte ce que possédait le mort, au moyen d'un droit qu'il paie au kadhy; mais s'il est seul, le kadhy et le schériff sont ses héritiers, et ces

[1] Les Arabes en général sont beaucoup plus susceptibles que les Européens pour la moindre odeur qui affecte l'odorat. C'est là une des principales raisons de la répugnance que témoignent les Bédouins à entrer dans une ville. Ils croient que les mauvaises odeurs attaquent la santé en entrant dans les poumons par les narines, et c'est cette crainte, plus encore que la sensation désagréable, qui fait que souvent on voit les Bédouins et les Arabes se couvrir le nez avec les pans de leurs turbans quand ils vont dans les rues.

héritages ne sont pas une source de revenus sans importance.

Voyage de la Mecque à Médine.

Le 15 janvier 1815, je quittai la Mecque avec une petite caravane de hadjis qui allaient visiter le tombeau du prophète, et nous partîmes de la plaine de Scheikh-Mahmoud à neuf heures du soir, car ce voyage, comme celui de la Mecque, se fait de nuit.

Après avoir marché une heure et quart, nous passâmes devant l'Omra; jusque-là, la route est pavée sur beaucoup de points avec de grandes pierres, particulièrement aux montées, et nous traversâmes des vallées de sable entre des chaînes irrégulières de montagnes basses, où croissent quelques arbrisseaux et quelques acacias rabougris. La route, à peu d'exceptions près, est parfaitement unie.

A cinq heures de la Mecque, nous vîmes un bâtiment ruiné nommé *el-Meïmounieh*, avec le tombeau d'un saint, et tout auprès un puits d'eau douce et un *birket* ou réservoir bâti en pierres; un petit édifice allemand au tombeau sert de khan aux voyageurs. Depuis la Mecque, nous avions toujours marché dans le nord-ouest; mais nous montâmes alors une montagne rapide que les caravanes ne peuvent pas traverser, et nous nous rendîmes par

le nord-nord-ouest à Wady-Fatméh, où nous arrivâmes au petit jour.

Le 16 janvier nous fîmes halte à l'endroit où la caravane des pèlerins se repose un jour avant d'entrer à la Mecque, dans cette partie de la vallée de Fatméh nommée *Wady-Djemmoum*. Wady-Fatméh est une terre basse, abondante en puits et en sources, et cultivée en certaines parties, surtout à l'est. Cette culture se compose principalement de dattiers qui approvisionnent les marchés des deux villes voisines, et de légumes qui sont transportés toutes les nuits à dos d'âne à la Mecque et à Djidda; on y cultive aussi une petite quantité de froment et d'orge. Parmi les bouquets de dattiers on voit quelques huttes arabes appartenant aux gens qui cultivent le sol, et qui sont principalement de la tribu de Lahyan. Les plus riches d'entre ces Arabes tiennent à la tribu des schériffs de la Mecque, nommés *Dwy-Barakat,* qui demeurent en ce lieu comme des Bédouins, sous des tentes et dans des huttes. Ils ont peu de bestiaux; leurs vaches, comme toutes celles de l'Hedjaz, sont petites, et ont une bosse entre les épaules. Wady-Fatméh est remarquable encore par ses nombreux arbres à henné, dont les fleurs odorantes, étant réduites en poudre, sont employées par les Orientaux pour se teindre la paume de la main, la plante des pieds et les ongles des pieds et des mains. On vend à la Mecque le henné de cette

vallée aux hadjis dans de petits sacs de cuir rouge, et plusieurs au retour en portent en cadeau à leurs parens. Il est probable que les *Oaditæ* de Ptolémée étaient les habitans de cette vallée ou Wady.

Nous quittâmes notre lieu de repos à trois heures de l'après-midi, et il nous fallut une heure pour traverser la vallée vers le nord : de là, la route du hadj, que nous suivîmes, s'élève légèrement entre les montagnes, par des vallées pleines d'acacias, dans la direction du nord-ouest. Au bout de deux heures le pays s'ouvre, les arbres dominent, et l'on appuie un peu vers l'ouest.

Quoique la route de la Mecque à Medine fût considérée comme sûre, même pour les caravanes sans armes, comme l'était la nôtre, cependant les traînards sont toujours exposés, et je faillis en faire l'expérience. Nous voyageâmes une grande partie de la nuit sur une plaine de gravier, plutôt que de sable, où croissent parmi les acacias quelques arbres âchour (*asclepias gigantea*). Cette terre se nomme *Barka*. Après une marche de sept heures nous fîmes halte à El-Kara.

La nuit du 17 janvier nous dormîmes quelques heures, circonstance qui nous arriva rarement dans ce voyage. El-Kara est une plaine de cailloux noirs, avec des montagnes basses qui s'étendent à une grande distance dans l'est. Elle produit quelques arbres épineux; mais on n'y trouve pas

d'eau. Bien qu'au milieu de l'hiver, la chaleur était intense pendant toute la matinée que nous passâmes à Kara; personne n'avait de tente dans la caravane, et j'étais plus exposé que tout autre, n'ayant pas même un *schebryéh* ou *schekdof*, espèce de selle couverte qui garantit un peu du soleil, soit qu'elle se trouve sur le chameau, soit qu'on la pose à terre. Le schebryéh sert pour une personne, et le schekdof pour deux, un voyageur étant assis de chaque côté du chameau. J'avais toujours préféré un siége ouvert sur un chameau chargé, comme plus commode, plus conforme aux manières des Arabes, et permettant de monter ou de descendre sans l'aide du conducteur ou sans obliger l'animal à s'arrêter, ce qui lui est très difficile avec ces machines sur le dos, surtout avec le schekdof où les voyageurs doivent avoir soin de se tenir toujours en équilibre.

Je fis ce jour-là une plus intime connaissance avec mes compagnons de voyage, car dans les petites caravanes chacun s'efforce d'être de bons amis avec ceux dans la société desquels il se trouve. Ils étaient Malais, ou, comme on les nomme en Orient, *Djawas*.

Ils se rendent régulièrement au hadj, et amènent souvent avec eux leurs femmes : nous en avions trois dans notre caravane. Ils viennent étudier le Koran à la Mecque, et sont de scrupuleux adhérens.

sinon aux préceptes, du moins aux rites de leur religion. Ils font face aux dépenses de la route en vendant de l'aloès, dont la meilleure espèce se nomme *mawardy*. Leurs larges et longues figures, leur front saillant, leur taille petite mais robuste, et leurs dents en mauvais état qui sont en contraste parfait avec les dents de perle des Arabes, les font distinguer partout, quoiqu'ils portent le costume ordinaire des Indous. Leurs femmes, qui voyageaient sans voile, portaient des robes et des mouchoirs de soie rayée fabriqués en Chine. Ils me parurent des gens à habitudes très sobres et de mœurs paisibles, mais avares à l'excès. Ils vécurent pendant tout le voyage de riz et de poisson salé, et faisaient cuire leur riz à l'eau, sans beurre, non qu'ils ne l'aimassent point, mais cette denrée est chère en Hedjaz. Comme ils étaient tous à l'aise, ce régime de sobriété abstinente ne pouvait être attribué qu'à l'avarice. Leurs vases de cuivre étaient de manufacture chinoise, et au lieu de *l'edbrik* ou pot que les Levantins emploient pour se laver et faire leurs ablutions, ils étaient munis de théières chinoises.

Nous quittâmes notre halte à dix heures de l'après-midi, et continuâmes de suivre la plaine de Kara, dans la direction du nord-ouest. Au bout de trois heures nous passâmes près d'un bâtiment ruiné nommé *Sebil-el-Kara*, où un puits, maintenant comblé, fournissait autrefois de l'eau aux voyageurs.

Aussi loin que mon regard put atteindre, je ne vis point de montagnes dans l'ouest. Ici la plaine est couverte d'épais arbustes, mêlés de quelques arbres : nous n'eûmes fini de la traverser qu'à six heures. Alors la route commence à monter légèrement par une large vallée boisée, où on trouve Bir-Asfan, puits profond et construit en pierre avec une source de bonne eau qui coule au fond : c'est là une station du hadj. Nous passâmes ce puits sans nous arrêter. A sept heures commence un passage très étroit qui monte entre des rochers, et n'a de place que pour un chameau. Les torrens qui se précipitent par ce défilé en hiver ont tout-à-fait détruit la route, et l'ont barrée de gros blocs de pierre. La route du hadj me parut, sous plusieurs points, avoir été taillée dans le roc; mais la nuit était trop sombre pour que l'on pût rien voir distinctement.

Au bout de huit heures nous arrivâmes au plus haut point de ce défilé, où est un petit bâtiment, peut-être la tombe d'un scheikh; de là nous entrâmes dans une vaste plaine, dont le sol était quelquefois entièrement sablonneux, et quelquefois un mélange de sable et d'argile, où des arbres peuvent croître. A quatorze heures, à l'approche de l'aube, nous traversâmes un petit campement bédouin, et au bout de quinze heures nous descendîmes dans le voisinage d'un petit lieu nommé *Kholeïs*. Pendant la

nuit nous avions fait plusieurs courtes haltes, et allumé des feux pour nous réchauffer.

Kholeïs est situé sur une vaste plaine, sur plusieurs points de laquelle on voit des bouquets de datiers et des champs où l'on cultive le *dhourre*, le *bemyeh* et le *dekken*. Quelques hameaux épais sont compris sous la domination générale de Kholeïs, et le plus grand, qui se nomme *Essouk*, ou lieu de marché, est l'endroit où campe le hadj. Un petit ruisseau tiède, qui commence son cours près du Souk, va se verser du village dans un petit birket, maintenant ruiné, et arrose ensuite la plaine. Près du birket on voit aussi les ruines d'un sebyl [1].

Le village Essouk contient cinquante maisons, environ toutes bâties en terre et très basses. Sa rue principale est bordée de boutiques tenues par les gens de Kholeïs, et que fréquentent tous les Arabes du voisinage. Les principales denrées en vente étaient des dattes du Dhourra, de l'orge et du riz. On y voyait aussi quelques épices, des drogues et l'écorce d'un arbre qui sert à tanner les outres. Une mosquée assez bien bâtie s'y élève près de quelques sycomores géans. J'y trouvai deux pauvres hadjis du Darfour, qui avaient été jetés et battus sur la route. Un des Bédouins qui les avait dépouillés

[1] Un sebyl est un petit édifice ouvert, qui se trouve souvent à côté des fontaines. Les voyageurs prient et se reposent dans ces sebyls.

fumait sa pipe dans le village, mais ils n'avaient aucun moyen de prouver le vol commis par lui, et de se faire rendre justice. Kholeïs est le chef-lieu de la tribu arabe de Zebeyd, branche du Beni-Harb, et la résidence de leur scheikh. La plupart des habitans de ce lieu sont Bédouins, et beaucoup d'entre ceux qui cultivent la terre passent une partie de l'année sous des tentes dans le désert, afin de faire paître à leurs chameaux des herbes sauvages. A environ trois heures dans la direction du nord-est est une vallée fertile, nommée *Wady-Khomar*, comme pour ses nombreuses plantations de bananes qui approvisionnent les marchés à fruits de la Mecque et de Djidda.

Le 18 janvier, quand nous eûmes rempli nos outres, nous partîmes à trois heures après midi. Notre route était sur la plaine dans la direction du nord-est. En deux heures nous arrivâmes à une haute montagne nommée *Thenget Kholeïs*, dont la pente rapide était couverte d'un sable épais à travers lequel les chameaux montèrent avec difficulté. Sur le sommet sont les ruines d'un grand édifice, et la route, sur les deux côtés de la montagne, est bordée de murailles pour empêcher la trop grande accumulation des sables. Elle était couverte de carcasses de chameaux, débris des dernières caravanes du hadj. En descendant du côté opposé nous vîmes une vaste plaine qui s'étendait devant nous au nord

et à l'est, aussi loin que le regard peut atteindre. A l'est-nord-est de hautes montagnes étaient visibles à la distance de vingt ou trente milles. Quand nous fûmes dans la plaine, nous prîmes la direction du nord-ouest. A trois heures et demie la plaine, dont jusque-là le sol avait été un gravier solide, devint un sable profond, où le tamarin, qui aime particulièrement les terrains sablonneux et la sécheresse, croît en abondance, et ne perd jamais sa verdure, même quand toute la végétation qui l'entoure est brûlée. Ce tamarin (*tarfa*) est l'une des plus communes productions de l'Arabie-Déserte, depuis l'Euphrate jusqu'à la Mecque, et est tout aussi fréquent dans les déserts de la Nubie. Les jeunes feuilles forment une pâture excellente pour les chameaux. A quatre heures et quart nous trouvâmes la terre couverte d'une croûte saline qui nous indiquait le voisinage de la mer. De là nous marchâmes dans diverses directions.

Suivant la coutume du Hedjaz, les chameaux marchent sur une seule file; ceux de derrière étant attachés à la queue de ceux qui précèdent, l'Arabe qui marche en tête devait guider toute la troupe; mais il tombait fréquemment endormi, ainsi que son camarade qui allait à la suite; alors le chameau prenait le chemin qui lui convenait, et égarait souvent la caravane entière. Après douze heures de marche, nous nous arrêtâmes à la station du hadj

nommée *Kolleya* ou *Kolleïda*. Chaque endroit sur la plaine d'Arabie porte un nom particulier, et il faut l'œil et l'expérience d'un Bédouin pour distinguer un petit district d'un autre. A cet effet, les différentes espèces d'arbustes et de pâturages qu'y font croître les pluies sont d'un grand secours, et toutes les fois qu'un Bédouin veut parler à un de ses compatriotes d'un lieu qui se trouve ne pas avoir de nom, il le désigne toujours par les productions végétales qui y croissent, comme, par exemple, *Abou-Schih*, *Abou-Agal*[1], etc.

A deux heures de distance environ du lieu où nous avions fait halte au nord-est, se trouve un puits avec un petit bouquet de dattiers. J'ai ouï dire que la mer n'était pas à plus de huit heures de distance. On continuait à voir les montagnes à vingt ou trente milles à l'est. Leurs sommets étaient aigus, et elles présentaient des pics raides et isolés. Ces montagnes sont habitées par la tribu d'Ateybeh. Dans la matinée, quelques femmes bédouines se montrèrent avec quelques troupeaux affamés de moutons et de chèvres qui cherchaient de maigres pâturages. Il n'était pas tombé de pluie dans la plaine, et il n'y avait pas un arbuste qui ne fût desséché. Cependant ces Bédouins n'osaient pas aller à la recherche de meilleurs pâturages dans

[1] *Abou-schih*, père de l'absinthe, lieu qui produit cette plante: *agal*, autre espèce d'herbe.

les montagnes voisines qui n'appartenaient pas au territoire de leur tribu, car toutes les fois qu'il y a sécheresse, les pasteurs veillent rigoureusement aux limites de leur territoire. Je me détachai avec quelques Malais pour demander du lait à ces femmes; les Malais avaient pris de l'argent pour en acheter, et moi, dans la même intention, j'avais rempli mes poches de biscuit. Elles refusèrent l'argent, disant qu'elles n'étaient pas habituées à vendre du lait; mais quand je leur eus fait présent des biscuits, elles prirent ma tasse de bois, et la remplirent de lait.

Le 19 janvier nous quittâmes Kolleya à une heure et demie de l'après-midi, et allâmes devant nous à travers la plaine. Au bout de trois heures nous arrivâmes dans des montagnes basses de sable mouvant, et à quatre heures nous étions dans une plaine pierreuse avec des masses de rocs qui coupent la route en travers. La direction était au nord-ouest. Au bout de neuf heures nous fîmes halte pour la nuit au village de Rabegh; trois ou quatre hameaux peu distans les uns des autres sont tous compris sous cette dénomination, et le principal de ces hameaux, comme à Kholeïs, porte le nom additionnel de *Essouk*, le Marché. La plaine voisine est cultivée, et d'épaisses plantations de palmiers sont de Rabegh un point remarquable sur cette route. Parmi les palmiers on trouve quelques tamarins

(*themr hindy*) dont le fruit vert alors était cependant assez mûr et agréable au goût; j'ai vu quelques-uns de ces arbres à la Mecque. Un peu de pluie était récemment tombée dans ce canton, et la terre était en partie labourée. Rabegh possède plusieurs puits dont l'eau du reste n'est pas très bonne. Son voisinage de la mer qui n'est, dit-on, qu'à sept ou huit milles, et que les palmiers cachaient, fait que la côte de Rabegh est visitée par beaucoup de bâtimens du pays qui manquent d'eau. Les Bédouins de cette côte sont d'actifs pêcheurs, et apportent ici de ports plus éloignés leur poisson salé. On trouve toujours cette denrée en abondance sur le marché, où elle est achetée par les équipages des bâtimens arabes, qui en consomment une grande partie et écoulent le reste en Égypte ou à Djidda. Les habitans de Rabegh sont des tribus d'Aamer et de Zebeyd, de la dernière principalement. Dans les montagnes opposées, à l'est, vivent principalement les Beni-Auf, autre tribu de Harb.

Un accident survenu ici montra dans tout son jour le défaut total de charité que j'avais déjà remarqué dans mes compagnons les Malais. Il y avait quelques-uns d'entre eux trop pauvres pour louer un chameau, qui suivaient à pied leurs camarades; mais comme nos marches de nuit étaient longues, ces hommes nous rejoignaient quelquefois une heure ou deux après notre arrivée au lieu de halte.

Ce jour même, un de ces traînards nous fut amené sous l'escorte de deux Bédouins de la tribu de Auf, qui nous dirent qu'ils l'avaient trouvé errant dans le désert, qu'il leur avait promis vingt piastres s'ils voulaient le ramener à la caravane, et qu'ils avaient espéré que ses amis se réuniraient pour compléter cette somme, car, quant à lui, ils voyaient qu'il n'avait pas d'argent. Quand ils s'aperçurent que personne de la troupe ne paraissait disposé le moins du monde à payer, même une partie de cette somme, et que chacun niait à l'envi qu'il connût cet homme, les Bédouins déclarèrent qu'ils prendraient le peu de vêtemens qu'il avait sur lui, et le retiendraient prisonnier dans leurs tentes jusqu'à ce que d'autres Malais, disposés à le délivrer, vinssent à passer. Quand ils virent que la caravane se disposait à décamper, ils l'emmenèrent en effet à une certaine distance du côté du bois. Il était si terrifié qu'il avait perdu l'usage de la parole, et se laissa emmener sans faire la moindre résistance.

Nos guides n'étaient pas de force à lutter contre les Auf, tribu fort redoutée à cause de son caractère guerrier et sauvage; il n'y avait pas dans le village de Rabegh de juge à l'autorité duquel on pût avoir recours; et les deux Bédouins avaient un droit légitime sur leur prisonnier. Je n'aurais pas fait un grand acte de générosité en payant moi-même sa rançon; mais je pensai que c'était un devoir qu'il

appartenait à ses concitoyens les Malais d'accomplir; en conséquence, j'employai tous mes efforts à leur persuader d'agir ainsi. En vérité je ne me rencontrai jamais avec des misérables au cœur plus endurci. Ils déclarèrent unanimement qu'ils ne connaissaient pas cet homme, et qu'ils n'étaient pas obligés de se mettre en dépense pour son compte. Les chameaux étaient chargés, les hommes montés, et le conducteur allait donner le signal du départ, lorsqu'une dispute éclata en cris violens pour un misérable objet. J'avais attendu ce moment. Me reposant sur le respect qu'inspirait dans la caravane ma qualité supposée de pèlerin attaché à l'armée de Mohammed-Ali, et sur les bonnes dispositions de mes guides que j'avais entretenues par de libérales distributions de vivres depuis notre départ de la Mecque, je saisis le chameau du conducteur, et le faisant s'agenouiller, je m'écriai que la caravane n'irait pas plus loin tant que l'homme ne serait pas relâché. J'allai d'un bagage à l'autre, et moitié par mes imprécations contre les Malais et leurs femmes, moitié en luttant avec quelques-uns d'eux, je pris par chaque tête de chameau vingt paras (environ trois pences), et, après de longues contestations, je complétai ainsi les vingt piastres. Je portai cette somme aux Bédouins qui étaient restés à quelque distance avec leur prisonnier, et leur représentant son état de dénûment, j'en appelai à l'honneur de

leur tribu, je les décidai à ne prendre que dix piastres. En agissant d'après la maxime turque, j'aurais pu mettre en poche les dix autres piastres; mais je les donnai au pauvre Malais, à la grande mortification de ses compatriotes. La conséquence de tout ceci fut que pendant le reste du voyage, ils le séparèrent entièrement de leur société, qu'il me retomba sur les bras jusqu'à notre arrivée à Médine et pendant son séjour dans cette ville. J'avais l'intention de lui fournir les moyens de retourner à Yembo; mais tout aussitôt mon arrivée je tombai dangereusement malade, et ne sus pas par la suite ce qu'il était devenu.

Quelques pèlerins mendiaient dans le marché de Rabegh; ces pauvres gens, en partant de la Mecque pour Médine avec une grande caravane, s'imaginent qu'ils pourront supporter la fatigue du voyage, car ils savent qu'en ce cas, les pèlerins charitables sont disposés à leur fournir de l'eau et des alimens; mais les longues marches de nuit épuisèrent leurs forces, ils restèrent en arrière sur la route, et après avoir souffert de grandes privations, furent obligés de poursuivre leur voyage par d'autres occasions. Un pèlerin afghan nous rejoignit ici; c'était un vieillard d'une force extraordinaire qui avait fait à pied toute la route de Kaboul à la Mecque, et avait le projet de retourner de la même manière.

Le 20 janvier nous quittâmes Rabegh à quatre

heures de l'après-midi. Nous marchions au nord-ouest sur des bancs de cailloux noirs entremêlés de monticules de sable sur lesquels s'élevaient des arbres. Comme je n'avais pas reposé un instant depuis deux jours, je m'endormis sur mon chameau, et je ne saurais dire autre chose, sinon qu'après une marche de onze heures, sur un sol montueux et sablonneux, nous descendîmes à Mastourah, station du hadj. Deux puits larges et profonds, revêtus de pierre, fournissent en ce lieu abondance de bonne eau. Environ à dix milles à l'est de cet endroit, est une haute montagne nommée *Djebel-Ayoub* (la montagne de Job) qui dépasse les autres sommités de la chaîne dont elle fait partie, et qui est couverte d'arbres sur plusieurs points. Elle est habitée par la tribu d'Auf, tribu que n'ont pu dompter les Wahabites; et une preuve de leur indépendance était la longueur de leur chevelure, contraire aux préceptes des Wahabites, qui avaient fait à tous une loi de se raser la tête.

Nous trouvâmes aux puits de Mastourah plusieurs troupeaux de chameaux que les pasteurs mâles et femelles de la tribu d'Auf faisaient boire, et j'achetai deux agneaux et du tabac que je distribuai à nos guides et à ceux qui marchaient à pied avec la caravane.

Le 21 janvier, nous partîmes à trois heures de l'après-midi, nous dirigeant dans le nord; après avoir

marché pendant deux heures et demie sur une plaine sablonneuse, couverte de broussailles basses, nous avions Djebel-Ayoub à environ six milles de nous. Alors commence une chaîne de montagnes peu élevées qui est parallèle au chemin. Nous quittâmes en cet endroit la grande route de la caravane qui tourne plus à l'ouest, et nous nous dirigeâmes vers les montagnes du nord-est, pour gagner Safra par le chemin le plus court. Après un trajet de treize heures sur un terrain inégal et des montagnes basses, nous fîmes halte, à l'approche de l'aube, dans une plaine de sable, près du puits connu sous le nom de *Bir-Esscheïkh*. Ce puits a de trente à quarante pieds de profondeur et quinze pieds de diamètre, et il est construit en pierre solide. Quand le hadj est pressé par le temps, il prend quelquefois cette route; mais il va ordinairement par Beder. Nous étions parvenus tout-à-fait près de la grande chaîne qui depuis notre départ de Kholeïs avait toujours été à notre droite. A quelques milles au nord de Bir-Esscheïkh, une chaîne inférieure s'en détache et prend la direction de l'ouest, vers la mer. C'est à son extrémité qu'est situé Beder. Nous vîmes aussi à ce puits des Bédouins Sowaleméh, ou de la tribu de Beni-Salem. Nos guides achetèrent d'eux un mouton et le firent rôtir dans le *mediba*, trou creusé dans le sable et bordé de petites pierres que l'on chauffe. On met la viande dessus,

puis on la couvre de cendre et de la peau mouillée de l'animal, et l'on bouche hermétiquement le trou avec du sable et de l'argile. Dans une heure et demie la viande est cuite, et comme elle ne perd rien de son jus, elle a un excellent goût.

Le 22 janvier nous quittâmes ce puits dans l'après-midi, à trois heures et demie; notre route au nord-ouest montait sur un terrain inégal. Au bout d'une heure et demie de marche nous entrâmes dans les montagnes que forme d'un côté la grande chaîne, et de l'autre, la branche dont j'ai parlé et qui s'étend vers Beder. De là nous continuâmes la descente du nord-nord-est par des vallées sablonneuses pleines de rocs détachés. De hautes montagnes, aux sommets aigus et entièrement arides, bordaient la route à droite et à gauche. La montagne de l'est qui est parallèle au chemin se nomme *Djebel-Sobh*, territoire de la puissante tribu des Beni-Sobh, qui est une branche de la tribu de Harb; leurs montagnes renferment plusieurs vallées fertiles où croissent des palmiers et où l'on cultive un peu de dhourra. C'est là que l'on trouve principalement le baume de la Mecque et le *senna* (séné) d'Arabie, que la caravane de Syrie exporte presque exclusivement de ce district. Le passage par l'intérieur de cette montagne est représenté comme très difficile, et les Wahabites ne purent jamais le forcer.

Après une marche de six heures et demie, la route commença à monter parmi des montagnes rocailleuses et très peu élevées. A sept heures et demie nous entrâmes dans Wady-Zogag, étroite vallée qui monte légèrement, mais encombrée de pierres détachées et d'acacias. Plus nous avancions, plus elle devenait étroite et rapide, plus le chemin était difficile pour les chameaux. Au bout de treize heures nous atteignîmes le plateau et nous entrâmes alors dans la vallée d'Essafra, près du village de ce nom où nous fîmes halte.

Le 23 janvier, comme nos chameaux étaient fatigués, et qu'ils n'avaient trouvé sur la route que peu de nourriture, quoiqu'ils eussent toute la matinée pour paître, les conducteurs s'arrêtèrent en ce lieu la journée entière. Ainsi que les villages susdits, Safra est un lieu de marché pour toutes les tribus des environs. Ses maisons sont bâties sur la déclivité de la montagne et dans la vallée qui est étroite, tellement qu'elles laissent à peine de la place aux bouquets de dattiers qui en bordent les deux côtés. Un ruisseau abondant descend à travers la vallée, et son eau se répand parmi les dattiers et va arroser quelques champs cultivés dans les parties plus larges des sinuosités de cette vallée. On y récolte le froment, le dhourra, l'orge et le doken. En légume, on y cultive le *badedjan* (mélongène), les ognons et les radis; les vignes, les citronniers

et les bananiers y abondent. Le sol est partout sablonneux, mais fertilisé par l'irrigation; les dattiers passent d'une personne à l'autre comme un objet de commerce, et ils se vendent arbre par arbre. Le prix que l'on paie au père en échange de la fille que l'on épouse, consiste souvent en dattiers. Les pieds de ces arbres plongent dans un sable profond que l'on ramène autour de leurs racines, du milieu de la vallée, et il faut renouveler annuellement cet amas de sable que les torrens emportent toujours. Chaque petite plantation est close par un mur de terre ou de pierre, et les cultivateurs habitent plusieurs hameaux où maisons isolées éparses entre les arbres. Les maisons basses ont généralement deux chambres, et renferment une petite cour pour les bestiaux. On trouve dans les jardins plusieurs sources d'eau verte et plusieurs puits. Le principal ruisseau a sa source dans un bouquet de dattiers près du marché, et une petite mosquée bâtie tout auprès est ombragée par quelques vastes châtaigniers sauvages. Je ne vis point d'autres arbres de cette espèce dans le reste du Hedjaz.

Le costume des habitans de Safra se compose d'une chemise et d'une robe courte de gros calicot des Indes de couleur, sur laquelle ils portent un *abba* blanc d'un léger tissu, semblable à celui des Bédouins de l'Euphrate près d'Alep, et uniforme

pour tous les Beni-Harb qui sont devenus sédentaires, tandis que les Bédouins de cette tribu portent l'abba rayé blanc et brun. Les profits qu'ils tirent au passage des caravanes et de leurs petites affaires commerciales semblent avoir eu une malheureuse influence sur leur caractère; car ils trompent tant qu'ils peuvent. Ils ne sont cependant pas dépourvus de commisération et de vertus hospitalières; car les hadjis pauvres peuvent, à leur passage, trouver dans leurs boutiques tout ce qui leur manque pour leur nourriture de chaque jour. Nous en vîmes plusieurs sur la route qui n'avaient pour vivre que ce qu'ils obtenaient de la générosité des Bédouins.

Le principal article de vente sur le marché de Safra, ce sont les dattes; on y trouve aussi du miel conservé dans des peaux de moutons; car les montagnes voisines sont pleines de ruches. Dans les districts connus pour être fréquentés par les abeilles, les Bédouins placent à terre des ruches de bois, et il est rare que les mouches à miel ne s'y établissent pas. Ce miel est de la meilleure qualité. J'en ai vu qui était blanc et presque aussi limpide que de l'eau. On y vend aussi des drogues, des épices et du parfum dont les Bédouins sont passionnés.

Safra et Beder sont les seuls lieux du Hedjaz où l'on puisse se procurer le baume de la Mecque dans un état de pureté. L'arbre qui le produit croît dans

les montagnes voisines, surtout sur le Djebel-Sobh, et les Arabes le nomment *rechem*. Les habitans de Safra falsifient ordinairement ce baume avec de l'huile de sésame et du goudron. Quand ils veulent essayer s'il est pur, ils trempent un doigt dedans, et y mettent le feu; s'il brûle sans laisser aucune marque ou aucune douleur au doigt, ils le regardent comme étant de bonne qualité; mais s'il brûle le doigt aussitôt que le feu y est, ils assurent que le baume est mélangé. Les hadjis riches mettent une goutte de baume de la Mecque dans la première tasse de café qu'ils boivent le matin; car ils sont convaincus que c'est un tonique pour l'estomac. On emploie, comme je l'ai dit, les graines qui produisent cet arbre à l'effet de faire avorter.

Je dois remarquer ici une particularité dans les coutumes de la tribu des Beni-Salem. Dans le cas où le *dyeher*, amende payée pour un homme tué, est accepté par la famille du mort, la somme est fournie par le meurtrier et ses parens; le premier paie un tiers et sa parenté les deux tiers qui restent. Cet usage, autant que j'ai pu m'en assurer, n'existe dans aucune autre partie du désert.

Le 24 janvier nous quittâmes le Souk et Safra, à trois heures de l'après-midi, et trouvâmes que la vallée s'élargit un peu au-delà du marché. La verdure éclatante des dattiers et des plantations forme un singulier contraste avec les montagnes arides

des deux côtés. Notre direction était nord-est. A une heure du souk, nous traversâmes un village semblable dans la vallée, qui se nomme *El-Kharma,* et est compris dans le Wady-Safra. Au bout de deux heures, nous vîmes les ruines d'une fontaine publique sur le chemin, près d'un puits à demi bouché. A deux heures et demie nous passâmes dans un hameau nommé *Dar-le-Hamra*, qu'habitent les Beni-Howaseb, autre branche de la tribu de Harb. Plusieurs tours de garde avaient été construites sur le sommet des montagnes qui bordent les deux côtés de la vallée par Othman-el-Nedheiféh, pour rendre ce passage sûr. Au bout de quatre heures nous traversâmes le village de Mokad, qui produit aussi des dattes.

Nous y étant arrêtés un quart d'heure, nous fûmes entourés par beaucoup d'habitans, et quand je remontai sur mon chameau, je m'aperçus que l'on avait pris dans mon bagage plusieurs objets de peu de valeur. Ce défilé est très redouté par les caravanes du hadj, et l'on met sur le compte des Arabes des exploits de vol effrontés, au point de paraître presque incroyables. Ils s'habillent quelquefois en soldats turcs, et s'introduisent dans la caravane pendant les marches de nuit, et c'est de cette façon qu'ils avaient enlevé, l'année précédente, un des plus beaux chevaux conduits à la suite du pacha de Damas, chef de la caravane de Syrie. Ils s'élancent

par derrière sur le chameau d'un hadji endormi, lui couvrent la bouche avec leurs abbas, et jettent à leurs camarades ce qu'ils trouvent de précieux sur lui. Si on les découvre, ils tirent leurs poignards et se font jour ainsi; car ils ne doivent pas espérer de miséricorde s'ils sont arrêtés. Le mode ordinaire de châtiment employé en ce cas, c'est le pal qu'on inflige aux voleurs à la plus prochaine station, et on les y laisse pour périr sur la place ou être dévorés par les bêtes féroces. L'horreur d'une telle punition n'épouvante cependant point les autres, et il se trouve parmi les Bédouins des gens qui se vantent d'être estimés bons voleurs de hadj, parce qu'il faut pour bien remplir ce rôle un grand courage et beaucoup d'adresse.

De là, notre route était nord-est. A ce point commence une étroite vallée aride, qui, au bout de six heures et demie, nous conduisit après bien des sinuosités, à Djedidéh, situé à l'endroit où la route devient droite et monte rapidement. Cette vallée prend le nom du lieu principal qui s'y trouve, et est entourée de plusieurs villages qui en dépendent.

Comme à Safra, il y a là un souk, mais il était presque ruiné. A ce point la vallée se rétrécit encore, et passe pendant une heure et plus entre des rochers presque à pic. A sept heures et demie nous traversâmes le village d'El-Kheïf, le dernier de la

vallée de Djedidéh, qui contient aussi des groupes de maisons éparses.

Safra me parut plus peuplée que Djedidéh : en parlant de ce défilé, les Arabes joignent toujours les deux noms, et disent : *la vallée* ou *Safra et Djedidéh.* Au-delà de Kheïf elle s'élargit et forme plusieurs détours. En ce lieu notre caravane était dans une constante terreur des voleurs, qui nous aurait tenus éveillés, si le froid piquant de la nuit n'y eût pas réussi parfaitement. Au sortir de Kheïf, notre direction était nord-est. Après douze heures, nous entrâmes dans une plaine située au milieu des montagnes, qui a environ dix milles de long, et où nous fîmes halte; elle se nomme *El-Naziéh.* Cette plaine est couverte d'acacias, et bien que l'on n'y trouve pas d'eau, elle est excellente sur le penchant des montagnes. Quelques Bédouins de Beni-Salem étaient occupés à récolter les feuilles nouvelles des acacias, qui sont le meilleur aliment pour les chameaux; je les ai vu vendre à la mesure sur le marché de Safra. Nous demandâmes à ces Bédouins des biscuits en échange de lait, et l'un d'eux, à qui j'avais offert une petite dose de rhubarbe, m'apporta un peu de beurre frais en échange.

Le 26 janvier nous partîmes à deux heures de l'après-midi, et après une heure et demie de marche nous quittâmes la plaine pour la montagne dans la direction du nord-est. Nous entrâmes bien-

tôt dans un court défilé, et au bout de deux heures et demie, nous nous trouvâmes dans une petite plaine nommée *Schaab-el-Hal,* entre les montagnes, et où étaient quelques campemens de Bédouins. De là nous passâmes, à cinq heures, dans une large vallée aride et couverte de sable blanc. La nuit était froide et la lune magnifique; je marchais en avant de la caravane qui allait lentement, et bientôt je me trouvai à une distance considérable. Voyant que la caravane ne me rejoignait pas, je m'assis sous un arbre, et j'allais allumer un feu, quand j'entendis des pas de chevaux qui venaient de mon côté. Je me tins alors caché derrière les arbres, et je vis quelques Bédouins d'une tournure très suspecte qui passèrent. Après avoir attendu long-temps la caravane, et ne pouvant m'expliquer son retard, je revins sur mes pas et je trouvai les chameaux au repos et reprenant haleine, tandis que chacun dormait en attendant les voyageurs à pied qui étaient en arrière. Ceci nous arriva plus d'une fois. Quand le chameau n'entend point de voix autour de lui, et n'est point poussé par son conducteur, il ralentit le pas et bientôt s'arrête tout court; il en est ainsi quand le chameau de la tête cesse de marcher, tous les autres l'imitent. Je réveillai les Arabes, et nous continuâmes la route. Nous apprîmes le lendemain que quelques voyageurs avaient été dévalisés sur le chemin pendant

la nuit, et, sans nul doute, par les cavaliers qui avaient passé près de moi, et qui s'étaient dispersés quand ils virent approcher une grande caravane.

La vallée où nous nous trouvions alors se nomme *Wady-ech-Choheda* (la vallée des Martyrs), où, dit-on, plusieurs disciples de Mahomet périrent dans une bataille. De grands amas de pierres, épars dans la vallée, couvrent leurs restes. Nous y remarquâmes aussi plusieurs tombeaux de hadjis, et quelques murailles ruinées qui devaient renfermer une petite chapelle ou une mosquée : on n'y trouve point d'eau; et cependant c'est une des stations de la caravane du hadj. Au bout de neuf heures nous sortîmes de ce *Wady* qui monte légèrement, et prenant alors à l'est-nord-est, nous traversâmes une contrée rocailleuse d'où nous passâmes dans une grande plaine nommé *El-Fereïsch*, où nous rencontrâmes deux petites caravanes qui allaient de Médine à Yembo. Après une marche de onze heures et demie nous fîmes halte.

Le 27 janvier une troupe de Bédouins, avec leurs femmes, leurs enfans et leurs tentes, passèrent près de nous; ils appartenaient à la tribu de Harb, portaient le nom de *El-Hamedeh*, et avaient quitté le pays haut, où il n'était pas encore tombé de pluie, pour chercher de meilleurs pâturages dans les montagnes inférieures. Pendant que nous étions campés, un violent orage accompagné de tonnerre et d'é-

clairs nous surprit, et la pluie tomba par torrens: comme elle menaçait d'être de longue durée, et que nous n'avions pas de tentes, on jugea à propos de se remettre en route. Nous partîmes dans l'après-midi, et tout le reste du jour ainsi que la nuit la pluie continua, et jointe à la froide température de ces hautes régions, elle nous fit tous souffrir. Nous avions à monter à travers des vallées pleines de rocs et d'arbustes épineux, et notre chemin était souvent coupé par des torrens qui avaient rapidement grossi, et que nous traversions difficilement. Après une marche de quelques heures nous atteignîmes le sommet de cette chaîne de montagnes, et de là, nous voyions s'étendre devant nous l'immense plaine orientale. Nous passâmes ensuite entre plusieurs montagnes isolées : le sol était de cailloux noirs et bruns. Au bout de neuf heures nous vîmes quelques maisons bâties autour des puits nommés *Bir-Aly*. A dix heures de marche enfin, au milieu de la nuit, et au moment même où le ciel se nettoyait, nous arrivâmes devant la porte de Médine. Elle était fermée, et il fallait attendre jusqu'au jour avant qu'elle s'ouvrît. Comme il était impossible d'allumer un feu sur la terre humide avec du bois mouillé, et que nous étions trempés jusqu'aux os, le froid piquant du matin nous devint très pénible, et fut problablement cause de la fièvre qui me retint si long-temps dans cette ville;

car j'avais été en parfaite santé pendant tout le voyage.

Nous entrâmes à Médine à l'heure du lever du soleil, le 28 janvier, le treizième jour après notre départ de la Mecque, et nous avions fait halte deux jours sur la route. La caravane du hadj fait ordinairement ce trajet en onze jours, et en dix si elle est pressée par le temps.

Les Bédouins donnent à tout le pays qui sépare la Mecque de Médine, à l'ouest des montagnes, le nom *d'El-Djohféh,* nom qui toutefois ne s'applique plus spécialement qu'à la contrée qui s'étend de la Mecque à Beder.

Médine.

La caravane s'arrêta dans une grande cour d'un faubourg, où l'on déposa les bagages, et tous les voyageurs qui en avaient fait partie se dispersèrent immédiatement à la recherche de logemens. A l'aide d'un *mozemwar,* dont les fonctions sont semblables à celle du delyl de la Mecque, je me procurai avec quelque peine un bon appartement dans la principale rue commerçante de la ville, à cinquante pas environ de la grande mosquée; j'y fis porter mon bagage, puis le mozemwar vint me chercher pour me conduire à la mosquée et au saint tombeau de Mahomet; car il est de rigueur, ici comme à la Mecque, qu'un voyageur qui arrive dans la

ville accomplisse ce devoir avant de se livrer à l'affaire la plus insignifiante.

Les cérémonies sont ici beaucoup plus faciles et plus courtes qu'à la Mecque, comme je le dirai tout à l'heure, et j'en fus quitte au bout de vingt minutes, puis je revins à ma demeure, libre de m'occuper de tout autre soin. Beaucoup de personnes étaient malades de la fièvre alors dans la cour du pacha, et lui-même aussi en était attaqué. Je donnai alors à son médecin, peu fourni de médicamens, de l'écorce de quinquina; mais au bout de deux jours j'eus lieu de me repentir de ma libéralité, car je fus atteint moi-même d'une fièvre qui prit un caractère sérieux, et au bout de six semaines, j'étais incapable de me lever de mon tapis sans le secours de mon esclave, pauvre diable qui, par habitude et par nature, était plus propre à soigner son chameau que son maître réduit à cet état de langueur. Je n'avais qu'un livre pour me distraire, un Milton que je m'étais procuré sur un bâtiment anglais dans le port de Djidda. La maîtresse du logement que j'occupais, vieille femme infirme, née Égyptienne, et qui pendant mon séjour s'était établie à l'étage supérieur d'où elle pouvait me parler sans être vue, causait avec moi chaque soir pendant une demi-heure, et mon *cicérone* ou mozemwar me faisait de temps à autre des visites; enfin, je le soupçonnais fortement de s'emparer

d'une partie de mes effets, au cas où je mourrais.

Vers le commencement d'avril, le retour de la chaleur mit un terme à mes souffrances; mais il se passa une quinzaine encore avant que j'osasse me risquer à sortir, et chaque brise me faisait redouter le retour de la fièvre. Le mauvais climat de la ville, son eau détestable, et le grand nombre de maladies régnantes à cette époque, faisaient que je désirais vivement quitter Médine. J'avais eu autrefois l'intention d'y rester tout au plus un mois, de prendre alors quelques guides bédouins, et de traverser le désert jusqu'à Akaba, à l'extrémité de la mer Rouge, en droite ligne, et de là je me serais facilement rendu au Caire. Sur cette route, je me promettais de visiter Hadjir, où j'espérais trouver quelques restes de l'antiquité la plus reculée, qui n'avaient été décrits par aucun autre voyageur, et l'intérieur du pays aurait pu m'offrir beaucoup d'autres objets de recherche et de curiosité. Il était toutefois impossible de penser maintenant à exécuter ce projet dans mon état de convalescence, et je n'avais pas l'espérance d'avoir recouvré avant deux mois des forces suffisantes pour un tel voyage. Dans cette conviction, je renonçai à ce plan, et je me déterminai à partir pour Yembo, sur la côte, afin de m'y embarquer pour l'Égypte; cette résolution était encore rendue plus nécessaire par l'état de ma bourse que ma longue résidence à Médine

avait considérablement réduite. Quand je me sentis assez fort pour monter sur un chameau, je m'occupai des moyens de me rendre à Yembo, et je traitai avec un Bédouin et une petite caravane de ses compatriotes, le 21 avril, après un séjour de trois mois, pendant lesquels j'avais été huit semaines dans mon lit.

Mes remarques sur Médine sont peu nombreuses, et en bonne santé j'aurais pu faire plus d'observations; mais comme cette ville est entièrement inconnue aux Européens, je rapporterai ces informations quelles qu'elles soient.

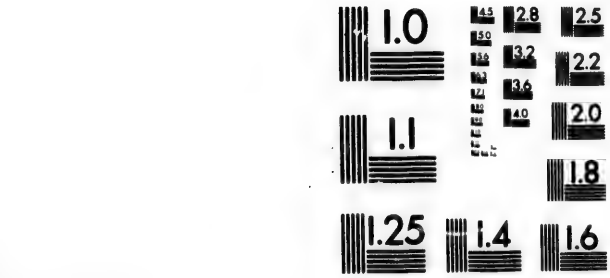
Médine est située sur la limite du grand désert d'Arabie, tout au pied de la chaîne de montagnes qui traverse cette contrée du nord au sud et est une continuation du Liban. J'ai déjà remarqué que la chaîne qui s'étend à l'est de la mer Morte se dirige vers Akaba, d'où elle longe le bord de la mer Rouge jusqu'en Yémen, tantôt serrant le rivage de près, tantôt étant séparée du rivage par une plaine que les Arabes appellent *Téhamah*, et c'est le nom spécial d'une partie de l'Yémen. J'ai aussi remarqué que la pente du versant oriental de ces montagnes, le long du Jourdain, de la mer Morte et de la vallée d'Araba, jusqu'à Akaba, est beaucoup plus faible que la pente du côté de l'ouest, et qu'en conséquence la grande plaine d'Arabie, qui commence à l'est de ces montagnes, est considérablement au-

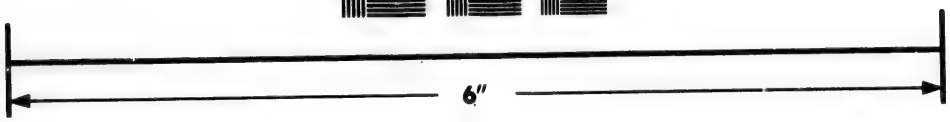
dessus du niveau de la mer. Je fis la même remarque en allant à Taïef, après avoir traversé la montagne Djebel-Kora qui forme une partie de cette chaîne, et l'on observe la même chose à Médine. La montagne que nous avions passée en venant de la Mecque, vue de la côte, présente des pics d'une hauteur considérable; mais quand nous eûmes atteint la plaine haute, dans le voisinage de Médine, ces sommets paraissaient à notre gauche [illegible] de simples montagnes dont l'élévation au-[illegible] de la plaine orientale ne monte pas au tiers de celle qu'elle a au-dessus de la côte de la mer, à l'ouest.

Les dernières ondulations de ces montagnes touchent à la ville du côté du nord, et au sud le pays est en général plat. Une branche de cette chaîne s'avance un peu dans la plaine à une heure de distance de la ville.

Médine est bâtie dans la partie la plus basse de la plaine, car elle reçoit les torrens des montagnes de l'ouest et du sud-est, aussi bien que les eaux courantes qui viennent du sud et du sud-est, et ces eaux produisent dans la saison des pluies de nombreuses mares stagnantes qu'on laisse s'évaporer petit à petit; car les jardins, les arbres et les murailles qui couvrent la plaine interrompent la libre circulation de l'air. Ces jardins et ces plantations de dattes, entremêlés de champs, ceignent la ville de tous les côtés, hormis sur le point où aboutit la

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

route de la Mecque; car là, la nature rocailleuse du terrain rend toute culture impossible.

Médine se divise en ville intérieure et en faubourgs. L'intérieur forme un ovale d'environ deux mille huit cents pas de circonférence. A l'extrémité la plus droite de cet ovale est le château bâti sur un petit rocher, et le tout est entouré d'une muraille de trente-cinq à quarante pieds de haut, flanquée de trente tours environ, et bordée d'un fossé rempli sur plusieurs points. La muraille est en très bon état, et constitue pour l'Arabie une place très respectable; aussi Médine a toujours été regardée comme la principale forteresse du Hedjaz. Trois belles portes conduisent dans la ville: Bab-el-Masry au sud, laquelle, après la porte de Bab-el-Fatouh, au Caire, est la plus belle porte de ville que j'aie vue dans l'Orient; Bab-ech-Chamy au nord, et Bab-el-Djemaa à l'est. Près de Bab-ech-Chamy, on voit dans le mur d'enceinte une niche à l'endroit où, dit-on, était autrefois une petite chapelle nommée Mesdjed-Es-Sabak, d'où les guerriers adhérens de Mahomet avaient l'habitude de partir quand ils s'exerçaient à la course.

La ville est bien bâtie et toute en pierre; les maisons, à toit plat, ont ordinairement deux étages. Comme elles ne sont pas blanchies et que la pierre est de couleur foncée, les unes ont l'aspect un peu sombre, et sont la plupart très étroites; car elles ont deux ou trois pas de largeur. Il y a quelques-

unes des rues principales qui sont dallées, et c'est une commodité que l'on s'attend peu à trouver en Arabie. A tout prendre, Médine est une des villes les mieux bâties que j'aie vues en Orient. Elle peut, sous ce rapport, prendre rang après Alep. A présent, elle a une triste apparence. On laisse les maisons se délabrer. Leurs possesseurs tiraient autrefois de grands profits de la foule de visiteurs qui se rendaient ici en tout temps de l'année, mais ils voient aujourd'hui diminuer leurs revenus et reculent devant les lourdes dépenses de la construction, parce qu'ils savent qu'ils n'en seront pas remboursés par le loyer de leurs appartemens. On voit dans toutes les parties de la ville des maisons en ruines et des murailles délabrées : enfin Médine a cet aspect désolé de beaucoup de villes de l'Orient, qui n'offrent maintenant que de faibles souvenirs de leur antique splendeur.

La principale rue de Médine est aussi la plus large et conduit de la porte du Caire à la grande mosquée. C'est cette rue qui contient la plupart des boutiques de la ville. Une autre rue considérable part de la mosquée et se termine à la porte de Syrie; mais beaucoup de ses maisons sont en ruines, et elle contient peu de boutiques. Médine n'en compte pas une dans les autres quartiers : c'est en ce point que cette ville diffère de la Mecque, qui est un marché continu. En général, la Mecque ressemble beau-

coup plus à une ville arabe que Médine, qui a infiniment de rapport avec les villes de Syrie.

Entre ces deux grandes rues, il y a beaucoup de quartiers où l'on voit peu d'édifices publics ou de bâtimens remarquables. Dans la rue nommée *Togag-el-Towal,* est le mehkam ou maison du khady, qui a un jardin ainsi que les grandes maisons, on y compte deux médressés, un seul bain; mais je n'y ai point remarqué d'okals ou khans. Cette absence complète d'établissemens publics est compensée par une grande quantité de jolies petites habitations particulières, ayant de petits jardins et des puits dont l'eau sert aux irrigations, et qui remplit des bassins de marbre autour desquels les propriétaires passent les heures du milieu du jour sous des appentis élevés.

Le château dont j'ai parlé est entouré de très fortes murailles, et de tours hautes et solides. Je ne pus obtenir la permission d'y entrer. Il y a dans ce moment à peine trois canons montés sur les tours; et l'artillerie disponible ne se monte pas à plus de douze pièces en état pour défendre toute la ville.

C'est à l'ouest et au sud que s'étendent les faubourgs qui couvrent plus de terrain que la ville même : ils en sont séparés par un espace vague et étroit du côté du midi, mais qui va s'élargissant à l'ouest, devant la porte du Caire, où il forme une

grande place publique nommée *Monakh*[1]. Cette dénomination donne à entendre que c'est en ce lieu que les caravanes s'arrêtent, ce qui est en effet, et la place est toujours encombrée de chameaux et de Bédouins. Le côté du faubourg qui fait face au monakh n'a point de mur; mais à l'extérieur, au sud et à l'ouest, ces faubourgs sont fermés par une muraille inférieure, en hauteur et en force, au mur de la ville. Cette muraille est sur plusieurs points complétement ruinée, et n'est défendue qu'au sud par de petites tours.

La plus grande partie des faubourgs consiste en vastes cours, avec des appartemens bas au rez-de-chaussée, et séparées les unes des autres par des jardins et des plantations. Ces habitations se nomment *Hosch* (pluriel *Hischan*), et sont la demeure des basses classes de la ville, des Bédouins qui sont devenus sédentaires, et de tous les gens qui se livrent à l'agriculture. Chaque hosch contient trente ou quarante familles, et forme autant de petits hameaux séparés qui, aux époques de trouble dans le gouvernement, engagent souvent des luttes acharnées. On tient le bétail dans le milieu de la cour, où il y a toujours un grand puits, et la seule porte d'entrée se ferme à la nuit régulièrement. La ville est entourée de quartiers pareils au sud et au nord-ouest; mais à l'ouest, vis-à-vis la porte du Caire

[1] Ou *Menakh*, lieu où les chameaux se couchent

et le monakh, le faubourg se compose de rues régulières et bien bâties qui ressemblent en tout à celles de l'intérieur de la ville.

Beaucoup de personnes de la ville ont dans ces faubourgs leurs maisons d'été, où ils passent un mois à l'époque de la récolte des dattes. Chaque jardin est clos d'un mur de terre, et plusieurs ruelles larges tout juste assez pour un chameau chargé coupent les faubourgs dans toutes les directions.

Il y a dans le monakh deux mosquées, l'une appelée *Mesdjid-Ali*, où la mosquée d'Ali est, dit-on, située à l'endroit où Mahomet faisait souvent sa prière; l'autre se nomme *Medsjid-Omar*. On m'a dit que dans le quartier Amberyéh on montre la maison où demeurait Mahomet, mais ce fait paraît douteux; car les pluies d'hiver et l'atmosphère nitreuse et humide pendant la saison pluvieuse, puis la chaleur qui la suit, détruisent les édifices et dissolvent le ciment qui est d'une assez mauvaise qualité. Un beau canal souterrain amène dans la ville l'eau du village de Koba, qui est à trois quarts d'heure dans le sud. Cette eau, cependant, quoique agréable au goût, est de mauvaise nature. Si elle reste en repos dans un vase pendant une demi-heure, elle en couvre l'intérieur d'une croute nitreuse blanche; et tous les étrangers se plaignent de ce qu'elle produit des indigestions. Il y a aussi beaucoup de puits dans la ville, et partout où l'on

creuse la terre à vingt-cinq ou trente pieds, on trouve l'eau en abondance. La fertilité des champs est en proportion de la qualité de l'eau des puits. Ceux qui sont arrosés avec de l'eau saumâtre répondent mal aux peines de leurs propriétaires, et il n'y a que les dattiers qui profitent dans toute terre.

Outre l'eau des puits et de l'aquéduc, la ville reçoit en hiver une provision considérable d'eau du torrent nommé *Seyl-el-Medina* ou *Seyl-el-Bathen*, qui coule du sud au nord, traverse les faubourgs et va se perdre dans une vallée pierreuse au nord-ouest[1]. Une grosse pluie d'une nuit seulement suffit pour remplir son lit, quoique ce torrent décroisse aussi facilement qu'il se gonfle. Dans cette partie du faubourg qu'on nomme *Ambaryéh*, on trouve un solide pont de pierre de quarante pieds de largeur, jeté sur le lit de ce torrent. Les environs de Médine sont, à juste titre, comme on le voit, célèbres pour l'abondance des eaux, et l'emportent par cet avantage sur tous les autres lieux de l'Arabie. C'est ce qui en a fait un établissement considérable d'Arabes, long-temps avant que ce point devînt sacré parmi les musulmans, par suite de la fuite, de la résidence et de la mort de Mahomet, auquel il doit son nom de *Medinel-el-Neby* (ville du prophète).

[1] Tous les torrens voisins se perdent dans une terre basse entre la montagne de l'ouest nommée *El-Ghaba* ou *El-Zaghaba*.

Pendant les grandes pluies, le Monakh, entre les faubourgs et la ville, devient un vrai lac, et les environs au sud et au sud-est sont couverts d'une nappe d'eau. Les habitans bénissent ces inondations comme la promesse infaillible de l'abondance, non-seulement parce qu'elles arrosent copieusement leurs dattiers; mais encore parce que les plaines éloignées qu'habitent par les Bédouins se couvrent de verdure, ce qui garantit à Médine pour sa consommation des bestiaux et du beurre.

La pierre précieuse de Médine qui met la ville presque sur le même niveau que la Mecque, et qui lui assure la préférence, suivant quelques écrivains arabes, c'est la grande mosquée qui contient le tombeau de Mahomet. Comme la mosquée de la Mecque, elle porte le nom de *el-Haram*, à cause de son inviolabilité. C'est le nom que lui donne constamment le peuple de Médine, tandis qu'à l'étranger, on la connaît plus généralement sous le nom de *Mesdjed-En-Neby* (la mosquée du prophète), qui en fut en effet le fondateur. Elle est située vers l'extrémité est de la ville, et non dans le milieu, comme le disent quelquefois les historiens et les géographes arabes. Ses dimensions sont plus petites que celles de la mosquée de la Mecque; car elle n'a que cent soixante-cinq pas de long, et cent trente de large; mais elle est bâtie presque sur le même plan, puisque cet espace forme une vaste

cour couverte, entourée de tous les côtés d'une colonnade couverte de petits dômes, avec un petit édifice au centre de la cour.

Ces colonnades sont beaucoup moins régulières qu'à la Mecque, ou du moins le nombre de piliers est égal sur la profondeur des quatre faces : à Médine dix rangs de piliers les uns derrière les autres forment la colonnade du côté du sud ; il n'y en a que quatre rangs à l'ouest, et trois seulement à l'est et au nord ; les colonnes elles-mêmes sont de dimensions différentes. Au sud, qui est la plus sainte partie de l'édifice, puisque le tombeau de Mahomet s'y trouve, les colonnes ont environ deux pieds et demi de diamètre, et sont beaucoup plus grosses que celles des trois autres faces. Elles n'ont point de bases, et les fûts touchent la terre ; l'on remarque ici dans les chapiteaux la même diversité et le même mauvais goût qu'à la Mecque, car il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Les colonnes sont de pierre, mais comme elles sont revêtues de plâtre, il est difficile d'en déterminer l'espèce. Ces hauteurs ont six pieds environ de la terre, elles sont couvertes d'arabesques peintes grossièrement, et avec des couleurs vives ; c'est probablement par ce moyen qu'on a eu l'intention de suppléer aux bases ; celles qui sont les plus voisines de la colonnade méridionale, nommée *El-Rouz-dha,* sont revêtues à moitié de leur hauteur de tuiles vertes vernies

ou d'ardoises décorées d'arabesques de différentes couleurs. Les tuiles semblent être de fabrique vénitienne, et de la même espèce que celles dont on se sert pour couvrir les poêles en Suisse et en Allemagne.

Comme je l'ai dit, le toit de la colonnade se compose de petits dômes blanchis à l'extérieur comme ceux de la Mecque. Les murs intérieurs sont blanchis également, à l'exception de celui du sud et d'une partie de l'angle sud-est qui sont couverts de tables de marbre presque jusqu'au sommet. Plusieurs rangées d'inscriptions, en grandes lettres dorées, règnent le long de ce mur, l'une au-dessus de l'autre, et sont d'un très bel effet sur le marbre blanc. Le sol des colonnades à l'est, à l'ouest et en partie au nord, est grossièrement pavé; le reste du côté nord est seulement semé de sable de même que la cour. Quant à la partie du sud, à laquelle l'architecte a prodigué tous ses ornemens, le pavé est composé de dalles de marbre, et celui qui est directement près du tombeau de Mahomet, est une mosaïque d'un travail excellent, un des plus beaux échantillons de cette espèce que j'aie vu dans l'Orient.

De grandes et hautes fenêtres, avec des parures de glaces,[1] et je n'en ai point vu d'autre exemple dans le Hedjaz, donnent entrée au jour à travers la muraille du sud ; quelques-unes des vitres sont

même très bien peintes. Pour les autres côtés, des fenêtres plus petites sont pratiquées dans les murs, mais sans vitres [1].

Près de l'angle sud-est est le fameux tombeau, détaché de tous les côtés des murs de la mosquée. Sa clôture qui le défend contre l'empressement des visiteurs est un carré irrégulier de vingt pas environ au milieu de la colonnade, et plusieurs des piliers y sont renfermés : c'est un grillage de fer, peint en vert, qui s'élève aux deux tiers environ de la hauteur des colonnes. Ce grillage est d'un beau travail, une imitation de filigrane, où s'entrelacent des inscriptions à jour, en lettres de bronze, que le vulgaire suppose être de l'or; et le tout est tellement pressé que l'on ne peut rien voir de l'intérieur, si ce n'est par des petites fenêtres de six pouces carrés environ que l'on a ouvertes aux quatre angles du grillage, à cinq pieds au-dessus du sol. Au sud de ce grillage, où sont les deux principales fenêtres devant lesquelles le visiteur se tient pour prier, le fer est caché par de minces plaques d'argent, et l'inscription souvent répétée de la Illaha il Allah, Al-Hak, al-mobyn (*il n'y a de Dieu que Dieu, la vérité évidente*) se dessine sur le grillage en lettres d'argent et entoure les fenêtres. On entre dans cette enceinte par quatre portes,

[1] L'art de peindre le verre en couleurs durables semble ne s'être jamais perdu en Orient.

dont trois restent constamment fermées; une seule est ouverte, matin et soir, pour admettre les eunuques dont l'office est de nettoyer le pavé et les lampes; chacune de ces portes a un nom particulier [1]. La permission d'entrer dans cette enceinte que l'on nomme *El-Hedjra* est de droit pour les grands personnages, les pachas ou les commandans du hadj, et les autres pèlerins peuvent acheter des eunuques, moyennant 12 ou 15 dollars qu'on leur distribue en présens. Mais il y a peu de visiteurs qui usent du privilége, parce qu'ils savent que l'on ne voit, en entrant, rien de plus que ce que l'on peut apercevoir par les fenêtres qui sont toujours ouvertes; et je ne me sentis pas disposé à attirer sur moi l'attention générale, en satisfaisant ainsi ma curiosité. Ce qu'on peut voir de l'intérieur est un rideau tendu de tous les côtés, et qui enveloppe presque tout l'espace, car il n'y a entre le grillage et lui que quelques pas de libres. Ce rideau est d'une hauteur égale à celles de la grille de fer; mais j'eus beau regarder par-dessous, je ne pus m'assurer s'il est découvert au sommet. Les eunuques affirment qu'il y a une ouverture d'une étoffe semblable à celle du rideau. C'est un riche brocart de soie, de couleurs variées, broché de fleurs et d'a-

[1] *Bab-Enneby* (Porte du Prophète), *Bab-Errahméh* (Porte de la Miséricorde), *Bab-el-Touba* (Porte du Repentir), *Bab-Setna Fatméh* (Porte de Notre-Dame Fatmeh).

rabesques d'argent, avec une bande d'inscriptions en lettres d'or qui le coupe par le milieu, comme on le voit sur la couverture de la kaaba. Cette couverture a au moins trente pieds de haut, et une petite porte n'est ouverte au nord que pour les principaux eunuques qui en prennent soin et posent le rideau neuf, envoyé de Constantinople quand le vieux est usé ou qu'un nouveau sultan monte sur le trône. Les vieux rideaux sont envoyés à Constantinople, et servent à couvrir les tombeaux des sultans et des princes.

Suivant l'historien de Médine, ce rideau et cette couverture enveloppent un bâtiment carré, de pierre noire, soutenu par deux colonnes, et dans l'intérieur duquel sont les tombeaux de Mahomet et de ses deux premiers amis et successeurs immédiats, Aboubekr et Omar. Autant que j'ai pu m'en assurer, ces tombeaux sont également couverts d'étoffes précieuses en forme de catafalques, comme le tombeau à Ibrahim dans la grande mosquée de la Mecque. L'historien dit que ces tombes sont des fosses profondes, et que le cercueil qui contient la poussière de Mahomet est revêtu d'argent, et a sur la partie supérieure une plaque de marbre portant ces mots : « Bismillah alla humma salley aley. » (*Au nom de Dieu, répands ta miséricorde sur lui.*)

Le bruit populaire autrefois courant en Europe, et qui voulait que le tombeau du prophète fût sus-

pendu en l'air, n'a pas de fondement même en Hedjaz, et je ne l'ai jamais entendu répéter dans les autres contrées de l'Orient, bien que ceux qui ont visité Médine se plaisent à exagérer les richesses du sépulcre, et pensent ajouter à leur importance en faisant des récits fabuleux de ce qu'ils ont vu autour de ces tombeaux. Les trésors de l'Hedjaz étaient autrefois suspendus à des cordes de soie, ou déposés dans des coffres sur le sol; mais les Wahabis ont fait disparaître une grande partie de ces richesses. Parmi les objets précieux qu'ils enlevèrent, était une étoile de diamans et de perles qui était suspendue directement au-dessus de la tombe du prophète. Les Arabes en parlent souvent sous le nom de *kokab-ed-dorry* (étoile de pierres précieuses). Il serait étonnant, d'un autre côté, que les gouverneurs de Médine, qui étaient souvent gardiens du saint tombeau, n'eussent pas à l'occasion tiré sur ces trésors, comme le firent à la Mecque les oulémas, il y a trois cents ans environ, quand ils prirent les lampes d'or de la kaaba et les emportèrent, suivant Kotobeddin, cachées sous leurs grandes manches.

Des lampes de verre sont suspendues tout à l'entour du rideau : on les allume chaque soir, et on les laisse brûler toute la nuit. L'ensemble de cette enceinte au hedjra est couvert d'un beau dôme élevé qui dépasse de beaucoup les dômes des colonnades, et que l'on voit dans la ville à une grande

distance; aussi dès que les visiteurs l'aperçoivent en venant à Médine, ils récitent certaines oraisons. La coupole est en plomb et surmontée d'un globe d'une grosseur considérable et d'un croissant, l'un et l'autre étincelans d'or, et qui furent envoyés de Constantinople par le sultan Soleiman-ibn-Selim. La coupole et tout le temple, tel qu'on le voit aujourd'hui, a été bâti par Kaït-Beig, sultan d'Égypte de l'an de l'hégire 881 à 892.

Près du rideau de l'hedjra, mais à part, bien que dans l'enceinte est le tombeau de Setna-Fatméh, fille de Mahomet et femme d'Ali, et dans le mur est de la mosquée, vis-à-vis ce tombeau couvert d'étoffes précieuses comme les autres, on montre une petite fenêtre qui marque le lieu où l'archange Gabriel descendit, dit-on, à plusieurs reprises, avec des messages pour Mahomet; on nomme cette fenêtre *Mahbal-Djebraïl.*

La tradition mahométane dit que lorsque la dernière trompette sonnera, *Aysa* (Jésus-Christ) doit venir du ciel sur la terre, pour annoncer à ses habitans le grand jour du jugement, après quoi il doit mourir et être enterré dans l'hedjra à côté de Mahomet: ensuite quand les morts sortiront de leurs tombeaux, ils se lèveront ensemble, monteront au ciel de compagnie, et en ce jour Aysa recevra de Dieu la mission de séparer les fidèles des infidèles. En conformité de cette tradition, on montre à

travers le rideau de l'hedjra le lieu où sera le tombeau d'Aysa.

Hors du grillage, du côté du nord, et vis-à-vis le tombeau de Fatméh, est un banc carré qui s'élève à quatre pieds du sol, et qui a quinze pas carrés: c'est ce qu'on nomme *el-meïda*, ou la table. C'est là que se trouvent les eunuques gardiens de la mosquée, ainsi que les conseils des notables de la ville et leurs principales assemblées.

Une cloison de bois de huit pieds de hauteur environ, et richement ornée d'arabesques peintes, part du côté ouest de la grille, traverse la mosquée parallèlement au mur du sud, à vingt-cinq pieds de distance environ, et se termine près de la porte nommée *Bab-Esselam*, parcourant ainsi, à partir de l'hedjra, à peu près toute la largeur de la mosquée. Cette cloison est percée de plusieurs petites portes, et est destinée à séparer le saint lieu nommé *El-Roudha*, du passage des visiteurs qui en entrant par Bab-Esselam, vont droit à l'hedjra. Après l'hedjra, la partie de la colonnade du sud qui est au nord de la cloison est réputée le lieu le plus sacré de la mosquée, et on l'appelle *roudha*, jardin, ou le jardin des fidèles. Ce nom lui vient de ce que Mahomet a dit : « Entre ma chaire et mon tombeau, il y a un jardin des jardins du paradis. » En effet, le roudha est l'espace contenu entre la chaire et l'hedjra. Pour justifier le nom de jardin qu'il porte, on

a peint le bas des colonnes qui y sont comprises en fleurs et en arabesques jusqu'à la hauteur de cinq ou six pieds. Deux *mahrabs* ou niches, vers lesquelles le peuple se tourne quand il prie, indiquent le point exact de la kaaba; ce sont des mosaïques d'un travail exquis. Le sol de la roudha est couvert de très beaux tapis qui viennent de Constantinople.

Quand on entre dans la roudha par Bab-Esselam, on a devant soi le spectacle le plus éblouissant. Les couleurs éclatantes qui brillent de chaque côté, les colonnes couvertes de tuiles vernies, les riches tapis, le pavé somptueux, les inscriptions dorées sur la muraille, et, dans le fond, des tableaux, le grillage étincelant qui entoure l'hedjra, saisissent d'abord le regard; mais ensuite on s'aperçoit que ce n'est que décoration, pur clinquant, et non richesse réelle. Quelle que soit la superstition et le fanatisme des mahométans, ils ne sont jamais disposés à faire pour leurs établissemens religieux les sacrifices d'argent devant lesquels ne reculent pas les chrétiens catholiques et même protestans.

Les cérémonies de la visite à la mosquée sont comme suit : d'abord le pèlerin, à son entrée dans la ville, doit se purifier par une ablution complète et, s'il est possible, se parfumer le corps avec des odeurs suaves. Quand il arrive en vue du dôme, il faut qu'il récite quelques pieuses prières. S'il a

l'intention de se rendre au temple, le cicérone ou mozemwar le conduit à la porte Bab-Esselam dont il doit franchir le seuil avec le pied droit, coutume d'obligation dans toutes les mosquées. Tout en disant quelques oraisons, il se rend à la rhouda dans laquelle il fait une courte prière composée des cent neuvième et cent douzième chapitres du Koran. Après quelques prosternations, il passe par une des petites portes de la cloison de la rhouda, et va à pas lents vers le grillage de l'hedjra, et là, devant la fenêtre ouverte au sud, il s'adresse à Mahomet en ces termes : *Salam aleïka ye Mohammed; Salam ye rasoul Allah!* (salut sur toi, ô Mohammed, salut ô prophète de Dieu!) puis il récapitule une vingtaine de différens surnoms ou attributs de Mahomet, disant avant chacun le *Salam aleïk*, et termine en implorant son intercession dans le ciel, en ayant grand soin de mentionner distinctement les noms de tous ceux d'entre ses parens ou ses amis qu'il désire faire participer à ses prières. C'est pour cette raison qu'un habitant de Médine ne reçoit jamais de lettres du dehors sans être prié à la fin de mentionner le nom de celui qui écrit devant la tombe du prophète. Si le pèlerin a la procuration d'une autre personne, il est obligé de dénommer son mandataire. On emploie dans cette prière, comme dans tous les lieux saints autour de la ville, une expression peu propre à inspirer aux visiteurs

des sentimens humains et charitables. Au nombre des faveurs que l'on demande à Dieu, est comprise la requête suivante : Détruis nos ennemis, et puissent les tourmens de l'enfer être leur lot !

Après ces prières dites, le visiteur est invité à rester quelques minutes la tête appliquée à la fenêtre, dans une muette adoration; ensuite il se recule, et fait une prière de quatre génuflexions sous la colonnade en face de la grille du tombeau. Après quoi il approche de la seconde fenêtre, ouverte au sud également, et que l'on dit être vis-à-vis le tombeau d'Aou-Bekr, et là, il récite les mêmes prières que celles qu'il a dites devant la première fenêtre, nommée *Schebâk-en-Neby*. Il fait la même cérémonie devant une autre fenêtre censée faire face au tombeau d'Omar, puis il se rend devant le tombeau de Setna-Fatméh, et dit une prière à *Fatméh ez Zohrah, ou la belle et florissante Fatméh,* comme ils disent. Une prière générale dite dans la rhouda et adressée à la divinité, complète la visite qui tient tout au plus vingt minutes.

Sur chaque point où on doit faire une prière, des hommes et des femmes avec des mouchoirs étendus à terre, attendent les dons des visiteurs, et paraissent les espérer moins comme des aumônes que comme des taxes, et un visiteur bien mis se délivrerait difficilement de leurs sollicitations; puis viennent les eunuques qui vous félicitent de votre

heureuse visite ou *zyara*, et demandent ce qui leur est dû; après eux, c'est le portier, et après le portier la foule de pauvres qui assiége Bab-Esselam. Ces cérémonies se renouvellent au moment du départ de la ville.

J'ai déjà dit que le reste de la colonnade est bien inférieur à celle du sud; en effet, les murs blancs sont sans aucun ornement, si ce n'est à l'est où les mosquées de Sainte-Sophie, du sultan Ahmed, de Bayazid-Waly et de Seutari, temples célèbres de la capitale, sont représentés en détrempe, sans le moindre égard de la perspective. La cour n'est pas pavée; mais sablée seulement, et au milieu s'élève un petit bâtiment voûté où l'on garde les lampes de la mosquée, et auprès duquel est une petite clôture de bois qui entoure quelques palmiers, tenus sacrés par les musulmans pour avoir été plantés par Fatméh; à côté est un puits nommé *Bir-en-Neby*, dont l'eau est saumâtre, et c'est pour cette raison peut-être qu'il n'est pas réputé sacré.

Les lampes que l'on allume le soir autour de la colonnade, mais au sud surtout, sont en plus grand nombre que les autres. Elles sont suspendues à des barres de fer qui s'étendent d'une colonne à l'autre. Les eunuques et les serviteurs de la mosquée sont chargés de les allumer; mais au moyen d'un petit présent, les visiteurs obtiennent d'eux la permission de remplir ce pieux office qui est considéré comme

méritoire, et dont ils sont spécialement loués par les eunuques; mais quant aux lampes de l'intérieur de l'hedjra, on ne les admet jamais à les allumer. Aux deux côtés du member ou chaire, sont des cierges de la grosseur du corps, et haut de douze pieds, qu'on allume le soir au moyen d'une échelle. La femme de Mohammed-Ali, qui se trouvait alors à Médine, avait amené, pour les offrir à la mosquée, plusieurs de ces cierges qui avaient été avec beaucoup de peine, transportés de Yembo à Médine.

La mosquée a quatre portes dont Bab-Esselam est la plus belle. C'est un haut portail voûté bien supérieur à aucune des entrées de la mosquée de la Mecque, et de toute autre mosquée de l'Orient. Les côtés sont revêtus de marbres et de tuiles vernies de différentes couleurs, et des inscriptions en relief, formées par de grands caractères dorés, éclatent de toutes parts. Les trois autres portes se nomment *Bab-Errahméh*, *Bab-el-Djebir* ou *Djébraïl*, et *Bab-el-Nesa* ou *la porte des femmes*, parce qu'elle est près du tombeau de Fatméh. On monte par quelques degrés des rues voisines dans la mosquée; car c'est ici le contraire de la Mecque, et la mosquée de Médine est un peu au-dessus du niveau de la ville. Trois heures environ après le coucher du soleil, on ferme les portes dont les battans sont doublés en fer, et on ne les rouvre qu'une heure environ avant l'aube; mais ceux qui veulent prier

toute la nuit en obtiennent facilement la permission de l'eunuque de garde, qui couche près de l'hedjra. Pendant le ramadhan la mosquée reste ouverte toute la nuit.

Sur les côtés nord et nord-ouest sont plusieurs petites portes qui ouvrent sur la mosquée et appartiennent à de petites écoles ou médressés : c'est de ce côté que les maîtres d'école se tiennent avec leurs enfans autour d'eux, et leur enseignent à lire.

La police de la mosquée, ainsi que tous les soins de l'entretien, est confiée à quarante ou cinquante eunuques qui ont pour salaire une fondation semblable à celle qui existe en faveur des eunuques de Beit-Allah à la Mecque; mais ce sont ici des personnages plus importans, et leur costume, quoique le même, est plus riche : ils portent ordinairement de beaux châles de Cachemire, des robes des plus belles étoffes de l'Inde, et ils prennent de très grands airs. Quand ils traversent le bazar chacun leur baise les mains avec empressement, et ils ont une influence considérable sur les affaires de la ville. Des subsides considérables leur sont apportés annuellement de Constantinople par la caravane de Syrie : ils prennent aussi leur part des donations que l'on fait à la mosquée, et ils attendent de tout hadji riche des présens, outre le droit qu'ils prélèvent sur chaque visiteur. Ils vivent réunis dans un des meilleurs quartiers de Médine, et on dit que leurs mai-

sons sont meublées plus richement que toutes les autres maisons de la ville. Les adultes sont tous mariés à des esclaves noires ou abyssiniennes.

Les eunuques noirs, loin de subir la même influence qu'en Europe, deviennent étiques à Médine. Leurs traits sont grossiers, car on ne distingue que les os. Ils ont des mains de squelette, et tout leur aspect est extrêmement dégoûtant. A l'aide de vêtemens épais, ils dissimulent leur maigreur, mais leurs traits osseux sont si saillans qu'on peut les reconnaître au premier coup d'œil. Toutefois leur voix éprouve peu ou point d'altération, et est très loin de se réduire à ce beau timbre féminin que l'on admire tant dans les chanteurs italiens.

Le chef des eunuques se nomme *Scheikh-el-Haram ;* il est aussi le chef de la mosquée et le principal personnage de la ville. Il est donc d'un rang beaucoup plus élevé que l'aga ou chef des eunuques de la Mecque. Il a une cour composée comme celle d'un pacha, mais beaucoup moins nombreuse, et son costume se compose d'une belle pelisse sur une robe de soie richement brodée, faite à la mode de la capitale. Un kandjar ou poignard enrichi de diamans est dans la ceinture, et un kaouk ou bonnet élevé est sur sa tête. Toutes les fois qu'il sortait quantité de domestiques ou *ferrachin,* armés de gros bâtons, allaient devant lui. Il se regarderait comme très insulté si on lui donnait le titre d'eu-

nuque : on le qualifie ordinairement d'Aga, et on le traite d'altesse ou *saditkom,* comme un pacha ou comme le schériff de la Mecque.

Outre ces eunuques, la mosquée compte à son service beaucoup d'habitans de la ville, dont le nom ferrachin donne l'idée de leur emploi, qui consiste à nettoyer la mosquée et à étendre les tapis. Pour quelques-uns c'est purement une sinécure, et les premiers personnages de la ville appartiennent à cette corporation : le nombre de ceux qui la composent est fixé à cinq cents, et cet office paraît héréditaire; mais pour accroître le nombre des ferrachin, on a trouvé un expédient qui consiste à diviser un seul de ces emplois en moitié, en quarts, en huitièmes, et chacune de ces fractions peut être dévolue à un individu qui devient par ce moyen un membre inférieur de la corporation. Il y a donc beaucoup de ferrachin *in partibus,* car ce titre est souvent donné à des pèlerins qui se répandent ensuite dans tout l'empire et s'en trouvent très honorés.

Plusieurs de ces *ferrachin* sont en même temps mozemwars, et exercent de plus la profession très lucrative de faire des prières pour les absens. Beaucoup de hadjis importans, quand ils viennent à Médine, lient connaissance avec ceux qui les ont guidés aux saints lieux. De retour dans leurs pays, ils se font un pieux devoir d'envoyer annuellement quelque argent, ou 1, 2 sequins (zekkins) à leur

ancien cicérone qui est ainsi tenu en honneur à dire quelques prières au nom du donateur, devant la fenêtre de l'hedjra. Ces remises, enveloppées dans de petits papiers cachetés avec la suscription, sont recueillies dans chacune des villes principales et provinces de l'Anatolie ou de la Turquie d'Europe, d'où elles sont expédiées de Constantinople à Médine avec la caravane. Quelques-uns des principaux ferrachin ont le monopole des villes et des provinces entières, ou ont des correspondans sur tous les points de l'empire. Les profits qu'ils tirent de cette profession, analogues à ceux que tirent des messes les prêtres catholiques romains, sont très considérables.

Les Wahabites ne visitent pas le tombeau du prophète qu'ils regardent comme indigne d'aucune attention spéciale, puisqu'ils regardent Mahomet comme un simple mortel; c'est pourquoi ils enlevèrent tous les trésors qui l'entouraient, autant par suite de leurs opinions religieuses que par l'effet de leur cupidité. Cependant, Schoud leur chef laissa le sépulcre intact, et pour une fois céda aux sentimens nationaux des Arabes, peut-être bien aussi aux mouvemens de sa conscience qui ne pouvait mettre entièrement de côté ses premières impressions. Il n'enleva pas même le brocart qui couvrait la tombe et le rideau qui l'entoure. Des songes l'effrayèrent, dit-on, ou arrêtèrent sa main sacri-

lége, et c'est ainsi qu'il respecta le sépulcre de Fathméh; mais quant aux autres monumens funèbres que contient la mosquée, il les détruisit sans exception, regardant comme suffisante une simple pierre pour couvrir les restes des morts.

En interdisant les visites au tombeau, les Wahabites n'ont jamais eu l'idée de cesser la visite à la mosquée, soit de Médine, soit de la Mecque, car dans le traité de paix conclu en 1815 entre Tousoun-Pacha et le chef des Wahabites, il est expressément stipulé que les Wahabites seront admis à visiter le *Mesdjed-en-Neby* sans être molestés. Pour les musulmans orthodoxes même, cette visite n'est qu'un acte méritoire et de surérogation qui expie plusieurs péchés, et place en même temps le visiteur sous le patronage du prophète qui est dans le ciel. On dit que celui qui récite quarante prières dans cette mosquée sera délivré de la peine du feu et des tourmens qui suivent la mort. Comme les saints sont souvent plus vénérés que la divinité suprême, la visite à la Mecque est presque aussi estimée que le pèlerinage à la maison de Dieu, la Beïtallah de la Mecque, et l'on remarque même plus de foules empressées de Médine qu'à la kaaba. Toute l'année des essaims de pèlerins arrivent par Yembo de toutes les parties du monde mahométan; les Mogrebins surtout semblent les plus fervens dans leurs visites; ils sont, à dire vrai, attirés par un autre objet

encore sur la tombe de l'iman Malek-ibn-Anes, fondateur de la secte orthodoxe du Malekis à laquelle ils appartiennent.

A la Mecque on voit journellement arriver des femmes qui ont leur place assignées; à Médine, au contraire, on trouve très peu convenable pour elles d'entrer dans la mosquée. Celles qui y viennent de l'étranger visitent le tombeau pendant la nuit, après les dernières prières; mais les femmes qui résident dans la ville osent à peine en passer le seuil. Ma vieille propriétaire, qui vivait dans le voisinage depuis près de cinquante ans, m'assura qu'elle n'avait qu'une seule fois en sa vie pénétré dans l'enceinte de la mosquée, et qu'il n'y avait que les femmes de mœurs suspectes qui osaient y aller prier. En général, on voit rarement des femmes dans les mosquées. Quoique l'accès leur en soit permis, et même dans leurs maisons, il n'y a guère que les vieilles dévotes qui y prient : on regarde comme douée de rares perfections, une femme qui sait bien ses prières et a appris par cœur quelques chapitres du Koran.

Comme les femmes sont regardées en Orient comme des êtres inférieurs, et que même quelques commentateurs leur refusent leur part du paradis, leurs maris prennent peu soin de leur vie religieuse, et beaucoup même répugnent à voir leur dévotion parfaite, parce qu'elle élèverait leurs épouses trop

près de leur hauteur; cette qualité constitue même pour eux une mauvaise femme.

Il n'y a point de pigeons à Médine comme dans la mosquée de la Mecque; mais la quantité de tapis de laine qui couvrent le pavé, et où les plus sales hadjis prennent place à côté des pèlerins les plus somptueux, en ont fait le séjour favori de millions d'autres animaux moins innocens que les pigeons, et c'est un grand fléau pour tous les visiteurs qui les emportent dans leurs logemens, et les peuplent de vermine.

Cette mosquée étant beaucoup plus petite que celle de la Mecque, est mieux surveillée par les eunuques, et moins infectée de mendians et d'oisifs. Il semblerait que le tombeau de Mahomet inspire plus de respect religieux au peuple de Médine que le peuple de la Mecque n'en éprouve autour de la kaaba. Cependant Médine est encore moins lettrée que la Mecque, et c'est, je crois, la seule ville importante de l'Orient où des lectures n'ont pas lieu dans les mosquées.

Comme beaucoup d'édifices publics en Orient, les abords de la mosquée sont de toutes parts obstrués par des habitations particulières, de façon quelquefois qu'une étroite rue existe entre elles et les murs de la mosquée, tandis que sur d'autres points, les maisons sont bâties contre ces murs même et les cachent. Trois ou cinq minarets (j'oublie le

nombre exact[1]) s'élèvent autour de l'édifice, et l'un d'eux se trouve, dit-on, sur le lieu même d'où l'Abyssin Belal, le muezzin de Mahomet et un de ses favoris, avait coutume d'appeler les fidèles à la prière.

J'extrais de Samhoudy, l'historien de Médine, quelques détails sur les commencemens de la mosquée. Elle fut fondée par Mahomet lui-même. Quand il entra dans la ville, qui était à cette époque un campement d'Arabes nommés *Yathreb*, et qu'il se trouva au milieu d'amis, il construisit une petite chapelle à l'endroit même où son chameau s'était arrêté, et dont il avait acheté le terrain de l'Arabe auquel il appartenait. Il l'entoura de murs de terre sur lesquels il plaça un toit de feuilles de palmiers soutenu par des troncs de palmiers en guise de colonnes. Il agrandit bientôt cet édifice dont il jeta les fondations en pierre.

Omar-Ibn-el-Khetab agrandit encore la mosquée, et au lieu de troncs de palmier, il fit des piliers de terre. Il entoura pour la première fois d'une muraille la hedjra ou le lieu où avait été déposé le corps de Mahomet, et qui n'avait d'abord été entouré que de branches de palmiers.

Othman bâtit les murs en pierre de taille, et en l'an 29 de l'hégire renouvela les piliers de terre, consolida les nouveaux avec des cercles de fer, et

[1] Niebuhr dans son plan en met *cinq*.

fit le toit avec le bois précieux de l'Inde nommé *sadj*.

Walid, celui à qui Damas doit sa belle mosquée nommée *Djamaa-el-Ammouy*, agrandit encore la mosquée en l'an 91, et jusqu'en 892 elle reçut des accroissemens ou embellissemens de la plupart des califes. Comme je l'ai dit, des jardins et des plantations entourent la ville de Médine et ses faubourgs sur trois points, et dans l'est et le sud ces cultures s'étendent à la distance de six ou huit milles. Ce sont principalement des dattiers et des champs de froment ou d'orge. Les maisons des cultivateurs les plus proches de la ville sont bien bâties, et ont souvent un vestibule soutenu par des colonnes, et une chambre voûtée y attenante avec un bassin en pierre devant ce vestibule. Les jardins sont très bas, car on en retire la terre pour l'entasser tout à l'entour des murs, de façon à ce que l'espace destiné à être cultivé soit comme une fosse de dix ou douze pieds au-dessous du niveau de la plaine. On agit ainsi pour se procurer un meilleur sol, l'expérience ayant démontré que la couche supérieure est beaucoup plus imprégnée de sel, et par conséquent impropre à la culture que la couche au-dessous.

Un grand nombre de ces jardins et plantations appartiennent aux habitans de la ville, et les Arabes qui les cultivent sont nommés *norvakhileh*;

la propriété des jardins est *melk*, s'ils appartiennent à un particulier, *wakf*, s'ils appartiennent à titre de fondations pieuses aux médressés ou à la mosquée.

La récolte de l'orge qui abonde aux environs de Médine, et dont les classes pauvres font leur pain, a lieu en mars : les épis sont maigres, mais le grain est de bonne qualité, et quand la récolte est faite on laisse le champ en jachère. Je n'ai point vu d'avoine dans cette contrée ou dans aucun autre pays du Hedjaz. Les arbres à fruits se trouvent principalement du côté du village de Kaba, où les raisins et surtout les grenades sont d'une très bonne qualité. Tous les fruits et légumes que j'avais déjà vus dans les montagnes d'Arabie se trouvent aux environs de Médine; mais son principal produit, ce sont les dattes dont l'excellence est renommée partout. Les dattiers se trouvent soit dans des enclos, soit en plein champ, et les fruits de ces derniers, quoique moins abondans, sont plus estimés; il en croît beaucoup de sauvages sur la plaine, mais chaque arbre a son propriétaire. Ils sont en général plus petits que les palmiers d'Égypte nourris par le riche sol de ce pays et par les eaux du Nil; mais leur fruit est beaucoup plus doux et a plus de parfum.

Plusieurs voyageurs ont déjà fait connaître l'utilité de presque toutes les parties du dattier, qui le rendent aussi précieux à l'Arabe sédentaire que le

chameau l'est aux Bédouins; les habitans de Hedjaz emploient les feuilles et l'écorce intérieure ou extérieure de l'arbre, ainsi que la substance charnue qui se trouve à la naissance des feuilles quand elles sortent du tronc; et de plus, ils se servent des noyaux du fruit pour nourrir leur bétail; ils les font tremper deux jours dans l'eau; et quand ils se sont un peu attendris, ils les donnent au lieu d'orge aux vaches, aux chameaux et aux moutons, comme étant un aliment plus nutritif que ce grain. Il y a dans Médine des boutiques où l'on ne vend que des noyaux de dattes, et dans toutes les rues principales, les mendians sont continuellement occupés à ramasser ceux qu'on a jetés. Dans le Nedjed, les Arabes les broient pour le même objet.

On trouve à Médine, ainsi que dans toutes les autres vallées fruitières de l'Hedjaz, diverses espèces de dattes. L'auteur de la description de Médine en cite trente sortes qui viennent autour de la ville; les plus communes sont la *djebely*, (montagnarde); la *heloua* et la *heleya*, ainsi nommées à cause de leur extrême douceur; quand elles sont sèches, elles se couvrent comme les belles figues de Smyrne, d'une croûte sucrée; le *sy'hany*, dont l'arbre dit *salam aleïkoum* au prophète au moment où il passait dessous. La *birny* est estimée l'espèce la plus saine, et c'était celle que Mahomet préférait: aussi conseillait-il aux Arabes d'en manger sept

avant leur déjeuner. Le *djeleby* est la plus rare, et elle ne vient que dans les plantations de Médine et de Yembo-el-Nakhel. Le prix de la *birny* est de vingt paras [1] par *kil,* mesure qui contient au moins cent vingt dattes, et pour le même prix on n'a que huit *djelebys*. Les hadjis emportent ordinairement de ces dattes en présent à leur famille; et à cet effet, les habitans de Médine fabriquent de petites boîtes qui peuvent en contenir une centaine.

La récolte de ces fruits est attendue avec autant d'anxiété et reçue avec autant de réjouissances que la vendange dans le sud de l'Europe; et si elle vient à manquer, ce qui est fréquent, car les dattiers ne produisent guère abondance de fruits pendant quatre années successives, ou si les fruits ont été dévorés par les sauterelles, la population est saisie d'une tristesse universelle, comme si elle était menacée de famine.

Une espèce de dattes dont j'ai oublié le nom, reste parfaitement verte, quoique mûre et séchée. Une autre conserve une belle couleur de safran. On passe ces dattes dans un fil, et on les vend ainsi dans tout l'Hedjaz sous le nom de *kelayd-né-schâm* (collier de Syrie ou du nord). On en voit souvent au cou des enfans. On mange les premières dattes au commencement de juin, et à cette époque de leur croissance on les appelle *reteb;* mais la récolte générale

[1] Environ 20 centimes.

des dattes a lieu à la fin de ce mois seulement. Les Arabes accommodent ce fruit de beaucoup de manières; ils le font bouillir dans le lait, griller avec du beurre, ou réduire en bouillie épaisse par l'ébullition dans de l'eau mêlée de miel, et ils disent qu'une bonne ménagère doit savoir servir à son mari, pendant un mois, un plat de dattes assaisonné d'une façon différente.

Un arbre très commun dans ces jardins, est l'*ithel,* espèce de tamarin, dont le bois dur sert aux Arabes à faire les selles de leurs chameaux, et tous les manches d'ustensiles qui doivent être forts.

Toutes les parties rocailleuses, aussi bien que la rangée inférieure de la chaîne de montagnes du nord, sont couvertes d'une couche de roc volcanique, d'un noir bleuâtre, très sinueuse, et cependant dure et pesante. A partir de ce roc la plaine a une couleur entièrement noire, qui semblerait indiquer le voisinage immédiat d'un volcan. En effet, de retour au Caire, j'ai lu dans une description de Médine, quelques détails sur une éruption survenue dans le treizième siècle. J'ai pensé qu'ils seraient agréables au lecteur.

« Le premier jour du mois de Djemad-el-Akhir, en 654 de l'hégire, on sentit un léger mouvement de tremblement de terre dans la ville; le troisième jour un choc plus violent eut lieu dans la journée, et à deux heures du matin des secousses réitérées

réveillèrent les habitans, redoublèrent de force dans tout le cours de la matinée, et continuèrent ainsi par intervalles jusqu'au sixième jour du mois. Plusieurs maisons et murailles furent renversées. Le vendredi matin on entendit un bruit tonnant, et à midi le feu éclata; à l'endroit où il sortit de la terre, une fumée s'éleva d'abord et obscurcit complétement l'atmosphère. A l'est de la ville, vers la fin du jour, les flammes étaient visibles, et formaient une masse immense qui avait l'apparence d'une grande ville avec ses murs, ses remparts et ses minarets, montant vers le ciel. De cette flamme sortit une rivière de feu rouge et bleu, accompagnée de bruits de tonnerres. Les flots brûlans poussaient devant eux des rochers entiers, et en avançant les entassaient en hauts monticules. La rivière approchait de la ville, quand la Providence envoya une brise fraîche qui arrêta ses progrès de ce côté. Tous les habitans de Médine passèrent la nuit dans la grande mosquée, et le reflet de ce feu changeait les ténèbres en lumière. Ce torrent de feu prit la direction du nord, et alla se terminer à la montagne de Djebel-Wayra, dans la vallée de Wady-el-Schatat qui est un peu à l'est de Djebel-Ohoud, à deux milles et demi de Médine. Pendant cinq jours on vit les flammes s'élever, et le feu dura trois mois. Personne ne pouvait approcher de ce lieu à cause de la chaleur : cette rivière détruisit tous les rochers;

mais elle respecta tous les arbres du territoire sacré. Elle avait quatre fanakhs ou douze milles de long, quatre milles de large, et huit à neuf pieds de profondeur. La vallée de Schatat fut entièrement barrée, aussi l'endroit que l'on montre encore s'appelle-t-il *El-Fedd*. On aperçut les flammes à Yembo et à la Mecque. Un Arabe de Teïma, petite ville dans le désert nord-ouest à six ou huit jours de Médine, écrivit une lettre pendant cette nuit, au reflet de cette flamme.

« Les Arabes étaient préparés à une telle conflagration, car ils se rappelaient ce qu'a dit Mahomet : « Le jour du jugement n'arrivera que quand dans « l'Hedjaz aura paru un feu qui fera briller les cous « des chameaux à Bafra ! »

Le lendemain du jour où le pèlerin a rendu ses premiers devoirs à la mosquée et au tombeau, il visite ordinairement le cimetière de la ville, en mémoire des saints qui y sont enterrés. Il est situé à l'extrémité et en dehors de la ville près de la porte Bab-el-Djomaa, et il porte le nom de *el-Bekya*. C'est un espace carré de quatre cents pas, entouré d'un mur autour duquel s'élèvent des bouquets de dattiers. Eu égard à la sainteté des corps que ce cimetière renferme, il est très mesquin ; il est peut-être le plus sale et le plus misérable de tous ceux que j'ai vus en Orient. Les Wahabites ont, du reste, ruiné tous les tombeaux et le dôme qui les

couvrait. On m'a montré les débris des tombeaux d'Othman, d'Abbas et des tantes de Mahomet. Ce lieu n'est qu'une confuse accumulation de tas de terre, de trous profonds et de décombres, sans une seule pierre de tombe. Le pèlerin doit dire certaines prières pour les morts; et il y a des gens dont la profession est de se tenir avec un mouchoir étendu, près de tombeaux principaux, pour recevoir les dons des pèlerins. Ce droit appartient aux *ferrachin* qui, s'ils n'y vont pas en personne, y envoient leur domestique.

Les personnages les plus remarquables qui y sont inhumés sont Ibrahim, fils de Mahomet, qui mourut jeune; Fatméh sa fille, suivant l'opinion de plusieurs qui soutiennent qu'elle est enterrée ici, non dans la mosquée; quelques-unes des filles du prophète, sa mère nourrice; Fatméh, fille d'Asab et mère d'Ali; Abbas-Ibn-Abdal-Motalleb; Othman-Ibn-Affan, un des successeurs immédiats de Mahomet, qui recueillit le Koran en un volume; les martyrs ou *chokeda*, qui furent tués par l'armée des hérétiques en l'an 60, sous Yrzid-Ibn-Mawyar; Hassan-Ibn-Ali, dont le tronc seulement est enterré ici; car sa tête est au Caire, conservée dans la belle mosquée el-Hassamyah, et enfin l'iman Malek-Ibn-Anes, fondateur de la secte du Malekis.

Les habitans de Médine enterrent tous leurs morts dans ce cimetière et dans des tombes tout

aussi simples que celles de leurs saints. On plante sur les tombeaux des branches de palmiers que l'on change tous les ans, à la fête du ramadhan, époque à laquelle la famille visite les restes de ses parens, et y reste quelquefois plusieurs jours.

Je sortis à pied, avec mon guide, par la porte de Syrie, pour aller, accompagné de plusieurs autres pèlerins, visiter la montagne d'Ohoud. C'est un des lieux de visite les plus vénérés où est le tombeau de Hamzéh, oncle de Mahomet, qui remporta la victoire d'Ohoud. C'est ordinairement le jeudi que l'on se rend à cette station. Nous traversâmes le lieu où campe la caravane de Syrie, et un peu plus loin nous vîmes un joli *kiochk* avec un dôme, maintenant à demi ruiné, nommé *el-Boreïn*, où le chef de cette caravane fait un court séjour passager. Au-delà, la route est parfaitement unie; on y voit çà et là des dattiers et plusieurs coins de terre que les habitans ne cultivent que quand les pluies ont été abondantes. A environ un mille et demi de la ville, est un édifice de pierres et de briques tout ruiné, où l'on dit une courte prière en commémoration de ce que Mahomet revêtit en ce lieu la cotte de maille, quand il en vint aux mains avec l'ennemi. Au-delà, est une grande pierre sur laquelle on dit que Mahomet s'appuya pendant quelques minutes en se rendant à Ohoud. On enjoint au visiteur de pousser cette

pierre avec son dos, et de réciter le *fateha* ou premier chapitre du Koran.

En approchant de la montagne, nous traversâmes un torrent venu de l'est ou du sud-est, dont la profondeur était de deux pieds, par suite de la pluie qui avait tombé cinq jours auparavant. Il grossit quelquefois, au point qu'il est impossible à passer, et inonde tout le pays environnant. A l'est de ce torrent, le sol qui conduit vers la montagne est aride, pierreux, avec une légère montée sur la pente de laquelle est une petite mosquée entourée d'une demi-douzaine de maisons en ruines, qui étaient autrefois les maisons de plaisance des habitans riches de la ville; et près de ces maisons on trouve une citerne que remplit l'eau du torrent. La mosquée est un solide bâtiment carré de petites dimensions, qui contient le tombeau de Hamzéh et de ceux des principaux combattans qui périrent dans la bataille. Pour la visite à ces tombeaux on recommence les cérémonies déjà accomplies dans le cimetière de Médine.

Un peu au-delà, du côté de la montagne qui est à distance d'une portée de fusil seulement, une petite coupole marque le lieu où Mahomet fut frappé, dans la bataille, d'une pierre qui lui brisa quatre dents de devant et le jeta à terre. Sa petite armée le crut alors tué; mais l'ange Gabriel parut tout à coup, et s'écria qu'il était encore vivant.

Non loin de cette coupole, sont quelques amas de terre et de décombres qui couvrent encore les restes de douze combattans, et on y récite sur eux ce passage du Koran qui dit, en parlant des morts : « Ne pense pas que ceux qui furent tués dans les guerres contre les infidèles soient morts; non, ils sont vivans, et leur récompense est dans leur Seigneur. » Phrase qui sert encore de nos jours à donner du courage aux Turcs, dans les batailles qu'ils livrent aux Européens.

La montagne d'Ohoud [1] se compose de granit de diverses couleurs. J'ai trouvé sur ses pentes des pierres à feu, mais point de lave. La montagne a environ quatre milles de long de l'ouest à l'est. Comme elle a été le théâtre de la fameuse bataille qui contribua tant à affermir le parti de Mahomet et à consolider sa religion naissante, il n'est pas surprenant que Djebel-Ohoud soit l'objet d'une vénération toute particulière. Les habitans de Médine croient qu'au jour de la résurrection elle sera transportée dans le paradis et que, lorsque les hommes paraîtront devant le Tout-Puissant pour le jugement, ils s'y rassembleront comme sur le lieu de prédilection. La montagne d'Ayra, située au sud-ouest de la ville, de l'autre côté et à la même distance qu'Ohoud, éprouvera en ce jour un sort moins désirable. Ayant refusé de l'eau au prophète

[1] Ou Ohod.

qui s'égara un jour dans ses vallées, et qui avait soif, elle sera châtiée de son hospitalité, en étant livrée au feu de l'enfer.

Les habitans de Médine visitent souvent Ohoud, et dressent leurs tentes dans les maisons ruinées où plusieurs restent, les convalescens surtout, qui, pendant leur maladie, ont fait le vœu ordinaire de tuer un mouton en l'honneur de Hamzéh, s'ils se rétablissent. En juillet, je crois, les habitans se pressent en foule en ce lieu et y restent trois jours.

Koba. Tous les pèlerins vont visiter, dans ce village qui est voisin, l'endroit où Mahomet s'arrêta pour la première fois en venant de la Mecque; il est à trois quarts d'heure au sud de la ville. Pour s'y rendre, on traverse une plaine couverte de dattiers et de sable blanc sur plusieurs points. A une demi-heure de la ville commencent des jardins qui s'étendent sur un espace de quatre ou cinq milles de circuit, et forment peut-être le point le plus fertile et le plus agréable du nord de l'Hedjaz. Toutes espèces de fruits, à l'exception de la poire et de la pomme que je n'ai vues nulle part en Arabie, viennent dans ces jardins clos de murs, et arrosés par des puits nombreux. C'est de là que viennent à Médine tous les fruits qu'elle consomme : citronniers, orangers, grenadiers, bananiers, vignes, pêchers, abricotiers et figuiers, croissent au milieu des dattiers et des *nebecks* (lotos), formant des bouquets

épais comme en Syrie et en Égypte, et dont l'ombrage fait de Koba une résidence délicieuse. Le *kherroua* (ricin ou palma-christi) y est aussi très commun. Le village est souvent visité par les habitans de la ville, on y va continuellement en parties passer la journée, et on y conduit beaucoup de malades pour qu'ils y jouissent d'un air plus frais.

Au milieu de ces masses d'arbres est la mosquée de Koba, entourée de trente ou quarante maisons. C'est un édifice très commun et en mauvais état. On visite dans l'intérieur plusieurs lieux saints avec les formules d'oraison ordinaires. On y voit d'abord le Mobrak-el-Naka, qui est le lieu même où la chamelle que Mahomet montait lors de sa fuite à Médine se coucha et ne voulut pas se relever, donnant ainsi à son maître l'avis de s'arrêter là, ce qu'il fit; car il y séjourna quelques jours avant d'entrer dans Médine, et c'est en mémoire de cela que Mahomet fonda la mosquée. Mais le présent édifice est de construction moderne. On montre ensuite le lieu d'où Mahomet, en disant sa prière, vit distinctement la Mecque et tout ce qu'y faisaient les habitans : on y voit, enfin, l'endroit où le passage du Koran, relatif aux habitans de Koba, fut révélé à Mahomet : « Un temple dès son premier jour fondé en piété; là, tu dis mieux ta prière; là, vivent des hommes qui aiment à être purifiés, et Dieu aime

les hommes propres. » Dans ce passage on aperçoit une allusion à la propriété personnelle des habitans de Koba, surtout pour certaines parties de l'ablution.

Je ne vis point d'inscriptions dans cette mosquée, si ce n'est les noms des hadjis écrits sur les murs blancs; c'est une coutume que les voyageurs de l'Orient ont aussi bien que les voyageurs Européens, ajoutant souvent à leurs noms quelques vers des poètes favoris ou des sentences du Koran. La mosquée forme une étroite colonnade autour d'une petite cour ouverte où est renfermé le Mobrak-el-Naka, couvert d'une petite coupole qui s'élève à la hauteur de six pieds environ. A quelque distance de la mosquée, au milieu des groupes de maisons, est Mesdjed-Ali, petite chapelle dédiée à Ali, cousin de Mahomet. Tout à côté, dans un jardin, on montre un puits profond nommé *Aïn-Ez-zerka*, avec une petite chapelle bâtie à son ouverture. C'était là un lieu favori de Mahomet, qui avait l'habitude de s'y asseoir au milieu des arbres avec ses disciples, jouissant du plaisir de voir l'eau sortir en un filet limpide, objet qui, aujourd'hui encore, enchante les Orientaux, et avec un arbre ombreux est peut-être le seul trait qu'ils admirent dans un paysage.

Un jour que le prophète était là, il laissa tomber dans le puits son anneau à cachet, et on ne put jamais le retrouver. La supposition que cet anneau

y est encore rend le puits célèbre. Près de la mosquée de Koba est un bâtiment construit pour des derviches par le sultan Morad. Un peu au-delà du village, sur la route qui va vers la ville, on voit une petite chapelle nommée *Mesdjed-Jomaa*, élevée pour consacrer le lieu où les habitans de Médine vinrent au-devant de Mahomet lors de son arrivée.

Enfin on visite au nord-ouest de la ville, à une heure de chemin, le lieu nommé *El-Kebleteyn* (les deux kiblas) où se dressent deux grossières colonnes; c'est dans ce lieu que Mahomet changea la kibla (le lieu vers lequel on se tourne pour prier), et lui donna, au lieu de la direction de Jérusalem, celle de la Mecque : ceci se passa le dix-septième mois après l'hégire, ou la fuite à Médine.

Tels sont les seuls lieux visités par les pèlerins. Les environs de Koba, et le sud-est de la ville, présentent plusieurs sites presque égaux en beauté à Koba même, et ce sont en été des rendez-vous de repos et de plaisir pour les habitans.

Remarques sur les habitans de Médine.

Comme les habitans de la Mecque, les Médinys[1] sont pour la plupart des étrangers que le tombeau du prophète et les bénéfices que ce voisinage attire ont réunis en ce lieu. Il reste en ville peu de ces Arabes originaires, descendans des familles qui

[1] Ou Médinaouis.

nos-
des
du
une
pour
rent

une
(les
co-
a la
ier),
em,
ème

rins.
pré-
uté à
s de

nys
beau
e at-
u de
s qui

Medine.

ARABE BEDOUIN.

Voy. en Asie. *Burckhard, Pag. 315.*

[illegible] Malbec [illegible] de
[illegible] j'ai appris que les [illegible]
[illegible] les [illegible] nommaient *El-Asaïa*, et
[illegible] de l'oasis de Malbec se composaient
[illegible] principalement de Arabes et de [illegible]. Il ne reste
[illegible] qui puissent prouver leur filiation
[illegible] des généalogies ou [illegible] traditions authentiques;
[illegible] sont de pauvres gens qui vivent comme les
[illegible] dans la misère [illegible]. On [illegible]
[illegible] la vie [illegible] nombre considérable de [illegible]
[illegible] de Malbec [illegible]
[illegible] partie [illegible] parce que sous [illegible] la classe des [illegible]
[illegible] il y a très peu de schérifs militaires à [illegible]
[illegible] l'actif [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible]
[illegible]

habitaien
la Mecqu
que les é
qui lors
principal
que dix fa
par des g
ce sont
paysans d
dans la v
descendu
appartien
mas; car
dine. Par
seïn, des
que ceux
puissans
pale part
treizième
sont à p
environ
grands
quartier
lerins P
tout le
d'Ali, d
qu'ils p
Sunnys

habitaient Médine quand le prophète y arriva de la Mecque. J'ai appris que des habitans primitifs que les écrivains orientaux nomment *El-Ansar,* et qui lors de l'entrée de Mahomet se composaient principalement de Aces et de Khezredjs, il ne reste que dix familles qui puissent prouver leur filiation par des généalogies ou des traditions authentiques; ce sont de pauvres gens qui vivent comme des paysans dans les faubourgs et les jardins. On trouve dans la ville un nombre considérable de schériffs descendus de Hassan, petit-fils de Mahomet, et ils appartiennent presque tous à la classe des oulémas; car il y a très peu de schériffs militaires à Médine. Parmi eux est une petite tribu de Beni-Hosseïn, descendue de Hosseïn, frère de Hassan : on dit que ceux qui en font partie étaient autrefois très puissans à Médine, et s'étaient approprié la principale part du revenu du temple dont ils étaient au treizième siècle les gardiens privilégiés; mais ils sont à présent réduits à une douzaine de familles environ, et continuent de prendre rang parmi les grands et les riches de la ville. Ils occupent un quartier spécial, et tirent de grands profits des pèlerins Persans surtout, car ils sont regardés par tout le monde comme étant de la secte persane d'Ali, dont ils observent secrètement les rites, bien qu'ils professent publiquement les doctrines des Sunnys, ce qui les fait respecter.

On dit aussi que les restes des Ansars et un grand nombre de paysans arabes qui cultivent les champs et les jardins dans le voisinage de la ville sont adonnés à la même hérésie. Les derniers, nommés *Nervakhileh* (*gens qui vivent parmi les dattiers*, tel est le sens du mot), sont nombreux et très guerriers. Ils ne se marient qu'entre eux, et montrent en toute occasion un grand esprit de corps; ils sont la plupart de la secte d'Ali, ainsi qu'une tribu entière de Bédouins qui habite à quatre journées de Médine, et qui se nomme en effet *Beni-Ali;* et c'est matière à grande surprise de voir les deux plus saintes places de la religion musulmane orthodoxe entourée, l'une de sectaires de Zeyd, l'autre de ceux d'Ali, sans qu'on ait jamais essayé de les écarter. Parmi les anciennes familles de Médine, on compte également quelques descendans des Abassides, réduits maintenant à une grande pauvreté; ils se désignent par le titre de *khalifiéh,* pour annoncer qu'ils sont du sang des califes.

Les individus des diverses nations de l'Orient, établis à Médine, ont toujours, à la seconde ou troisième génération, pris la physionomie et le caractère arabes; mais on les distingue cependant toujours des Mekkawys qui sont un peu plus bruns; ainsi le teint des Médinys forme une nuance intermédiaire entre les habitans du Hedjaz et les Syriens du nord. Leurs traits sont un peu plus forts; ils ont

la barbe plus épaisse et le corps plus robuste que les habitans de la Mecque; mais l'expression de la figure et les traits arabes sont bien les mêmes dans l'une et l'autre ville

Les Médinys ressemblent plus aux Turcs par le costume que leurs voisins du sud. Il y en a peu qui portent le *beden* ou manteau national arabe sans manches; mais les gens les plus pauvres ont de longues robes avec un *djobbé* ou vêtement de dessus en étoffe; ils y substituent quelquefois un *abba* de cette même étoffe, à raie blanche et brune, commune en Syrie et dans tout le désert. Les calottes rouges de Tunis et les souliers turcs sont plus en usage ici qu'à la Mecque. Les hommes aisés se mettent bien, portent des manteaux de bonne étoffe, de belles robes, et en hiver de chaudes pelisses qui leur viennent de Constantinople par la voie du Caire; je vis beaucoup de gens ainsi vêtus en janvier et en février, saison qui est ici beaucoup plus froide que les Européens ne s'attendraient à la trouver dans les déserts de l'Arabie. On peut dire en général que les Médinys se mettent beaucoup mieux que les Mekkawys, mais moins proprement. On n'observe ici aucun costume national, et surtout en hiver; le peuple s'habille avec tout costume qu'il peut se procurer à bas prix dans les ventes publiques, de sorte qu'il n'est pas rare de voir un homme affublé du costume de trois ou

quatre pays différens; Arabe des pieds jusqu'à la ceinture, il sera soldat turc par le buste et les épaules. Les gens riches font grand étalage de parures, et luttent d'élégance et de luxe. J'ai vu dans cette ville, même après les fêtes annuelles, plus de vêtemens neufs que dans aucune autre ville de l'Orient. Comme à la Mecque, les schériffs ne portent que des turbans de mousseline blanche, et il n'y a que les schériffs venus du nord de la Turquie qui continuent à porter ce signe de leur noble extraction. Avant la conquête des Wahabites, quand les habitans étaient souvent exposés à des luttes sanglantes entre eux, ils allaient toujours armés du *djombyéh* ou couteau arabe recourbé; on voit peu à présent cette arme; mais chacun, du plus grand au plus humble, porte à la main un long bâton pesant. Les riches y font mettre une tête d'argent, d'autres y attachent une pointe de fer, et en font ainsi une arme formidable que les Arabes manient avec beaucoup de dextérité. Les femmes se mettent à Médine comme à la Mecque; celles du peuple portent des robes bleues, celles d'un certain rang des *mellayes* de soie.

Les Bédouins établis dans les faubourgs ou aux environs ont exactement le même costume que ceux du désert de Syrie: une chemise, un abba, un kessyéh sur la tête, un ceinturon de cuir dans lequel est le couteau, et des sandales aux pieds;

ils forment une race à part et ne se mettent pas avec les autres habitans de la ville ; ils conservent leur costume national, leur langue et leurs usages : bref, ils vivent dans leurs maisons comme ils vivraient sous les tentes du désert. De toutes les nations de l'Orient, les Arabes-Bédouins sont peut-être ceux qui abandonnent le plus difficilement leurs habitudes nationales. En Syrie, en Égypte et dans le Hedjaz, on voit des établissemens dont les membres sont devenus les colons depuis plusieurs siècles ; ils n'ont cependant adopté que peu de mœurs des paysans et s'enorgueillissent encore de leur origine. Médine n'est point comme la Mecque le marché de tout l'Orient. Il ne s'y fait qu'un commerce local, et qui se borne à la consommation intérieure de la ville et des Bédouins qui l'environnent. Il n'y a point dans cette ville de grands négocians, et dès que ceux qui font le détail y ont amassé quelques capitaux, ils n'ont d'autres moyens pour les placer que le commerce ; car il n'existe aucun établissement qui ressemble à une banque, et où les capitalistes puissent faire valoir leur argent, car la loi turque défend rigoureusement de prendre aucun intérêt ; d'un autre côté, le placement de ses fonds en propriétés territoriales est très périlleux, grâce aux mesures arbitraires que les gouverneurs peuvent prendre ; la seule mode de placer son argent consiste à entrer en association

dans un petit commerce de détail, et à en partager les bénéfices. L'usure est très commune, et au Caire j'ai vu prendre des intérêts de trente à cinquante pour cent. Ce honteux trafic est tout entier dans les mains des Juifs et des chrétiens que l'Europe a repoussés. Il n'y a peut-être rien de plus déplorable dans l'état actuel de la société orientale que la nécessité de passer sa vie entière dans les précautions, les calculs de chance et les intrigues. La consolante espérance qui encourage un Européen quand il se voit jouir dans sa vieillesse du fruit de son travail est tout-à-fait inconnue à l'habitant de l'Orient, à qui la retraite des affaires n'apporterait que danger, en le signalant comme riche aux yeux de son rapace gouverneur. L'influence composée du gouvernement turc et de la religion musulmane a produit une hypocrisie si générale, qu'il y a à peine un mahométan dont l'air calme, quand il fume sa pipe, renversé sur son sopha, donne cependant l'idée d'une entière apathie et du contentement le plus parfait, qui ne souffre toutes les angoisses de l'envie, de l'avarice non satisfaite, de l'ambition ou de la crainte de perdre son bien mal acquis. Les voyageurs qui traversent rapidement l'Orient sans savoir la langue, et n'ayant guère de relations qu'avec des gens intéressés à dissimuler leur véritable caractère, sont toujours trompés par le maintien digne des Turcs, leurs mœurs patriarcales et

leurs solennelles paroles; pour ma part, un séjour prolongé au milieu des Turcs, des Syriens et des Égyptiens, me permet de dire qu'ils sont entièrement imparfaits en vertu, en honneur et en justice, qu'ils ont encore moins de vraie charité ou de tolérance, et que l'on ne trouve chez eux de l'honnêteté que chez les pauvres ou les idiots. Comme les Athéniens de l'antiquité, un Turc peut savoir ce qui est louable et juste; mais on laisse la pratique aux autres, bien qu'il se persuade qu'il agit conformément aux belles maximes qu'il a sur les lèvres; ainsi, il se regarde comme bon musulman, parce qu'il n'omet aucune des prières et des ablutions, et qu'il invoque fréquemment le pardon de Dieu.

Comme c'est le commerce extérieur qui approvisionne Médine de blé, et les Bédouins de l'intérieur qui lui apportent le beurre, le miel, le charbon et la viande de mouton, un retard dans la grande caravane ou une guerre survenue entre deux tribus du désert occasione une véritable disette momentanée dans la ville. Après la conquête des Wahabites, leur chef Saoud, voulant favoriser le Neejed, son pays, avait interdit le transport des provisions par Yembo, et Médine était obligée de tirer tout ce dont elle avait besoin du Neejed et de ses campagnes. Les denrées de première nécessité étaient alors excessivement chères; le peuple ne vivait que de dattes et d'un peu de pain d'orge,

et aux dattes il substitue le fruit du nébek, qui mûrit au commencement de mars. Une grande partie des dattes que consomme Médine vient des contrées lointaines, et surtout de Fera, vallée fertile qui est à trois ou quatre journées de Médine, et appartient aux Reni-Anamer : il en vient aussi beaucoup des montagnes qui touchent Rabegh.

Bien que les transactions commerciales soient communes à tous les habitans, soit directement, soit par association, il en est peu d'entre eux qui veuillent paraître s'y livrer. Ils sont la plupart cultivateurs, ou ils sont riches propriétaires de terres et serviteurs de la mosquée. La propriété des champs et des jardins est très enviée : être propriétaire est regardé comme honorable, et les revenus des champs, si la récolte des dattes est bonne, sont considérables, c'est-à-dire de seize à vingt pour cent, terme moyen.

Le défaut d'industrie est encore plus remarquable à Médine qu'à la Mecque; cette ville manque même des ouvriers les plus indispensables : le peu qui y viennent sont étrangers, et n'y restent que pour un temps. Je n'y ai vu qu'un tapissier et un serrurier. Les charpentiers et les maçons sont si rares que, pour faire des réparations à une maison, il faut en tirer de Yembo. Quand la mosquée a besoin de la main des ouvriers, on en envoie du Caire ou même de Constantinople, fait dont je fus témoin. C'est l'Égypte

qui fournit à la ville les objets de première nécessité. Quand j'étais à Médine on n'y fabriquait pas même des jarres de terre. Un homme natif de Damas avait pendant quelques années fabriqué cet article indispensable, mais il avait quitté la ville et les habitans étaient réduits à boire dans les jarres à demi brisées qui restaient, ou à en faire venir à grands frais de la Mecque. On n'y voit aucune espèce de manufacture de laine ou de teinture, pas un métier, pas une tannerie. Il n'y a pas un ouvrage en cuir ou en fer qui s'y fabrique. On fait venir d'Égypte et de Yembo jusqu'aux clous et aux fers à cheval. En parlant de la Mecque j'ai attribué l'aversion qu'inspirent généralement en Hedjaz les métiers, à l'indolence des indigènes et au dégoût que leur fait éprouver tout travail manuel; mais cette remarque n'est point applicable à Médine, où les cultivateurs et les jardiniers, s'ils ne sont pas très habiles, sont du moins très laborieux et pourraient se livrer dans la ville à des travaux qui ne les fatigueraient pas plus que ceux des champs. Je suis donc porté à croire que l'absence d'artisans à Médine doit être attribuée au peu d'estime dont ils jouissent aux yeux des Arabes, en qui l'orgueil est souvent plus fort que l'intérêt, et qui empêche un père d'élever ses enfans dans un métier. Cette aversion dérive probablement des premiers habitans, les Bédouins, qui excluent, même aujourd'hui, tout

ouvrier de leurs tribus, et considèrent ceux qui s'établissent dans leurs campemens comme étant d'une classe inférieure; et ils ne s'associent jamais avec eux, soit par le travail, soit par le mariage. En Syrie et en Égypte les maîtres ouvriers sont mieux vus, ils vont de niveau avec un marchand du second ordre, peuvent épouser ses filles, et avoir dans leur quartier au moins autant d'influence que lui.

Les seuls hommes industrieux que l'on trouve à Médine sont de pauvres pèlerins, ceux de Syrie surtout qui y abondent, et s'efforcent par un travail constant de gagner en quelques mois assez d'argent pour retourner dans leur pays. Pendant mon séjour à Médine, il n'y avait qu'un blanchisseur. Quand il s'en allait, comme les femmes arabes daignent rarement faire le métier de laver le linge, les hadjis étrangers étaient obligés de se blanchir eux-mêmes. Cette circonstance seule doit faire concevoir à quel point un voyageur est privé de tout en cette ville; cependant il y a une classe d'hommes dont j'ai parlé à l'article de la Mecque, et que nous retrouverons aussi utiles à Médine. Je veux parler des pèlerins nègres du Soudan. Il y a peu de nègres ou *Tckairné,* comme on les nomme, qui viennent à la Mecque sans visiter Médine, ville plus vénérable à leurs yeux que la Mecque même, et les nègres, peu éclairés comme ils le sont, adorent en quelque

sorte le prophète, et le placent, sinon de niveau avec la Divinité, très peu au-dessous du moins. Ils approchent de son tombeau avec la conscience profondément émue et saisie, et ils sont intimement convaincus que les prières qu'ils disent quand ils sont devant la fenêtre de l'hedjra, atteindront tôt ou tard leur objet. Un hadji nègre me demandait, après une courte conversation dans la mosquée, si je savais quelle prière il devait dire pour lui faire apparaître Mahomet dans son sommeil, parce qu'il désirait lui adresser une question; et quand je lui exprimai mon ignorance à cet égard, il me dit que beaucoup de ses compatriotes avaient vu ainsi le prophète. Ces nègres rendent exactement les mêmes services ici qu'à la Mecque.

On peut évaluer à un tiers seulement le nombre de pèlerins qui visitent Médine après avoir visité la Mecque. La caravane d'Égypte y passe rarement, et quand cela arrive au retour de la kaaba, elle ne reste au tombeau que trois jours avec la caravane de Syrie; mais comme il n'y a pas d'époque prescrite pour la visite au tombeau, Médine a pendant toute l'année des pèlerins qui y restent ordinairement quinze jours ou un mois. Ils y viennent cependant en plus grand nombre dans les mois qui suivent le pèlerinage d'Arafat, et pendant le mois de rebya-el-thany, au douzième jour duquel on cé-

lébrait le *Mouled-en-Neby*, ou jour de naissance du prophète.

Si les Médinys ont peu de mendians dans leur ville, en revanche ils vont mendier autre part. Il est d'usage parmi ceux des habitans de cette ville qui ont reçu quelque éducation et savent lire et écrire, de faire en Turquie un voyage de mendiant une ou deux fois dans leur vie. Ils se rendent ordinairement à Constantinople où, par le moyen des hadjis turcs qu'ils ont connus à Médine, ils s'introduisent chez les grands, déclarent leur pauvreté, et reçoivent des présens considérables en argent et en habits, par l'effet de l'estime dont ils jouissent comme natifs de Médine et voisins du tombeau du prophète. Quelques-uns de ces mendians servent en qualité d'imans dans les maisons des grands personnages. Après une résidence de deux ans, ils convertissent les aumônes qu'ils ont recueillies en marchandises, et reviennent ainsi en possession d'un capital considérable.

Les Médinys sont en général d'une humeur moins enjouée et moins vifs que les Mekkawys, et ils montrent plus d'austérité qu'eux dans leurs mœurs; mais ils sont loin encore d'égaler en ce point les Turcs du nord. Ils ont plus d'apparences religieuses que leurs voisins du sud, et sont beaucoup plus rigides observateurs des rites sacrés en public; mais leurs mœurs me semblent tout-à-fait

au niveau de celles des Mekkawys. Les mêmes vices s'y retrouvent, et je crois même que les Médinys sont pires que leurs voisins, car ils sont vicieux et de plus hypocrites.

On dit que dans l'intérieur de leurs maisons les habitans de Médine vivent pauvrement, quant à la nourriture; mais leurs appartemens sont bien meublés, et leur dépense en entretien est très considérable. Les esclaves n'y sont pas aussi nombreux qu'à la Mecque; on en trouve cependant un assez grand nombre venus d'Abyssinie, et quelques femmes se sont mariées dans la ville. Les femmes des cultivateurs ou des habitans des faubourgs servent dans les familles de la ville, comme domestiques, et leur principal emploi est de moudre le blé dans les moulins à main. Les épouses de Médine se conduisent avec une grande décence, et ont généralement la réputation d'être plus vertueuses que celles de la Mecque et de Djidda.

Les familles qui ont des jardins dépensent beaucoup pour y recevoir tour à tour leurs amis, et tous les membres invités, hommes et femmes, s'y rassemblent. Cette mode est, dit-on, portée à l'excès dans les mois de printemps, et alors chacun lutte avec son voisin, et le plus ou moins grand nombre de parties de campagne données par tel ou tel devient une affaire de notoriété publique. Quelques familles passent toute l'année dans ces jardins, et je remar-

quai, entre autres, la nombreuse famille d'un saint établie dans un délicieux petit jardin au sud de la ville. Cet homme est grandement renommé pour sa sainteté, et à tel point que Tousoun-Pacha lui baisa une fois la main. Je lui fis visite, ainsi que beaucoup d'autres pèlerins, dans les premiers jours de mon arrivée, et le trouvai assis dans un recoin voûté ou une grande niche attenante à la maison, et qu'il ne quittait jamais. Il était plus poli qu'aucun autre saint que j'eusse jamais vu, et ne répugnait point à parler des choses de ce monde. J'avais ouï dire qu'il avait quelques livres d'histoire qu'il consentirait peut-être bien à me vendre; mais j'appris de lui qu'il ne se mettait en peine d'aucun autre savoir, hormis la loi, le Koran et sa langue. Il me donna à fumer un narghylé, et me régala d'un plat de dattes, produit de son jardin, et quand, en prenant congé, j'eus placé un dollar sous le tapis que j'occupais, comme on m'avait dit de le faire, il m'accompagna jusqu'à la porte du jardin et me pria de renouveler ma visite.

La pipe persane est en usage ici comme à la Mecque; mais le climat étant plus froid, la pipe ordinaire est plus usitée ici que dans les autres villes du Hedjaz. On prend immodérément le café, et dans les jardins on peut aussi bien acheter des fruits avec du café en grain qu'avec de l'argent.

Les habitans de Médine n'entretiennent pas de

chevaux; en général cette partie de l'Arabie est pauvre en ce point, à cause du défaut de pâturage. Au contraire, les Bédouins au nord et à l'est de la ville en nourrissent beaucoup. Les ânes sont très communs, surtout parmi les cultivateurs, qui s'en servent pour apporter à la ville le produit de leurs champs. Ils sont plus petits que ceux de la Mecque et du Hedjaz. Les Bédouins du désert oriental, à trois ou quatre journées de la Mecque, sont riches en chameaux. Il n'est pas indigne de remarque que Médine, autant que je puis le savoir, est la seule ville de l'Orient d'où les chiens soient exclus. On ne leur permet jamais de passer la porte de l'intérieur, et ils doivent rester dans les faubourgs. On m'a dit que les surveillans des différens quartiers se réunissent une fois par an, pour chasser ceux de ces animaux qui auraient pu pénétrer inaperçus dans la ville. La crainte qu'un chien n'entre dans la mosquée et n'en souille la sainteté les a probablement fait exclure. On les tolère cependant à la Mecque.

Parmi les moutons de ce pays, on en remarque une petite espèce qui a la peau tachetée de blanc et de brun. La même espèce existe à la Mecque, et les étrangers emmènent de ces petits moutons comme une rareté des lieux saints. Au Caire, on les entretient dans les maisons des grands, qui les font teindre en rouge avec du henné, et suspendent

à leur collier de petites sonnettes pour amuser les enfans. Je crois que les habitans de Médine n'ont pas d'autres époques de réjouissances publiques que les fêtes de Mouled-en-Neby, fêtes considérées comme nationales.

Toutes les boutiques sont fermées, et chacun se montre dans ses plus beaux habits. De bonne heure le matin, les oulémas et un certain nombre de gens bien vêtus se rassemblent dans la mosquée où l'un des khatiles, après un court sermon, lit un récit des actions de Mahomet depuis sa naissance jusqu'à sa mort; après quoi, la compagnie, ou du moins les principaux personnages présens, sont régalés de limonade ou d'eau de réglisse. Les musulmans zélés passent en prières la nuit qui précède. La femme de Mohammed-Ali-Pacha qui, après avoir accompli le pèlerinage de la Mecque, vînt à Médine visiter le tombeau et voir son fils Tousoun-Pacha, passa la plus grande partie de la nuit en dévotions à la mosquée. Quand elle rentra dans la maison qu'elle avait choisie tout près de la porte du lieu saint, son fils lui fit une courte visite, puis il la laissa prendre du repos. Alors il ordonna qu'on étendît pour lui un tapis au milieu de la rue, et dormit là sur le seuil de la porte de sa mère. Cette femme parut à Médine dans toute la pompe d'une reine de l'Orient, et ses dons aux pauvres et au temple la firent considérer comme un ange venu du ciel.

Elle apporta à son fils des présens pour une valeur de 25,000 livres sterling environ, parmi lesquels se trouvaient douze habillemens complets, depuis le plus beau châle de Cachemire jusqu'aux pantouffles, un anneau de diamans qui valait 5,000 livres, et deux belles esclaves géorgiennes. Elle avait de plus à sa suite une esclave géorgienne d'une grande beauté, et que Mohammed-Ali avait en dernier lieu épousée à la Mecque; mais comme elle n'avait pas encore été mère, elle était regardée comme de beaucoup inférieure en rang à la mère de Tousoun, qui comptait trois pachas pour fils [1]. Cette esclave avait appartenu au kadhy de la Mecque, qui l'avait amenée de Constantinople. Mohammed-Ali, qui avait entendu ses propres femmes vanter sa beauté et ses perfections, obligea le kadhy à se séparer d'elle, moyennant une somme de 50,000 piastres, et lui présenta bientôt après le contrat de mariage.

Je ne puis parler longuement des usages des Médinys, puisque j'ai eu si peu d'occasions de les fréquenter; je ferai cependant remarquer que pour les honneurs qu'ils rendent aux morts, ils n'observent pas la coutume générale de l'Orient. Je crois que Médine est la seule ville où les femmes ne hurlent pas douloureusement à la mort d'un membre

[1] Ismaïl-Pacha est le plus jeune frère d'Ibrahim et de Tousoun. On dit qu'Ibrahim-Pacha n'est pas le fils de Mohammed-Ali, mais qu'il l'adopta en épousant sa mère, veuve d'un aga de Karala, sur l'Hellespont, ville natale du pacha d'Égypte.

de la famille, et où l'on ne trouve pas de pleureuses à gage et que l'on paie à l'heure pour pousser des clameurs déchirantes. Cette pratique est non-seulement inconnue à Médine, mais on y regarde comme honteuse une bruyante douleur. Le chef d'une famille vint à mourir dans la maison voisine de celle que j'habitais et qui y communiquait. Sa sœur arriva à minuit, et son fils unique, dans l'effusion de ses sentimens naturels, éclata en lamentations. J'entendis alors sa mère qui lui disait : « Pour Dieu, ne crie pas; quelle honte que de crier! vous nous ferez blâmer par tout le voisinage! » et après quelques remontrances, elle parvint à faire taire son enfant. Il y a une autre coutume nationale observée aux funérailles. La bière, en sortant de la maison du défunt, est portée sur les épaules de quelques-uns de ses parens ou de ses amis, et le reste suit; mais quand le convoi avance dans la rue, chaque spectateur ou passant se hâte de soulager pour un moment les porteurs, les uns se succèdent aux autres, se pressent pour prendre tour à tour le fardeau, et tout cela se fait sans s'arrêter. Ainsi passant d'épaules en épaules, le cercueil arrive près de la fosse. Cette coutume a certainement une origine touchante, mais à présent ce n'est qu'une affaire de forme.

Les femmes de Médine ne portent jamais le deuil, et elles diffèrent en ce point des Égyptiennes. Les

voyageurs ont souvent dit que les Orientaux n'ont point d'habillemens de deuil; mais cette assertion est erronée, quant à l'Égypte du moins et une partie de la Syrie. Il est vrai que les hommes ne prennent jamais le deuil, qui est défendu par l'esprit de la loi; mais les femmes, dans leur intérieur, revêtent ce deuil dans toute l'Égypte. A cet effet, elles teignent d'abord leurs mains en bleu avec de l'indigo; elles mettent un *borko* ou voile noir, et suivent dans ce costume les funérailles dans les rues; et même, si elles en ont le moyen, elles mettent une robe noire et une chemise de même couleur; ce deuil dure sept, quinze et quelquefois quarante jours. Quant à l'état de la science ou de la littérature, il est aussi négligé qu'à la Mecque; je n'ai pu découvrir personne qui eût écrit l'histoire ou des notes sur l'histoire de ce temps et sur la conquête des Wahabites; cependant les oulémas de Médine passent pour être plus accomplis que ceux de la Mecque, et il y a quelques belles bibliothèques particulières, à défaut d'un dépôt de livres publics. J'ai vu dans la maison d'un scheikh au moins trois mille volumes entassés; mais comme il arrive dans l'Orient, ces bibliothèques étaient *waks*, c'est-à-dire de fondation religieuse, de façon qu'aucun livre ne pouvait être aliéné.

La langue des Médinys n'est pas si pure que celle des habitans de la Mecque; elle approche beau-

coup plus du dialecte égyptien, et les Syriens établis dans cette ville depuis plusieurs générations conservent un peu de leur dialecte natif. On y entend même souvent quelques phrases turques, et les jardiniers et cultivateurs du voisinage ont un patois et des locutions à eux qui donnent souvent à rire aux habitans de la ville.

Gouvernement de Médine.

Médine, depuis le commencement de l'Islam, a toujours été considérée comme une principauté à part sous les califes; elle était gouvernée par des officiers qu'ils choisissaient, et qui ne dépendaient en rien des gouverneurs de la Mecque, quand le pouvoir des califes déclina, les chefs se déclarèrent indépendans, et exercèrent dans le nord du Hedjaz la même influence que celle que les Mekkawys avaient dans le sud. Quelquefois les chefs de la Mecque réussissaient à s'emparer d'une autorité temporaire sur la ville de Médine, et ce pouvoir semble avoir été régulièrement établi dans le XVe siècle; mais toutes les fois que les puissans sultans d'Égypte devenaient souverains de la Mecque, Médine leur était en même temps soumise. Quand la famille d'Othman monta sur le trône, l'empereur Selim et son fils Soleiman organisèrent le gouvernement de Médine. Un aga était le chef militaire de la ville, et le gouvernement civil était entre les

mains du scheikh-el-haram, gardien du temple. Ce mode de gouvernement continua jusqu'à l'invasion des Wahabites.

L'aga était à la tête de quelques soldats qui étaient en possession du château, et le scheikh ou aga-el-haram, qui avait aussi sous ses ordres une petite troupe, était le chef nominal de la ville. Mais bientôt le chef militaire s'empara de toute l'influence, et reduisit le scheikh-el-haram et le kadhy venu de Constantinople à une nullité absolue. L'aga n'était cependant pas le maître absolu. Plusieurs chefs des différens quartiers avaient une grande autorité. Les schériffs de la ville avaient leur chef à eux, qualifié de scheikh-el-sadet, et qui avait beaucoup de puissance; il en résultait beaucoup de désordre. Les habitans de la ville d'un côté, et de l'autre les jardiniers et les habitans des faubourgs, luttaient pendant des mois entiers. L'intérieur de la ville était fréquemment le théâtre des disputes sanglantes entre les divers quartiers. Ils barricadaient alors les rues, et ne cessaient de se tirer des coups de fusil du haut de leurs maisons. On rapporte des exemples de gens qui ont fait feu sur leurs ennemis, même pendant qu'ils priaient dans la mosquée.

Dans les vingt dernières années, un homme appelé Hassan avait été nommé aga du château, ce qui lui fit donner le surnom de Hassan-el-Kalaï. Né dans la lie du peuple, sa grande habileté et son

adresse, ainsi que sa bravoure déterminée, l'avaient élevé à ce poste. C'était un homme d'une très petite taille et boiteux, mais doué d'une grande force corporelle, et sa voix, quand il était en colère, aurait, dit-on, épouvanté même les plus hardis. Après une rude lutte de plusieurs années, cet homme réussit à devenir complétement maître et tyran de la ville. Il avait une garde composée de gens de la ville, de Bédouins et de Mogrebyns, et il avait toute la populace à ses ordres. Il se rendit coupable des actes les plus flagrans d'injustice; il opprimait les pèlerins, extorquait de l'argent d'eux, confisquait tout ce qui se trouvait en la possession des hadjis et des étrangers qui mouraient dans la ville, retenait le *surra* (subside des serviteurs de la mosquée), et amassa de grandes richesses. On cite des faits de tyrannie et de brutalité qui couvrent son nom d'infamie.

Une riche veuve âgée, étant arrivée de Constantinople à Médine avec sa fille pour visiter le tombeau, il la fit saisir et la força de l'épouser. Deux jours après on la trouva morte, et il s'empara de ce qu'elle possédait. Bientôt après il contraignit la fille à céder à ses embrassemens. On adressa à Constantinople plusieurs plaintes contre cet homme; mais le sultan n'était pas assez fort pour le déposséder, et toutes les fois que la caravane de Syrie arrivait, Hassan-el-Kalaï se montrait à elle dans une

attitude si imposante, que les chefs n'osaient rien tenter contre lui.

Quand il se vit dans la nécessité de rendre la ville aux Wahabites, il le fit, en demandant à Saoud son maintien comme commandant de la ville : alors il exécuta avec la plus grande rigueur les lois des Wahabites, ensuite il combattit le pacha d'Égypte; mais quand il prévit que Mohammed-Ali réussirait, il entra secrètement en négociation avec Tousoun-Pacha, afin d'être conservé comme gouverneur de Médine par le nouveau vainqueur, auquel il promit en retour de faciliter la prise de la ville. En conséquence, lors de l'arrivée des Osmanlis devant les portes, il alla les rejoindre, et fut reçu par Ahmed-Bonaparte, le commandant turc, avec les plus grands honneurs; mais une fois en possession de Médine, le traître fut pris et conduit à Constantinople, où il expia les crimes de sa vie.

Vers la fin de 1814, Tousoun-Pacha y vint comme gouverneur, et en avril 1815, Mohammed-Ali, son père, s'y trouvait, réparant les effets fâcheux produits par l'administration de son fils. A présent, Médine est sous le gouvernement d'un commandant turc, et ce poste est occupé par un Écossais, Thomas-Keith ou Ibrahim-Aga, qui était trésorier de Tousoun-Pacha. L'aga-el-haram a autour de lui soixante ou quatre-vingts soldats bizarres, mélange de Turcs, d'Arabes, de Mogrebyns et de

gens de Médine. Après lui vient en importance le kadhy. Le scheikh ou sadat, chef des schériffs, continue à jouir d'une grande considération.

Climat et maladies de Médine.

J'ai trouvé le climat de Médine, pendant les mois d'hiver, beaucoup plus froid que celui de la Mecque. La neige est inconnue ici, quoique j'aie entendu quelques vieillards se souvenir d'en avoir vu dans les montagnes voisines. Les pluies n'ont point de période fixe en hiver, mais elles tombent par intervalles, et ordinairement par violens orages qui durent un jour ou deux seulement. Quelquefois un hiver entier se passe sans plus d'une bonne pluie, et la conséquence est alors une disette générale, car les Médinys disent qu'il faut trois ou quatre fortes pluies pour arroser leur sol. Ces pluies, interrompues d'une semaine et plus, telles qu'il en tombe souvent en Syrie, sont tout-à-fait inconnues ici; et quand il est tombé de l'eau pendant vingt-quatre heures, le ciel s'éclaircit, et le plus beau temps de printemps s'établit pour quelques semaines. Les orages finissent ordinairement en avril, mais les ondées ne sont pas rares, même au milieu de l'été.

Les Médinys et beaucoup d'étrangers attestent que les chaleurs de l'été sont plus fortes dans leur ville que sur tout autre point du Hedjaz. Je n'ai pu juger de ce fait par moi-même. J'ai déjà établi

que la nature saline du sol et de l'eau, les mares stagnantes d'eau de pluie qui entourent la ville, et peut-être les exhalaisons et les vapeurs qui s'élèvent des épaisses plantations de dattiers du voisinage, rendent l'air de Médine peu favorable à la santé.

Les fièvres sont une maladie très commune à laquelle beaucoup d'habitans sont sujets, et les étrangers qui séjournent quelque temps à Médine y échappent rarement, au printemps surtout. Yahia-Effendy, médecin de Tousoun-Pacha, m'assura, lors de ma maladie, qu'il avait en ce moment même quatre-vingts fiévreux à soigner. Presque toutes ces fièvres sont intermittentes, et une grande langueur suit leur cessation. Les rechutes sont très à craindre; quand je sortis après ma guérison, je trouvai les rues pleines de convalescens dont l'aspect prouvait trop clairement combien j'avais eu dans la ville de compagnons de souffrance. Si les fièvres ne sont pas guéries dans un certain temps, elles amènent souvent des tumeurs dures dans l'estomac et aux jambes, que l'on fait passer très difficilement. Les Médinys s'inquiètent peu de cette fièvre intermittente qui leur devient rarement fatale; mais il en est autrement pour les étrangers. En certaines saisons, elle prend un caractère épidémique tel, qu'on en a vu mourir quatre-vingts personnes en une semaine.

On dit que les dyssenteries sont rares; mais les

maladies bilieuses et la jaunisse sont très communes. Il paraît que la mortalité est plus considérable dans cette ville qu'en tout autre des lieux de l'Orient que j'ai visités. Mon logement était très voisin d'une des portes principales de la mosquée par laquelle on faisait entrer les corps sur lesquels on allait dire les dernières prières, et de mon lit de souffrance, je pouvais entendre les exclamations de *la illah il Allah* qui accompagnaient cette cérémonie. Pendant mes trois mois de captivité, un convoi, et souvent deux, passaient chaque jour sous mes fenêtres. Si nous supposons que trois corps soient journellement introduits par cette porte, autant par les autres, et que nous ajoutions à cette évaluation les Arabes pauvres qui meurent dans les faubourgs, et dont les corps sont portés à la mosquée située dans El-Menakh, nous aurons un terme moyen annuel de trois cents morts dans cette petite ville, dont je ne crois pas que la population s'élève à seize ou vingt mille âmes. Cette mortalité, qui ne peut être balancée par le nombre de naissances, aurait depuis long-temps dépeuplé la ville, si l'arrivée continuelle des étrangers ne comblait cette perte. Dans cette population je compte dix ou douze mille âmes pour l'intérieur de la ville, et le reste pour les faubourgs.

Voyage de Médine à Yembo.

Le 21 avril 1815, notre petite caravane se réunit dans l'après-midi près de la porte extérieure de la ville, et à cinq heures nous sortîmes par la même porte par laquelle j'étais entré à mon arrivée trois mois auparavant. J'étais alors en bonne disposition d'esprit et de santé, et je caressais la douce espérance d'explorer les parties intéressantes et inconnues du désert en retournant en Égypte; mais aujourd'hui, abattu par une maladie de langueur, épuisé et découragé, je n'avais plus d'autre désir que celui de trouver un pays ami et salubre, où je pusse recouvrer la santé. La terre, qui conduit à la ville de ce côté, est parsemée de petits rochers. A trois quarts d'heure de distance, la route descend rapidement sur un court espace; elle est bordée de rochers, et pavée pour faciliter le passage des caravanes. Notre direction était sud-sud-ouest. Au bout d'une heure nous arrivâmes devant un torrent nommé *Wady-Akyk*[1], tellement grossi par les der-

[1] Samhoudy rapporte que ce torrent se décharge dans ces mêmes basses-terres nommées *El-Ghabe* ou *Zaghaba*, à l'ouest de Médine, au milieu des montagnes, où tous les torrens du voisinage viennent perdre leurs eaux. Il dit aussi que sur les bords de ce torrent, du côté de l'est, s'élève une fortification arabe appelée *Kasr-el-Meradjed;* et de là, vers Ghaba, le torrent traverse un canton appelé *El-Nakya*. A environ cinq milles de distance de Médine est une station du pèlerinage, connue sous le nom de *Zy'l-Haleyfeh*, située sur les bords de Wady-Akyk, ayant un petit château et un

nières pluies et l'eau descendue des montagnes voisines, qu'il avait la largeur et la profondeur d'une rivière, et que nos chameaux ne purent le passer. Comme le jour était beau, nous nous attendions à le trouver considérablement diminué le lendemain matin, et, en conséquence, nous campâmes sur ses bords, à un endroit appelé *El-Madderidjets*. C'est un petit village ruiné dont les maisons étaient bien bâties en pierres, ayant un petit birkel ou réservoir, et tout auprès un puits ruiné. Les habitans cultivaient quelques champs sur les bords du torrent; mais les excursions des Bédouins les obligèrent à se retirer.

Wady-Akyk est célébré par les poètes arabes; sur ses rives s'élèvent quelques arbres *ashour* qui étaient alors en pleine fleur. Nous fûmes accompagnés jusque-là par les habitans de Médine, en l'honneur d'un des muftis de la Mecque, qui était venu faire une visite à la ville, et retournait chez lui avec l'intention de quitter notre caravane à Safra. Il avait à sa suite plusieurs femmes et des tentes. Mes autres compagnons de voyage étaient de petits marchands de Médine, allant attendre à Djidda l'arrivée des vaisseaux indiens, et un riche marchand de Maskate que j'avais vu à la Mecque, où il était en pèlerinage. Il avait douze chameaux pour porter

birkel qui furent bâtis dans l'année de l'hégire 861. Peut-être cet endroit est-il le même que Madderidje.

ses femmes, ses petits enfans, ses domestiques et son bagage. A chaque station il dépensait en charités des sommes considérables. Il me semblait, à tous égards, un digne et généreux Arabe.

Le 22 avril le torrent avait décru et nous le traversâmes dans l'après-midi. Nous marchâmes pendant une heure dans une étroite vallée qui suivait la direction du torrent. Au bout d'une heure et demie nous quittâmes le torrent; la plaine s'ouvrait à l'est, et là elle porte le nom d'*Esselseleh;* la route que nous suivions était dans la direction d'ouest-sud-ouest. Au bout de trois heures et demie, nous entrâmes encore dans la montagne, et suivîmes ces vallées en descendant lentement pendant toute la nuit. A la pointe du jour, nous traversâmes la plaine d'El-Fereysh, où j'avais campé la veille de mon arrivée à Médine. Là, nous fîmes halte après une marche de douze heures et demie dans la partie supérieure de Wady-Schoheda.

Le 22 avril nous avions à peine déposé notre bagage, qu'une grosse pluie commença à tomber accompagnée d'éclairs et de violens coups de tonnerre. Tout le Wady fut inondé en un moment, et nous vîmes que nous serions condamnés à passer tout le jour ici. Je trouvai un abri dans la tente du marchand de Maskate. Dans l'après-midi l'orage cessa; nous partîmes bientôt, et au bout d'une heure, nous nous trouvâmes près des tombeaux

des martyrs ou *Schohada,* quarante compagnons de Mahomet ayant été enterrés là. Nous continuâmes à descendre lentement dans la direction sud-sud-ouest. A la nuit nous traversâmes la plaine de Shab-el-Hal-el-Nazya; et après une marche de treize heures et demie nous campâmes au milieu des montagnes, dans la grande vallée de Wady-Medyk, qui est située sur la route de Nazya à Djedeydah, à deux heures de distance de la première. J'ai ouï dire que dans ces montagnes, entre Médine et la mer, dans la direction du nord, on trouve des chèvres de montagnes, et que les léopards n'y sont pas rares.

Le 24 avril. Quelques Arabes de Beni-Salem ensemencent plusieurs champs de durra, qu'ils arrosent par le moyen d'une belle source d'eau courante qui sort d'une fente dans la montagne, où elle forme plusieurs petits bassins et jolies cascades; cette eau est la meilleure que j'aie bue depuis mon départ des montagnes de Taïef. Nous partîmes dans l'après-midi, et nous eûmes encore de la pluie jusqu'au coucher du soleil. Dans la caravane nous étions plusieurs malades et convalescens, particulièrement les femmes, qui se plaignaient beaucoup. J'avais eu pendant la nuit une forte attaque de fièvre qui me reprit pendant le jour, et dura ensuite jusqu'à mon arrivée à Yembo. Ce mauvais temps m'était d'autant plus pénible, que ma fièvre était accompagnée de transpiration abondante et

de frisson, ce qui me dura jusqu'au jour; et comme la caravane ne pouvait s'arrêter pour moi, je n'avais pas la facilité de changer de linge. Nous fûmes, de plus, obligés de camper sur la terre mouillée, et le nombre de nos conducteurs de chameaux étant très petit relativement à la quantité de nos bagages, je ne pouvais me dispenser de prêter mon secours pour les recharger, car mon Bédouin était l'un des plus paresseux et des plus désobligeans que j'aie jamais vus parmi les gens de sa nation.

Nous marchâmes dans la vallée sinueuse pendant deux heures et demie jusqu'à El-Kheyf, où commence Wady-Djedeydah, que nous traversâmes sans nous arrêter, et plus loin nous trouvâmes Dar-el-Hamra, dont les habitans avaient mis de nouvelles terres en culture depuis que j'y avais passé en janvier. Les grandes pluies étaient un sûr pronostic de l'abondance de l'année, et les questions sans cesse adressées à nos guides par les gens qui passaient sur la route avaient toutes pour but de savoir si dans les contrées la terre était bien mouillée. En sept heures nous arrivâmes à Safra.

Nous restâmes en ce lieu quelques minutes seulement, vers minuit, pour boire du café dans une des boutiques, puis nous continuâmes à l'ouest de la route par laquelle je m'étais rendu à Safra en venant de la Mecque. D'épaisses plantations de dattiers forment une ligne non interrompue sur chacun des

côtés de l'étroite vallée dans laquelle nous descendions lentement. Après neuf heures et demie nous traversâmes le village d'El-Waset, bâti au milieu des dattiers, et qui a dans son voisinage de vastes jardins plantés en arbres fruitiers. A chaque pas on y trouve de l'eau dans des puits et des fontaines. Un peu au-delà de ce village, nous laissâmes la vallée à droite et prîmes notre chemin sur la pente rapide d'une montagne que nous gravîmes, parce que cette route est plus courte que le passage par la vallée. Cependant le chemin était difficile, et nos guides furent obligés d'aller à pied; quant à moi, je recueillis difficilement assez de forces pour arriver au sommet. De là nous descendîmes par une pente moins âpre, et après douze heures de marche, nous retrouvâmes le chemin qui traversait la vallée près d'un petit village nommé *Djedyd*. La montagne que nous venions de traverser porte le nom de *Theneit-Waset*. La vallée que nous avions laissée à droite fait un circuit dans la direction de l'ouest, et renferme plusieurs autres villages dont j'ai entendu citer les suivans : Hosseïnyéh tout auprès de Waset, ensuite, plus bas, Fara et Barakéh, dans le voisinage de Djedyd. Au-dessous de Waset la vallée est considérée comme appartenant à Wady-Beder, et au-dessus de ce lieu, elle est censée faire partie de Safra. Djedyd a très peu de dattiers et de champs cultivés : ce village est situé dans une plaine que

traverse le torrent, après avoir arrosé les plantations plus élevées du Wady. Nous marchâmes encore une heure sur cette plaine, dans la direction du sud-ouest. Après treize heures, nous entrâmes dans une chaîne de montagnes qui s'étend à l'ouest : c'est celle même que j'ai déjà remarqué lors de mon voyage à Médine, comme se détachant, dans la direction de l'ouest, de la grande chaîne de Bir-Ech-Scheikh. Notre route se trouvait dans une vallée de sable, large et peu sinueuse, qui nous conduisit, au bout d'un trajet très fatigant de quatorze heures et demie, à Beder.

Le 25 avril. Beder, ou, comme on le dit aussi, Beder-Honeïn, est une petite ville dont les maisons de terre ou de pierre ont meilleure apparence que celles de Safra; elles sont cependant moins nombreuses. Ce lieu est entouré d'un misérable mur de terre, ruiné en beaucoup d'endroits. Un ruisseau abondant traverse cette ville, où il est amené par un canal de pierre, du haut de la chaîne que nous venions de traverser. Il arrose de vastes plantations de dattes avec des champs et des jardins, dans le sud-est de la ville.

Beder est situé dans une plaine bornée au nord et à l'est par des montagnes en pente rapide, au sud par des rochers, et à l'ouest par des collines de sable mouvant. Les caravanes du hadj y font halte ordinairemennt, et nous trouvâmes le lieu

où elles avaient campé quatre mois auparavant tout couvert de carcasses de chameaux, de haillons et de débris d'ustensiles. Beder est un lieu fameux dans l'histoire arabe pour la bataille livrée par Mahomet, dans la seconde année de l'hégire, à une troupe supérieure de Koreïschites qui étaient venus au secours d'une riche caravane de Syrie, que Mahomet avait le projet de surprendre en cet endroit. La bataille n'aurait pas été gagnée sans l'intervention du ciel, et trois mille anges, avec Gabriel à leur tête, vinrent au secours de Mahomet. Treize personnes dont les tombeaux sont à un mille environ de la ville, au pied des montagnes, étaient tombées au premier choc, et Mahomet qui se trouvait avec elles était serré de près, quand il se cacha derrière un rocher qui s'ouvrit miraculeusement pour le recevoir et lui permit de regagner sa réserve. Il fit alors cette seconde attaque : la garde, appuyée par les célestes auxiliaires, réussit au point que, bien que ses adversaires perdissent soixante-dix combattans, il ne périt plus un homme de son côté. Une poignée de pierre ou de poussière que le prophète ou, suivant le Koran, Dieu jeta vers les ennemis, les mit en fuite. Après avoir forcé leur position, il se reposa quelques instans sur une pierre qui, sensible à cet honneur, prit tout aussitôt la forme d'un siége. On montre le rocher et la pierre qui, en tout cas, servent à exciter la charité des vi-

siteurs envers les pauvres de Beder qui accourent en ce lieu dès qu'une caravane arrive. De retour au village, nous entrâmes dans la mosquée de Ghemaméh [1], bâtie à l'endroit où Mahomet, étant assis exposé aux rayons du soleil, demanda à Dieu un nuage pour l'abriter; cette faveur lui fut accordée sur-le-champ. Cette mosquée est mieux bâtie et plus spacieuse que l'on ne pourrait s'y attendre, en raison de la pauvreté du lieu.

Les habitans de Beder sont principalement des Bédouins de la tribu de Sobh, appartenant à Harb; les uns demeurent au village, d'autres n'y ont que leurs boutiques, d'où ils retournent le soir aux tentes de leur famille dans la montagne voisine. Comme Beder est un lieu très fréquenté par les Bédouins et les voyageurs, les maisons y sont très recherchées, et une boutique dans le marché donne jusqu'à vingt dollars de revenu. On y trouve aussi quelques familles de schériffs auxquelles le hadj paie en passant des sommes considérables.

Dans la soirée, sept cents chameaux appartenant aux Bédouins vinrent pour boire au ruisseau, conduits surtout par des femmes, qui entrèrent librement en conversation avec nous. Les Beni-Harb établis à Djedydeh, Safra et Beder, donnent leurs filles en mariage aux étrangers, et même aux colons. Un petit nombre de soldats turcs, attirés par

[1] Nuage.

la beauté de quelques filles du désert, s'étaient fixés en ce lieu, et les avaient épousées. Un d'entre eux, Arnaute, qui parlait bon arabe et était accoutumé depuis son enfance à la vie des belliqueux montagnards, avait l'intention de suivre sa jeune épouse dans la montagne. Dans le pays haut, on trouve une quantité immense d'aigles (*rakham*); ils planaient constamment par centaines autour et au-dessus de nous; quelques-uns même s'abattirent sur nos plats, et emportèrent la viande.

Le 26 avril. Nous étions la veille restés toute la journée; quelques gens de Beder firent le guet pendant la nuit autour de notre caravane, car ce pays abonde en voleurs; et nous étions campés hors de la ville. Nous quittâmes Beder dans la soirée, et prîmes la direction du nord-ouest. Après avoir marché trois quarts d'heure, nous atteignîmes cette rangée de collines de sable dont j'ai parlé, et dont le sommet le plus élevé se nomme *Goz-Ali*[1], en mémoire de la position qu'occupait Ali pendant la bataille de Beder. Nous traversâmes avec difficulté ces montagnes pendant une demi-heure, les sables étant très profonds; puis nous descendîmes dans la grande plaine qui s'étend à l'ouest jusqu'à la mer, sur les bords de laquelle une marche de nuit peut conduire à Bereïkeh, petit port au sud de Yembo, très fréquenté pour la navigation. La

[1] *Goz*, monticule de sable arrondi.

plaine où nous marchions dans la direction du nord-ouest est couverte d'arbustes. Pendant notre trajet, nous vîmes les feux de différens campemens bédouins. Nous rencontrâmes aussi deux pèlerins nègres qui étaient partis seuls de Yembo, et étaient en grande détresse par le manque d'eau. Nous leur donnâmes à manger et à boire, et les dirigeâmes vers les campemens bédouins. Sans boussole, ces entreprenans voyageurs trouvent leur chemin dans les déserts. Au départ, il suffit de leur montrer la direction à suivre, et ils vont en avant et en ligne droite, nuit et jour, jusqu'à ce qu'ils arrivent à leur destination. A deux heures au-delà de Beder, et à l'heure du point du jour, nous campâmes dans une partie de la plaine, nommée *Adheïbéh*, où croissent de petits acacias.

Le 27 avril. Cette plaine est sablonneuse, couverte de petits cailloux et de silex. A notre droite, à six heures de distance, s'étendait vers la mer une chaîne de hautes montagnes, et une chaîne inférieure prenait la même direction. Nous partîmes après midi. A quatre heures et demie nous ne vîmes plus d'arbrisseaux et d'arbres; quelques arbustes salins nous indiquaient seulement le voisinage de la mer; et un peu au-delà, la terre se couvrait d'une croûte salée, l'air aussi était fortement imprégné de vapeurs marines. Au bout de sept heures, nous retrouvâmes sur la plaine quelques arbres coupés

aux places où le sel s'incrustait. Après une marche de toute une nuit sur un mauvais sol, nous vîmes Yembo au soleil levant, et au bout d'une heure parcourue à pas très lents, nous arrivâmes à la porte de la ville; mais nous eûmes à traverser auparavant un petit bras du port, ce qui fut facile, la mer étant basse; car à marée haute, il s'étend à une distance considérable dans les terres.

Yembo.

C'est avec difficulté que je trouvai une chambre dans un des okales ou khans de la ville, qui étaient remplis de soldats qui avaient reçu la permission de retourner au Caire après l'expédition contre les Wahabites du sud; il s'y trouvait aussi plusieurs hadjis qui, de retour de Médine, voulaient s'embarquer pour Suez ou Kosseïr, et de leur nombre était la femme de Mohammed-Ali, qui avait quatre vaisseaux à sa disposition pour le transport de ses esclaves, de sa suite et de ses bagages. Après avoir déposé mes effets dans une chambre aérée sur la terrasse d'un okale, je me dirigeai du côté du port afin de m'enquérir d'un passage pour l'Égypte, et j'appris que les soldats avaient en ce moment accaparé tous les moyens de transport.

Pendant que j'étais assis dans un café près du port, trois convois passèrent à de courts intervalles, et comme j'en marquais mon étonnement, j'appris

que beaucoup de personnes étaient mortes depuis peu de jours de maladies fiévreuses. J'avais en effet ouï dire à Beder que des fièvres d'une mauvaise nature régnaient à Yembo; mais j'avais fait peu d'attention à ce bruit. Je vis encore avant la fin du jour plusieurs autres funérailles, mais je n'avais pas la plus légère idée de la cause de tant de morts; je ne la connus qu'à la nuit, et quand je fus rentré dans ma chambre élevée, et qui dominait une partie considérable de la ville. J'entendis alors, de toutes les directions, partir ces cris déchirans qui dans tout l'Orient accompagnent le dernier soupir d'un parent ou d'un ami. Il me survint en ce moment la pensée que ce pouvait bien être la peste, et vainement je m'efforçai de dissiper mes appréhensions ou du moins de les perdre dans le sommeil; mais les douloureuses clameurs me tinrent éveillé toute la nuit. Quand je descendis le matin de bonne heure dans l'okale, où plusieurs Arabes étaient à prendre leur café, je leur fis part de mes craintes; mais au seul mot de peste ils me rappelèrent à l'ordre, en me demandant si j'ignorais que le Tout-Puissant avait pour jamais banni cette maladie du territoire saint du Hedjaz. Cet argument est de ceux qui n'admettent point de réponse chez les musulmans. Je sortis alors pour chercher quelques Grecs chrétiens que j'avais vus la veille dans la rue, et qui confirmèrent entièrement mes terribles soup-

çons. La fièvre avait éclaté depuis dix jours. Elle avait fait rage au Caire pendant plusieurs mois, et une grande partie de la population était morte à Suez; deux vaisseaux chargés de coton l'avaient apportée à Djidda, d'où elle s'était communiquée à Yembo. Aucun exemple de peste n'avait paru dans le Hedjaz, de mémoire d'homme du moins, et les habitans avaient peine à se persuader qu'un tel événement eût pu avoir lieu, surtout à l'époque où les villes sacrées venaient d'être reprises aux Wahabites. Les relations avec l'Égypte n'avaient jamais été aussi constantes qu'alors; il n'y avait donc pas lieu de s'étonner que cette calamité fût venue frapper le Hedjaz. Au moment même où dix et jusqu'à quinze personnes mouraient par jour, les Arabes de la ville ne pouvaient croire que cette maladie fût la peste, bien que les taches ordinaires sur les corps infectés, et les progrès rapides du mal qui ne durait guère plus de trois ou quatre jours, eussent dû leur en donner la conviction. Cinq ou six jours après mon arrivée, la mortalité s'accrut; quarante ou cinquante personnes succombaient chaque jour, sur une population de 5 ou 6,000 âmes; c'était une proportion effrayante. Les habitans furent alors saisis d'une terreur panique.

Peu disposés à se soumettre au danger avec la patience qu'y opposent les Turcs dans les autres parties de l'Orient, ils s'enfuirent en grand nombre

dans le pays découvert, et la ville devint déserte; mais la maladie suivit les fugitifs qui s'étaient campés près les uns des autres. Voyant alors qu'il n'y avait aucun remède au mal, beaucoup d'entre eux revinrent; ils s'excusèrent de leur fuite en disant : «Dieu, dans sa miséricorde, nous envoie cette maladie pour nous appeler en sa présence ; mais nous sommes pénétrés de notre indignité, et nous sentons que nous ne méritons pas cette grâce, c'est pourquoi nous croyons qu'il est mieux de la refuser en ce moment, et de fuir devant une telle faveur.» C'est un argument que j'entendis répéter souvent.

Si j'avais été en possession de toutes mes forces, sans nul doute j'aurais suivi leur exemple et j'aurais été avec eux dans le désert; mais j'étais très faible et incapable d'aucun effort, je pensais aussi que je pourrais me soustraire à la maladie, bien clos dans ma chambre isolée, et je me flattai de nouveau de l'espérance d'un prompt retour en Égypte. Quant à ce dernier espoir il fut déçu, et faisant quelques présens, j'aurais pu trouver moyen de m'embarquer; mais les vaisseaux prêts à mettre à la voile étaient encombrés de soldats malades, de façon qu'il valait mieux rester dans une ville infectée que de la quitter par une telle voie. Quelques jours après, j'appris qu'un bateau découvert, que ne montaient point de soldats, allait faire voile vers Kosseïr, et

je pris immédiatement mon passage à son bord; mais son départ fut retardé jusqu'au 15 mai, époque à laquelle je quittai la côte, après être resté seize jours au milieu de la peste.

C'est peut-être au mauvais état de ma santé et à la fièvre sourde qui me travaillait presque sans interruption que je dus mon salut; car, malgré tous mes soins, je fus plusieurs fois exposé à l'infection. La grande rue de Yembo était bordée de malades à l'agonie, qui demandaient la charité. Dans la cour de l'okale où je demeurais, un Arabe se mourait; le maître de l'okale avait perdu une sœur et un fils, et, assis sur mon tapis, il me racontait comment son fils était mort la nuit précédente dans ses bras. L'imprudence de mon esclave contrariait, d'un autre côté, toutes mes mesures de précaution. Ayant remarqué que tous les matins de très bonne heure il était absent, je lui demandai la cause de ces absences, et alors il me répondit qu'il allait aider à laver les corps. Les pauvres qui mouraient pendant la nuit étaient exposés le matin, sans cercueils, sur le bord de la mer, pour être lavés avant la prière de la mosquée, et mon esclave regardait comme méritoire de se joindre à cet office dévolu à plusieurs pèlerins nègres qui se trouvaient à Yembo. Je lui dis de rester à cette heure à la maison pour me préparer mon déjeuner; mais il m'était impossible de l'empêcher de sortir à d'autres mo-

mens, car j'y étais contraint moi-même. On pouvait à peine traverser le bazar sans toucher des personnes infectées ou du moins des gens qui les avaient touchées de près.

La maladie était de l'espèce la plus maligne, et très peu de ceux qui en étaient attaqués échappaient. On remarqua la même chose à Djidda. Les Arabes ne faisaient usage d'aucune sorte de remède. J'ai ouï parler de quelques personnes qu'on avait saignées, et d'autres qui avaient été guéries par l'application au cou d'un emplâtre pour attirer; mais ce furent de rares exemples, et que la masse n'imita point. Comme il est d'usage d'enterrer les morts peu d'heures après le dernier soupir, il arriva deux fois, pendant mon séjour à Yembo, que des personnes furent enterrées vivantes. On avait pris pour la mort la stupeur dans laquelle elles étaient tombées quand la maladie était au moment de la crise. Une de ces personnes donna des signes de vie au moment où on la déposait dans la fosse, et elle fut sauvée. Quant à l'autre, lorsqu'on rouvrit son tombeau quelques jours après ses funérailles pour y placer un proche parent, on trouva son corps déchiré, ses mains et sa figure en sang, et son linceul mis en lambeaux dans les inutiles efforts qu'il avait faits pour se lever. Quand le peuple vit cela, il dit que le diable, ne pouvant atteindre son âme, avait ainsi défiguré son corps.

Pour les pauvres gens, la peste devient une fête réelle; chaque famille qui en a le moyen tue un mouton à la mort de chacun de ses membres, et le lendemain, les hommes et les femmes du voisinage sont traités dans la maison du mort. Les femmes entrent dans les appartemens, embrassent et consolent toutes les femmes de la famille, et s'exposent ainsi continuellement à l'infection. C'est à cette coutume, plus qu'à toute autre cause, qu'il faut attribuer la rapide diffusion de la peste dans les villes musulmanes, car dès que la maladie éclate dans une famille, elle ne manque jamais de se répandre dans tout le voisinage.

On croit généralement parmi les Européens, et même parmi les chrétiens orientaux, que la religion mahométane prohibe toute mesure de précaution contre la peste; c'est une erreur. Cette religion défend à ses fidèles de fuir la maladie, si une fois elle est entrée dans une ville ou un pays; mais elle leur conseille de ne jamais entrer dans un lieu où est la peste. Elle défend en conséquence aux individus de se renfermer dans une maison, et de s'interdire toute communication avec le reste de la ville infectée, parce que cela revient tout-à-fait au même que si l'on fuyait la peste; mais elle favorise les mesures de quarantaine pour en empêcher l'importation ou en garantir les étrangers à leur arrivée. Toutefois la croyance dans la prédestina-

tion est tellement enracinée chez les Orientaux, que l'on n'adopte nulle part la moindre mesure de précaution. Les exemples innombrables d'individus épargnés par la maladie quand ils entraient dans le plus intime contact avec elle, les confirment dans l'opinion qu'elle n'est point épidémique. Leur prophète leur a déclaré que *la peste est causée par les attaques du démon contre l'espèce humaine*, et que *ceux qui en meurent sont martyrs.*

L'opinion qui prévaut en général parmi les musulmans, c'est qu'un ange de mort invisible touche les victimes qu'il destine à la peste, et qu'il découvre dans les recoins les plus cachés. Le tronc d'un palmier se trouvait dans une des rues de Yembo, et l'on avait remarqué que plusieurs personnes qui avaient enjambé par-dessus avaient bientôt été pris de la peste; alors on fut persuadé que le démon s'était établi là pour blesser les passans : c'est pourquoi les Arabes faisaient un détour pour éviter leurs ennemis, bien qu'ils fussent convaincus qu'il avait le pied leste et les atteindrait de quelque côté qu'ils allassent.

Plusieurs Orientaux qui jugent les mesures de leur gouvernement beaucoup mieux qu'on ne le suppose, et que j'interrogeais sur l'absence de l'établissement de quarantaine, me répondirent que le Grand-Seigneur et ses pachas tolèrent la peste dans leurs États, parce que le grand nombre des décès

remplit leurs trésors, et je ne doute pas que telle ne soit la raison secrète du gouvernement égyptien, car toute succession qui ne réclame point d'héritier direct tombe dans le beïl-el-mal, trésor autrefois destiné à des dépenses utiles au peuple, et qui est actuellement tout-à-fait à la disposition des gouverneurs. D'après un calcul mortuaire, la peste de cette année, en Égypte, et qui enleva à la seule ville du Caire de trente à quarante mille habitans, ajouta vingt mille bourses ou dix millions de piastres aux trésors des pachas, et c'est une somme assez forte pour étouffer tout sentiment d'humanité dans le cœur d'un Turc.

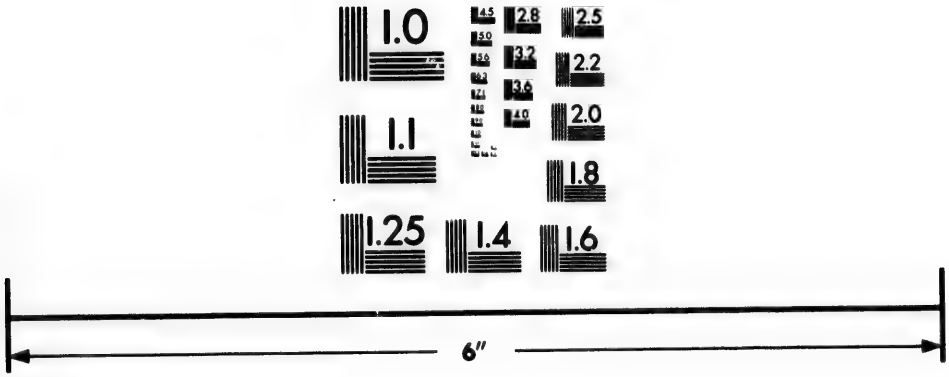
Les ravages de la peste furent plus déplorables encore à Djidda qu'à Yembo, car il y mourait jusqu'à deux cent cinquante personnes par jour. Beaucoup d'habitans s'enfuirent à la Mecque, dans la persuasion qu'ils seraient en sûreté dans ce saint asile, mais ils emportaient avec eux la maladie, et un grand nombre de Mekkawys y succombèrent. Le kadhy de Djidda lui-même, Arabe, se sauva vers la Mecque avec tous ses oulémas; mais Hassan-Pacha, alors gouverneur de la cité sainte, lui ordonna sous peine de mort de retourner à son poste, et il mourut sur la route. La principale rue du marché de Djidda était déserte, et nombre de familles avaient entièrement péri. J'ai ouï dire à des témoins oculaires que l'on ne faisait dans la ville plus autre

chose que de transporter les corps au cimetière, et ce que possédait le défunt à la maison du gouverneur. Médine n'eut pas la peste, et le pays découvert entre Yembo et Djidda en fut également exempt.

Je rapporterai ici une coutume particulière des Arabes quand la peste eut atteint le plus haut point d'intensité à Yembo : les habitans conduisirent en procession une chamelle [illegible]sément couverte de toutes sortes d'ornemens, de plumes, de cloches, etc., etc. Arrivés avec ce cortége au cimetière, ils tuèrent la chamelle et jetèrent sa chair aux vautours et aux chiens. Ils espéraient que la peste, répandue sur toute la ville, se hâterait de se réfugier dans le corps du chameau, et que le sacrifice de cette victime les délivrerait ainsi tout d'un coup de la maladie. Beaucoup d'Arabes sensés riaient de ces usages; mais il était bon en ce qu'il donnait du courage au peuple.

La ville de Yembo est bâtie au nord d'une baie profonde qui fournit un bon ancrage aux vaisseaux, et est protégé contre la violence du vent par une île qui est à l'entrée. Les vaisseaux touchent la côte, et le port est assez vaste pour recevoir la plus grande flotte; la ville est divisée par une crique de la baie en deux parties, dont la plus considérable se nomme exclusivement *Yembo*, et l'autre qui est à l'ouest s'appelle *El-Kad*, et est surtout habitée par des

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.1
1.0

gens de mer. Ces deux divisions ont la mer en face, et sont fermées des autres côtés par une muraille commune d'une grande solidité, qui est mieux bâtie que celles de Djidda, de Taïef ou de Médine, et est flanquée de plusieurs tours. Cette muraille enclôt un espace double de celui que les habitans occupent, et entre les maisons et ce mur sont de vastes terrains qui servent de cimetières, de lieux de campemens pour les caravanes, de champs de manœuvre pour les troupes, ou sont abandonnés comme terres inutiles. L'étendue de ce mur demanderait une nombreuse garnison pour le défendre sur tous les points, et la population armée de Yembo est loin d'y suffire; mais les ingénieurs orientaux estiment toujours la force d'un rempart d'après sa dimension.

Yembo a deux portes, l'une à l'est, l'autre au nord, Rab-el-Médine et Rab-el-Masry. Les maisons sont plus mal bâties dans cette ville que dans toute autre du Hedjaz. Leur construction est si grossière qu'il y a peu de pierres unies à la surface. Cette pierre est calcaire, remplie de fossiles, et d'un blanc éclatant qui rend l'aspect de cette ville très pénible à l'œil. Beaucoup de maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée. A l'exception de trois ou quatre mosquées mal bâties, d'un petit nombre de khans à demi ruinés et de la maison du gouverneur sur le rivage, et qui est elle-même un pauvre

bâtiment, il n'y a pas dans cette ville un grand édifice.

Yembo est une ville complétement arabe, très peu d'étrangers s'y trouvent, et encore est-ce passagèrement. La plupart des habitans appartiennent à la tribu de Djehéneh qui s'étend au nord le long de la côte; ces gens vivent tout-à-fait comme dans le Désert, et portent le costume bédouin, le keffiéh ou mouchoir de soie rayée vert et jaune sur la tête, un abba blanc sur l'épaule, avec une robe de toile bleue, de coton de couleur ou d'étoffe de soie en dessous, et qu'ils serrent avec un ceinturon de cuir. Les différentes branches de la tribu de Djehéneh, établies à Yembo, ont chacune leur scheikh, se livrent des batailles comme elles le feraient dans leurs campemens, et observent les mêmes lois de talion et de vengeance sanglante que les Bédouins.

La principale occupation du Yembawys (nom des habitans) est le commerce et la navigation. La ville a de quarante à cinquante bâtimens engagés dans toutes les branches de commerce de la mer Rouge, que manœuvrent les habitans de la ville ou des esclaves. Le peuple est moins civil qu'à la Mecque et à Djidda, et ses manières ont quelque chose de rude et de sauvage; mais d'un autre côté, les mœurs des habitans sont meilleures, et ils jouissent dans tout le Hedjaz d'une bonne réputation. Toutes

les familles aisées de Yembo ont une maison de campagne dans la vallée fruitière, nommée *Yembo-el-Nakel*, *Gara-Yembo* ou *Yembo-el-Berr*, qui est à six ou sept heures de distance environ au pied des montagnes dans la direction du nord-est, vallée comme celles de Safra et de Djedydeh, cultivée en dattiers et en arbres à fruits de toutes sortes qui approvisionnent le marché de Yembo; on y voit aussi des champs et environ une douzaine de hameaux épars sur le flanc de la montagne, et dont le principal est Soueïga, où se tient le marché, et où réside le grand scheikh de Djedydeh.

Le commerce de Yembo n'est qu'un commerce de provisions, tout local, et qui ne se livre qu'au cabotage; mais leurs matelots sont de hardis contrebandiers, et il n'entre pas un bâtiment dans le port sans qu'une portion considérable du chargement ne parvienne à terre en cachette, pour éviter les taxes qui sont très lourdes. Des bandes de vingt à trente hommes armés se rendent nuit sur le port à cet effet, et s'ils sont découverts, ils résistent souvent à force ouverte aux officiers de la douane.

Les environs de la ville sont entièrement arides, et l'on ne voit aucune verdure ni dans les murs, ni au dehors. Au-delà de la terre salée qui suit immédiatement la mer, il n'y a qu'une plaine de sable qui s'étend jusqu'aux montagnes. Au nord-est on voit une haute montagne d'où la grande chaîne

prend une direction plus occidentale vers Beder. Je crois que c'est la montagne de Rédoua, dont les géographes arabes parlent souvent.

Il y a dans la ville plusieurs puits d'eau saumâtre, mais pas de citernes, et l'on tire l'eau à boire de quelques grands réservoirs où l'on recueille l'eau de pluie, et qui sont à cinq minutes de marche de la porte de Médine. Ces réservoirs sont la propriété de certaines familles. Les propriétaires vendent de l'eau à un prix fixé par le gouverneur qui tire d'eux une taxe à son tour. Cette eau est excellente; mais quand les pluies d'hiver viennent à manquer, les habitans de Yembo souffrent cruellement, et sont obligés d'aller remplir leurs outres aux puits éloignés d'Asseyléah.

Les Yembawys sont tous armés, bien qu'ils ne se montrent pas ainsi en public; mais ils portent habituellement un gros gourdin; ils ont rarement des chevaux; mais les Djehéneh établis à Yembo-el-Nakhel ont de bonnes races de chevaux du Nedjd, quoiqu'en petit nombre.

Toutes les familles entretiennent des ânes pour apporter l'eau à la ville; mais Yembo est encore plus privée que les autres villes du Hedjaz de manœuvres et de serviteurs, et il n'y a que les Égyptiens restés sur la côte pour gagner leur passage après le pèlerinage, qui leur rendent les services manuels que dédaigne tout Yembawy. Cette ville

est la moins dispendieuse de la côte, et comme l'air y paraît fort sain, cette résidence serait supportable, sans l'innombrable quantité de mouches qui fréquentent cette côte. Personne ne peut sortir sans avoir à la main un éventail de paille pour chasser ces insectes, et il est absolument impossible de manger sans en avaler; car elles entrent dans la bouche dès qu'elle s'ouvre. On en voit des nuages passer sur la ville; elles s'établissent même sur les vaisseaux qui sortent du port, et restent à bord pendant tout le voyage.

De Yembo au Caire.

Comme je l'ai dit, je m'embarquai le 15 mai, au matin, dans un *sambouk* ou grand bateau qui se rendait à Kosseïr, pour y charger du blé. Le reïs[1] ou maître était fils du propriétaire, natif de Yembo. Comme l'associé du gouverneur de Yembo avait une part dans ce bâtiment, on lui permit de partir sans soldats, et le reïs m'avait dit qu'il n'y aurait à bord que douze passagers arabes; mais quand je fus à bord je vis que l'on m'avait trompé. Trente passagers, principalement des Syriens et des Égyptiens, étaient entassés dans le bateau avec dix matelots environ. Le reïs, son jeune frère, le pilote et une autre personne attachée au bâtiment s'étaient établis derrière le gouvernail, place pour

[1] Ou raïs.

laquelle j'avais traité. Retourner à Yembo, séjour de mort, n'était pas possible, et comme je ne voyais à bord aucune apparence de peste, je me soumis à mon sort sans aucune discussion inutile. Nous mîmes immédiatement à la voile, serrant de près la côte.

Le soir je m'aperçus que ma situation était bien pire que je ne l'avais soupçonné en montant à bord. Dans la cale il y avait une demi-douzaine de malades, dont deux en proie au plus violent délire. Le jeune frère du reïs, qui était placé tout à côté de moi, était payé pour soigner ces malades; le lendemain l'un d'eux mourut, et l'on jeta son corps à la mer. Il y avait peu de moyen de douter de la présence de la peste à bord, quoique les matelots soutinssent que c'était une autre maladie. Le troisième jour, le jeune garçon, le frère du reïs, sentit de grandes douleurs dans la tête, et frappé de l'idée de la peste, il voulut qu'on le mît à terre. Nous étions alors dans une petite baie. Le reïs céda à ses instances, et traita avec un Bédouin qui se trouvait sur la côte pour le reconduire sur son chameau à Yembo. Par bonheur la maladie ne se propagea pas, et nous n'eûmes plus qu'une personne qui mourut le cinquième jour après le départ.

Nous entrions dans un port chaque soir, car on ne navigue jamais la nuit, et nous partions au point du jour. S'il était connu que nous ne trouverions

ni port ni baie avant le coucher du soleil, nous nous arrêtions au lieu de l'ancrage dès midi. Toutes les fois qu'il ventait frais, les matelots poltrons serraient les voiles. La crainte d'un orage les faisait rentrer dans un port; et nous ne fîmes jamais plus de vingt-cinq à trente-cinq milles par jour. Une grande caisse carrée était le seul réservoir d'eau à bord, et renfermait une provision de trois jours pour l'équipage du navire seulement. Chaque passager avait son outre, et toutes les fois que nous touchions à une aiguade, les Bédouins venaient sur la côte et nous vendaient le contenu de leurs outres. Comme il arrive souvent que les vaisseaux sont pris par le calme dans une baie éloignée des puits, l'équipage est exposé à souffrir beaucoup de la soif.

Pendant les premiers trois jours nous gouvernâmes le long d'une côte sablonneuse, entièrement aride et inhabitée, et bordée dans le lointain par des montagnes. A trois journées de distance de Yembo par terre comme par mer, la montagne de Djebel-Hassany vient jusqu'au rivage, et, à partir de ce point, la chaîne inférieure des montagnes voisines de la plage, est peuplée de nombreux Bédouins. Les campemens de la tribu de Djehéneh s'étendent jusqu'à ces montagnes : au nord et aussi loin que la station du hadj nommée *El-Wodjeh*, ou, comme on prononce, *El-Wosch*, sont les habitations

des Bédouins Hétims. Il y a plusieurs îles en face de Djebel-Hassany, et sur ce point la mer est surtout remplie d'écueils et de bancs de corail qui s'élèvent presque à la surface, et leurs diverses couleurs donnent à l'eau, vue d'une certaine distance, toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Dans le printemps, après les pluies, quelques-unes de ces petites îles sont habitées par les Bédouins de la côte qui y font paître leur bétail. Ils ont de petits bateaux et sont très actifs pêcheurs. Sur une de ces îles est le tombeau d'un saint nommé *Scheïkh-Hassam-el-Mérabet,* avec quelques petits bâtimens et des cabanes à l'entour; et une famille de la tribu de Hétim reste pour garder la tombe. Les navires arabes passent ordinairement tout à côté de cette île; les équipages envoient souvent à ces gens-là, par une chaloupe, quelques mesures de blé, du beurre, des biscuits et du café en grains; car ils considèrent Scheïkh-Hassam comme le patron de ces mers. Quand nous passâmes devant cette île, notre reïs fit un grand pain qu'il fit cuire sur la cendre, et en distribua un morceau à chacun des passagers à bord : on le mangea en l'honneur du saint, après quoi nous fûmes régalés par lui d'une tasse de café.

Les matelots arabes sont en général superstitieux à l'excès. Ils ont certains passages en grande horreur, non parce qu'ils étaient plus dangereux que d'autres, mais parce qu'ils croient que les rochers

de corail sont habités par de mauvais esprits qui peuvent attirer le vaisseau vers l'écueil et le faire échouer. C'est pour cette raison qu'ils ont toujours soin de jeter à tous les repas une poignée de chaque mets dans la mer avant de manger, disant que les habitans de la mer veulent avoir leur part, et que si on ne la leur donnait pas, ils arrêteraient la marche du vaisseau. Notre reïs oublia une fois ce tribut; mais s'en étant ressouvenu, il fit faire un pain frais et le jeta dans la mer.

Nous rencontrâmes chaque jour, pendant ce voyage, des vaisseaux qui venaient d'Égypte, et nous nous trouvions souvent le soir avec trois ou quatre de ces bâtimens dans la même baie. Alors il s'élevait de fréquentes querelles à propos de l'eau, et les navires sont quelquefois obligés d'attendre un ou deux jours avant que les Bédouins en aient apporté une provision suffisante à la côte. Les Bédouins sont de hardis voleurs, et viennent souvent la nuit à la nage autour des vaisseaux pour guetter l'occasion de prendre quelque chose. L'eau est mauvaise sur toute la côte, excepté à Wodjéh et à Dhobad. Wodjéh, que l'on place à trois journées au nord de Djebel-Hassany, est un château sur la route du hadj à environ trois milles dans les terres. Quelques soldats mogrébyns gardent ce château, et quelques-uns sont mariés à des Bédouines.

Les montagnes voisines de Wodjéh sont habitées

par des Bédouins de la tribu de Bily au nord de Wodjéh, et à deux journées environ au sud de Moeïléh, se trouve l'ancrage de Dhoba, renommé pour l'excellence de ses puits. L'ancrage est une grande baie qui forme un des meilleurs ports de la côte, et les puits sont à environ une demi-heure de distance dans les terres, sous un bouquet de palmiers et de dattiers du Doum. La route du hadj d'Égypte traverse ce lieu, et l'on y a construit pour son usage un birkel ou réservoir. Au nord de Dhoba, et à deux journées de distance, se trouve le château et le petit village de Moeïléh, sur le territoire des Bédouins Houaïtat et Omran. Nous en passâmes à distance, cependant je pus voir des plantations considérables de dattiers sur le bord de la mer. On peut distinguer de loin la position de Moeïléh par les hautes montagnes qui s'élèvent précisément derrière ce lieu, et dont trois sommets aigus, dépassant le reste, sont visibles de soixante ou quatre-vingts milles au large. Moeïléh est la principale position sur cette côte, en descendant d'Akaba à Yembo : ses habitans, qui sont presque tous des Bédouins établis, font le commerce du poisson et des bestiaux avec Yembo et Thor, et leur marché est fréquenté par les Bédouins de l'intérieur.

Quand on est par le travers de Moeïléh, on distingue clairement la pente de la presqu'île de Sinaï, connue sous le nom de Ras-Abou-Mohammed; nous

fûmes près de ce lieu le 4 juin, et le bateau fut fixé pour la nuit avec des grappins à quelques rochers de corail.

Comme je savais que l'on trouvait toujours des Bédouins dans le port de Cherm, pour conduire des passagers par terre à Thor ou à Suez, je désirai que l'on me débarquât sur ce point, et quelques dollars donnés au reïs et au pilote les décidèrent à s'écarter un peu de leur route, de façon que le 5 juin nous entrâmes dans le port de Cherm.

Cherm est à quatre ou cinq heures de distance de la pointe de Ras-Abou-Mohammed, et son port, vaste et commode, peut contenir les plus grands vaisseaux à l'ancre. Il est à l'entrée du golfe d'Akaba, et on ne trouve pas de meilleur port à l'ouest de ce golfe sous le nom de Cherm (*cheroum* au pluriel) sont désignés deux ports à un demi-mille de distance l'un de l'autre, et tous les deux également bons. Celui du sud est le plus fréquenté, à cause d'un puits abondant qui en est voisin. Les Bédouins de cette côte, qui vivent dans les montagnes, voient les vaisseaux de loin et accourent sur le rivage pour offrir leurs services à ceux des passagers qui, comme moi, veulent prendre la route de terre. Autrefois ces Bédouins étaient très redoutés des équipages des navires, mais Mohammed-Ali a réussi à leur en imposer; à présent leur conduite est très bienveillante, et l'on peut voyager avec eux en toute sûreté;

mais si un vaisseau arrive à faire naufrage sur leurs côtes ou sur une des îles voisines, et le cas n'est pas rare, ils persistent toujours dans leur ancien droit de piller le chargement.

Dans la soirée un vaisseau entre, chargé de soldats qui avaient quitté Yembo six jours avant nous. Les commandans de ce détachement, et quatre ou cinq soldats, descendirent à terre pour aller avec nous au Caire, et le soir même de notre arrivée nous partîmes en deux corps, l'un qui marchait en avant composé de soldats, et l'autre, suivant à deux heures de distance, et consistant en quatre personnes, moi, mon esclave et deux compagnons de passage, natifs de Damas, qui étaient charmés d'abréger ainsi le chemin du retour chez eux; nous fîmes donc le soir même un trajet d'une heure et demie dans une vallée, et nous nous arrêtâmes ensuite pour la nuit.

Le 6 juin nous continuâmes notre marche à travers des vallées arides, entre des rochers de granit presque à pic, jusqu'à midi environ, et nous arrêtâmes alors sous un rocher saillant qui nous donnait un peu d'ombre. Les Bédouins allèrent chercher de l'eau dans les montagnes occidentales, à un lieu nommé *El-Hamra,* et cette eau se trouva être d'une qualité excellente. Une pauvre femme avec deux chèvres vivait entièrement seule dans la vallée; parmi les Bédouins même la plus par-

faite sécurité règne dans ce district, et elle n'est troublée que par la conduite scandaleuse des soldats turcs qui y passent. Je connaissais bien ces hommes par expérience; c'est pourquoi je m'étais séparé de leur troupe. Quand nous nous remîmes en marche vers le soir, nous rencontrâmes sur le chemin un des jeunes garçons Bédouins qui servaient de chamelier au détachement qui nous précédait. Son chameau, sur lequel était monté un des soldats, n'avait pas pu aller du pas des autres, et le soldat, furieux de ce retard, avait tiré son sabre et tailladait l'animal pour le faire marcher plus vite. Quand le jeune garçon lui adressa des remontrances et saisit le licou du chameau, il reçut également un coup de sabre sur les épaules, et comme il ne lâchait pas prise, le misérable déchargea son fusil sur lui. L'enfant s'enfuit alors et attendit que nous arrivassions. Nous étions à peu de distance quand nous entendîmes de loin les vociférations de colère du soldat, et le vîmes qui venait à pied derrière le chameau. Comme je m'attendais à une lutte, j'avais chargé mon fusil et mes pistolets. Quand il me vit en tête de nos gens, il accourut sur moi et me cria en turc de descendre et de changer de chameau. Je lui répondis par un sourire, et en lui disant en arabe que je n'étais pas un fellah, pour que l'on s'adressât à moi de ce ton. Suivant la manière d'être de ces soldats qui croient que tout

homme qui n'est pas militaire doit céder à leurs ordres, il se tourna alors vers mon esclave et lui ordonna de descendre, jurant qu'il tirerait sur un de nous si nous n'obéissions pas. Quand je l'entendis s'exprimer ainsi, je pris mon fusil, en lui donnant l'assurance qu'il était chargé avec de bonne poudre, et lui enverrait au cœur une balle beaucoup mieux que le sien ne pourrait le faire sur moi. Pendant cette altercation, son chameau avait erré à quelques pas dans la vallée, et comme il craignait pour son bagage, il courut après et nous continuâmes d'aller en avant. Comme il ne pouvait pas nous suivre dans les sables, il tira sur nous de loin son coup de fusil, auquel je répondis immédiatement; ainsi finit la bataille.

Nous dirigeâmes alors notre marche de manière à ne plus rencontrer ces soldats; mais deux jours après je retrouvai ces hommes à Tôr. Le gouverneur de Suez était là, et j'aurais pu lui adresser mes plaintes; il en eut peur, et vint en conséquence à moi d'un air souriant, et me dit qu'il espérait qu'aucune rancune n'existait entre nous : suivant lui, le coup qu'il avait tiré n'avait d'autre but que celui de faire venir ses camarades pour qu'ils l'aidassent à se tirer d'affaire avec son chameau ; quant à moi, je lui assurai en réponse que mon coup avait un tout autre but, et que j'étais fâché de l'avoir manqué. A cela il sourit et s'éloigna; il n'y a pas

sur la terre d'êtres plus insolens, plus hautains, et en même temps plus vils et plus lâches que les soldats turcs. Toutes les fois qu'ils ne s'attendent pas à rencontrer de résistance, ils agissent de la manière la plus despotique et la plus insupportable du monde. Ils ne font pas le moindre cas de la vie d'un voyageur inoffensif, et le tueront dans le plus futile accès de colère; mais quand ils rencontrent une ferme résistance, ou appréhendent quelque mauvaise conséquence de leur conduite, il n'est pas de bassesses auxquelles ils ne se soumettent immédiatement ; je conseille aux voyageurs de traiter ces hommes avec la plus grande hauteur, car ils attribuent la moindre concession à la peur, et leur conduite devient intolérable. Nous marchâmes pendant ce jour neuf heures environ.

Le 7 juin nous eûmes encore pendant deux heures et demie des vallées à traverser, ensuite nous arrivâmes sur le sommet d'une haute montagne d'où l'on avait une très belle vue du golfe d'Akaba. Il nous fallut deux heures et demie pour la monter et la descendre. Dans l'après-midi, au sortir de cette chaîne, nous entrâmes dans la plaine occidentale qui descend insensiblement sur la mer de Suez, et nous y campâmes après une marche de dix heures.

Le 8 juin, à trois heures et demie de notre lieu de halte, nous trouvâmes Tôr, où tout était en grande rumeur; car la femme de Mohammed-Ali,

que j'avais rencontrée sur presque tous les points de mon voyage, venait d'y arriver de Yembo. J'avais l'intention de rester peu de jours à Tôr; mais quand j'appris que la peste était à Suez, aussi bien qu'au Caire, je changeai de plan et me déterminai à attendre pendant quelques semaines où j'étais que la saison de la maladie fût passée. Toutefois je découvris bientôt qu'un séjour à Tôr n'était pas très agréable. Ce petit village est bâti dans une plaine sablonneuse, tout près de la plage, et sans le moindre abri contre le soleil. Quelques plantations de dattes se trouvent derrière les habitations. Les maisons sont misérables, et des essaims de mouches et de moustiques obstruent les avenues de toutes les demeures. Je restai à Tôr pour la nuit, et ayant entendu dire aux Bédouins qu'à une heure de distance il y avait un autre petit village, dans un site élevé, avec abondance de jardins et d'eau excellente, je me décidai à aller m'y établir.

Tôr est entouré d'une muraille à demi ruinée, et l'on y voit les ruines d'un vieux château construit, dit-on, par l'empereur Felym, qui fortifia tous les avant-postes de son empire. Deux petits villages à un mille de distance environ, des deux côtés de Tôr, sont habités par des Arabes, tandis que Tôr même n'est habité que par une vingtaine de familles grecques, et un prêtre qui est sous les ordres de l'archevêque du mont Sinaï. Ces gens gagnent leur

vie en vendant des provisions aux vaisseaux qui jettent l'ancre pour faire de l'eau, car les puits sont abondans et de bonne qualité.

Le 9 juin je me rendis dès le matin, par la plaine, au village dont j'ai parlé, et qui se nomme *Elwady;* j'y trouvai facilement à me loger, et je fus enchanté de voir que mes espérances relativement au site de ce village n'étaient point déçues. Il se compose d'une trentaine de maisons bâties dans des jardins et parmi des dattiers. Je louai un petit bâtiment à demi ouvert, que je couvris de feuilles de dattiers, et où je jouissais du voisinage immédiat d'un lieu de promenade planté de palmiers, de nebeks, de grenades et d'abricots. Un grand puits, au milieu de ces arbres, me fournissait d'excellente eau. Depuis les délicieux jardins d'Alep, je ne m'étais nulle part trouvé si bien qu'à Elwady, et le premier jour que j'y passai produisit déjà sur ma santé une amélioration sensible. Comme je pensais qu'un léger exercice m'était nécessaire, je me rendais souvent à Hemmïam, source d'eau chaude à l'angle de la montagne, au nord de Tôr, et à une demi-heure à peu près d'Elwady. Plusieurs courans d'eau chaude sortent de la montagne calcaire, et l'on a bâti un toit au-dessus de la principale source que fréquentent les Bédouins des alentours. Près de cette eau sont de vastes plantations de dattiers, et je n'ai jamais vu une forêt de palmiers plus

épaisse qu'en ce lieu; il est difficile de s'y faire jour. Ces plantations appartiennent aux Bédouins de la presqu'île, qui viennent là avec leurs familles à l'époque de la récolte des dattes. Le plus grand bouquet appartient cependant aux prêtres grecs du mont Sinaï, dont l'un vit dans une tour isolée, au milieu des arbres comme un ermite; car il est le seul habitant de ce lieu. La crainte du Bédouin le tient enfermé dans cette tour pendant des mois entiers, et l'on n'y peut entrer qu'au moyen d'une échelle. Un porteur d'eau qui l'approvisionne chaque semaine est le seul individu qui l'approche. Ce prêtre est placé là comme jardinier du couvent; mais comme l'expérience a démontré l'impossibilité de garantir ces arbres des pilleries des Bédouins, les propriétaires en ont abandonné les fruits au premier venu, et ils sont devenus propriétés publiques.

Après quinze jours passés à Elwady je songeai à me rendre au Caire, et je louai deux chameaux à cet effet. Les Arabes de ces contrées ont établi des coutumes particulières pour le transport des voyageurs et des marchandises. La tribu de Sowaléhah a droit à moitié du transport, et l'autre moitié se partage entre les deux tribus de Mazinéh et d'Aleygat; or, un de mes deux chameaux me fut fourni par la première de ces tribus, et l'autre par l'une des deux dernières. La même coutume a dé-

signé certaines limites où le voyageur et son guide étant une fois arrivés, les compatriotes de celui qui a conduit jusque-là n'ont plus droit au transport. On pense bien que cet usage amène de fréquentes querelles, et qui sont quelquefois aussi curieuses que difficiles à débrouiller; pendant ce temps le voyageur reste complétement passif.

Je quittai Wady le 17 juin, suivant une plaine élevée, bornée à l'est par les hauts sommets des montagnes du Sinaï, et à l'ouest, par une chaîne de collines calcaires qui séparent la plaine de la mer, et sont dans une direction parallèle pendant cinq ou six heures. Cette plaine complétement aride, et dont le sol est du gravier, se nomme *Elkaa;* les Bédouins la fuient à cause de son manque d'eau et de sa chaleur extrême, que j'éprouvai cruellement; car je fus exposé pendant cette marche au vent le plus chaud que j'aie ressenti. Nous fîmes halte dans la plaine pendant les heures du milieu du jour, sans trouver un arbre pour nous donner de l'ombre. Un manteau bédouin attaché à quatre pieux fit l'office de tente et me servit d'abri contre le soleil, pendant que mon guide et mon esclave s'enveloppèrent de leurs manteaux, se couchèrent et dormirent sous les rayons brûlans. Au lieu de provoquer la transpiration, l'air chaud du Semoun ferme les pores. Nous passâmes la nuit sur la plaine d'Elkaa.

Le 18 juin nous entrâmes, dans la matinée, dans la vallée de Wady-Feïran, et la descendîmes jusqu'à la mer, en suivant la côte jusqu'à la fin du jour, où nous atteignîmes le puits d'El-Merkha, en face de la baie qui porte le nom de *Birket-Faroonn.*

Le 19 juin, de Merkha nous continuâmes de longer le rivage, puis nous entrâmes dans Wady-Teïbéh, laissant sur notre gauche les montagnes dont la mer baigne le pied, et au milieu desquelles se trouvent les bains minéraux nommés *Hamam-Sidne-Moussa.* Teibéh est une vallée pleine d'arbres qui souffraient alors de l'absence des pluies. Arrivés au plus haut point de la vallée, nous traversâmes une plaine élevée, puis Wady-Osaït, et nous couchâmes à Wady-Gharendel.

Le 20 juin, passant près de la source saumâtre de Hewara, nous traversâmes une plaine aride, et gagnâmes Wady-Werdan au milieu du jour, et le soir nous campâmes à Wady-Sedir. Nos marches de jour étaient très longues, et nous marchions quelques heures durant la nuit, afin de rejoindre à Suez la caravane qui s'y préparait pour conduire au Caire les femmes du pacha.

Le 26 juin nous passâmes le matin près d'Ayoun-Moussa, et arrivâmes à Suez dans l'après-midi. La caravane était sur le point de partir, et nous nous mîmes en marche avec elle dans la soirée. Elle

avait une forte escorte et environ six cents chameaux. Nous voyageâmes toute la nuit sans interruption, et dans la matinée du 22 juin, nous fîmes halte au lieu nommé *El-Hamra*, station du hadj entre le Caire et Adjeroud. Les femmes du pacha avaient fait dans deux voitures toute la route de Tôr à Suez, le chemin étant partout très aisé. Deux voitures leur étaient arrivées encore du Caire à Suez; l'une de ces voitures était un élégant carrosse anglais, traîné à quatre chevaux. Ces dames quittaient, quand il était besoin, leurs voitures pour de splendides litières ou palanquins portés par des mules. Nous nous remîmes en route le soir, et après avoir marché toute la nuit, nous arrivâmes le 22 au matin, à Birket-el-Hadj, où les grands du Caire vinrent au-devant de la caravane, et le lendemain 24 juin, je rentrai dans cette ville, après une absence de deux ans et demi environ.

EXTRAITS DE L'APPENDIX.

Sur le pays que traversent les pèlerins de l'Yémen et les coutumes de quelques tribus arabes.

La route de ce pèlerinage suit entièrement les montagnes du Hedjaz et de l'Yémen, ayant d'un côté la plaine orientale, et de l'autre le Tchamah ou les côtes de la mer; on a souvent à passer des défilés difficiles au sommet de ces montagnes. L'eau abonde et le pays est bien peuplé, quoiqu'il ne soit

pas cultivé partout. A chaque station du hadj il y a un village, et la plupart, bâtis en pierre, sont habités par des tribus arabes qui, descendues de ces montagnes, se répandent sur les plaines adjacentes. Il y a plusieurs tribus considérables telles que Zohran, Ghamed, Schomran, Asyr et Abida, qui peuvent chacune réunir de six à huit mille fusils; leur arme principale est le fusil à mèche. Il y a peu de chevaux dans ces montagnes; cependant les tribus de Kahtan, de Réfeïdha et d'Abida qui se répandent également sur la plaine, possèdent l'excellente race de Kohéih. On dit que le cafier ne prend pas au nord plus loin que Méchnièh dans le pays de Zohran; l'arbre gagne en qualité dans le sud, et le meilleur café croît dans le voisinage de Sanaa. Le raisin abonde dans ces montagnes, où le climat est tempéré. On y a vu tomber de la neige et l'eau geler même à Saada.

La plupart des Arabes des tribus au sud de Zohran appartiennent à la secte de Zeyd. Ils vivent dans des villages, et sont principalement ce qu'ils appellent *hadher,* ou sédentaires, et non Bédouins; mais comme ils nourrissent de grands troupeaux, ils descendent dans les temps de pluie sur la plaine orientale, qui fournit à leurs chameaux, à leurs vaches et à leurs montures un pâturage abondant.

Avant que les Wahabites leur enseignassent les véritables doctrines du mahométisme, ils ne con-

naissaient de leur religion rien autre chose que la profession de foi, et ils n'accomplissaient pas toujours les rites prescrits. Les El-Merekedéh, branche de la grande tribu Asyr, observaient une ancienne coutume de leurs ancêtres, en donnant à tout étranger qui descendait dans leurs tentes ou dans leurs maisons quelque femme de la famille pour lui tenir compagnie durant la nuit, et le plus ordinairement c'était la femme même de l'hôte; mais les jeunes filles vierges n'étaient jamais soumises à ce système barbare d'hospitalité; si l'étranger se rendait agréable à son hôte de nuit, il était traité le lendemain matin par le chef de la maison avec les plus grands égards, et muni de provisions pour tout le reste du voyage; mais si malheureusement il n'avait pas plu à la dame, on trouvait le lendemain un morceau enlevé à son manteau, et qu'elle avait coupé en signe de mépris. Cette circonstance une fois connue, le malheureux voyageur était honteusement chassé par les femmes et les enfans du village ou du campement. Ce ne fut pas sans difficulté que les Wahabites les amenèrent à renoncer à cet usage; et deux ans après, l'eau ayant manqué, les Merekedéhs regardèrent cette calamité comme une punition à eux infligée pour avoir abandonné ces louables rites de l'hospitalité tels que les avaient pratiqués pendant tant de siècles leurs ancêtres.

Avant la conquête des Wahabites, il était d'usage,

parmi les Arabes Asyr, de prendre leurs filles nubiles, et de les conduire dans leurs plus beaux atours au marché, et là, marchant devant elles, ils criaient : *Man ichtery el aadera?* « Qui veut acheter la vierge? » Le mariage, quelquefois convenu à l'avance, se concluait toujours sur la place du marché, et nulle fille ne devait se marier autrement.

Sur le pays situé au nord et à l'est de Médine.

Le point le plus intéressant sur la route de la caravane, entre Médine et Damas, paraît être Hadjir, ou comme on l'appelle quelquefois, *Medaïen-Salch*, à sept journées au nord de Médine. Ce lieu, suivant quelques passages du Koran qui a un chapitre intitulé Hedjir, était habité par une race gigantesque d'hommes nommée *la Beni-Thémoud*, et dont les demeures furent détruites, parce qu'ils ne voulurent pas entendre les exhortations du prophète Saleh. Le sol de Hadjir est fertile, et arrosé par plusieurs puits d'une eau courante; il s'y trouve ordinairement de grands campemens de Bédouins.

A l'ouest, et à quatre milles de distance du lieu où campent les pèlerins, est une montagne de médiocre hauteur, où sont de grandes grottes ou des habitations taillées dans le roc, et où l'on voit des figures sculptées d'hommes et de différens animaux. Si je puis en croire les témoignages des Bédouins, il y a une colonne de chaque côté des portes qui

sont chargées d'inscriptions; mais je pense que les Arabes auront pu prendre pour des lettres des ornemens de sculpture. Le rocher est d'une couleur noire, et il est probablement volcanique, car il y a une source chaude dans le voisinage.

A l'est de Médine est Casyni, le district le plus fertile du Nedjd. Le nom de Nedjd signifie *terre haute*, en opposition au nom de *Tehamah* ou *basse terre*, donnée à la côte. Ce district est à trois ou quatre journées de l'ouest à l'est, et à deux journées du sud au nord. Dans cet espace sont vingt-six villes ou villages bien peuplés, dans un territoire en bonne culture, et que de nombreux puits arrosent. Près de Derayeh, la capitale, le Nedjd prend le nom de *El-Karedh*, district moins fertile que El-Kasym. Derayeh, qui fut toujours une ville importante, a pris beaucoup d'accroissemens depuis qu'elle est devenue la capitale de la puissance civile et religieuse des Wahabites : elle est située à l'est par le sud de Médine, dans une allée étroite; les maisons sont bâties en pierre sur les pentes des montagnes; la ville n'est pas murée, et d'après ce que nous dirent les Bédouins, l'on peut en évaluer la population, qu'elle pouvait fournir au chef wahabite trois mille hommes armés de fusil. La demeure du chef est située sur une montagne, à environ dix minutes de la ville. Elle est spacieuse, mais sans appartemens splendides. Tous les membres

mariés de la famille régnante ont un logement à part, et il y a beaucoup de chambres pour les hôtes qui remplissent constamment la maison, car tous les chefs de tribu qui viennent pour affaire à Derayeh sont invités au palais du grand scheikh. Il n'y a pas de khans publics, de façon que tout étranger se loge chez un habitant, et le peuple de Derayeh est d'une hospitalité devenue proverbiale. Les environs de la ville sont arides, et l'on n'y voit que quelques dattiers.

Le Nedjd est célèbre pour ses beaux pâturages, qui produisent une excellente race de chameaux, plus nombreuse relativement que dans toute autre province arabe d'égale étendue; ces Arabes nomment cette région *Om el Bel*, la mère des chameaux, et y viennent de tous les points pour alimenter leurs troupeaux. Ce pays possède aussi une si excellente race de chevaux, que ceux du plus pur sang sont spécialement nommés *kheil Nedjadéh*, ou chevaux de Nedjd. Les habitans se servent beaucoup de parfum, surtout de celui que l'on nomme *arez*, et qui vient de Mokha. C'est dans le Nedjd que s'est conservé dans toute sa pureté primitive le caractère bédouin que n'attire point le contact des étrangers; car, à l'exception de la caravane qui vient de Bagdad, jamais les étrangers ne traversent le Nedjd; c'est pourquoi je regarde le Nedjd et les montagnes entre Taïef et Sanaa comme la

partie la plus intéressante de l'Arabie, et la plus digne des recherches d'un voyageur.

A partir de Derayeh, à l'est vers le golfe Persique, le pays s'appelle *Zedeyr* jusqu'aux limites de la province de El-Hassa, à six jours de marche de Derayeh, et dont trois sont sans eau. Ce district est parallèle à la mer dans toute son étendue, et est à cinquante ou soixante milles dans les terres; sa largeur est d'environ trente cinq milles. La ville d'El-Hassa est peuplée, et contient quelques riches marchands : elle a une muraille et des tours; c'est un des principaux forts de Wahabites, et leur chef tire de ce fertile district la plus grande partie de ses revenus. Le peu de mer d'El-Hassa est Akyr, petite ville sur le golfe Persique, très fréquentée par les Arabes de Markate et les pirates de la tribu de Korvasem (Djewasem) qui habitent le port de Ras-el-Kheïméh.

Entre El-Hassa et Basra l'eau abonde; entre le Nedjd et l'Euphrate est un puits dans le désert qui fournit du soufre aux manufactures de poudre du Nedjd. Le grand désert, au sud de cette province, et qui s'étend dans l'est jusqu'aux frontières de l'Ornan, est appelé par les Bédouins *Roba-el-Khaly*, la demeure vide ou déserte.

FIN DU VOYAGE DE BURCKHARDT EN ARABIE.

BUCKINGHAM.

VOYAGE PARMI LES TRIBUS ARABES QUI HABITENT A L'EST DE LA SYRIE ET DE LA PALESTINE [1].

(1816.)

Départ de Nazareth. Vallée du Jourdain. Campemens arabes. Voleurs. Arrivée à Assalt. Église. Intérieur des maisons. Récits de veillée. Château.

Nazareth, 20 février 1816. J'avais résolu de tenter un voyage parmi les tribus arabes qui campent dans le désert, depuis les frontières de la Palestine jusqu'aux bords de l'Euphrate, et à partir de cette rivière jusqu'au Tigre et aux environs de Bagdad : pour cela, il fallait d'abord me rendre de Nazareth à Assalt, ville à l'est du Jourdain, et de là à Karak, qui est aussi à l'est de la mer Morte. Je songeai

[1] Le voyageur dont la relation abrégée va passer sous les yeux du lecteur a fait un grand nombre d'autres voyages en Asie, soit dans l'Inde, soit en Perse et en Mésopotamie. Nous rapportons celui qui concerne les tribus arabes, parce qu'il se rattache au voyage de Burckhardt en Arabie, auquel il servira en quelque sorte de complément. Il renferme d'ailleurs une description de plusieurs cités importantes, comme Damas, Bozra, Tripoli de Syrie, Lebanon et Balbeck, dont nous reproduirons les traits saillans. Nous donnerons ensuite un fragment du voyage en Mésopotamie.

M. Buckingham, aujourd'hui membre du parlement britannique, a séjourné à Paris en 1830, après les événemens de juillet; nous avons eu occasion de recueillir de lui plusieurs détails précieux sur les contrées diverses qu'il a visitées.

alors à me procurer un guide, et je pris un Arabe chrétien de Nazareth, nommé *Georgis*. Je ne lui confiai cependant point quelle était l'étendue de mon projet, car dans l'Orient, le secret est la principale précaution que doivent prendre les voyageurs pour assurer leur sécurité en route. Je mis de côté mes habits turcs, et je les remplaçai par un vêtement bédouin de l'espèce la plus commune, parce qu'il me parut convenable de prendre toutes les apparences de l'extrême pauvreté, afin d'atténuer autant que possible la tentation du vol à notre égard. Je roulai le peu de papier que je possédais dans un petit sac sale, ou bourse de grosse étoffe, et je cachai l'argent que je voulais porter avec moi dans le *keffiah* ou mouchoir arabe qui me couvrait la tête. Je n'avais pour arme qu'un vieux *yembiah* recourbé, ou poignard, et un fusil commun avec quelques cartouches à balles et une bouteille de cuir pleine de poudre pour amorcer. J'avais laissé à Nazareth tout le reste de mon bagage à M. Banks, qui me promit de le faire passer à Damas.

Le 21 février, il était près de dix heures quand nous montâmes à cheval à la porte du couvent, et ayant reçu les bénédictions des frères, nous quittâmes Nazareth. Notre direction était vers le sud-est, à travers les montagnes qui environnent la vallée de Nazareth ou le creux dans lequel est située cette ville, et après avoir descendu ces montagnes du côté

opposé, nous nous trouvâmes au pied du mont Thabor.

A midi nous traversâmes une grande partie de la plaine d'Esdraëlon, ayant Daborah à notre gauche, Haïn et Ender à notre droite, ces deux derniers lieux sur la pente de l'Hermon, à une distance de trois milles du chemin que nous suivions. Cette plaine était en grande partie inculte, et le paysage repoussant; mais il était animé d'un vif intérêt par les idées que réveillait la vue de tant de lieux nommés dans l'Écriture sainte.

Vers une heure et demie nous passâmes près d'un bâtiment ruiné de très grossière construction, et qui ressemble à un vieux fort. Les gens du pays le nomment *Dabboh;* mais je ne pus rien savoir sur l'histoire de cet édifice.

Nous gagnâmes à deux heures le village de Tayeby qui consiste en vingt ou trente maisons seulement, et qui n'est habité que par des paysans et des cultivateurs. On y voit les restes d'un grand édifice qui me parut de construction romaine. Nous nous arrêtâmes à la maison du scheikh, et le café nous fut servi par sa plus jeune fille. Pendant la conversation, le scheikh ne pouvait contenir son étonnement de ce que nous allions *seuls* à Assalt, par la dangereuse vallée du Jourdain et au travers des voleurs de Jéricho. Tant que dura une grosse pluie qui nous retint dans la maison, le scheikh ne cessa

de nous donner ses avis à cet égard, et quand il vit qu'ils étaient inutiles, il parut aussi affligé que surpris.

Nous quittâmes Tayeby à deux heures et demie, et allant toujours dans le sud-est nous passâmes près d'une ville ruinée appelée *Yubba*, et bientôt après, par un petit village situé au sommet d'une montagne nommée *Oum-el-Ressâs* (la mère du plomb), mais je ne pus découvrir d'où lui venait cette appellation. Ce village était très peuplé, et la plaine, âpre et pierreuse, était couverte de plus de bestiaux que ses pâturages ne semblaient pouvoir en nourrir.

J'estime que nous avions fait quatre milles par heure, quand à cinq heures nous arrivâmes devant un torrent nommé *Wady-el-Hech*. Sur la gauche de cette petite rivière, à peu de distance dans le nord, se trouvent Kafera et Djaboul, deux villages mahométans qui furent autrefois, m'assura mon guide, des villes chrétiennes importantes, et que tout le monde reconnaît pour très vieilles. Nous vîmes campés sur les bords de ce torrent plusieurs détachemens de Bédouins arabes, qui allaient le jour paître leurs troupeaux sur les montagnes voisines, et les ramenaient le soir pour s'abreuver et passer la nuit à l'abri de leurs tentes. La source de cette rivière est peu loin de là, dans le nord-ouest, et elle serpente dans la direction de l'est, jusqu'à ce qu'elle vienne se jeter dans le Jourdain.

A cinq heures nous atteignîmes une étroite passe entre deux montagnes très rapprochées, et nous pénétrâmes par-là dans la vallée du Jourdain. Sur la gauche du défilé nous vîmes les ruines d'une forteresse, qui probablement le gardait autrefois, et devait être un poste militaire très important. Nous traversâmes alors, toujours vers le sud-est, la plaine qui était bien cultivée sur la rive occidentale du Jourdain, et sur le bord oriental était d'un vert éclatant. Une heure après notre entrée dans la vallée, nous arrivâmes sur les bords de la rivière : nous y trouvâmes beaucoup de tentes arabes éparses, et dont les habitans nous donnèrent le salut de paix habituel pendant que nous traversions le campement.

En passant à gué le Jourdain, sorti depuis quatre milles à peine du lac de Tibériade, nous le trouvâmes si profond près de terre que nos chevaux perdirent pied pendant quelques instans et furent obligés de nager; mais ils retrouvèrent bientôt la terre en approchant du milieu de la rivière, et au centre même nous la trouvâmes extrêmement peu profonde. Elle n'avait pas plus de cent pieds de large, et coulait lentement au taux d'un mille et demi par heure sur un lit de sable et de cailloux.

Quand nous nous trouvâmes sur la rive orientale de cette rivière, nous fîmes une lieue encore et allâmes passer la nuit chez le scheikh du campement

dont nous avions rencontré une partie sur le bord opposé. Le nom de cette tribu était *Beni-Amir-el-Ghazowy*, et le lieu de campement s'appelait *Zebbah*. Les tentes de ces Bédouins étaient plus grandes que de coutume, très nombreuses, et entourées de vastes troupeaux, de chameaux et de chevaux de belle race. Le chef nous fit servir, aussitôt notre arrivée, un repas dont le mets principal était un chevreau bouilli dans du lait, et nous restâmes jusqu'à minuit entourés de visiteurs.

Comme nous désirions partir de bonne heure, nous aspirions vivement au repos, mais il nous fut impossible. Ce qui nous l'interdit absolument, ce fut un orage effroyable qui descendit en torrens de tonnerre, d'éclairs et de pluie. Les tentes furent abattues et les troupeaux épouvantés y accourant pour trouver un abri, augmentaient la confusion générale, et les cris de terreur des femmes, des enfans et des bestiaux se confondant, ajoutaient à l'horreur de cette scène.

Le 22 février, le jour nous fit voir un naufrage véritable, aucune tente n'était debout, et beaucoup de chevreaux, d'agneaux et même de petits enfans qui avaient été exposés à l'orage étaient morts ou se mouraient autour de nous. Enfin la dévastation était au-delà de tout ce que j'aurais cru possible à une tempête sur terre.

Quand le soleil se leva, la pluie cessa et le ciel

devint clair : nous montâmes à cheval sans un seul fil de nos vêtemens qui fût sec, nous nous mîmes en route sans avoir déjeuné; de sorte que nous étions trempés, fatigués, affamés dès le commencement du jour.

Nous nous dirigeâmes alors vers le sud-sud-est, nous tenant toujours au pied des montagnes qui bordent à l'est la vallée du Jourdain, et à sept heures, ou une heure après notre départ, nous passâmes sous le village d'Arbaghin ou *les quarante*, mais nous ne pûmes apprendre à quoi se rapporte ce nom. Sur la rive opposée de la rivière, nous pouvions voir la ville de Beïsan, l'ancienne Scythopolis, où il se trouve une population nombreuse et un marché commun à tous les Bédouins de ces contrées : on y voit plusieurs vestiges d'antiquité, et surtout les traces d'un théâtre.

En allant toujours au sud-sud-est, parallèlement au cours du Jourdain, nous arrivâmes à huit heures à une station nommée *Makah*, où nous trouvâmes un campement d'Arabes de la tribu des Beni-Scheïkh-Husseïn, qui, bien qu'en hostilité mortelle avec les Beni-Amir-Ghazowy, avaient planté leurs tentes tout près d'eux. Le chef nous demanda un petit tribut, si faible que je ne jugeai pas à propos de le refuser, bien que ces taxes ne se demandent qu'aux caravanes marchandes, et jamais au voyageur isolé. Nous vîmes en ce lieu un vaste cimetière où

l'objet le plus remarquable était le tombeau de Scheïkh-Husseïn, qui a donné son nom à la tribu. Plusieurs palmiers s'élevaient à côté de cette tombe, et il s'y trouvait aussi quelques fosses en terre pour conserver le blé; car les Arabes de cette tribu sont moitié cultivateurs, moitié bergers, et tiennent également les mœurs du fellah ou paysan cultivateur, et du Bédouin qui erre dans le désert.

Nous quittâmes Makah à neuf heures environ, et à dix nous passâmes sous un village situé dans les montagnes à gauche, et que les uns nommaient *Tabakat-Fehhil,* les autres, *Djerins-Mouz.* Mon guide me dit qu'il y avait dans ce lieu des vestiges d'antiquité. Au-delà, et à peu de distance, nous vîmes à notre gauche dans les montagnes deux villages ruinés et déserts nommés *Hedjedja* et *Soulikhat* qui paraissent avoir été, comme le premier, d'anciennes stations. En effet, d'après le nombre des vieilles forteresses situées sur les montagnes de chaque côté du Jourdain, on doit regarder comme très probable que chacun de ces forts marque la position de quelque lieu très ancien.

A midi nous nous trouvions en face de Djebel-Adjeloun, montagne à notre gauche, très élevée et couverte de neige. A sa base, du côté de l'ouest, on voit un nombre d'édifices ruinés qui ont apparence d'aquéducs et règnent sur les parties inégales de la montagne. Ce lieu s'appelait *Fakaris,* et

on le regardait comme le site d'une ancienne ville. Sa position est marquée par un courant d'eau qui descend de là au Jourdain.

Depuis notre départ du campement arabe, nous avions toujours été sur nos gardes; car cette vallée est si notoirement infestée de voleurs, que les personnes réunies à 4me ne peuvent passer sans être attaquées, et l'on regardait comme une folie à des voyageurs isolés de tenter le passage. Nos appréhensions furent bientôt réalisées, et nous ne tardâmes pas à rencontrer un détachement de huit hommes, dont deux à cheval et six à pied, les premiers armés de lances et de sabres, les derniers de gros bâtons, mais aucun n'ayant d'armes à feu.

Comme ils s'avançaient vers nous sans s'écarter de la grande route, nous fîmes quelques pas sur notre gauche afin de surveiller leurs mouvemens, et comme en approchant ils appuyèrent également du côté que nous avions pris, nous vîmes que leurs intentions étaient hostiles. Nous leur criâmes alors d'arrêter, et ayant amorcé nos fusils, nous menaçâmes d'une mort immédiate quiconque ferait un pas de plus. Ils nous assaillirent d'injures de toutes sortes, demandèrent qui nous étions et ce que nous voulions en voyageant ainsi à travers des pays qui leur appartenaient, sans leur payer le tribut comme aux maîtres de cette terre. Nous leur répondîmes que quand ils voudraient un tribut, ils

n'avaient qu'à envoyer plus de monde pour le chercher, et nous les défiâmes. Ils se précipitèrent donc autour de nous; je tirai alors mon coup de fusil au hasard, et le son, roulant et se répondant dans les échos des montagnes voisines, avait le fracas du tonnerre. La consternation qui en résulta fut telle que les chevaux arabes tressaillirent et se dressèrent, et que les piétons se sauvèrent dans tous les sens. La scène n'était guère que bouffonne, et nous prouva combien sont méprisables ces ennemis qu'on nous avait appris à redouter comme des hommes invincibles, et quel nombre il en faudrait pour les rendre un peu formidables.

A une heure environ, nous trouvâmes des ruines considérables où nous vîmes des fondations de bâtimens, des traces de rues, des blocs de pierres taillées, et d'autres fragmens qui marquent évidemment la position d'une ville importante. Cet endroit porte encore le nom d'*Amatha*, et sa situation sur les bords du Jourdain, et plus encore son nom, doivent faire penser que là se trouvait Amathus. L'étendue du terrain couvert de ruines est beaucoup plus considérable qu'à Jéricho, et sur les montagnes qui s'élèvent au-dessus, où se trouvait, dit-on, une autre ville nommée *Raadjib*, on pouvait voir de loin des restes d'aquéducs. Nous traversâmes en cet endroit un torrent qui descend des montagnes et se rend dans l'ouest au Jourdain. Il

s'appelle *Wady-Raadjib,* de ce qu'il passe près des ruines de cette ancienne ville.

A deux heures, arrivés à Abou-el-Beady, nous nous arrêtâmes et prîmes une nourriture dont nous avions grand besoin. Abou-el-Beady est une petite réunion de cabanes groupées autour d'une mosquée où l'on voit la tombe d'un saint, puissant sultan de l'Yémen, qui mourut en ce lieu en se rendant de l'Arabie-Heureuse à Damas. Georgis, mon guide, chrétien grec, ne daigna pas visiter cette mosquée; mais moi qui passais pour un bon musulman, j'y entrai et n'y vis rien de curieux ; ses murs étaient nus, et au plafond pendaient de nombreuses lampes très mesquines, des œufs d'autruches, des coquilles, etc.

Une particularité très remarquable chez les Arabes qui habitent cette vallée du Jourdain, c'est qu'ils ont les traits plus aplatis, le teint plus formé et une chevelure plus épaisse que les autres Arabes, et l'on doit attribuer ces caractères physiques du nègre, que l'on retrouve dans ces peuples, à la chaleur constante et intense qui règne dans ces basses régions.

Nous restâmes là toute la journée, et passâmes la nuit hors de la maison, attendu que les femmes et les bestiaux occupaient tous les coins de la chambre; comme nos vêtemens étaient encore mouillés et que nous n'avions pas de quoi changer, nous souf-

frîmes beaucoup du vent froid qui soufflait, et passâmes en définitive une nuit fort peu commode.

Le 23 février, nous nous préparâmes à quitter Abou-el-Beady sans même avoir goûté d'une pipe et d'une tasse de café; et partis dès le point du jour, nous suivîmes toujours la direction du sud-est le long des montagnes. Nous n'avions fait que peu de chemin quand nous rencontrâmes une troupe de voleurs qui chassaient devant eux le bétail et les chameaux qu'ils avaient volés pendant la nuit. Au-delà nous en vîmes d'autres qui nous dirent d'arrêter, de sorte qu'il nous fallut de nouveau nous mettre en défense. Comme nous étions encore à portée d'avoir du secours, nous retournâmes à Abou-el-Beady pour voir si nous pourrions nous procurer un cavalier ou deux, pour nous renforcir. Quand les voleurs nous virent sous les murs du saint tombeau, ils n'osèrent nous attaquer là, mais ils nous prodiguèrent les injures pour avoir entrepris le voyage sans recourir à leur protection, et ils nous consolèrent en nous donnant l'assurance qu'à moins que nous ne fassions ainsi, nous pouvions être sûrs d'être pillés avant notre arrivée à Assalt.

Nous rencontrâmes enfin près d'Abou-el-Beady des Arabes de la tribu Beni-Abad, amis des gens d'Assalt, et nous traitâmes avec deux de ces Bédouins pour nous servir d'escorte. Nous nous remîmes donc en route à neuf heures, et dans le cours

de notre marche nous remarquâmes plusieurs grottes taillées dans le roc, qui furent probablement dans l'origine des tombeaux, et devinrent ensuite la retraite des anachorètes qui, on le sait, abondaient dans ces solitudes. A une heure au-delà d'Abou-el-Beady, nous tournâmes à l'est pour monter les montagnes, en passant près d'un reste d'un double aquéduc, des vestiges de constructions épars, et une petite chambre carrée dans le rocher au-dessus. Nous passâmes aussi par une voûte qui traverse ce rocher, et que l'on nomme *makhrouk*.

A une lieue plus loin (et nous nous dirigions alors dans l'est) nous arrivâmes à la rivière de Zerkah, qui se jette dans le Jourdain. A l'endroit où nous le passâmes à gué, sont des traces de bâtimens et de murailles à demi cachées par des roseaux de douze à quinze pieds de hauteur, des lauriers roses et d'autres arbres ou arbustes. Sur l'une et l'autre rive il y avait des champs cultivés çà et là, et le blé était vert à cette époque. Après le gué de Zerkah nous prîmes une montée rapide au sud, sur une montagne nommée *Arkoub-Messaloubiah;* la rivière est bornée au sud par cette montagne, au nord par Djebel-Adjeloun.

Pendant que nous gravissions cette hauteur, les Arabes s'aperçurent qu'une lutte s'était engagée dans la plaine entre certains de leurs camarades qui avaient enlevé des bestiaux et les propriétaires

volés. Rien ne peut surpasser l'ardeur avec laquelle ils se précipitèrent au secours de leurs camarades. Comme nous n'étions pas sur nos gardes, ils se jetèrent sur nous pour s'emparer de nos fusils; je ne pus conserver le mien qu'à force de lutter, et Georgis, qui ne résista pas, perdit le sien.

Quand nous fûmes au sommet de la montagne nous trouvâmes un plateau uni, qui s'étendait du sud à l'est; le sol était d'un beau rouge clair, couvert de gazon, de ronces et d'un grand nombre de chênes. L'aspect inattendu d'une telle plaine, à cette élévation, était un agréable contraste avec l'aridité des terres basses que nous quittions. On voyait sur cette belle plaine toutes les apparences d'une ancienne ville, et ce lieu est appelé par les Arabes *Muchaera;* comme ses positions correspondent à celle de la vieille Machaerus, on ne peut douter que ses restes soient dans cet endroit.

Après avoir fait environ un mille au sud-est sur cette plaine, nous commençâmes à gravir une autre chaîne de montagnes dont la base est sur ce niveau élevé, et que l'on nomme *Djebel-Assalt.*

En montant Djebel-Assalt, nous atteignîmes bientôt la neige qui devenait plus épaisse à chaque pas que nous faisions. J'étais tout à une discussion amenée avec mon guide qui voulait passer la nuit dans un campement arabe qui était voisin, quand tout à coup, au détour d'un rocher, deux hommes à pied

qui nous avaient guetté sans doute, se précipitèrent et saisirent les brides de nos chevaux; ils n'avaient que des sabres qu'ils brandissaient en l'air, et leur visage était couvert du keffiah ou mouchoir qu'on porte sous le turban, et que les Arabes, quand ils attaquent, ont l'habitude de dérouler de manière à ce que l'on ne voie que les yeux. Cette précaution a pour but de n'être pas reconnu plus tard, en cas de meurtre, et afin d'éviter le talion; mais ces hommes, comme les premiers, reculèrent à l'aspect d'un fusil, et quand je mis en joue, ils me demandèrent grâce et se sauvèrent; puis ils poussèrent un cri de défi et de triomphe dès qu'ils se virent hors de ma portée.

Le sommet de Djebel-Assalt ressemblait à celui de Arkoub-Massaloubiah, et l'on avait de là une vue magnifique; on distinguait l'extrémité nord-ouest de Bahr-el-Lout, ou mer de Loth, nom que les Arabes de ces contrées donnent à la mer Morte. Toute la vallée du Jourdain se déployait devant nous, depuis le lac de Tibériade jusqu'à Abou-el-Beady, cultivée en partie, en partie couverte des tentes noires des Arabes, qui formaient un beau contraste sur le terrain jaunâtre où elles s'élevaient avec la riche verdure du jeune blé qui croissait à l'entour. Au sud d'Abou-el-Beady la vallée était blanchâtre, aride et brûlée, et la stérilité des montagnes qui bordent la mer Morte s'accroissait

à mesure que l'œil pouvait les atteindre dans le lointain.

Nous avions encore un peu à monter, et nous atteignîmes à près de quatre heures la cime de la montagne; le froid était excessif, et la neige dure ne formait qu'une masse sous nos pieds. J'évaluai que nous étions alors à cinq mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan.

La tradition des Arabes confirme l'opinion de ceux qui croient que cette montagne est le Nebo. Sur le pic de la plus haute éminence est une tombe que l'on nomme *le tombeau de Neby-Oscha* ou du prophète Josué, et la croyance générale, c'est que le successeur de Moïse est enterré là; ce tombeau me parut être de construction mahométane. Le laissant à notre droite nous commençâmes à descendre à l'est, et à cinq heures nous passâmes près d'un petit endroit nommé *Kofrel-Ychoudy*, ou le village des Juifs, et quelques minutes après nous eûmes la vue d'Assalt.

En arrivant à cette ville du côté de l'ouest nous traversâmes une étroite vallée bordée de toutes parts de petits champs de blé disposés en terrasses, ainsi que des rangées de vignes, quoique le sol fût encore couvert de neige. L'objet le plus saillant était un grand château au bord d'un rocher élevé à pic, lequel, vu au bout d'une vallée étroite, était d'un effet imposant.

Nous entrâmes à Assalt au coucher du soleil, et le plaisir que j'éprouvai en atteignant là le premier but de mon voyage me fit voir tout sous un aspect favorable. Le spectacle était en effet nouveau et intéressant. Toute la ville était remplie de neige si épaisse qu'elle rendait certaines rues impraticables, et les terrasses des maisons qui, à cause de la rapidité de la montagne, s'élevaient l'une au-dessus de l'autre comme les marches d'un escalier, présentaient à l'œil nombre de masses blanches et carrées, et l'on eût dit des draps étendus à terre pour sécher. Les habitans, hommes, femmes et enfans, étaient vêtus de jaquettes de peau de mouton, ayant la laine à l'intérieur, et qui ressemblaient à du cuir rouge; et d'un autre côté, le teint fleuri et la couleur claire de la chevelure de ces gens donnait au tout ensemble plutôt l'aspect d'une scène du nord de l'Europe, que le coup d'œil d'une ville méridionale de la Syrie et sur les confins des déserts de l'Arabie-Pétrée.

On nous conduisit à la maison d'un des plus riches habitans du pays, chrétien, nommé *Aïoub* ou *Job;* sa réception fut amicale et hospitalière, et le souper fut bientôt servi. Ce repas fut suivi de parties de cartes, et les joueurs se groupèrent dans différens coins de la chambre, ayant des tabourets d'un pied de haut environ pour servir de tables à jeu; les noms des cartes étaient italiens, quoique

mal appliqués; ainsi les piques se nommaient *bartoni;* les trèfles, *spadi;* les carreaux, *argenti*, et les cœurs, *cuvri.* On jouait de l'argent, et les enjeux, quoique faibles, suffisaient pour amener de chaudes discussions parmi les joueurs.

Nous nous séparâmes avant neuf heures, et je songeai aussitôt à m'aller coucher; cette partie de l'hospitalité nous fut accordée dans une autre maison dont la maîtresse, veuve et parente de mon guide, nous reçut très cordialement, et voulut absolument nous laver les pieds, cérémonie que l'on pratique à Assalt avec tous les étrangers et tous ceux qui y viennent en qualité d'hôtes. La maison où nous fûmes reçus se composait de deux chambres l'une au-dessus de l'autre, et je conclus tout naturellement que la veuve avec ses enfans coucherait dans l'une, et que j'occuperais l'autre avec Georgis. Il en fut autrement. La chambre du bas était pendant la journée consacrée aux travaux du ménage et de la cuisine, et le soir elle devenait chambre à coucher, car l'étage supérieur était un magasin de provisions, d'habillemens et d'autres objets que l'on voulait tenir sous clef; on étendit donc pour nous des tapis dans la chambre de dessous, et ce qui me frappa dans cette disposition, c'est que, quand la veuve, qui n'avait pas plus de trente ans, fut couchée au milieu de la chambre, on nous dit de nous placer chacun à un de ses

côtés, et on coucha les enfans près de nous; et comme la chambre n'avait pas plus de douze ou quinze pieds carrés, il y avait à peine deux pieds d'intervalle entre chaque personne. Du reste, chacun coucha avec les vêtemens du jour, ce qui paraît être l'usage. Notre repos fut par momens interrompu pendant la nuit; et comme aucun de nous tous n'avait de limites bien tranchées, je sentis souvent que la veuve roulait tantôt de mon côté, tantôt du côté de Georgis, selon qu'elle se retournait pour changer de place. Il arriva donc que nous nous trouvâmes souvent plus rapprochés qu'on ne l'avait voulu, et que nous pouvions passer pour avoir couché tous dans le même lit.

Le 24 février le jour se leva dans une tempête horrible qui bouleversa tout, et des tourbillons de vent firent ébouler la neige et même des rochers qui écrasèrent ou blessèrent plusieurs habitans. Malgré cette tourmente, nous eûmes plusieurs visites, et entre autres celles des deux Bédouins de Beni-Abad qui avaient été nos guides depuis Aboul-Béady jusqu'au passage de la Zerkah : on se rappelle que l'un deux avait pris à Georgis son fusil, mais Georgis avait pris pour garans les vêtemens de dessus d'un des Arabes qui les avaient jetés, afin de courir plus lestement à l'aide de ses camarades, et ils venaient réclamer ces vêtemens. Georgis leur répondit en réclamant son fusil; alors ils assurèrent

que l'arme leur avait été enlevée par la volonté de Dieu, et qu'il était injuste et impie d'en demander la restitution ; mais que, quant à leurs vêtemens, le cas était différent : « car il était évident, disaient-ils, que Dieu, en les faisant tomber entre vos mains, voulait qu'ils fussent rendus à leurs possesseurs. Pourquoi donc en ce cas s'opposer aux volontés du ciel ? » Tout absurde que cette distinction pût paraître, les chrétiens grecs s'écrièrent unanimement : *Allah kerim !* (Dieu est bon !) et furent tous d'avis qu'il fallait rendre les vêtemens sans insister pour recouvrer le fusil.

Le 25 février le temps n'était pas remis encore ; mais cependant il me permettait de faire par intervalles de petites excursions pour observer la ville. Assalt est située sur le penchant d'une montagne si raide que les maisons, comme je l'ai dit, semblent composer un grand escalier, et elles sont surtout exposées à l'est et au sud. Sur le sommet de cette montagne est un grand château qui domine complétement la ville. Au pied de la montagne est une vallée étroite où s'élève une petite tour carrée qui ressemble assez à nos clochers de campagne, et qui a probablement appartenu à quelque lieu du culte chrétien. J'évalue la population d'Assalt à six cents habitans qui occupent cent maisons. Le Scheikh-el-Beled est mahométan, mais il est tout-à-fait indépendant des pachas de Syrie, et ne

diffère du reste des habitans que par l'influence plus grande que lui donne une plus grande richesse, qui est la seule source de son pouvoir, car il n'est ni héréditaire ni électif.

De toutes les opinions que j'ai entendu exprimer sur des points de géographie, la plus singulière est celle qui veut qu'il n'y ait au monde que les quatre mers suivantes : *Bahr-el-Tabariéh*, la mer de Tibériade; *Bahr-el-Lout*, la mer Morte; *Bahr-el-Melléh*, la mer Salée; *Bahr-el-Helou*, la mer Douce. Ils demandent aussi s'il y a en Europe des maisons comme celles d'Assalt, et pensent qu'il n'y a point sur la terre d'édifice aussi grand que le château qui s'élève au-dessus d'eux.

Karak, qui est à trois journées dans l'est-nord-est, est, dit-on, aussi grand qu'Assalt, et les chrétiens y sont plus nombreux que les mahométans. On m'a assuré de la manière la plus positive qu'entre Karak et le couvent de Sainte-Catherine, sur le mont Sinaï, il se trouve des Arabes-Bédouins qui sont chrétiens-grecs.

Comme ce jour était le dimanche, l'église d'Assalt était ouverte, et je m'y rendis de très bon matin avec d'autres personnes : elle a trente pieds de long sur quinze de large, et sa hauteur est de douze à quinze pieds. L'autel est à l'est de l'édifice, et séparé par une cloison qui a deux portes latérales, d'où pendent des rideaux que l'on tire pendant les

parties mystérieuses du sacrifice, et que l'on rouvre quand la communauté peut voir ce qui se passe. Les seuls ornemens de l'église sont une grande croix de bois et deux oiseaux de bois sculptés dans l'attitude de prendre leur vol, et qui sont placés en haut de la cloison qui sépare l'autel du corps de l'église. Des œufs d'autruches vides, suspendus au plafond, et quelques gobelets de verre commun, passent aussi pour des objets de luxe; et trois tableaux qui contiennent plus de dorure que de peinture, et qui représentent de très grotesques figures de saints grecs, sont des objets d'admiration tout autant que de dévotion.

Quand nous entrâmes, l'église était pleine, et les hommes étaient devant, les femmes derrière, chacun, jeune ou vieux, se tenant debout; quand nous approchâmes de l'autel, on nous apporta des béquilles; comme le service est extrêmement long, et qu'il faut être debout tant qu'il dure, nous les trouvâmes très utiles. Ce service, dit en arabe, me parut être le même que dans les églises grecques de l'Asie-Mineure, à la différence seule du langage. Le prêtre portait un vêtement de plusieurs couleurs. Quand le prêtre se présentait à la porte de la cloison pour lire quelque partie du service, nombre d'hommes qui avaient la tête et les épaules découvertes s'offraient à servir de pupitre pour poser le gros missel. Quoiqu'il y eût eu peu de respectueux si-

lence dans l'église pendant l'office, cependant quand le prêtre eut fini et qu'il traversa l'église en tenant le calice élevé, ayant sur la tête un voile de soie, c'était à qui baiserait ses pieds ou le bord de sa robe : ceux qui n'étaient pas assez près pour ce baiser direct, touchaient les vêtemens du prêtre, baisaient ensuite leurs doigts et passaient le saint contact à leurs voisins; enfin le baiser de paix sur le front et les joues termine la cérémonie.

A dîner on nous servit du riz bouilli et un chevreau, avec des tasses pleines de beurre fondu sucré, et une espèce de poudding de la forme d'un gros citron, fait de pâte d'orge assaisonnée d'ognons et de poivre.

Les maisons d'Assalt sont très petites, et chacune, à peu d'exceptions près, n'a qu'un rez-de-chaussée qui ne forme qu'une chambre divisée en compartimens, une partie basse pour la volaille et les bêtes de somme ou le bétail, et une partie supérieure qui s'élève de deux pieds au-dessus de l'autre, comme une terrasse, et qui sert à la famille. C'est là qu'est le foyer pour faire la cuisine; mais je n'ai jamais vu une cheminée pour laisser partir la fumée, et comme on ne brûle que du bois et de la tourbe, il devient très pénible, pour celui qui n'y est pas habitué, de se tenir pendant une heure dans une chambre où il y a du feu. On voit rarement d'autre ouverture que la porte pour admettre le jour, et

une fois qu'elle est fermée en cas de pluie, d'orage, ou pendant la nuit, on est enveloppé de ténèbres et de fumée.

Après une journée passée en visites aux principaux chrétiens, et ayant, malgré moi, mangé dans chaque maison, nous allâmes passer la soirée en grande compagnie chez la veuve qui nous logeait; et bien que ce fût le dimanche, les cartes firent leur apparition.

La conversation de cette soirée était curieuse en quelques points. Parmi les questions les plus ridicules qui me furent adressées quand je parlais des pays étrangers que j'avais vus, on me demanda si j'avais été dans Beled-el-Kelb, où les hommes ont des têtes de chiens, ou encore, si j'avais vu Djeziret-el-Waak, l'île où les femmes viennent sur des arbres, en boutons au soleil levant, mûres au coucher du soleil, et tombent alors des branches en s'écriant, dans la langue du pays : *Waak! waak !* (viens m'embrasser ! viens m'embrasser!)

Le peuple d'Assalt est très crédule; un des assistans jurait par le peu de poils que contenait sa barbe qu'il avait vu à Oum-el-Kaïs un Mogrebin transporter, à l'aide de la magie, une des colonnes des ruines de ce pays dans le sien, que cette colonne s'était levée à l'ordre du magicien, et qu'il l'avait bien distinctement vue prendre son vol. A Oum-el-Ressâs, au dire des autres, plusieurs Mo-

grebins avaient fait sortir des caisses pleines d'or au moyen des parfums et des prières.

Ces Mogrebins, et par ce nom l'on désigne tous les Arabes qui habitent le Nil et l'Atlantique, passent pour de profonds magiciens, et comme le pays à l'est du Jourdain abonde en ruines, lieux que les Orientaux regardent toujours comme des dépôts de trésors cachés, les habitans de cette contrée pensent invariablement que le principal, et même l'unique but du voyageur, est la découverte et l'enlèvement de ces trésors.

D'autres personnes de notre société avaient vu, et ils l'attestaient, sur la montagne d'Assalt une espèce de gazon qui changeait en argent les dents des animaux qui en mangeaient. Cette conversation amena un débat sur l'histoire de Moïse; et Mallim-Georgis, mon guide, la raconta à haute voix à l'auditoire. Chacun écoutait le narrateur avec un plaisir évident, et pendant les pauses ménagées aux auditeurs pour boire le café, et au conteur pour reprendre haleine, on entendait différens commentaires très amusans et très curieux sur les lieux auxquels se rapportaient ces événemens, et dont nous étions entourés.

Je remarquai pendant ce récit un singulier usage, c'est que quand une personne veut appeler sur un point l'attention d'une autre ou l'interrompre, il dit d'abord son nom et ajoute ces mots : « Bonsoir à

vous, mon ami ; » à quoi l'autre répond : « Bonsoir. » Et quand le narrateur veut attirer l'attention particulière d'un des auditeurs sur ce qu'il va dire, il nomme d'abord cet individu et lui dit de prier, en ces termes : « O Job, prie le prophète. » L'auditeur répond alors : « Je prie ; » et le discours continue comme auparavant.

Le 26 février la nuit avait été froide, car bien que la chambre eût été échauffée la veille au soir par onze personnes, le matin l'eau était gelée à la surface. Cependant le soleil se leva beau, et je pensai à continuer mon voyage ; mais quand j'en parlai, chacun de ceux qui m'entouraient se récria, et mon guide refusa de partir avant que le temps fût décidément rétabli ; force me fut bien de céder, et j'allai voir le château. On reconnaît que c'est une construction d'une grande antiquité, mais aucun caractère particulier n'en fixe la date précise. La maçonnerie est bonne, et les pierres sont grandes, car plusieurs ont six pieds sur trois. Un fossé profond entoure les murailles ; on voit dans ce monument l'arcade romaine et l'ogive mauresque l'une à côté de l'autre.

De retour de ma visite au château, je trouvai comme d'usage beaucoup de visiteurs, et l'un d'eux, voyageur intelligent dans le pays, entreprit de me nommer tous les lieux ruinés ou habités qui entourent Assalt, et il en avait déjà débité une centaine

quand il se fatigua et s'interrompit par ces mots : « Par la barbe du prophète ! il y a trois cent soixante-six villes et villages en ruines autour d'Assalt, et j'en sais les noms; mais qui aurait la patience de les dire tranquillement assis, pendant qu'un autre les écrit dans un livre? » Il n'y eut, dès ce moment, nul moyen de lui expliquer mon but et de lui en faire sentir l'utilité.

Le 27 février le mauvais temps reprit, et je n'eus d'autre passe-temps que la conversation interminable des nombreux visiteurs. La plupart des habitans d'Assalt ont les yeux d'une teinte claire, de beaux cheveux châtains et le teint frais comme les habitans des climats septentrionaux. Les femmes seraient agréables si elles ne se défiguraient pas à la manière arabe en se teignant les lèvres de la couleur la plus défavorable au teint, l'indigo foncé, et en se faisant sur le front, sur le menton et sur les joues des mouches et des raies de cette même couleur. Les hommes et les femmes portent le vêtement des Syriens de la côte; mais les femmes sont ici plus chargées, sur le front, de monnaies d'or et d'argent : quant aux Bédouins du voisinage, ils sont grands, bien faits, doués d'une physionomie heureuse et d'un maintien imposant.

Le soir se passa à entendre des contes des *Mille et une Nuits*, ou Mallim-Georgis, qui improvisa des vers arabes, et le prêtre raconta ensuite

en phrases suivies et d'une voix pompeuse la destruction de Sodôme et de Gomorrhe.

Les habitans d'Assalt vivent le plus tranquillement et le plus oisivement du monde; ils se lèvent de bonne heure, font leurs prières, sortent ensuite à l'enquête d'une maison où faire visite, et se trouver réunis. Là, ils fument et prennent le café jusqu'à onze heures ou midi; ensuite ils vont dîner chez eux. Le dîner fini, il leur faut du tabac et du café encore; ensuite une heure de sommeil, et même deux. Quand ils se réveillent, ils retournent à leurs visites et à la recherche des nouvelles jusqu'au coucher du soleil; ils reviennent dîner à cette heure, et sortent encore de chez eux pour aller à quelque assemblée du soir. Hormis ceux qui cultivent la terre ou gagnent leur vie par le travail de leurs mains, personne ne semble occupé, et petit ou grand propriétaire, négociant ou boutiquier, aucun d'eux ne paraît donner une heure par jour aux affaires, et le reste du temps ils fument ou perdent leur temps, pendant que les femmes se fatiguent à tous les travaux de l'intérieur. Ils ne connaissent point la lecture et sont très ignorans.

Le 28 février mon guide nazaréen, Mallim-Georgis, n'étant pas au fait de la route d'ici à Karak, comme de celle de Nazareth ici, je me procurai Abou-Farah, guide qui était connu des Bédouins que nous aurions à traverser. Je voulais de

là partir sur-le-champ, mais chacun s'y opposa, et mon guide lui-même, me dit que *yaum-el-arbaah*, le quatrième jour de la semaine où nous nous trouvions, était le plus mauvais jour possible pour commencer un voyage. Enfin je le décidai à partir le lendemain matin, par la menace que je lui fis de prendre un autre guide.

Voyage d'Assalt aux ruines d'Amman. Ruines. Campemens arabes. Retour à Assalt. Singulier *Dieu vous bénisse*. Départ d'Assalt. Djérasch. Voleurs. Château d'Adjeloun. Arrivée à Elgherby.

Le 28 février. Il était dix heures du matin environ, quand nous montâmes à cheval pour nous mettre en route. En quittant Assalt nous passâmes au pied de la montagne sur laquelle est située la ville, et nous fîmes boire nos chevaux à une grande auge, auprès d'un puits où les femmes étaient à laver leur linge. De là, nous entrâmes dans une étroite vallée qui s'étend à l'est de la ville, et qui après un quart de mille dans cette direction, tourne brusquement au sud-est, et devient de plus en plus large jusqu'à la fin. La vallée est plus fertile dans cette dernière partie, et paraît bien boisée et bien arrosée. Du haut d'une montée rapide, nous aperçûmes la mer Morte, à cinq lieues dans le sud-ouest, et la ville de Bethléhem, à trente milles environ de distance dans l'ouest-sud-ouest. De là, nous descendîmes dans un lieu nommé *Anab*, mot

qui signifie *raisin*, fruit dont ce pays abonde. On nous y régala d'un plat composé d'avoine bouillie mêlé de lait aigre et d'huile, mets qu'une faim excessive pouvait seule faire passer, et nous partîmes d'Anab à midi.

Nous descendîmes alors par le lit d'un torrent alors à sec, dans la vallée de Wady-Lézerack; sur les bords de ce torrent sont des masses d'une maçonnerie très vieille, et que l'on regarde comme les restes d'anciennes constructions des premiers âges des Juifs. La montagne qui s'élève au-dessus de cette vallée, à l'est, est si rapide, qu'il fallut descendre de cheval pour la gravir; mais je fus consolé de ma fatigue par le beau paysage boisé et la terre gazonnée que nous traversâmes.

A une heure d'Anab, nous traversâmes Fahaez, ville ruinée qu'on dit avoir été habitée par des chrétiens; puis allant plus à l'est encore, nous eûmes une nouvelle montagne à gravir. Nous avions vu dans la vallée plusieurs troupeaux de gazelles; mais sur ce sommet et du fond du taillis dont nous étions entourés, se précipitèrent deux grands ours presque noirs et à l'air très féroce. Nos chevaux étaient très épouvantés; mais par bonheur ces animaux sauvages passèrent tout droit.

Après avoir quitté ce lieu, nous vîmes quatre villages ruinés avant d'arriver à un endroit nommé *Dirn-en-Nassera* (le couvent de Chrétiens), où nous

arrivâmes à deux heures. C'est une ville ruinée, d'une plus grande étendue que Fahaez, et plus antique en apparence. Après Dirn-en-Nassera, nous entrâmes dans une épaisse forêt de grands arbres qui étaient la plupart des *sempervirens*, dont l'un, de l'espèce la plus nombreuse, et grand de la hauteur d'un ormeau, s'appelait *chedjir-el-Findjan* (l'arbre de Findjan); d'autres se nommaient *chedjir-el-Fech-u-Gaegob.*

Nous traversâmes cette forêt pendant un mille dans cette direction, et au débouché nous nous trouvâmes dans une belle plaine couverte d'une riche verdure; puis nous passâmes près d'une ville ruinée à notre droite, et que mon guide me désigna par le nom de *Daboak.* Au-delà, tout le pays qui s'ouvrait devant nous était sans culture, bien que le sol fût fertile, et nous trouvâmes sur notre chemin Oum-es-Semak, autre ville ruinée.

Il était quatre heures et demie quand nous eûmes la vue de Kala-at-Amman, à quatre ou cinq milles dans l'est, et situé sur une colline arrondie au-dessous du niveau de la plaine que nous traversions alors, et qui était à cette époque très verte et très fleurie. Bientôt après, à notre gauche, nous pûmes voir les montagnes des Druses, près du Liban, avec les montagnes qui bordent le Hauran au nord. Le niveau où nous nous trouvions était cependant si élevé, que les plaines du Hauran semblaient se

perdre au fond d'un précipice, tandis que les montagnes dont j'ai parlé, le Liban et l'anti-Liban, couvertes d'une neige éternelle, paraissaient être plutôt au-dessous qu'au-dessus de nous.

Continuant de traverser la plaine à l'est, et descendant par degrés, nous laissâmes sur notre droite un bâtiment circulaire d'une vaste dimension nommé *Kalaat-Melfouf*, et bien qu'à un mille et demi d'Amman nous pouvions déjà voir la terre semée de fragmens de poterie, traces d'une ancienne ville qui devenaient plus fréquentes à mesure que nous approchions.

En arrivant à Amman par l'ouest, nous prîmes une large route bordée de murailles des deux côtés, et nous vînmes bientôt à un grand édifice de solide maçonnerie, qui était probablement un arc de triomphe; car il n'y avait point d'apparence qu'il eût été lié de côté et d'autre à des murs, mais il était isolé. Nous arrivâmes bientôt à la principale ruine, nommée le château (*Kalaat*) d'Amman, qui avait réellement plus l'air d'une forteresse que d'une ville, et occupait entièrement le sommet d'une petite colline rapide. Les murs extérieurs étaient d'une excellente maçonnerie que nous retrouvâmes dans l'intérieur. La cour centrale ne paraissait pas avoir plus de vingt pieds de large; mais de chaque côté il y avait un rang de bâtimens divisés en trois corps au milieu, un retranchement couvert, et de

chaque côté une chambre voûtée. Les arcades qui forment l'entrée de ces retranchemens ou de ces chambres sont ogives, et il se trouve en même temps dans les murs, à l'intérieur du rang, de petites niches entièrement romaines, qui sont soutenues par de petites colonnes doriques. Le tout est décoré d'arabesques, et la forme de croix qu'a l'édifice me fit d'abord penser que ce pouvait avoir été une église grecque.

A l'est de cet édifice est un réservoir circulaire bien bâti, et dans lequel on descend par une suite de degrés de pierre. Sur le côté de la montagne où se trouvait la forteresse, on voit un magnifique édifice, trop ruiné pour que l'on puisse découvrir ce qu'il fut, mais dont les débris attestent une magnificence extrême. Nous continuâmes ensuite à descendre, et tout à coup, après avoir franchi la porte méridionale de la forteresse, nous vîmes la vallée se déployer devant nous, couverte d'une profusion de magnifiques ruines. La plus remarquable était un théâtre qui nous faisait face, ayant une colonnade corinthienne, un temple et d'autres édifices.

Le 1er mars j'avais couché à Amman, dans un petit campement arabe, pour visiter dès le matin les ruines. Quand je revins à la tente après cette nouvelle excursion, que j'avais faite à l'insu de mon guide et de mes hôtes, je trouvai Abou-Farah parti

avec mon cheval; je demandai pourquoi, et l'on me répondit qu'il me cherchait. Je m'étais oublié, en effet, au milieu de ces ruines. Le scheikh Abou-Soleimau entra alors près de moi, et d'un ton de colère accusa d'être un magicien mogrebin venu pour tirer de ce lieu, dont il était le maître, les trésors cachés; il voulut même me fouiller, mais je luttai tellement que je l'en empêchai : alors il m'accabla de questions sur ce que j'avais fait, et voyant qu'il n'obtenait rien par la violence, il me dit qu'étant possesseur du palais de Salomon, fils de David le prophète, il avait droit à la moitié des trésors qu'on pouvait y trouver, et je ne pus lui ôter la pensée que je lui faisais tort de partie de ces richesses: mon guide, qui vint me retrouver à la tente, eut de son côté la même opinion que le scheikh. Néanmoins je sortis d'Amman, et nous montâmes ensuite une montagne au sud-est, où nous vîmes beaucoup de tombeaux et de sarcophages; et de là, dans le sud-sud-est, nous suivîmes une grande route qui traversait une belle plaine fertile, et à dix milles nous vîmes la ville ruinée du Gherbt-es-Soukh, à une heure au-delà dans la même direction Yehouds, et une heure encore plus loin Mehana-Fisch, où sont de vastes ruines.

Étant arrivés alors au point le plus élevé de la plaine, nous descendîmes bientôt à travers beaucoup d'ondulations de terrain, et trouvâmes dans

les ruines de Berrazeïn plusieurs familles arabes; comme nous passions là, un cri d'alarme s'éleva du milieu de ces tentes. Une troupe de soixante cavaliers venait du côté de l'est : *Khialy-Beni-Sakker!* Les cavaliers de Beni-Sakker arrivaient en effet. Cette tribu est très redoutée dans le Désert oriental, et comme les districts qu'ils habitent leur fournissent à peine une maigre subsistance, ils viennent enlever le bétail des plaines du Hauran. Je remarquai que ces cavaliers étaient tous de front comme pour charger, et mon guide me répondit que les Bédouins marchaient toujours ainsi les uns à côté des autres. Les Arabes montés se nomment *Khialy*, les piétons *Fzellemy*, et les cultivateurs *Pellahin*. On appelle *bedouy* ceux qui, cultivant la terre et nourrissant des troupeaux, habitent les grottes ou les ruines, et le nom d'*Arabes* n'appartient qu'à ceux qui ne quittent pas le désert et leurs tentes. On ne distingue les tentes des maisons que par une épithète qui désigne les matériaux dont les unes ou les autres sont composées : *biout-hadjer*, demeures de pierre, est le nom de toute espèce d'édifices, petits ou grands; *bïout-schaar*, demeures de poil, se dit de toutes les tentes des Bédouins, qui sont toujours de peaux noires de mouton, de chèvre ou de chameau.

Pour éviter cette troupe nous quittâmes précipitamment Berrazeïn, et passâmes dans les ruines

de Mendjah-el-Mezbahn ; nous vîmes ensuite le château de Djizah et les ruines d'une autre ville nommée *Gustul*.

A mesure que nous avancions dans le sud-sud-est, le sol devenait noir, fertile, et nous le trouvâmes bientôt couvert d'une poudre blanche tirant sur le jaune, et qui avait goût de soufre. Mon guide m'assura que tous les bords de la mer Morte étaient couverts de cette poussière. Un peu plus loin nous fîmes sortir de son repaire, en passant, un animal long de cinq pieds que les Arabes nomment *el-seïnta*, et qui tient de la hyène et du blaireau; cette bête est très féroce et se nourrit de corps morts.

A une heure au-delà de Djeloul, ville ruinée, nous en vîmes encore une nommée *Oum-el-Kesir*, toujours d'architecture romaine. Nous allâmes ensuite faire halte pour la nuit dans un campement de Bédouins amis, où le plus ancien nous reçut très cordialement. Les jeunes garçons nous prirent nos chevaux et les soignèrent comme ceux de leurs parens, puis nous entrâmes dans la tente du scheikh, où toute la famille était réunie pour nous recevoir : alors on tua un agneau pour notre souper. J'eus grand soin de prendre le moins de part possible à la conversation du soir, car il eût été dangereux d'être découvert à vouloir se donner pour Arabe parmi ces Arabes; mon guide me fit donc

passer pour un Turc qui descendait d'Akka (Acre) à Karak, et que je portais l'habit bédouin comme plus commode que le vêtement turc. La causerie fut très divertissante et le scheikh me raconta comment la ruine des villes environnantes avait été prédite par David, qui annonçait l'approche de la destruction par des signes funestes, et entre autres l'élévation du prix de l'outre pleine d'huile à trois paras; puis un autre se demandait si du temps de Moïse et des Juifs captifs de Pharano, le dollar espagnol avait cours.

A la suite de ces conversations nous allâmes coucher, et le 2 mars nous partîmes au point du jour. La terre était couverte d'une épaisse gelée blanche, et malgré le mouvement que je me donnais, le froid me fit beaucoup souffrir. Au bout de deux heures de marche nous étions dans la vallée de Wady-Themid, où sont beaucoup de puits de la plus haute antiquité, et nous fîmes dix milles de plus pour arriver à Oum-el-Ressâs, dont la tour carrée nous avait apparu depuis long-temps. Cette tour est environnée d'amas de débris de poterie et de colonnes. Nous trouvâmes au milieu de ces ruines le scheikh d'un petit campement établi là, qui faisait le guet pour avertir ses compagnons de l'approche des étrangers. Comme ce scheikh nous fit bon accueil, nous descendîmes à sa tente, et là nous apprîmes de gens qui venaient de Karak que la route

jusqu'à cette ville était très peu sûre; mais qu'au-delà, il était impossible de traverser le Désert oriental pour aller à Badgad. Les Wahabites couvrant toute l'Arabie, il était imprudent de marcher sans une escorte plus considérable que je ne pouvais me la procurer. Il fallut donc renoncer à ce voyage, et nous quittâmes Oum-el-Ressâs pour venir passer la nuit dans un campement arabe, près d'Oum-el-Welid, ville ruinée.

Le 3 mars nous quittâmes Oum-el-Welid avant le jour, et traversâmes les ruines de Hechbon. Du haut de la montagne où cette ville détruite est située, nous aperçûmes dans l'ouest Jérusalem, et Bethléhem était plus visible encore dans l'ouest par le sud; on distinguait aussi le bord ouest de la mer Morte : enfin dans le nord-ouest, nous voyions le château d'Assalt où nous retournions. Après avoir monté, descendu, traversé beaucoup de ruines, nous arrivâmes au tombeau de Mar-Georgis, saint tutélaire de la ville de Fahaez. A une heure et demie de là nous traversâmes cette ville, et nous étions avant le coucher du soleil de retour à Assalt, où nos amis nous reçurent bien, et auxquels il fallut raconter jusqu'à une heure avancée les détails de notre excursion.

Le 4 mars mon guide raconta une vingtaine de fois, et toujours en grossissant, les aventures des jours derniers; et le soir nous trouvâmes à la mai-

son d'Aïoub le jeu de cartes en vigueur. Je remarquai dans la soirée un fait que je rapporterai. La coutume suivie par beaucoup de nations anciennes et modernes, de saluer les personnes quand elles ont éternué, est bien connue; mais les salutations après un bruit d'une toute autre nature sont certainement peu en usage. Le plus petit enfant d'Aïoub étant dans les bras de sa mère, il lui arriva d'attirer l'attention de la compagnie par un son très distinct pour un enfant de son âge, et alors son père s'écria avec beaucoup de gravité et une évidente satisfaction : *Bism illah El-Rahman, El-Rahim, iatowal omreck, ya Ibrahim !* (au nom de Dieu, clément, miséricordieux ! que ta vie soit longue, ô Ibrahim !) et cette prière, dans une occasion pareille, ne fit nullement sourire la société.

Nous causâmes ensuite de la direction que je prendrais, et il fut convenu que je me rendrais à Damas par le Hauran, et mes deux guides d'Assalt et de Nazareth promirent de m'accompagner; mais le mauvais temps m'empêcha de partir avant le 7 mars; enfin, ce jour étant beau, nous reçûmes les bénédictions de tous, chrétiens et musulmans, et nous nous mîmes en route.

Après huit heures de marche au milieu de villes ruinées, nous arrivâmes à Djérasch, ancienne ville ruinée, dont les restes sont magnifiques, et où je fus encore accusé de chercher à déterrer les tré-

sors. Nous couchâmes dans ces ruines, et malgré la précaution que j'avais prise de laisser toujours un de nous réveillé, le cheval de Mallim-Georgis fut pris.

Il était midi environ quand nous partîmes de Djérasch, et nous allâmes souper et coucher à Kafr-Indjy, chez un nommé *Maalim-Yacoub* qui s'y était établi en qualité de maître d'école, de docteur et d'ouvrier en métaux. Nous y fûmes très bien accueillis et régalés de gâteaux, de vin, composés du jus fermenté, du raisin réduit en gelée sèche. Notre halte dans ce village avait eu pour but de nous procurer un cheval en remplacement de celui de Mallim-Georgis, et le lendemain matin nous ne l'avions pas encore.

A midi nous vîmes arriver la femme du Scheikh-el-Beled, musulman qui entra dans la maison la face découverte, vêtue de riches robes, d'un manteau de fourrure, couverte à profusion d'ornemens d'argent, et fumant dans une pipe de prix. Elle venait consulter notre hôte Yacoub sur une maladie que l'air et l'exercice auraient guéris sans le secours du médecin. Après le départ de cette dame on servit le dîner. Je mangeai d'abord, les guides vinrent ensuite, après eux ce fut le maître de la maison, ses frères et ses enfans, et enfin la femme prit un plat, se retira dans un coin et mangea littéralement les miettes de la table de son mari.

Ce n'est que le 10 mars à sept heures que nous pûmes quitter Kafr-Indjy; nous visitâmes le château d'Adjeloun, qui ressemble à ceux d'Amman et de Djérasch. En quittant le village d'Adjeloun, nous gravîmes une montagne rapide à l'est-nord-est, et au bout d'un quart d'heure nous arrivâmes au lieu nommé le *Couvent de Saint-Élias* (*Dir-mar-Élias*), où sont les restes d'un ancien monastère grec. Continuant de suivre la direction du nord, nous laissâmes bientôt à notre droite les tours en ruines de Hubbein et de Sakkara, et allâmes passer la nuit à El-Hassan, village qui contient deux cents habitans.

Le 11 mars nous partîmes au soleil levant, et après avoir vu au moins trente villes sur des hauteurs, nous arrivâmes à El-Gherby, dans le Hauran, où nous couchâmes.

Gherby. Soirée gaie. Villages druses. Bosra. Soïda, capitale de l'émir des Druses orientaux. Manières de saluer. Entrée à Damas.

Après un déjeuner de pain et d'huile, seule nourriture que permette le rigide carême des Grecs, nous partîmes de Gherbi une heure avant le lever du soleil, et au bout d'un quart d'heure de marche dans le nord nous vîmes la ville d'Elmey, et une heure après, nous arrivâmes dans la ville de Souvarrow, toute peuplée de mahométans, qui nous reçurent bien et nous conseillèrent de rester avec

eux, attendu que la route au-delà était interceptée par des cavaliers. Ces jours d'inquiétude sont fréquens pour les villes du Hauran, et quand on appréhende une venue des Arabes du Désert, les habitans se barricadent dans une partie de la ville, et du haut des terrasses on les combat à coups de pierres. Au moment même où nous étions à Souvarrow, on avait distingué, d'un point élevé, deux voyageurs pillés par les Bédouins, et revenant à pied dans la ville. Ce fut pour nous un avertissement d'attendre au lendemain pour partir. Après le souper Mallim-Georgis et Abou-Farah nous divertirent de concert, le premier par le récit accompagné de gestes convenables d'un long conte des khalifes de Bagdad, l'autre par une espèce de déclamation composée de récitatif, de dialogue, de pantomime et de chant, qui dura pendant deux heures, et dont il se tira tout seul avec beaucoup de gaîté et de verve. Il était minuit quand l'amusante soirée se termina; alors, nous nous étendîmes, au nombre de vingt-trois, sur le plancher, et chacun eut son manteau pour matelas et pour couverture.

Le 13 mars nous partîmes le matin avec le projet de nous rendre à Bosra pour éviter les pillards, et de Bosra, avec une caravane, à Damas. Nous prîmes donc à l'est, et passâmes, au bout d'une heure, au sud de deux villes ruinées; de là nous traversâmes Rekhem, autre ville en ruines, et plus

loin nous trouvâmes, dans un court espace, quinze vaches ou veaux, morts par manque de pâturage, nous dit-on; et en effet la terre était partout nue et brûlée.

Dans le cours de cette journée nous vîmes plusieurs chrétiens des montagnes de l'est, bien armés; et plus nous avancions dans cette direction, plus nous voyions les habitans l'emporter par la propreté, le costume, et la beauté physique, sur les populations de l'ouest. A quatre heures, enfin, nous descendîmes à Aehhrah, station du scheikh des Druses orientaux, et ville peuplée exclusivement de sa suite et de chrétiens; là, nous allâmes loger chez un des parens d'Abou-Farah, où nous fûmes très bien accueillis près d'une cheminée où le feu brûla toute la nuit.

Le 14 mars, au sortir d'Aehhrah, nous prîmes au sud, qui est la direction de Bosra, et après avoir traversé plusieurs villages druses fort remarquables par la propreté et l'industrie, nous arrivâmes à midi environ. A peine installé dans cette ville, j'envoyai Abou-Farah à la recherche d'une petite caravane qui fut destinée pour Damas, et j'allai, avec Georgis, parcourir Bosra : j'y vis des ruines grecques et mahométanes d'églises et de bains. Ensuite nous montâmes sur une tour, du haut de laquelle on avait une très belle vue de la ville et de ses ruines. Enfin, après avoir beaucoup examiné, et

copié grand nombre d'inscriptions grecques, nous vînmes retrouver Abou-Farah qui n'avait rien découvert pour notre passage à Damas. Le soir, parmi les sujets de conversation, le miracle de la multiplication des pains prit place, et causa une chaude discussion entre Mallim-Georgis et le prêtre grec, quant aux localités.

Le 15 mars nous prîmes le parti de nous mettre seuls en route pour Damas, et nous partîmes après un bon déjeuner à neuf heures, et à onze, après avoir toujours marché dans l'est, nous arrivâmes à El-Gheriéh, ville qui paraît avoir été, dans ses jours de prospérité, aussi grande que Bosra, et de là nous allâmes vers le château de Salghud, qui ressemble à ceux d'Assalt, d'Adjeloun et de Bosra. J'appris que tout ce que l'on voyait à l'est de la hauteur sur laquelle était situé le château, ville ou village, n'est maintenant peuplé que des oiseaux de l'air et des animaux de la terre, vautours et hyènes, corbeaux et chakals. Quelques-unes des tribus arabes du Grand-Désert visitent de temps à autre ce pays à l'est, à cause de l'eau et de la verdure qu'ils y trouvent quelquefois après les pluies.

J'appris dans la conversation du soir à Gheriéh, que les sept principales villes du Hauran portent chacune le nom du jour de la semaine où il s'y tient un marché.

Le 16 mars, pendant qu'on préparait le café je

me glissai dehors un instant pour voir l'intérieur de la ville de Gheriéh, et je la trouvai semblable à toutes les villes d'égale importance que j'avais déjà vues dans le Hauran. Au centre de la ville est un réservoir que l'on nomme El-Birket ou *le Lac*. A l'ouest est un grand édifice que les chrétiens nomment El-Kanis ou *l'Église*. Gheriéh contient cent cinquante familles; les chrétiens y sont les plus nombreux, ensuite ce sont les Druses, et en dernier lieu viennent les musulmans.

Nous partîmes donc après le déjeuner dans la direction du nord-nord-ouest pour Damas. Nous traversâmes les villes ruinées de Hebron et de Ghessen, et après beaucoup d'autres lieux, nous entrâmes à trois heures dans Soïda, capitale de l'émir des Druses orientaux, qui est située sur un point très élevé, à deux milles dans l'ouest de cette chaîne de montagnes qui forme la frontière orientale des plaines du Hauran. Soïda contient environ cent familles dont trente sont chrétiennes et tout le reste est Druse. Cette ville me parut aussi grande que Bosra, car elle a trois milles de tour. Grâce à l'industrie des paysans druses, qui tirent partie du sol, c'était la première fois, depuis Adjeloun, que je voyais de la verdure; doux spectacle, après l'aspect du sol aride et sombre du Hauran!

Le 17 mars nous quittâmes Soïda après déjeuner, à 9 heures, et nous prîmes la direction du nord-

est jusqu'à Gonnawat, où l'on voit de très belles ruines, et qui est située dans les montagnes. Nous en descendîmes ensuite à midi dans la direction de l'ouest, et vîmes les ruines de la ville d'Ahil, plus bas encore celles de Midjil, et à l'heure du coucher du soleil nous étions dans la ville de Nedjrân.

Nous y fûmes bien accueillis par une famille chrétienne, car Nedjrân en contient cent cinquante, et cinquante familles druses seulement. Les Druses ont cette ville en grande vénération, ainsi qu'un autre lieu du même nom situé dans la partie méridionale de l'Yémen, et dont les ruines ont été récemment découvertes. Quand je racontai ce fait, le principal Druse de la société s'écria : « Hélas! il n'y « a que deux Nedjrân dans le monde entier, et tous « les deux sont en décadence! »

Le 18 mars, ce jour étant un dimanche, je ne pus partir, parce que l'on me contraignit de me rendre à l'église; et après le service, j'allai avec un Druse du village pour visiter les ruines de Schebehah qui sont dans le voisinage. Nous descendîmes, en arrivant, chez le frère du Druse qui m'accompagnait. Là, après les salutations réciproques, le baiser sur les joues et les épaules, et les fronts entrechoqués comme le font de jeunes chevreaux, nous mangeâmes un peu de lait et d'huile; vinrent ensuite la pipe et la tasse de café, puis nous allâmes à

la hâte visiter les ruines, et nous y vîmes, comme dans toutes les autres vieilles villes, temples, aquéduc, bains et théâtre. Nous revînmes ensuite à Nedjrân.

Le 19 mars nous quittâmes Nedjrân à dix heures et demie, et notre direction fut pendant tout le jour nord-ouest ou nord-nord-ouest. Enfin nous descendîmes à Ezra chez un chrétien qui nous reçut à merveille, et après un repas de pain de dourra et de pâte de raisin faite dans le voisinage de Damas, nous sortîmes pour voir la ville, où il y a de fort belles ruines. Je ne pus partir d'Ezra que le 20 mars à midi, en me séparant d'Abou-Farah, qui voulait retourner à Assalt, et me quitta avec beaucoup de larmes et de bénédictions; un guide d'Ezra prit sa place, et nous arrivâmes à trois heures dans la ville de Mahadji, où nous couchâmes chez un chrétien nommé Issa; et le soir nous avions autour de notre feu de bouse de vache séchée, un *Mousa* ou Moïse, un *Ibrahim* ou Abraham, un *Daoud* ou David, un *Soliman* ou Salomon, plusieurs *Mohammed* ou Mahomet; et pour compléter cette curieuse association de noms, les deux femmes qui servaient s'appelaient l'une *Miriam* ou Marie, l'autre *Marthe*. Vers la fin de la soirée un autre nom de l'Écriture vint se joindre aux autres, et le vieux *Aïoub* ou Job, vint ajouter aux plaisirs de la réunion.

Le mardi 21 nous quittâmes Mahadji au point du jour, et après avoir marché quelques heures dans le nord-est ou le nord-ouest, nous aperçûmes enfin devant nous Damas, dans une belle plaine fertile et boisée. J'étais charmé au-delà de toute expression de la verdure des champs d'oliviers, des vergers et des eaux courantes que je traversais. Nous entrâmes dans la ville par *Bab-el-Allah* (la porte de Dieu); ainsi nommée, parce qu'on y passe en allant à Jérusalem et à la Mecque.

Nous traversâmes la ville dans la direction du nord-ouest, par une rue qui part de Bab-el-Allah, longue au moins d'un mille, et qui égale en largeur la plus grande des rues de Londres. Nous nous cachions le visage avec le keffiéh, de peur que nos physionomies ne nous trahissent, et nous nous bornions à regarder à la hâte de côté et d'autre en rendant le salut de la foi, que les passans adressent à tout voyageur qui entre dans une ville pour quelque motif que ce soit.

La rue était pavée au centre, ce qui formait une chaussée élevée, assez large pour tenir de front six chameaux chargés; au-dessous de cette chaussée était d'un côté et de l'autre un espace non pavé, et au milieu de ce chemin un pavé de petites pierres, presque aussi large que la grande chaussée, pour le passage des piétons. Si les édifices avaient tous été en rapport avec la longueur et la largeur de

cette belle rue, l'effet eût été complet; mais les maisons sont en général pauvres, mesquines, sans uniformité. Tout y pèche, dimension, style, matériaux. Je remarquai parmi les principaux édifices plusieurs mosquées plus ou moins anciennes. Toutes les boutiques étaient ouvertes, et les costumes des passans, jeunes et vieux, riches ou élégans; car ils étaient mieux mis que dans toute autre ville arabe ou turque, et quoique la rue fût encombrée de monde, il y avait un ordre et une tranquillité qui témoignaient favorablement pour les habitans.

Après avoir traversé cette rue pendant plus d'une demi-heure, nous nous trouvâmes au centre de la ville, et tournant alors à l'ouest, nous passâmes une demi-heure encore par un labyrinthe de rues étroites et de bazars couverts avant d'arriver au couvent des Catholiques, où nous entrâmes au soleil couchant. J'y fus très bien accueilli, et je jouis du plaisir indicible de jeter de côté les vieux vêtemens qui ne m'avaient quitté ni nuit ni jour depuis un mois, et d'en mettre de neufs que m'apporta un marchand chrétien voisin du couvent.

Je n'eus pas moins de plaisir à manger le poisson frais, le pain doux et l'excellent vin du Liban qu'on nous servit à souper. J'eus ensuite un joli appartement pour moi seul, contenant un bon lit, un sofa, une table, des chaises et une commode. La fenêtre donnait sur une cour pavée, où il y avait une belle

fontaine claire et plusieurs orangers, outre un passage conduisant à une terrasse découverte sur laquelle je pouvais jouir de l'air du matin et du soir.

Séjour à Damas. La grande mosquée. Plaine délicieuse. Chambre du palais. Idiot courant les rues tout nu. Population.

Le 22 mai je vis arriver le soir M. Banks, qui avait été chargé par moi de faire passer mes effets de Nazareth à Damas, et il m'apprit que lady Hester Stanhope les avait à Seïda : nous entrâmes ensuite dans une conversation qui nous intéressait vivement, la relation réciproque de ce que nous avions vu en venant ici; et ce n'est que le 24 que je songeai à aller voir la ville.

Ce jour-là, après un déjeuner matinal, nous allâmes à pied à la grande mosquée, où nous quittâmes nos pantoufles, et où nous entrâmes intrépidement. Cette mosquée est située sur un point élevé, à peu près au centre de la ville, et dans le voisinage du couvent. Nous montâmes d'abord un perron au bas duquel est une fontaine qui lance un jet d'eau limpide à la hauteur de dix ou quinze pieds; la cour carrée qui s'étend devant l'édifice est d'une grandeur imposante, et les vastes dimensions de l'intérieur de la mosquée sont d'un effet grandiose. C'est un carré oblong, composé de trois ailes parallèles et divisées par des lignes de belles colonnes corinthiennes. On voit de dehors que cha-

cune de ces ailes a un toit séparé, que le grand dôme s'élève sur le toit du milieu, et qu'au bout de chaque aile se dresse un minaret. La cour extérieure a sur trois de ses côtés une colonnade de piliers de granit syrien, d'un beau grain et d'une teinte rougeâtre; mais nous ne vîmes pas les colonnes de vert antique que l'on dit placées devant la mosquée du côté de la cour. Il est possible que nous ne les ayons pas remarquées.

Il paraît, d'après les meilleures autorités, que cette mosquée était une cathédrale chrétienne, et l'architecture, partout d'ordre corinthien, est à l'appui de cette opinion. La mosquée quand nous y vînmes était pleine de gens, non pas dans l'attitude de la prière, car ce n'était point l'heure, mais fumant, jouant aux échecs ou traitant des affaires de commerce.

Nous allâmes de là à un grand bazar, ce qui expliquait comment la mosquée servait de Bourse à ceux qui voulaient traiter ou conclure à part des marchés. Le saint sépulcre de Jérusalem est le théâtre de bien d'autres profanations.

Parmi les minarets de la ville, nous en remarquâmes un, d'une hauteur et d'une dimension considérables, couvert à l'extérieur d'une riche couleur verte semblable à de l'émail, et qui avait un merveilleux éclat au soleil. Nous allâmes ensuite à la mosquée des derviches, où ces fanatiques tour-

nent le vendredi au point de tomber ivres, et comme en extase, et près de laquelle est une fabrique de soieries où les six autres jours de la semaine ces religieux travaillent assidument.

Notre course se dirigea ensuite vers Salehyah, petit faubourg au pied des montagnes qui bordent la ville à l'ouest et au nord-ouest; on arrive à ce faubourg par une succession de jardins et de ruisseaux limpides qui forment la plus délicieuse promenade que l'on puisse désirer, et qui est le rendez-vous des habitans de la ville. On y voyait un grand nombre de femmes turques, toutes en robes de mousseline blanche, avec de larges coiffures. Les unes fumaient, les autres causaient gaîment, à voix haute, en faisant des observations critiques sur les passans. A l'exception de deux femmes qui portaient leur vêtement de dessus en soie jaunâtre de Nablous, bordée de rouge, toutes étaient en mousseline de la plus vive blancheur, avec des vestes de gaze foncée rayée ou à fleurs, brune et jaune principalement. Beaucoup d'entre elles avaient le voile baissé, quelques-unes toutefois avaient le visage entièrement, d'autres en partie découvert.

Quant aux hommes, les uns étaient à cheval, d'autres montés sur des ânes qui trottent avec une vigueur inconnue à cet animal dans nos pays de l'ouest; ceux-ci marchaient de côté et d'autre comme pour allonger la distance, et ceux-là, étendus sur

le bord du chemin, fumaient, jouaient aux échecs, ou chantaient en s'accompagnant avec la guitare arnaoute.

Il était à peu près midi quand du haut d'une colline qui domine Salehyah, et où est un monument que l'on nomme *Kubl-el-Nasr*, nous vîmes cette plaine délicieuse que Mahomet déclara le lieu du Paradis-Terrestre. Les habitans citent aussi une pareille opinion sortie de la bouche d'un saint la première fois qu'il vit Damas. Vue de ce point élevé, la ville paraissait avoir trois milles de long du nord au sud, large au nord, et allant en se rétrécissant vers le sud; sa plus grande largeur est de deux milles. Les édifices de la ville se composant de pierre, et les toits de brique jaune, tandis que les principaux monumens sont peints en couleurs des plus riantes, l'aspect de l'ensemble est extrêmement léger et aérien; ces minarets effilés qui s'élancent de tous les points de la ville donnent à l'ensemble une élégance infinie.

Les jardins au nord, les oliviers et les avenues d'arbres au sud, les villages nombreux qui se pressent autour de la ville à l'est, et à l'ouest le grand faubourg de Salehyah, avec sa foule animée; tout cela réuni aux cyprès sombres, mais touffus, aux frêles peupliers, aux champs de blé et aux ruisseaux qui arrosent si abondamment le tout, fait de ce paysage une scène digne des *Mille et une Nuits*.

Non loin du lieu où nous nous étions établis pour jouir de ce beau coup d'œil, était un vaste cimetière où nous vîmes des femmes occupées à arroser un petit myrte qui croît au pied de chaque tombe, et que tous les jours les femmes viennent ainsi arroser avec un pieux respect pour les morts; et nous ne revînmes au couvent que le soir, après le soleil couché. Le lendemain nous allâmes voir le palais du pacha et le château. Ce dernier édifice ressemble en grand aux autres bâtimens de cette espèce que j'avais vus jusqu'alors, et je ne vis dans le palais qu'une belle chambre qui est celle où le pacha reçoit, et passe ses heures de loisir avec les femmes de son harem; le pavé de marbre, les frises dorées et émaillées, les corniches, les plafonds, les niches en ogive, et les mosaïques dont les portes étaient incrustées, tout était réellement très beau. L'intérieur du château présentait un mélange confus de palais ruinés, d'ornemens d'arabesques les plus fleuries, de restes de fontaines, d'aquéducs et de jardins qui en dépendaient : en outre, des passages sombres, d'obscurs cachots, et des escaliers secrets formaient un labyrinthe qui serait impénétrable sans l'aide d'un guide très au fait des localités.

Le 26 mars nous passâmes la journée entière à voir les bazars de la ville, nous reposant de temps à autre sur les bancs d'un café, et passant à travers

les rues, d'un bazar à un autre. Les rues les plus étroites de Damas sont plus larges que toutes celles du Caire, et permettent au moins, à un chameau chargé, d'y marcher sans qu'un passant de chaque côté soit en péril d'être atteint; il y en a plusieurs d'aussi grandes que celle par laquelle nous étions entrés. On n'ouvre guère les boutiques avant dix heures, elles restent rarement ouvertes après deux heures de l'après-midi, et les marchands ou leurs commis sont très bien mis, polis, obligeans. Les khans ou caravanserais sont aussi au nombre des plus beaux édifices de Damas.

Le 28 mars je songeai enfin à faire mes préparatifs pour me rendre à la côte, et j'achetai tous les habillemens qui m'étaient nécessaires. Pendant mes courses je remarquai un homme d'une haute stature qui parcourait les rues sans le moindre vêtement. Sa tête était fraîchement rasée, et il était tout mouillé comme s'il sortait d'un bain. Il avait le cou court, la tête grosse et les yeux saillans, et tout son extérieur annonçait un idiot. J'exprimai à cette vue mon étonnement, bien que je susse que de pareils spectacles ne sont pas rares dans la Haute-Égypte et dans la Syrie, et c'était tellement peu un objet d'étonnement, qu'on faisait à peine attention au passant nu, si ce n'est pour lui faire place ou le saluer. Plusieurs de ceux qui habitent cette ville me dirent que ces saints (les idiots sont considérés

comme tels) étaient privilégiés, au point de se livrer en plein jour au milieu de la rue à des actes que les nations les plus sauvages cachent sous le voile de la nuit, et que les passans, au lieu de témoigner leur indignation en voyant ces insultes à la décence publique, adressaient souvent des prières au ciel pour qu'il bénît ceux qui se rendaient coupables de ces iniquités.

A Damas il y a beaucoup de cafés où des hommes sont constamment occupés à brûler et à piler le café pour le faire aussitôt qu'il est rôti, car il n'y a que ce moyen de lui conserver son arome : il y a en outre des hommes qui courent les rues avec des outres pleines d'eau à la glace et parfumée, que l'on sert aux passans au prix d'un para la portion.

Le 29 mars je tombai malade, et ne fus rétabli que le 4 avril. Je recueillis pendant ce temps quelques détails statistiques sur Damas, et j'appris entre autres choses que cette ville contient environ dix mille mahométans, quinze mille Juifs et vingt mille chrétiens des diverses communions ; mais les catholiques sont les plus nombreux. Damas renferme cent mosquées ; les catholiques ont un couvent qui contient une église ; les Grecs ont une église plus riche que celle des catholiques; les Arméniens, les Syriens et les Maronites ont aussi chacun leur temple.

Départ de Damas. Seyda. Couvent de Mar-Elias. Résidence de lady Hester Stanhope. Détails curieux. Médecins français à Beitrout. Parure de noce des Druses. Djebal. Arrivée à Tripoli.

Le 6 avril je quittai Damas à dix heures par le chemin pavé qui mène à Salehyah, et je trouvai encore les jardins plus beaux et la verdure plus fraîche; les arbres fruitiers étaient en pleine fleur, et chaque arbuste commençait à montrer ses bourgeons. De Salehyah nous montâmes une colline à l'ouest, laissant à notre gauche les eaux qui forment, dit-on, les quatre fleuves du Paradis, et arrivés au sommet, il nous fallut une heure pour contempler d'un regard d'adieu la belle ville qui s'étendait au-dessous.

Enfin nous descendîmes dans le nord-ouest, et après avoir traversé plusieurs villages et suivi le cours du Barrâdy, nous allâmes passer la nuit dans le village d'Elekfaire-el-Faite, située sur le bord septentrional de cette rivière. Les femmes étaient toutes belles et fraîches dans ce lieu, et une étoffe blanche bordée de noir et de franges leur couvrait la tête et les épaules. Elles étaient sans voile, et portaient une robe bleue ouverte et un tablier écarlate, serré avec un ruban de fil chargé de beaucoup de dessins.

Le 7 avril nous partîmes une heure après le lever du soleil, et nous rencontrâmes à onze heures, sur des montagnes couvertes d'une neige très dure,

une petite caravane qui allait de Seïda à Damas : trois ou quatre femmes d'un noir de jais, mais très jolies, en faisaient partie, montées sur des ânes, et tenaient chacune à la main un gros morceau de neige pour le manger comme une friandise. Quand nous fûmes au sommet de ces montagnes, nous vîmes Djebel-el-Derouz au nord-ouest.

Ce qui me surprit au milieu de ces neiges, ce fut d'entendre distinctement la voix du coucou. Les Arabes nomment cet oiseau *tir-e-Jakoub* ou *l'oiseau de Jacob,* parce qu'ils supposent qu'il dit son nom : en effet, la prononciation arabe peut le faire croire. Nous allâmes de ce lieu coucher dans la ville de Racheyah, chez un chrétien qui nous reçut le mieux qu'il put. Cette ville compte de quatre à cinq mille habitans.

Le 8 avril nous quittâmes Racheyah à neuf heures au milieu d'un brouillard épais qui enveloppait la montagne, et descendîmes dans la profonde vallée de Wady-Ityneh. Cette vallée, dont la direction générale est du sud-sud-ouest au nord-nord-est, est bien cultivée en blés, en vignes, en oliviers, et peuplée d'un égal nombre de villages druses et chrétiens. Au bout de la vallée nous gravîmes une montagne couverte d'arbres, et allâmes loger à Hibl, dans le khan public.

Le 9 avril à neuf heures nous descendîmes de Hibl par le flanc ouest de la montagne, et entrâmes

dans Wady-Stezibân, et après avoir traversé plusieurs villages nous montâmes à celui de Metelly, habité par les Druses, et ce fut seulement le lendemain à dix heures du soir que j'arrivai au couvent de Mar-Elias près de Seïda, résidence de lady Hester Stanhope.

L'heure avancée me faisait craindre que cette dame ne pût pas me recevoir en ce moment : néanmoins elle me fit asseoir sur le sofa qui régnait autour de la chambre, suivant la mode turque, et bientôt un souper abondant me fut servi : ensuite on me prépara un lit, accompagné de la recherche la plus désirable pour un voyageur dans l'Orient, un bain et du linge blanc avant d'entrer au lit ; et quand tout fut prêt, lady Stanhope me laissa libre d'aller reposer.

J'eus le bonheur de rester neuf jours dans cette demeure hospitalière, et je reçus de l'aimable hôtesse toutes les marques de l'attention la plus active. Ma santé se remit dans ce repos d'une douce et intelligente société. La ville de Sidon, qui n'est qu'à cinq ou six milles de Mar-Elias, fut le premier objet de mon examen dès que je pus aller assez loin, et le docteur Muyon, médecin de lady Hester Stanhope, m'y accompagna.

Seïda ou Sidon s'étend sur le bord de la mer pendant un mille, et n'a pas plus d'un demi-mille de largeur. Du côté de la terre est un vieux châ-

teau que l'on dit avoir été bâti par les Croisés français; les édifices de la ville sont communs, les rues très étroites, et les bazars rares, mal approvisionnés : on y compte de sept à huit mille habitans. Le climat des environs de Seïda est particulièrement sain et tempéré. Le plus grand objet de culture en ce pays est le mûrier, car on y récolte en abondance de la soie. Une petite partie est exportée brute, et le reste se manufacture dans le pays : on y exerce aussi l'art de la teinture, mais avec moins de succès que les anciens Tyriens.

Je n'ai point visité la résidence d'été de lady Hester Stanhope, qui est dans les montagnes; mais sa résidence d'hiver était dans l'origine un couvent grec qu'elle loua quand il cessa d'être consacré à sa destination religieuse. Ce couvent, situé sur la cime d'une montagne, regarde la mer et consiste en quatre ailes qui entourent une cour carrée transformée en parloirs, et sur laquelle ouvrent toutes les chambres de l'édifice. Ces chambres ne sont ni spacieuses ni élégantes, mais elles sont pour la plupart meublées à l'anglaise.

La société de cette dame se compose d'un médecin anglais, le docteur Muyon, qui demeure à moins d'un mille de distance, dans une maison séparée; une dame de compagnie anglaise, mistriss William, et une femme de charge, anglaise aussi, mistriss Fry. Son secrétaire est un Levantin, né à Alep, et

d'origine française; les domestiques des deux sexes sont du pays et en petit nombre. Un petit haras des plus belles et des plus pures races atteste son goût passionné pour les beaux chevaux. Sa manière de vivre n'a rien de particulier. Pendant mon séjour, elle se levait à huit heures, se promenait dans le parterre ou lisait jusqu'à dix, déjeunait à l'anglaise avec du thé et du café, et la seule différence qu'on pût remarquer sur la table, c'est que les fruits étaient plus beaux qu'à Londres. Une correspondance étendue qu'elle paraît entretenir avec toutes les parties de l'Europe, et même avec l'Inde, occupait ordinairement sa plume ou celle de son secrétaire, à qui elle dictait pendant plusieurs heures de la journée. Cette correspondance en quatre ou cinq langues était bien suffisante pour prendre un long espace de temps, et une promenade à pied ou à cheval précédait habituellement le dîner, qui tenait un milieu parfait entre la frugalité et l'abondance. La soirée se passait toujours en conversations intéressantes, nourries et fortifiées par les souvenirs de plusieurs années de voyage.

Lady Hester Stanhope est de la taille ordinaire des femmes, ses traits sont réguliers et délicats, ses yeux bleus sont pleins de douceur, son teint est pâle et sa physionomie a l'expression d'une résignation tranquille et d'une continuelle rêverie. Elle est aimée et vénérée de tous ceux qui l'entourent : on

pourrait même dire que ces sentimens se sont élevés jusqu'à l'admiration, et que ce que l'on rapporte d'elle devient, en passant par la bouche des narrateurs, une merveille des *Mille et une Nuits ;* ainsi l'on raconte que quand la fille du sultan (Bint-Es-Jultan, ou Bint-el-Melk, car c'est ainsi que les Arabes désignent lady Hester) fit sa première visite à Damas, tous les habitans de la ville coururent au-devant d'elle, les hommes pour rendre hommage à un être qu'ils regardaient comme insensé ou inspiré de Dieu, les femmes pour regarder cette femme avec un mauvais œil, et détourner de leurs maris la fascination que, suivant elles, la belle infidèle dévoilée pourrait exercer sur eux; et quand la fille du sultan, continuait la femme druse qui me faisait ce récit, vint voir le pacha dans son divan, et qu'il la fit asseoir à sa main droite, chacun, hormis lui, se leva pour la recevoir, et devant elle était un messager chargé des présens les plus somptueux de toutes les contrées lointaines de l'Inde et du Sind [1], avec des parfums délicieux. Puis, quand ces présens furent déposés aux pieds du pacha, la belle infidèle tira de dessous sa robe un gobelet d'or pur massif, étincelant de diamans, de rubis et d'émeraudes, et rempli jusqu'aux bords des plus précieuses perles qu'égalait toutefois la blancheur de neige de sa main. Le fait est que lady Hester Stan-

[1] Presqu'île en-deçà et au-delà du Gange.

hope présenta au pacha quelque objet de joaillerie européenne, et ce simple fait, passant des montagnes du Liban à la côte, est devenu une merveille digne des plus éclatans romans des jours des khalifes [1].

Un autre exemple de cette exagération, c'est ce que me raconta un Arabe du désert sur la visite de lady Stanhope à Palmyre. Dès qu'il fut connu dans le désert, disait-il, que la princesse avait l'intention de venir à Tadmor (Palmyre), toutes les tribus furent en mouvement, la guerre se changea en une paix générale, et chaque scheikh se disputait l'honneur de conduire l'escorte. Partout où elle passait, les sables arides du désert devenaient des plaines verdoyantes, les rochers brûlés se changeaient en sources limpides, de riches tapis de gazon la recevaient partout où elle voulait faire halte, et les arbres sous lesquels on dressait les tentes s'élargissaient en tous sens pour donner plus d'ombre. Quand elle arriva à la ville brisée (les ruines), on la conduisit au plus grand de tous les palais (le temple du Soleil), et là on ceignit ses tempes d'or et de joyaux, et tous les peuples lui rendirent hommage comme à une reine, en courbant le front dans la poussière. En ce jour Tadmor était plus riche que Scham (Damas) et plus peuplée que Stamboul (Constanti-

[1] Le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine présente une peinture animée du séjour et de la personne de lady Stanhope.

nople). Ces récits pompeux attestent le respect dont elle jouit; aussi, me voyant muni de lettres de sa main pour toutes les personnes influentes sur la route que j'allais suivre, et accompagné d'un domestique fidèle de sa maison, le 19 avril 1816 je partis pour Beirout avec une tranquillité parfaite pour l'avenir de mon voyage.

Il était midi quand nous quittâmes le couvent, et en descendant la vallée nous approchions par degrés du bord de la mer que nous suivîmes jusqu'à la nuit, heure à laquelle nous entrâmes dans Beirout; nous y restâmes le 20 avril pour prendre du repos et examiner la ville. Elle est située sur le bord septentrional d'une langue de terre qui s'avance du pied des montagnes dans la mer et forme une plaine : toutefois ce terrain est légèrement en pente jusqu'à la mer, de façon que la ville est sèche et saine. Elle est d'une forme irrégulière, murée de trois côtés de terre, et ouverte sur la mer. Un vieux château, situé sur ce point, a six pièces de canon; c'est là toute l'artillerie de la place; et quelques fûts de colonnes, restés debout des monumens de l'ancienne Béryte, servent à amarrer les petits bâtimens qui sont dans le port.

Les bazars, les maisons d'habitations et les magasins sont mieux bâtis qu'il n'est d'ordinaire sur la côte, et les rues assez larges sont dallées. On compte trois mosquées avec leurs cours, fontaines et mi-

narets. Les chrétiens y ont quatre églises, les catholiques arabes en ont une, les catholiques grecs, une aussi, de même que les schismatiques et les maronites. Dans un couvent de capucins on nous montra dans un jardin la place où sont enterrés six Anglais morts de blessures reçues à Acre quand Bonaparte y était. Nous y vîmes aussi un vieux docteur français qui portait l'habit du pays avec un benêch de drap violet, une cravate, une canne à pomme d'or et un chapeau à cornes, lequel ensemble faisait une très plaisante figure.

Le 21 avril nous quittâmes Beirout à l'heure du lever du soleil, et, sortant par la porte orientale, nous suivîmes cette direction, et ensuite continuâmes à longer la côte. Nous rencontrâmes dans notre marche plusieurs femmes qui portaient sur le côté droit de la tête une espèce de corne de métal tout-à-fait semblable à un grand entonnoir avec le bout le plus large au dehors, et l'on eût dit un grand cornet acoustique : ces ornemens avaient au moins seize pouces de long. On me dit que ces femmes étaient des chrétiennes, et j'eus bientôt l'occasion de remarquer que cette étrange parure diffère de la corne des Druses, car nous rencontrâmes bientôt une noce qui conduisait la mariée à la maison de l'époux. Il y avait quatre hommes bien mis et bien armés qui allaient à pied devant la mariée, montée sur un cheval caparaçonné richement, et der-

rière elle venaient ses suivantes sur un cheval moins riche. Les deux femmes avaient des robes de très grand prix, et portaient l'une et l'autre la corne qui distingue leur état dans le monde. Cette corne paraissait être de vermeil, et avait de longueur deux pieds et demi, et son diamètre de deux ou trois pouces allait s'élargissant légèrement à la base. La circonstance d'une corne neuve de cette espèce, donnée par le mari le jour du mariage, et portée toujours ensuite par les femmes, peut rappeler le culte rendu autrefois à certaine déité et l'ancienne religion de Vénus.

Le soleil était sur le point de se coucher quand nous arrivâmes au couvent des maronites de Djébal, qui étaient si pauvres qu'ils ne purent nous donner que du pain et de la salade. Cette ville murée du côté de la terre, et ouverte sur la mer, n'a d'édifice remarquable qu'un vieux château, et contient deux mille habitans, tant mahométans que chrétiens et maronites.

Le 22 avril, nous partîmes au lever du soleil, et il était couché quand, après avoir marché tout le long de la côte, nous arrivâmes à Tripoli.

Tripoli. Singulière parure de noce. Liban. Cèdres. Hems. Festins. Entrée du couvent de Saint-Georges. Antioche. Arrivée à Alep.

Le 23 avril. La ville de Tarabolos ou Tripoli est située au pied du Liban, et elle n'est pas régulière-

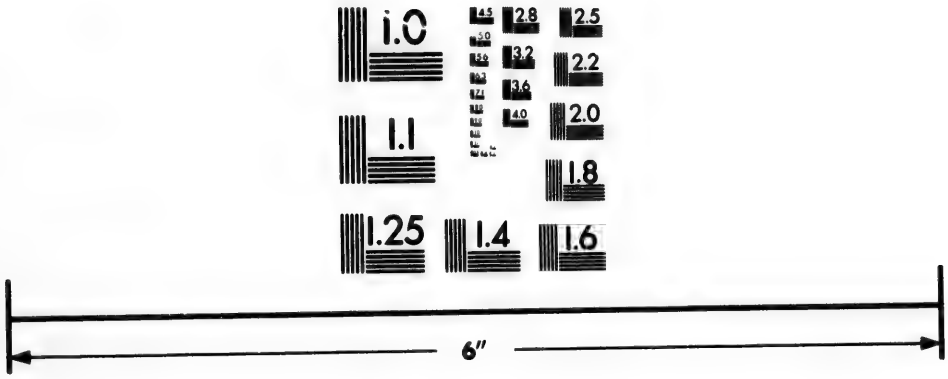
ment murée, quoiqu'elle ait plusieurs portes. Sur une montagne qui la domine au sud-est, est un grand château de construction sarrazine, qui sert à la garnison. Les maisons occupent environ deux milles de circuit, et comme elles sont en général très tassées, Tarabolos peut passer pour n'être inférieure en population qu'à Alep, à [illegible] et à Jérusalem. Il y a dans cette ville onze [illegible], quatre églises chrétiennes, deux grecque[illegible] ma-ronite et une latine. On peut d'après cela, évaluer la population.

Les jardins sont ordinairement plantés en orangers et en citronniers. Un beau ruisseau nommé *Nahr-el-Melouïa*, venant du sud-est, coule au pied de la montagne derrière le château; et là, dans la vallée, est un petit café que l'on visite comme lieu de plaisir, et où l'on va écouter le bruit de l'eau, regarder la verdure et jouir de l'ombre.

A un lieu nommé *Bedouwy*, à environ deux milles au nord-est de la ville, près du tombeau d'un ravin, est un beau bassin d'eau limpide, où l'on ne pêche pas, par respect pour le corps saint qui repose dans le voisinage, et où je vis au moins deux mille poissons dans une circonférence de cent pas.

Le 25 avril nous quittâmes Tarabolos à huit heures du matin, pour nous enfoncer dans les montagnes du Liban; et après avoir monté des

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

chemins rapides, traversé de fraîches vallées, nous arrivâmes au coucher du soleil, au couvent de Dir-el-Mar-Antonios-el-Khezheyeah, où nous fûmes très bien accueillis par les religieux maronites qui s'y trouvent à présent au nombre de quatre-vingt-douze. Chacun d'eux travaille à un métier; car on y voit toutes les professions, même la typographie, qui a quatre fontes différentes de caractères syriaques.

On nomme aussi quelquefois cet endroit *Bisils-el-Medjenin*, à cause d'une grande caverne qui a, dit-on, la propriété de rendre la raison aux fous. On rapporte que c'est dans cette grotte que le saint Antoine, patron de ce couvent, faisait ses dévotions et ses pénitences. On y attache les fous au rocher, dans l'obscurité, avec une chaîne de fer, et on ne les y nourrit que de pain et d'eau, jusqu'à ce qu'il plaise au saint patron de les délivrer, en leur rendant la raison. Nous vîmes un fou qui portait un lourd collier de fer, et était lié au rocher avec une chaîne de trente livres pesant. Il était presque nu, dormant sur la terre. Une telle discipline dans les ténèbres est en effet de nature, ou à rendre fou un homme sain, ou à rendre les facultés morales à un insensé.

Après un bon souper et des lettres écrites à lady Hester Stanhope, j'allai du haut de la terrasse admirer la vallée à la lueur des étoiles; on apercevait

entre deux montagnes un petit coin bleu de la mer, sous un ciel encore échauffé par l'éclat du soleil couchant. C'était une des plus belles scènes de la nature calme et reposée.

Le 26 avril nous partîmes dès le soleil levant pour monter au sommet du Liban, et à midi environ nous nous trouvâmes à la hauteur des fameux cèdres *Arz-el-Libeneïn*. Ces arbres forment un bois au pied de la chaîne que domine le plus haut pic du Liban. On compte à présent deux cents de ces cèdres, tous vigoureux et verts. On en compte vingt qui sont très grands, et plusieurs ont de dix à douze pieds de diamètre au bas du tronc, et les branches répondent à la grosseur de la tige principale.

A partir des cèdres la montée devient si rapide, qu'il fallait pour ainsi dire grimper. La neige était d'une profondeur inconnue, car nos chevaux s'y enfonçaient quelquefois de façon à nous donner beaucoup de peine pour les retirer, et nous ne voyions cependant jamais la terre. Enfin arrivés au sommet, nous nous étendîmes sur la neige pour respirer et nous reposer. De ce point nous avions une vue admirable; mais il fallut la quitter enfin, et descendre par le flanc oriental de la montagne.

Le soleil était près de se coucher, quand nous vîmes des troupeaux conduits par des pasteurs kourdes, venus du Kourdistan au nord d'Alep, sans

leurs femmes ni leurs tentes, dormant en plein air, et faisant paître à leurs troupeaux les premières herbes du printemps. Nous allâmes ensuite passer la nuit dans une église grecque du petit village de Yead, où je trouvai excellent un lit très dur.

Le 27 avril. Je ne dirai rien des antiquités de Balbeck que j'allai visiter; car notre compatriote Maundrell et le voyageur français Volney surtout, ont fait une description complète de ces magnifiques ruines; je me bornerai à parler de la Balbeck moderne. Elle contient cinq cents habitans à peine, qui se livrent presque tous à la culture de la plaine qui s'étend entre le Liban et l'anti-Liban. La ville est agréablement située au pied de cette dernière montagne, et est arrosée par un ruisseau limpide et abondant. Presque toutes les femmes sont jolies, et portent la robe rouge et le tablier jaune que l'on voit dans les villages à l'ouest de Damas, et leur voile de mousseline transparente est toujours de couleur.

Le 28 avril, après avoir marché tout le jour au pied de l'anti-Liban, puis dans une grande vallée au nord-est par l'est, nous allâmes coucher dans le village chrétien d'El-Ghâb, dont la population n'excède pas cent habitans; nous y dormîmes mal, troublés que nous fûmes par les cris des bestiaux et des coups de vent terribles. Nous partîmes donc le lendemain de bonne heure, et nous étions à Hems une heure avant le coucher du soleil.

Hems a un mille de tour, et est protégée par une muraille flanquée de tours rondes que borde un fossé sans eau; les maisons sont toutes construites avec cette pierre noire dont on se sert dans le Hauran, et les rues en sont pavées. On compte environ dix mosquées, beaucoup de hautes tours, quelques bains, plusieurs cafés, et un petit nombre de bazars couverts qui ne sont pas inférieurs à ceux du Caire. On évalue la population à dix mille habitans, sans compter deux ou trois mille étrangers, Arabes surtout, venant du Désert à l'est ou de Palmyre.

Nous vîmes dans un café deux hommes qui jouaient du bâton et luttaient avec de petites cannes et des boucliers de cuir épais.

On prélude au combat par un air lent, exécuté sur une flûte aigre et un tambour. Quand les combattans entrèrent dans la lice, on fit usage d'une flûte plus grave et d'un cri plus animé. Plus le combat devenait chaud, plus le tambour se précipitait, et l'ardeur de la musique répondait à l'ardeur de la lutte.

Quand nous entrâmes, nous trouvâmes grande compagnie chez Mallim-Scander notre hôte; on mangeait, on buvait, et c'était la première fois que j'entendais en ce pays quelque chose qui ressemblât à de l'harmonie dans leur musique. Il y avait deux hommes qui chantaient des airs arabes, l'un

à la tierce et l'autre à la quinte. Un troisième chantait à l'octave. Ensuite, un docteur à barbe grise, qui était le bouffon de la société, dansa à la façon des prostituées de ce pays, et les allusions les plus indécentes, le plus grossier libertinage de paroles ou de gestes accompagnaient cette exhibition, triste preuve de la dégradation de mœurs qui amène dans une société l'exclusion des femmes.

Le 1er mai, nous partîmes de Hems à neuf heures, par la porte Bab-el-Tourkoman, et allâmes coucher chez les prêtres arabes qui habitent le couvent de Saint-Georges. Nous y entrâmes par une étroite ouverture qui n'a pas plus de trois pieds carrés, par où, dit la tradition, saint Georges passa à cheval; et le saint a le pouvoir d'y faire entrer tout cavalier qui a de la foi. Comme nous n'en étions pas dignes, il nous fallut laisser nos animaux dehors, et nous nous résignâmes volontiers à cet anathème pour avoir un gîte.

Le 2 mai. Le soleil était à peine levé quand nous quittâmes le couvent pour traverser le pays des Nassaris; et enfin, vers le soir, en approchant de la mer, nous aperçûmes la haute église gothique qui est hors de Tartouse (Oorthozia), et que l'on voit de très loin, et nous entrâmes au coucher du soleil par la porte septentrionale de cette ville.

Le 3 mai. Tartorèse a une mosquée neuve avec un minaret, et on y compte cinq cents habitans

tous musulmans; l'île d'Arwad, qui est à trois milles dans le sud-ouest par le sud, est bien plus peuplée que Tartorèse, et des bâtimens y affluent de tous les points de la côte. Elle a une population fixe de quinze cents ou deux mille habitans, plus cinq cents étrangers environ.

Le 4 mai nous partîmes avant le lever du soleil, et fîmes le soir une halte à Djebely, dans un café, et nous couchâmes dans cette ville qui a de deux à trois mille habitans stationnaires, trois mosquées, deux grands cafés, un petit bazar et plusieurs boutiques à part. On y voit les restes d'un théâtre romain, et vis-à-vis, la mosquée est le tombeau du sultan Ibrahim. C'est à partir de cette ville, que les traits et le costume arabe commencent à faire place aux vêtemens et à la physionomie turque.

Le 5 mai nous avions couché en plein air, cependant les puces nous avaient privé de sommeil; nous quittâmes en conséquence Djebely avant le jour, et nous arrivâmes de bonne heure à Latakieh (Laodicée).

Le 6 mai. Latakieh est située sur le bord septentrional d'une langue de terre qui s'avance, et termine la baie qui s'étend entre cette ville et Tarabolos. Les maisons sont toutes bâties en pierre, mais elles n'ont rien de remarquable. On compte douze mosquées et cinq églises des diverses communions chrétiennes. Les bazars sont d'une cons-

truction ordinaire, et la population résidante est évaluée à huit mille. Le principal article d'exportation de ce port est le tabac; qui croît dans les montagnes à l'est de la ville, et qui est renommé dans toute la Turquie.

Le 8 mai je partis à neuf heures de Latakieh avec une petite caravane qui se rendait à Antaky (Antioche), et nous allâmes coucher dans le hameau de Kasla-Djaah chez l'aga du district, et ce n'est que le 11 mai au soir que nous arrivâmes à Antioche.

Cette ville qui ne le cède qu'à Alep, à Damas et à Hamah pour la grandeur, n'est pas aussi bien bâtie que ces autres villes, et n'a aucun édifice remarquable. La plupart des maisons sont en pierre, couvertes de tuiles rouges; il y en a plusieurs qui ont trois étages; mais en général elles n'en ont que deux, et la partie supérieure est alors bâtie en bois. Les rues sont étroites, et les bazars ressemblent à tous les bazars du pays. Ils sont extrêmement nombreux en proportion de la population de la ville que l'on évalue à dix mille habitans. Les mahométans y ont quatorze mosquées, deux khans et plusieurs fontaines. Il y a dans l'intérieur de la ville une grotte qui est célèbre par son efficacité à rendre fécondes les femmes stériles, et à donner du lait aux mères; mais pour obtenir ces bienfaits, certains rites sont nécessaires, et les femmes seules sont admises à en être témoins.

Le gouvernement de la ville est entre les mains d'un Mote-Sallem qui dépend d'Alep. Les hommes s'habillent en général à la turque, avec de grands kaouks (turbans élevés) de drap, de longues robes et de larges pantalons de drap avec des bottes jaunes ou des pantoufles. Les femmes portent un vêtement de dessus en mousseline blanche, et un voile de gaze noire raide, à la mode turque; elles ont aussi des bottines en cuir jaune, très justes au pied et à la cheville, et qui s'élargissent tout à coup jusqu'à la naissance du gras de la jambe.

Les divertissemens de toutes les classes sont plutôt turcs qu'arabes, car, au lieu des jouissances plus solitaires de l'Arabe, qui va les chercher dans le coin d'un café ou dans son divan, tout le monde ici se rend sur les bords de l'Assy (Oronte) pour y goûter le plaisir que peuvent donner à la fois l'eau et l'ombre. La rivière, au pont de la ville, a de cent à cent cinquante pieds de large, et la rapidité de son cours est de trois milles à l'heure.

Le 12 mai. Chacun ayant reconnu que nous pouvions sans danger aller seuls d'Antioche à Alep, nous partîmes à neuf heures en traversant la ville par le nord-est; nous marchâmes pendant une demi-heure dans un chemin bordé à droite et à gauche de jardins, au bout duquel nous sortîmes par la porte de Saint-Paul (*Bab-Poulous*).

Arrivés à midi sur les bords de la rivière, que

nous avions laissée au sud, nous vîmes un grand pélican qui se laissait aller au fil de l'eau; de grandes mouches à tête verte mettaient nos chevaux en sang, et ce fut ensuite le tour des mouches ordinaires par myriades, de façon que notre voyage fut très incommode, et ce n'est qu'à minuit que nous fîmes halte pour nous reposer au milieu de quelques ruines.

Le 13 mai. Les cris des chakals ne nous laissèrent guère le moyen de dormir; nous nous remîmes en route deux heures avant le jour, et le soleil se levait quand nous arrivâmes au village de Dâna, dont le scheikh nous donna l'hospitalité et un bon repas. Il y a en cet endroit cinq cents habitans, une mosquée avec un minaret carré, et six petits dômes qui sans doute couronnent deux ailes qui y correspondent dans l'intérieur.

Nous ne restâmes que deux heures à Dâna, et après avoir marché jusqu'à trois heures dans l'est et l'est-sud-est, nous vîmes Alep se montrer tout à coup au-dessus d'un mouvement de terrain qui avait jusqu'alors caché la ville.

Le 14 mai. La grande mosquée n'a pas les belles colonnes corinthiennes de celle de Damas, mais sa vaste cour pavée de marbre, en mosaïque, et ses longues avenues intérieures couvertes de tapis sont d'un très grand effet; je vis ensuite plusieurs cafés assez grands pour renfermer mille personnes; je

trouvai dans un de ces cafés un homme de Yembo, un autre de Makellah en Arabie, un troisième d'Assiout, dans la Haute-Égypte, et un quatrième de Kosseir, sur les bords de la mer Rouge, qui me régalèrent de café et d'un narghylé. Comme cette ville a été décrite amplement par un grand nombre de voyageurs, je me bornerai à dire qu'elle est la mieux bâtie de toutes celles que j'ai vues en Orient, et que tout le monde, étrangers et même nationaux, jouit d'une liberté assez grande pour rendre la population heureuse.

FIN DU VOYAGE PARMI LES TRIBUS ARABES.

VOYAGE EN MÉSOPOTAMIE.

(1817.)

Départ d'Alep. Turcomans. Bir. Orfah. Mardin. Diarbekr. Orgie de chrétiens à Mardin. Djizireh. Scène de nuit au bord d'un ruisseau. Moussel. Arvil (l'ancienne Arbelle). Altorm. Koupey. Bagdad. Intérieurs vus du haut d'une terrasse.

Le 27 mai, après avoir pris quelques jours de repos à Alep, je partis pour la Mésopotamie avec une caravane qui descendait par une route détournée à Mardin et à Moussel sur le Tigre, et après trois journées de marche dans le nord-est, nous arrivâmes à la ville de Bir, sur l'Euphrate.

Nous avions rencontré sur notre passage plusieurs hordes de Turcomans. Ces peuplades paraissent être sur les frontières turques ce que sont les Bédouins sur les confins de la Syrie. Ils habitent principalement les plaines au sud de la chaîne du mont Taurus, et s'étendent depuis les bords de la mer, près d'Antakea, jusqu'à l'Euphrate. Ayant de meilleurs pâturages que les Arabes, ils sont plus riches qu'eux en troupeaux, et vivent les uns sous la tente, les autres dans des villages, sans parler de ceux qui, montés sur des jumens rapides, écument les plaines et pillent les caravanes et les passans, plutôt que de se livrer à l'agriculture ou aux soins du pâturage.

Leur manière de traiter la fièvre est de coudre le patient très serré dans la peau toute chaude d'un bœuf, de le couvrir ensuite de couvertures et de tapis, enfin de s'asseoir sur lui jusqu'à ce qu'il soit en péril d'être étouffé, et ce brutal traitement, aidé de la robuste constitution du malade, le rétablit souvent.

Les femmes, qui ont en général le teint frais et de jolies figures, ne se bariolent point le visage de raies bleues et n'ont point de voile comme les Arabes. Toutefois la jalousie des hommes en ce qui touche leur honneur est plus violente encore que celle des Bédouins. Voici ce qui m'en a été raconté :

Deux jeunes gens de la même tribu s'aimaient et étaient fiancés. Leur passion était connue et avouée de tous leurs amis, qui avaient consenti à leur mariage; ils avaient même fixé le jour de la célébration. Un soir il arriva qu'ils se rencontrèrent seuls, mais en vue des tentes, et s'arrêtèrent un moment pour se parler, chose défendue; ils étaient sur le point de passer chacun leur chemin, quand les frères de la jeune fille ayant remarqué leur court entretien, se précipitèrent les armes à la main, pour venger leur affront. Le jeune homme prit la fuite et s'échappa blessé d'un coup de feu. Quant à la pauvre fiancée, elle reçut cinq balles dans le corps, et fut, en outre, déchirée par les poignards de ses frères, qui avaient tous visé à les lui plonger dans le cœur.

et quand elle tomba, ils abandonnèrent son cadavre aux chiens! Le jeune homme parvint à gagner la tente d'un ami puissant, chef d'une autre tribu campée près de la leur, et lui raconta son histoire, en le priant de lui prêter une troupe de cavaliers pour soustraire, avec leur aide, le corps de la sœur à l'abandon où ses frères l'avaient laissé. Il se rendit alors à la tente de ces frères saisis d'une si cruelle démence, et leur demanda pourquoi ils avaient agi ainsi. Ils lui répondirent qu'ils ne pouvaient pas supporter que leur sœur survécût à la perte de son honneur qu'elle avait souillé en s'arrêtant pour causer sur le grand chemin avec son futur mari. L'amant leur demanda du moins le corps pour l'enterrer. Les frères alors soupçonnant le motif de cette requête lui dirent : « N'est-elle donc pas tout-à-fait morte? Nous allons achever l'œuvre, alors! » et ils se précipitaient pour accomplir leur menace, quand le jeune homme ordonna aux cavaliers qui l'avaient suivi de paraître, et menaça d'une mort immédiate le premier qui oserait s'opposer à ce qu'il allait faire. Alors la jeune fille, transportée dans sa tente, fut lentement et avec peine ramenée à la santé par des soins assidus.

Pendant sa maladie, l'amant, banni de sa tribu, venait à la nuit la visiter, et, pleurant sur ses blessures, exprimait sans cesse les remords d'avoir été assez vil pour chercher son salut dans la fuite,

au lieu de mourir en défendant son amie. « Non! non! » répliquait-elle héroïquement, « mon plus grand bonheur, c'est que j'aie souffert seule, et que vous ayez échappé : nous vivrons l'un et l'autre, et le ciel nous donnera pour bénédiction plusieurs gages de notre éternel amour. » C'est ce qui en effet arriva, et les deux époux vivent aujourd'hui entourés d'une nombreuse famille.

La ville de Bir (la Birtha des anciens) est située sur la rive orientale de l'Euphrate, qui a en cet endroit la largeur ordinaire du Nil au-dessous de la première cataracte jusqu'à la mer. Bir peut renfermer quatre cents maisons peuplées de trois ou quatre mille habitans : on y voit cinq mosquées avec de hauts minarets, un bain public, un caravanserai, quelques cafés et un bazar petit et mal approvisionné. La ville couvre une pente très rapide, sur laquelle les maisons échelonnées et d'un blanc éblouissant sont très pénibles à regarder de l'autre bord de la rivière quand le soleil les frappe. Au centre, et sur la hauteur, est une vieille forteresse délabrée.

Les rues de Bir sont étroites; mais, grâce à leur pente rapide, elles sont toujours propres; quelques maisons, enduites de plâtre et blanchies à l'extérieur, sont ornées des figures peintes, dans le goût turc, au-dessus des portes; on y voit également et aussi fréquemment qu'à Alep, l'inscription fataliste

machallah! (ce que Dieu veut!) avec la date de la construction.

Bir est sous la domination du pacha d'Orfah, et est gouvernée par un aga qui n'a qu'une suite personnelle peu nombreuse, et point de gardes. Le costume des hommes est le même qu'à Alep, et les femmes, vêtues comme celles de toute l'Asie-Mineure, sont la plupart aussi belles et plus fraîches que les femmes du midi de l'Europe.

Le 1er juin nous quittâmes Bir au point du jour, et, après trois journées de marche dans le nord-est, nous entrâmes à Orfah et fîmes halte au khan Khoulah-Oughli. C'est un grand caravanserai pour les voyageurs qui ne font qu'un séjour passager dans la ville. Toute notre journée se passa en visites, et le soir nous nous trouvâmes réunis au nombre de trente chez un schériff. Dans notre caravane étaient deux fakirs indiens qui ne nous quittèrent pas. Ces hommes, empaquetés dans des haillons pendans, et qui seraient tombés sans nombre de cordes et de fils qui les tenaient joints, prirent place avec nous dans une très belle chambre à plafond doré, bordée de divans garnis de coussins de soie, et ces malheureux déguenillés furent servis exactement avec les mêmes égards que les autres personnes de la société : cette coutume d'admettre les gens sales et misérables dans le même lieu que les hommes propres et bien mis, et de laisser les domestiques

coucher sur les divans, infecte de vermine les maisons les plus opulentes comme les plus pauvres demeures.

On nous servit ensuite à souper sur un large plateau de métal qui contenait au moins quarante plats : celui du centre était le pilau d'usage entouré de viandes bouillies, de fruits et de mets variés, et après ce repas nous prîmes notre café sur la terrasse où nous fumâmes. Après le coucher du soleil nous revînmes au khan Khoulah-Oughli, et nous y trouvâmes une assemblée disposée à passer la soirée en divertissemens. Les principaux personnages de cette réunion étaient deux chrétiens qui revenaient de la fête de Pâques à Jérusalem. L'orchestre était composé d'une casserole renversée sur laquelle on frappait avec la paume de la main ou les doigts, et d'un long roseau percé de six trous dont on se servait comme d'une clarinette. On peut supposer que les sons que produisaient ces instrumens n'étaient pas séduisans, mais les danseurs en paraissaient enchantés, et marquaient la mesure par des battemens de mains. Un petit esclave abyssin chanta ensuite un air avec un jeune chamelier, et les assistans répétaient en chœur à des intervalles convenus. Quant à la danse, elle était très lascive.

Le 5 juin j'allai visiter la mosquée d'Abraham, dont Orfah passe pour avoir été le lieu natal : c'est une des plus belles mosquées de l'empire turc.

Au coucher du soleil nous montâmes sur la terrasse d'une maison élevée, d'où nous avions une vue étendue sur toute la ville. De cette hauteur nous vîmes plusieurs des cours intérieures des maisons des Chrétiens, avec leurs femmes sans voiles. On me fit en ce point remarquer une particularité. Ces femmes, tant qu'elles sont vierges, portent sur leur tête une pièce de coton rouge pour les distinguer des musulmanes; mais une fois devenues mères, elles acquièrent droit au privilége des femmes turques du pays, et portent comme elles de la mousseline blanche.

La muraille d'Orfah entoure un espace de trois ou quatre milles de circonférence, et les maisons, bâties en pierre comme à Alep, sont de bonne maçonnerie extrêmement ornée. Les rues sont étroites; mais comme elles ont de chaque côté une chaussée pavée, au milieu un canal pour l'eau, et que d'ailleurs elles sont plus ou moins en pente, elles sont en général propres. La date qui est inscrite sur chacune des portes est celle du pèlerinage du propriétaire, et comme à Bir et à Alep, cette date se trouve placée au-dessous de l'exclamation habituelle *machallah*. Les bazars nombreux et bien approvisionnés sont divisés comme il est d'usage par professions, et chacun est consacré à la fabrication et à la vente d'une denrée spéciale. Ils ont d'ordinaire vingt ou vingt-cinq pieds de large, en y com-

prenant les bancs des boutiques qui sont meublées de divans, de tapis et des coussins. Ces bazars ont de trente à quarante pieds de haut, et sont couverts sur toute leur longueur d'un rang de beaux dômes à jour par où descendent l'air et la lumière.

Les mosquées sont au nombre de quinze. Il y en a une ou deux dont le minaret est carré; mais quant aux autres, les minarets sont de forme circulaire, et ont le sommet couronné d'un cône aigu que surmonte un croissant. Sur la plupart de ces monumens, un grand oiseau bâtit son nid avec des roseaux et des broussailles. Ce nid ressemble à la tête d'un petit arbre, et égale quelquefois la grosseur du minaret. C'est, dit-on, un oiseau de passage qui vient là au printemps pour élever ses petits, et reste l'été; mais quand arrive l'hiver, il part pour un climat plus chaud, les déserts d'Arabie ou quelque contrée plus reculée. Le peuple nomme cet oiseau *hadji-leggeg; hadji*, à cause de ce pèlerinage annuel qu'il accomplit, et *leggeg*, en imitation du bruit que produit le battement de ses ailes. C'est une très grande espèce de cigogne.

La population d'Orfah peut être évaluée à cinquante mille habitans, dont deux mille chrétiens et cinq cents juifs. La seule particularité que j'aie remarquée dans le costume des hommes, c'est que les manches de la chemise, qui dans d'autres villes sont justes au poignet, ont ici un côté taillé en

pointe et assez long pour toucher la terre. Quand on marche ou qu'on fait un usage quelconque de ses bras, on joint ces deux bouts de manche, et on les attache autour du cou; ainsi les larges manches du vêtement de dessus se trouvent relevées. Toutefois les habitans les laissent tomber quand ils sont sur leur divan, et s'en servent souvent en guise de mouchoir ou de serviette pour s'essuyer la bouche et les mains. Les femmes ont des robes de dessus blanches, et un voile de gaze noire empesée, qui se tient raide à quelques pouces du visage et laisse plus de liberté à la respiration.

Le 15 juin, la caravane ayant terminé ses affaires commerciales à Orfah, nous quittâmes cette ville à minuit par la porte de Diarbekr, nous dirigeant du côté de Mardin dans le nord-est; vers la dernière partie de notre route nous traversâmes plusieurs villages kourdes, tous très petits et mal bâtis. La plupart des maisons ne se composaient réellement que de deux murailles de petites pierres ou de briques crues couvertes avec une grossière étoffe de poil comme les tentes; bien souvent ces habitations n'étaient que des tentes de l'espèce la plus commune; cela s'explique par le court séjour que font les Kourdes dans ces demeures qu'ils n'habitent qu'aux époques des semailles et de la moisson.

Les Kourdes occupent le pays qui s'étend au nord et à l'est d'Orfah, au-delà de Diarbekr dans la pre-

mière direction, et dans l'autre jusqu'à Moussel, de façon que l'on peut dire que le fleuve du Tigre est leur limite au nord-est, le Désert des Arabes leur frontière au sud, et qu'ils sont bornés à l'ouest et sur une grande étendue de terre par l'Euphrate : la crainte d'entrer en communication avec eux était si grande dans notre caravane, que bien que plusieurs voyageurs mourussent de soif, ils ne voulurent jamais s'arrêter devant la cabane d'un Kourde de peur d'être volé.

Il paraît en effet que ces Kourdes ont pour usage de témoigner toute l'hospitalité désirable aux voyageurs, de les traiter du mieux qu'ils le peuvent: ensuite sous prétexte d'examiner et d'admirer, ou quelquefois même de marchander leurs armes, leurs vêtemens, ils éloignent ces objets de la vue de l'étranger, et alors quelqu'un du campement qui est d'accord avec ces Kourdes si étrangement hospitaliers emporte en lieu de sûreté les articles soustraits. On m'a rapporté des exemples d'un cheval enlevé à son cavalier, auquel ses hôtes souhaitaient ensuite une bonne route à pied.

Les Kourdes passant à côté de notre caravane, et chassant leurs troupeaux devant eux, avaient leurs boucliers rejetés derrière l'épaule; leurs longues robes flottaient, ainsi que leurs légers manteaux, au souffle de la tempête, et ce costume, complété par des sandales de courroies attachées au bas d'une

jambe nue et basanée, était on ne peut plus pittoresque. Leur teint était en général foncé, leurs chevelures ainsi que leurs yeux d'un noir d'ébène, et leur taille robuste avait de belles proportions. Les femmes que nous pûmes voir sans voile étaient propres, bien mises, brûlées par le soleil, mais cependant colorées. Il y en avait plusieurs de jolies.

Le 22 juin nous arrivâmes à Mardin, où nous fûmes reçus chez le patriarche syrien, et nous assistâmes le lendemain, qui était un dimanche, à l'office divin. Le patriarche vêtu très somptueusement officiait devant un riche autel, chargé d'or, d'argent et d'une masse éblouissante de lumières. Comme dans l'église grecque, l'autel était voilé à certains momens de la cérémonie, et pendant l'élévation de l'hostie le peuple poussa de profonds gémissemens, accompagnés du cliquetis d'une paire de cymbales dont on jouait avec rage derrière les portes de la cloison qui cachait l'autel. L'église paraît être une construction du Bas-Empire, peut-être de l'impératrice Hélène, la grande fondatrice de la plupart des établissemens religieux qui existent dans l'Orient. Les prêtres ordinaires de ce couvent nommés *katzis*, peuvent se marier, et si leur première femme vient à mourir, il leur est permis d'en prendre une seconde, pourvu qu'elle soit vierge. Toutes ces familles se réunissaient le dimanche, et alors le couvent était pour ces femmes une réunion

de plaisir, et tout-à-fait ce qu'est le bain pour les femmes turques, un lieu de récréation où elles sont hors des chaînes de leurs maris.

A Mardin, quand un mariage a été convenu entre les parties et que le jour de la célébration est fixé, il est d'usage que la fiancée se prépare dès le matin dans sa maison. Alors les amis des deux familles se réunissent dans la maison du prêtre et rompent le pain devant lui, ce qui est considéré comme une confirmation de leurs intentions. Puis, à minuit, on conduit la fiancée chez son futur seigneur, et l'union des mains, accompagnée de prières, constitue la cérémonie du mariage. J'assistai à la solennité de la rupture des pains. On en avait fabriqué trois grands dans le couvent, on y avait appliqué le sceau bénit, et on les apporta sur un plateau couvert d'une étoffe brodée. Il se trouvait également sous cette étoffe un papier doré plein de beau sucre blanc. Le patriarche les bénit en y passant la croix enrichie de joyaux qu'il porte toujours. Chacun se signa alors, et quelqu'un de la compagnie ayant rompu le pain, on en donna un morceau, avec un peu de sucre, à tous les assistans. Une hymne syriaque où se trouvait très souvent un *halleluia* en chorus, vint après et fut suivie d'amples libations d'arack, sans lesquelles il n'y a point de bonne réunion parmi les chrétiens orientaux.

La ville de Mardin a environ deux milles de tour.

et les maisons placées en rang superposés ressemblent aux bancs d'un cirque romain. Toutes ces maisons sont bâties en pierre, mais la construction est peu solide; elles sont petites et manquent d'ornemens. Il y a dans la ville huit mosquées, dont trois seulement sont un peu considérables. Le minaret de la grande mosquée est un beau monument. Il se compose d'un fût circulaire qui s'élève sur une base carrée dont chaque face a une large arcade en ogive. Le fût lui-même est orné de sculptures et d'arabesques.

On compte à Mardin trois bains mal montés et mesquinement fournis d'eau, et le peu de cafés qui s'y trouvent sont pauvres. Je ne vis qu'un petit caravanserai, et l'on me dit que c'était le meilleur de tous ceux de la ville. Les bazars, quoiqu'en assez grand nombre et voûtés, sont très étroits et ne sont approvisionnés que des articles absolument nécessaires à la consommation de la ville.

On pense que la population se monte à vingt mille habitans, dont les deux tiers pour le moins sont mahométans, et le reste consiste en juifs et en chrétiens. La caravane ayant une assez longue halte à faire à Mardin, j'entrepris de faire une excursion pour voir Diarbekr.

Le 15 juin je sortis à une heure et demie par la porte de Bab-el-Roum, avec un guide qui passait pour un des plus grands voleurs d'entre les cava-

liers kourdes, et au bout de deux heures de marche nous nous trouvâmes dans une belle vallée sinueuse nommée *Wady-Zonnar* (vallée de la Ceinture), bien nommée en effet; car elle forme une étroite bande de la verdure la plus riche, entre deux arides chaînes de rochers.

Le 26 juin le soleil se couchait quand nous vîmes pour la première fois le Tigre, et à la brune nous fîmes halte dans un village de Kourdes nommé *Gourang*, où nous reçûmes une excellente hospitalité, et fûmes témoins d'un divertissement tout-à-fait dans le goût de ces peuplades. Un robuste montagnard qui portait un bonnet pointu et un costume fantasque, un jeune homme à l'air efféminé, vêtu en femme et chargé d'ornemens, trois hommes enfin, ayant une guitare, une flûte et un tambour, composaient la troupe. L'homme faisait des tours de force et d'agilité, et le jeune garçon dansait et prenait des attitudes lascives. La musique était grossière; mais très habilement variée, depuis la mesure rude et pressée que suivait l'athlète dans ses violens exercices, jusqu'à la languissante cadence des airs sur lesquels dansait son efféminé compagnon.

Le 27 juin nous entrâmes dans Diarbekr par la porte de Mardin, et nous traversâmes des rues pavées et des bazars encombrés de monde jusqu'au centre de la ville, où nous descendîmes chez un

marchand syrien qui nous reçut à merveille, et qui me fournit un guide pour la parcourir. Nous marchâmes quatre heures dans des rues étroites, des bazars très fréquentés, avant d'arriver à la citadelle qui est à l'angle nord-est de la ville, et d'où l'on a une vue très belle de Diarbekr.

Les murs bien bâtis et solides sont flanqués, à intervalles inégaux, de tours rondes ou carrées; mais la ville vue de ce point culminant ne me parut pas couvrir un si grand espace de terrain qu'Orfah. L'aspect des deux villes est tout-à-fait différent; les édifices d'Orfah étant en général construits en pierre calcaire blanche, tandis que ceux de Diarbekr sont tous bâtis en basalte noir dans les étages inférieurs, et en briques de couleur sombre au-dessus. Toutefois les mosquées, les tours et les petits boulingrins plantés d'arbres que l'on voit sur divers points de la ville, varient un peu la triste uniformité des bâtimens et la monotonie que produit toujours une succession de toits plats.

La population est évaluée à cinquante mille habitans, et de la citadelle je voyais quinze mosquées avec des minarets dans le style mahométan, et six qui ont des tours carrées comme les églises chrétiennes. On est généralement d'opinion que ces édifices étaient autrefois consacrés au culte chrétien. Il y a, en outre, cinq autres mosquées qui n'ont que des dômes ou des coupoles. On compte

environ vingt bains dans la ville, et quinze khans ou caravanserais. Les bazars ne sont pas élégans; mais ils sont bien fournis et très commerçans.

J'étais sur le point de retourner à Mardin pour rejoindre la caravane, quand je fus retenu pour assister à un repas composé seulement de chrétiens. Le festin fut précédé de chansons, en turc, très remarquables pour leur grossière indécence. La société buvait à courts intervalles de grands verres d'arack; de sorte qu'elle était ivre déjà avant de commencer à manger. Les chansons furent suivies de conversations plus obscènes encore, et enfin des danses exécutées par des hommes et des jeunes garçons me donnèrent l'idée des orgies des Bacchanales. Ils entremêlaient tous ces désordres des plus véhémentes paroles de haine contre les Turcs, et il était pénible d'entendre ces gens qui se soumettent au joug, et se laissent fouler aux pieds quand ils sont à jeun, ne parler dans leur ivresse que de vengeances et de carnages.

Le 21 juin, dès le matin, je quittai pour retourner à Mardin les murs de Diarbekr, et comme mon guide avait été retenu pour dettes, j'étais seul. Les soldats qui gardaient la porte de la ville, me voyant ainsi partir isolé, firent à mon passage des vœux pour ma sûreté.

A trois heures j'arrivai à Seshôf sans avoir trouvé sur ma route aucun obstacle; mais ici, le scheikh

de la tribu qui m'avait reçu quand je me rendais à Diarbekr avec le guide kourde, ne le voyant plus avec moi, me demanda des explications et se fâcha: par bonheur, quelques jeunes femmes qui faisaient les apprêts d'une noce dirent quelques mots en ma faveur, et non-seulement elles apaisèrent la colère du chef, mais encore elles me firent inviter à la noce. Elle se composait de cent personnes, hommes et enfans, et le repas eut lieu sur l'herbe. Quelques questions que l'on m'adressa pendant le festin me semblèrent suspectes, et me firent naître l'idée que, tout en se réjouissant, on pouvait comploter quelque attaque contre moi quand je serais hors de la tente hospitalière du scheikh. C'est avec cette appréhension que je quittai le village vers la chute du jour, et je couchai à la belle étoile à quelques heures de marche au-delà.

Le 29 juin, dès que le jour parut, j'aperçus Mardin dans l'est-nord-est, et je m'y rendis à la hâte pour rejoindre la caravane. Elle était partie la veille au matin pour aller à marches forcées sur Moussel; par bonheur je la trouvai campée à Nisibin. Cette ville est située sur une plaine unie, ayant les montagnes de Mardin qui s'étendent au nord, et au sud la haute montagne de Sindjar. Nisibin est sur les bords d'une rivière qui porte son nom, et renferme quelques ruines romaines.

Le 1er juillet nous partîmes au point du jour,

nous dirigeant dans l'est-sud-est par la plaine, et après avoir marché six heures nous tuâmes sur le bord de la rivière de Nisibin un serpent noir de neuf pieds de longueur environ, et dont le corps, dans la partie la plus grosse, avait un pied de diamètre. On dit qu'il vit principalement de lézards.

Le 3 juillet, après avoir traversé tout ce jour et la veille une partie de la plaine de Sindjar, nous partîmes dès le lever de la lune, et quand l'aube se montra nous étions à Romoïla, où nous fîmes halte pour remplir d'eau nos vases, attendu que notre marche prochaine devait se prolonger sans halte jusqu'aux bords du Tigre, afin de traverser de nuit cette plaine dangereuse de Sindjar, et éviter à la faveur des ténèbres la vue perçante des yezidis. Il n'y avait pas dans la journée un souffle d'air; à une heure avant midi, le thermomètre était à 118 degrés de Fahrenheit, et à deux heures il avait atteint 126 degrés; dans ce moment même, tandis que nous succombions sous une température si accablante, nous avions devant nous, dans le nord-est, les hautes montagnes du Kourdistan, dont les sommets couverts de neige formaient un contraste qui ne pouvait que nous faire désirer plus avidement une région fraîche.

A Romoïla on nous parla de la ville de Djéziréh, située dans le nord-nord-est, comme d'un lieu qui fut autrefois très florissant, et où l'on comptait alors

trois cent soixante-six mosquées; cette manière de s'exprimer veut dire simplement un grand nombre. Les édifices de cette ville sont tous construits en basalte noir, ce qui lui donne la même apparence sombre, et lui a valu parmi les Turcs le même surnom de *Noire* (kara). On dit que, même dans son état de décadence, elle est aussi grande qu'Orfah.

Après avoir rempli nos outres au petit ruisseau de Romoïla, nous traversâmes la plaine dans le sud-est. Il était près de minuit quand nous arrivâmes sur un sol marécageux, au milieu duquel coulait un ruisseau limpide dans un lit de hauts et épais roseaux, qui le cachaient tellement, qu'on entendait long-temps son murmure avant de le voir. Par suite de la longueur de la marche et de l'épuisante chaleur de l'atmosphère, même pendant la nuit, les chevaux étaient excessivement altérés. Leur impatience que trahissaient leurs hennissemens, leurs piétinemens et leur ardeur à se précipiter tous sur un même point, nous donna le premier indice de l'eau qui était proche, et qu'ils avaient senti avec la finesse de leur odorat, long-temps avant que nous n'en pussions même entendre le bruit. Quand nous arrivâmes sur le bord de cette petite rivière vers laquelle ils nous avaient entraînés, nous le trouvâmes si élevé, que les chevaux ne pouvaient pas atteindre l'eau en se bais-

sant. Quelques-uns, plus impatiens que le reste, se plongèrent eux et leurs cavaliers dans le courant, où ils ne se tirèrent qu'avec peine. Deux chevaux de la caaravane, plus chargés que les autres, se noyèrent. Cette rivière était étroite, mais profonde, et elle avait un fond de vase dans lequel un autre cheval s'embourba si complétement, qu'il y fut étouffé en quelques minutes. Les chameaux marchaient patiemment sur le bord, ainsi que les voyageurs pourvus d'eau; mais les chevaux ne pouvaient être ralentis même par les efforts les plus violens de leurs cavaliers, et ils se précipitaient dans le courant, ainsi que quelques hommes altérés. Cette scène terrible dans la nuit, accompagnée des cris des animaux et des querelles bruyantes des hommes, dura une heure au moins.

Le 4 juillet, à midi environ, nous atteignîmes les bords du Tigre, près du village d'Eski-Moussel (le vieux Moussel), et le 5, au point du jour, nous étions dans la ville de Moussel. Je m'étais représenté, d'après les récits de beaucoup de voyageurs, cette ville comme magnifique, et je ne vis rien de remarquable au dehors, et moins encore à l'intérieur. Moussel me parut dans tout son ensemble mal bâtie et sans intérêt. Les rues sont étroites, non pavées et irrégulières dans leur direction. Il n'y a qu'un bazar qui soit beau, et les mosquées ou les palais ne sont pas ce que

l'on s'attend à voir dans une ville de cette importance.

Les cafés sont nombreux et en général très grands; quelques-uns, en effet, occupent toute la longueur d'une avenue de cent pas avec des bancs de chaque côté du passage, qui est abrité par un toit de nattes. On compte trente bains, cinquante mosquées et quatorze églises chrétiennes; la population est de cinquante mille âmes environ.

J'ai cru remarquer dans les habitans de Moussel une expression de physionomie qui particularise une race mêlée depuis long-temps. Ils ont la forme du visage plus ronde que les Turcs et les Arabes, leur chevelure est en général noire, ils ont l'œil petit et pénétrant, et leur teint est pareil à celui des habitans du midi de l'Espagne. Les jeunes garçons portent ordinairement une boucle d'oreille d'or, et les filles un ornement semblable à un bouton, et dans lequel est enchâssée une turquoise, qui leur traverse une des narines. Les hommes se mettent, en général, à la turque. Les femmes portent le manteau rayé de bleu, commun à l'Égypte et à la Syrie, et elles ont un voile raide d'étoffe de crin noir qui leur couvre toute la figure, de façon que leur aspect est des moins intéressans. Les éventails de tissu de paille, faits comme de petits pavillons carrés au bout d'un manche, et dont on se sert sur la côte de la mer Rouge, sont ici dans

les mains de toutes les classes; mais les élégantes se servent d'un éventail de plume, de forme triangulaire, ayant au centre un petit miroir, et qui est suspendu au bras par un ruban.

Le 7 juillet, à neuf heures, nous partîmes pour Bagdad, et nous couchâmes dans un grand village nommé *Ain-Koura*. Comme nous avions avec nous des Tatars turcs, nous étions servis avec un empressement sans égal. Il est difficile de se figurer combien ces villageois, qui sont tous chrétiens syriens, semblaient frappés d'une crainte respectueuse par la présence de ces messagers. Ils n'étaient pas moins de quarante personnes autour de nous, les unes apportant des plats remplis, les autres emportant les vides; ceux-ci ayant des pots à eau et des bassins tout prêts pour nous donner à laver; ceux-là, tenant le savon et la serviette. Les plus humbles se contentaient de préparer les bottes pour les cavaliers quand ils quitteraient le tapis; tous, enfin, paraissaient très occupés de se rendre d'une manière ou d'une autre agréables et utiles à ces dominateurs tyranniques.

Le soleil se levait quand nous passâmes à Arvil ou Arbil, l'ancienne Arbille, et nous y vîmes deux mosquées passables avec des minarets; et même à cette heure, les bazars étaient bien fournis. Un dais de feuillage et de branches, soutenu par des pieux, donnait de l'ombre aux rues, et la plupart

des habitans étaient bien mis. Cette ville peut avoir plus de dix mille âmes. Ce qu'elle a de plus remarquable, c'est un grand château situé sur une éminence au centre de la ville. Nous y restâmes tout juste ce qu'il fallait de temps pour abreuver nos chevaux et prendre, la bride en main, une tasse de café. A six heures de là, nous fîmes une halte dans la ville d'Altoun-Koupry (le Pont d'Or), ainsi nommé parce qu'elle est située sur l'Altoun-Sou, Rivière d'or, qui le fut en effet pour nous, qui mourions de fatigue et de soif. Cette ville peut avoir vingt mille habitans, et les deux quartiers différens que forme la rivière qui coule au centre, ont chacun leurs bazars bien approvisionnés. Nous quittâmes Altoun-Koupry à neuf heures, nous dirigeant dans le sud-est.

Le 9 juillet nous entrâmes au point du jour dans la ville de Kerkouk, qui est divisée en trois quartiers distincts, et peut en tout contenir quinze mille habitans. C'est le premier endroit où nous vîmes des arbres depuis que nous avions quitté Moussel. J'entendis beaucoup parler des sources de Naphté qui sont dans le voisinage, et de la terre qui lance des flammes, effet que les habitans regardent comme des prodiges particuliers à leur pays. En rentrant d'une excursion dans la ville, je trouvai les Tatars qui s'amusaient à voir danser un ours. Cet animal était blanc, et les Kourdes qui le

conduisaient l'avaient amené de leurs montagnes neigeuses, à quatre journées dans l'est. Ils disaient que les ours étaient très rares dans leur pays.

Les trois quartiers de Kerkouk contiennent dix mosquées, vingt-quatre cafés, dix khans et deux bains publics. Nous quittâmes cette ville à trois heures de l'après-midi.

Le 10 juillet, après avoir passé à minuit Taouk, qui me parut un grand village avec trois mosquées à minarets, nous entrâmes, au soleil levant, dans la ville de Coulmaty, qui est située au milieu de jardins, de plantations de dattiers et de champs cultivés. On y voit trois ou quatre mosquées, et des sources d'une excellente eau. De là nous continuâmes dans le sud-est jusqu'à la ville de Kiffry. Elle est située dans une plaine à l'endroit où se termine une ligne de montagnes nues, et est assez grande. Il y a une petite rivière limpide qui coule à l'est dans l'intérieur des murs, et qui, se distribuant en petits canaux dans les divers quartiers du centre, contribue à la propreté du lieu et au bien-être des habitans. Les bazars, mesquins en apparence, sont bien approvisionnés en fruits excellens, où se distinguent les raisins et les melons.

Le 13 juillet, n'étant partis que la veille deux heures après le coucher du soleil, nous arrivâmes dans la nuit à Kara-Teppé (la Montagne noire), et nous ne nous réveillâmes qu'après le soleil levé. Ce

lieu me parut être de moitié moins considérable que Kiffry; nous en sortîmes après le coucher du soleil, et il était levé depuis une heure quand nous arrivâmes le 14 à Delhi-Abbas, qui nous parut entouré d'un vaste désert de sol aride et sablonneux, maigrement semé de broussailles et d'herbes semblables au roseau. L'horizon n'était borné qu'au nord-est et au sud-est par des chaînes de montagnes; sur tous les autres points le regard se perdait comme sur une mer sans bornes.

Nous n'avions vu depuis notre départ de Moussel aucun campement d'Arabes purs; mais, à ce petit village de Delhi-Abbas, les traits, le teint, le langage et les habitudes des habitans appartiennent entièrement aux Arabes, et non point aux fellahs ou cultivateurs, mais aux Bédouins. Le nombre de familles qui résident à Delhi-Abbas n'excède pas ordinairement une vingtaine, de sorte que nous ne pûmes faire en cet endroit que peu de provisions, si ce n'est du lait fourni par les chèvres des Bédouins du voisinage.

Le 15 juillet j'arrivai à Hebheb, et ce fut le premier endroit où, dans le cours de mes voyages dans les pays mahométans, je vis des enfans se montrer en public en vue d'une dépravation qu'on ne peut nommer. J'avais bien entendu parler d'établissemens publics existant à Constantinople pour ces pratiques infâmes; mais j'avais toujours douté du

fait. Ici, toutefois, je vis de mes propres yeux un de ces jeunes garçons : il n'était nullement remarquable pour sa beauté, et son costume était même sale et pauvre. Il portait le vêtement arabe avec une espèce particulière de mouchoirs de soie, nommée *keffiah,* tombant de la tête sur le cou, et l'on remarquait sur lui tous les ornemens qui appartiennent aux femmes. Cet enfant âgé de dix ans, était empressé, impudent, et ses manières caressantes me révoltaient. Toujours aux côtés des personnes qui remplissaient le café, il s'asseyait sur leurs genoux et chantait des chansons dont on ne saurait donner l'idée. Quelques-uns des gens présens soutenaient que ces jeunes garçons n'avaient d'autre but que d'exciter par leur chant et leur danse des idées riantes, mais d'autres m'avouèrent franchement que le vice que je leur supposais n'était pas imaginaire. Cet enfant se montrait sous la conduite d'un homme âgé et d'un jeune homme, qui partageaient avec lui ses profits honteux. Comme on ne peut juger pleinement de l'état des mœurs d'un pays sans rapporter des fautes de cette nature, j'ai cru devoir citer celui-ci avec le plus de ménagemens possible.

Le 16 juillet le jour était à peine commencé quand nous eûmes la vue de Bagdad qui était encore à quatre ou cinq milles de nous. On ne voyait de cette ville que les points culminans, ses dômes

et ses minarets; et ils n'étaient ni aussi grands, ni aussi nombreux que j'eusse pu m'y attendre. Le soleil se levait quand nous arrivâmes à la porte de la ville, hors de laquelle des cavaliers turcs se rassemblaient pour lancer le djérid, et où des soldats d'infanterie se formaient en plus grand nombre pour fournir une escorte au pacha que l'on attendait à tout moment de retour de sa promenade du matin. En effet il rentra bientôt, précédé d'une troupe de ses mamelouks turquins, tous en brillans costumes, et montés sur de beaux chevaux bien harnachés : ensuite venait un détachement de soldats à pied, ayant tous des fusils anglais, et plusieurs d'entre eux l'uniforme de notre pays qu'ils achetaient aux gardes du résident anglais avec leurs autres habillemens usés; mais leur coiffure était un énorme bonnet de fourrure, d'une forme demi-circulaire et d'une apparence sauvage. Quelques tambours ou fifres étaient les seuls instrumens de musique, et elle n'était ni distinguée ni agréable.

Rien ne peut surpasser le respect mêlé de crainte qu'inspirait le passage du pacha. Il y avait près de la porte deux grands cafés dont les bancs étaient garnis de centaines de spectateurs; cependant, on ne voyait pas une pipe allumée, pas une tasse de café versée, on ne disait pas un mot dans ce moment solennel. Chacun se leva et fit une inclination de corps, on porta ses mains aux lèvres, au front,

au cœur, en signe de respect. Bien que le pacha parût rarement regarder autre part que devant lui, il rendait néanmoins ces saluts avec grâce.

La ville de Bagdad est située sur une plaine unie au nord-est du Tigre, et un de ses côtés s'étend jusqu'au bord de l'eau. Le mur d'enceinte paraît avoir été construit et réparé à diverses époques, et est percé de trois portes, l'une au sud-est, la seconde au nord-est, la troisième au nord-ouest de la ville. Cette dernière est la principale, en ce qu'elle conduit de la rue la plus fréquentée à la partie la plus populeuse et la plus animée de la ville. La muraille est entourée sur toute sa circonférence d'un fossé d'une profondeur considérable, mais qui n'est encaissé par aucune sorte de maçonnerie.

L'intérieur de la ville présente moins d'objets intéressans que ne le pourrait faire espérer la célébrité que le nom de Bagdad a acquise, comme donnant l'idée d'un des grands centres de la magnificence et des richesses de l'Orient. Une grande partie du terrain contenu dans l'enceinte des murs est vague et sans maisons, surtout au nord-est, et même dans les quartiers où les constructions abondent. Près de la rivière on voit une grande quantité d'arbres, de sorte que l'ensemble, du haut d'une terrasse, semble une ville qui sort d'un bouquet de palmiers, ou ce que Babylone est supposée

avoir été, une province ceinte de murs, plutôt qu'une seule ville.

Tous les bâtimens publics ou particuliers sont construits en briques cuites au four, d'un rouge jaunâtre et petites. Quant aux rues elles sont, comme dans toutes les autres villes, étroites, non pavées, et bordées de chaque côté d'un mur plein, car les fenêtres ouvrent rarement sur la voie publique, et les portes des maisons sont petites et basses. Ces rues sont plus embrouillées et plus sinueuses qu'aucune autre ville de l'Orient, et à l'exception de quelques lignes assez régulières de bazars et d'un petit nombre de places carrées, l'intérieur de Bagdad est un labyrinthe de ruelles et de passages.

Le serai ou palais du pacha est un édifice plutôt vaste que beau; il est dans la partie nord-ouest de la ville, et non loin des bords du Tigre. Comme il est de construction moderne relativement, et qu'il a été successivement accru à des époques différentes, il ne présente qu'une masse confuse, très vaste, mais sans aucun plan d'architecture.

Les mosquées, qui sont toujours les objets saillans des villes mahométanes, sont ici construites dans un style tout différent de celui que l'on remarque d'ordinaire en Orient. On dit que la plus ancienne de toutes est Djamaa-el-Souk-el-Ghazel. On voit également dans la mosquée Djamaa-el-Merdjimiah, qui n'en est pas éloignée, des restes d'a-

rabesques très riches et très anciens. La Djamaa-el-Kessaky renferme beaucoup d'inscriptions, et la Djamaa-el-Wirzir qui est située près du Tigre, à quelques pas de la porte du pont (Bab-el-Djisr), a un beau dôme et un haut minaret.

Les dômes de Bagdad sont, dit-on, dans le goût persan; démesurément étroits, leur hauteur excède de moitié leur diamètre, et ils sont richement ornés de peintures et de toiles vernies, ordinairement vertes et blanches; l'éclat de ces couleurs donne de la gaîté et de la vivacité aux édifices plutôt que de la majesté ou de la magnificence. Les minarets, ornés de la même manière, sont loin de la dignité de ceux d'Ali, de Damas et de Diarbekr, et de l'élégance des minarets qui s'élèvent dans les grandes villes des bords du Nil. A Bagdad ces édifices sont en général surmontés d'une haute baguette verte qui porte un globe avec un croissant.

On porte le nombre des mosquées à cent, mais on n'en peut distinguer que trente par leurs minarêts; le reste se compose probablement de chapelles, d'oratoires, de tombeaux et de lieux consacrés où le peuple va faire ses prières.

Les khans ou caravenserais, au nombre de trente, sont loin d'égaler pour la beauté ceux de Diarbekr et d'Orfah. Quant aux bazars ils sont nombreux, longs, droits, en général assez larges, et

les boutiques sont bien approvisionnées. Les bains m'ont paru inférieurs à ceux des autres villes de la Mésopotamie.

Les maisons se composent d'une suite d'appartemens qui donnent sur une cour intérieure, et tandis que les chambres souterraines (*serdâbs*) servent d'abri pendant les chaleurs intenses de la journée, les terrasses sont destinées au repas du soir et au repos de la nuit. Du haut de la terrasse de la maison que j'occupais je pouvais découvrir toutes les familles de Bagdad dans leurs chambres à coucher sans toits, et les terrasses voisines de ma demeure me présentaient quelquefois des scènes assez curieuses.

On peut évaluer la population de Bagdad à quatre-vingt mille habitans, et le commerce est moins éclatant que dans les autres grandes villes de l'Empire. Les Osmanlis turcs portent rarement le turban; ils se coiffent d'un bonnet de drap ou kaouk, plus haut et plus étroit que celui de Constantinople, et ayant au bas une bande de mousseline à fleurs d'or roulée d'une façon particulière.

Une des singularités de Bagdad, c'est sa race d'ânes blancs que l'on fournit sellés et bridés aux voyageurs, pour aller d'une ville à une autre. Ces ânes sont fréquemment peints de différentes couleurs, ou marquetés en rouge avec la plante du Hennah, d'une façon très grotesque.

Le 22 juillet nous allâmes visiter les ruines d'Akkorkouf, autrement nommée *Kasr-Nimrod* ou le palais de Nemrod : c'est une masse informe de maçonnerie en briques qui s'élève d'une large base, et qui est tellement délabrée que ce n'est plus qu'un amas de décombres dont la hauteur est de cent vingt-six pieds anglais.

Nous allâmes ensuite visiter la mosquée d'Iman-Moussa-el-Kadem, mis à mort en l'an 185 de l'hégire, et qui est un lieu presque aussi vénéré des Persans que Mesched-Hossein ou Meched-Ali. Nous y vîmes une grande quantité de dévots persans qui allaient et venaient, et devant la porte de la mosquée était une espèce de foire comme celle qui se tient devant le saint sépulcre, et fournit des mêmes marchandises à peu près, c'est-à-dire des chapelets, des rasoirs et des petits colifichets de toutes sortes. En quittant le village où est situé cette mosquée, et qui a au moins un demi-mille de long nous vîmes la tente de Zobeidah, femme de Haroun-al-Raschild, bâtiment octogone au-dessus duquel s'élève un dôme en pain de sucre, et dont la face intérieure est chargée de petites niches en ogive, si communes dans l'architecture arabe. Ce sépulcre renferme trois tombeaux l'un à côté de l'autre.

Le 24 juillet nous quittâmes Bagdad à six heures du soir pour aller visiter les ruines de Babylone, et en traversant le pont de bateaux qui s'étend sur le

Tigre, nous remarquâmes la quantité surprenante d'habitans assis sur les bancs des cafés qui faisaient face à la rivière pour respirer l'air frais de la soirée. La variété des costumes, dans cette foule, était un tableau très curieux.

Après trois jours de marche nous étions à examiner les immenses ruines de cette ville, malgré une ardente chaleur, quand notre guide kourde, qui était un des hommes les plus braves en toute occasion, nous parla d'un ton épouvanté du vent de Simouni : il soufflait en effet. Nous nous couvrîmes alors le visage avec le keffiah et le turban que chacun de nous portait, nous mîmes nos lances en travers sur la selle pour que nous pussions nous pencher en avant, de façon à éviter le soleil qui nous dardait sur le front, et nous allâmes en avant sans prononcer une syllabe; quand une bouffée plus violente et plus chaude venait à souffler du nord-ouest, nous nous tournions pour ne la recevoir qu'au dos et sans échanger une parole, tandis que nos chevaux marchaient de côté comme s'ils partageaient nos sensations.

Quand au bout d'une heure nous eûmes atteint la tombe d'un scheikh, nos vêtemens étaient couverts de sable, une poussière fine nous remplissait les narines, les oreilles et la bouche, notre peau était sèche à craquer, et deux d'entre nous se sentaient défaillir de soif. Comme il ne nous restait

qu'une pinte d'eau pour nous tous, elle fut divisée en portions égales, et chacun en eut à peine de quoi se nettoyer la bouche de la poussière qui y était amassée, sans en avaler une goutte. Pour comble de malheur, pendant un certain temps, nous fûmes égarés dans cette solitude; enfin nous arrivâmes près d'un petit jardin de dattiers, où nous entrâmes pour chercher de l'eau et de l'ombre. Nous y trouvâmes un vieux derviche qui se qualifiait d'iman d'un sanctuaire consacré à Soleïman Ibn-Daoud-el-Nebbé (Salomon, fils de David, le prophète.) Il nous laissa boire immodérément d'une eau saumâtre dont nous remplîmes nos outres, puis nous dormîmes sous les arbres, et après ce sommeil nous dévorâmes avec un melon un peu de pain dur qui était au fond de notre sac.

Le 29 juillet, de retour à Bagdad, je fus saisi d'une grave indisposition qui me retint à la maison, et je fus distrait dans ma retraite par la belle collection d'antiquités babyloniennes que possédait mon hôte, le consul anglais. Quand je fus rétabli, j'aimais à parcourir pendant les nuits du ramadhan ces bazars qui m'avaient d'abord paru si sombres. C'était alors une profusion de lampes et de torches dans chaque boutique et devant chaque café, qui me rappelait la description des contes orientaux. Un spectacle qui me plaisait davantage encore, c'était celui dont on jouissait à minuit, du centre

du pont de bateau sur le Tigre. J'étais là, dans le silence le plus absolu et la plus entière solitude; mais je n'entendais loin de moi que bruits joyeux. Tous les bords du fleuve étaient illuminés aussi loin que l'œil pouvait en suivre le cours. Le grand café qui est près de la médressé El-Morthuser était un grand point lumineux sur la rive orientale, et celle de l'ouest était éclairée par le café, plus grand encore, qui fait face. Comme ces deux édifices étaient chacun à une extrémité du pont de bateaux, une bande de lumière courait de l'un à l'autre par le travers du fleuve, sur lequel on voyait en outre flotter des lampes allumées et des vases remplis de naphte en flamme.

La littérature est dans un si triste état à Bagdad, que je ne pus me procurer une copie des *Mille et une Nuits*, dans la scène habituelle de ces récits merveilleux. En ce point, cette ville est de beaucoup inférieure au Caire.

Les meurtres sont extrêmement fréquens à Bagdad, et quand il en a été commis un, on ne se met point en peine de se saisir du meurtrier, dans l'intérêt de la sûreté publique. « C'est une affaire de sang, dit-on, que les parens du mort peuvent venger; c'est au pacha à faire des recherches; mais ce n'est pas à nous de nous en mêler. » Les vols sont aussi très souvent impunis et se commettent par bandes.

Comme du haut de notre terrasse nous pouvions voir en plein huit ou dix chambres à coucher autour de nous sans être aperçus, nous étions témoins de scènes domestiques sans qu'on pût s'en douter. Parmi les plus riches habitans, le mari couchait sur un bois de lit élevé, avec un matelas et des coussins de soie, couverts d'une épaisse courtepointe de coton; mais sans rideaux ou moustiquaires. La femme couchait sur des matelas pareils, mais sans bois de lit, et à une distance respectueuse de son mari, tandis que les enfans, au nombre de trois ou quatre quelquefois, occupaient un seul matelas; les esclaves ou les domestiques avaient chacun leur natte séparée. Tout le monde se levait de bonne heure, et chacun réunissait son matelas, sa couverture et ses oreillers pour être descendus dans la maison.

Aucun de ces gens n'était déshabillé comme l'est un Européen dans son lit. Les hommes gardaient leur chemise, leur caleçon et souvent leur caftan, sorte de vêtement intérieur, et les mères ainsi que leurs plus grandes filles, portaient les larges culottes de soie de Turques avec une robe ouverte. Dans tous ces ménages, les femmes habillaient et déshabillaient leurs maris avec humilité et respect.

Quand il était habillé, l'homme faisait généralement ses dévotions, pendant que l'esclave lui préparait sa pipe et son café; et ensuite sa femme le

servait et lui baisait la main, en lui donnant ou en lui reprenant la tasse, comme fait le plus humble esclave.

Les femmes qui, par le sang ou des relations usuelles, sont alliées à la race arabe, sont passionnées pour la teinture bleue des Bédouins, et cette passion va si loin que, non contentes de se teindre les lèvres avec cette couleur livide, elles s'en font des cercles autour des jambes, et des raies qui montent à égales distances de la cheville au mollet. Une guirlande de fleurs bleues entoure chaque sein, et une chaîne du même genre les sépare. Il est même des élégantes déterminées qui se font de cette composition singulière une zone ou une ceinture pour entourer la partie la plus déliée de la taille, et elle est tellement empreinte dans la peau, qu'elle devient dès lors indélébile. Il se trouve à Bagdad des artistes dont la profession est de parer les dames des plus nouveaux dessins de guirlandes, de zones et de ceintures, et comme cette opération doit exiger un temps considérable et beaucoup de *séances*, comme dirait un peintre en portraits, ils doivent avoir de fréquentes occasions d'étudier la beauté de la femme dans toute sa perfection, et aussi bien qu'on pourrait le faire dans une académie de peinture en Europe.

FIN DU TRENTE-DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
VOYAGES EN ASIE. — Dix-neuvième siècle.	1
BURCKHARDT. (1814-1817.)	*ib.*
Arrivée à Djidda, sur la côte arabique de la mer Rouge. Description de cette ville.	5
Route de Djidda à Taïef.	44
Séjour à Taïef.	58
Route de Taïef à la Mecque.	67
Séjour à la Mecque.	76
Description de la Mecque.	85
Description de la Beit-Allah ou grande mosquée de la Mecque.	102
Notice historique sur la kaaba.	128
Remarques sur les habitans de la Mecque et de Djidda.	141
Gouvernement de la Mecque.	168
Climat et maladies de la Mecque et Djidda.	181
Le hadj ou pèlerinage.	185
Voyage de la Mecque à Médine.	235
Médine.	263
Remarques sur les habitans de Médine.	310
Gouvernement de Médine.	330
Climat et maladies de Médine.	334
Voyage de Médine à Yembo.	337
Yembo.	348
De Yembo au Caire.	362
Sur le pays que traversent les pèlerins de l'Yémen, et les coutumes de quelques tribus arabes.	378
Sur le pays situé au nord et à l'est de Médine.	381
BUCKINGHAM. (1816.) Voyage parmi les tribus arabes.	385
Départ de Nazareth. Vallée du Jourdain. Campemens arabes. Voleurs. Arrivée à Assalt. Église. Intérieur des maisons. Récits de veillée. Château.	*ib.*

Pages.

Voyage d'Assalt aux ruines d'Amman. Ruines. Campemens arabes. Retour à Assalt. Singulier *Dieu vous bénisse.* Départ d'Assalt. Djérasch. Voleurs. Château d'Adjeloun. Arrivée à Elgherby. 413

Gherby. Soirée gaie. Villages druses. Bosra. Soïda, capitale de l'émir des Druses orientaux. Manières de saluer. Entrée à Damas. 425

Séjour à Damas. La grande mosquée. Plaine délicieuse. Chambre du palais. Idiot courant les rues tout nu. Population. 434

Départ de Damas. Seïda. Couvent de Mar-Élias. Résidence de lady Hester Stanhope. Détails curieux. Médecins français à Beirout. Parure de noce des Druses. Djebal. Arrivée à Tripoli. 441

Tripoli. Singulière parure de noce. Liban. Cèdres. Hems. Festin. Entrée du couvent de Saint-Georges. Antioche. Arrivée à Alep. 450

Voyage en Mésopotamie. (1817.) 462

Départ d'Alep. Turcomans. Bir. Orfah. Mardin. Diarbekr. Orgie de chrétiens à Mardin. Dijhireh. Scène de nuit au bord d'un ruisseau. Moussel. Arvil (l'ancienne Arbelle.) Alton Koupey. Bagdad. Intérieurs vus du haut d'une terrasse. *ib.*

FIN DE LA TABLE.

Pages.
ens
sse.
un.
413
tale
En-
425
ıse.
nu.
434
de
an-
Ar-
411
ns.
he.
450
462
kr.
uit
Ar-
aut
ib.